

Méthode de composition et de style; ou, Principes de l'art d'écrire en français suivi d'un choix ...

1. [Notice](#)

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Google This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you:

- + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for Personal, non-commercial purposes.
- + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + Maintain attribution The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

Google A propos de ce livre Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne. Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public. Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains. Consignes d'utilisation Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de: + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial. + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter Nous encourageons pour la réalisation de ce type de

travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile. + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas. + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère. A propos du service Google Recherche de Livres En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.co.il>

The text on this page is estimated to be only 8.14% accurate

i I fc ':tf X: ■■■ ;■ I-: ■:■■■ ■.•3V 1. -a. .T» \".:i;. i. I. :.i;î;:
'■■!

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

The text on this page is estimated to be only 20.00% accurate

MÉTHODE DE COMPOSITION ET DE STYLE N IM\ i

The text on this page is estimated to be only 21.16% accurate

A LA MÊME LIBRAIRIE EX.t:R€IC«:S DE COilPOSITIOM ET
DE STYLE , ou Sujets de descriptions, de nstrations, de dialogues et de
discburs, par M. Barrau ; 4« édition. \ volume in-12l, broché, 2 fr. 1760 —
PARIS. BLOt ET riLS AÎNÉ, IMPRIMEURS. RUE BLBUE,7, !

The text on this page is estimated to be only 13.48% accurate

C METHODE DE COMPOSITION ET DE STYLE ou
PRIN;CIPES de L'ART d'écrire EN FRANÇAIS choix de modèles en prose
et en vers ^Q^ PAR • THÉODOR BARRAU t OUVRAGE COINRIANT A.
L*SNSEI6NEMEKT SECOKDÀIBE SPÉGUL ONZIÈME ÉDITION
PARIS LIBRAIRIE HACHETTE ET C* 79, BOULEVARD SAINT-
GEBIUIK, 79 1875 T

The text on this page is estimated to be only 5.65% accurate

.rt04 LR . » • • » • 4 • < ' • _ « . ■ • • t • •

\ AVERTISSEMENT. Pour l'intelligence de cette Méthode de composition et de style^ la connaissance des langues anciennes n'est point rigoureusement nécessaire. Sans doute les études littéraires sont plus fructueuses pour ceux qui s'y sont préparés par la lecture des écrivains de l'antiquité; mais il y a aussi des succès possibles pour ceux qui ont été privés de ce secours. Nous avons cherché à être utile aux uns comme aux autres : toute citation, toute allusion qui suppose-^ rait des connaissances que tous nos lecteurs ne possèdent pas a été soigneusement écartée. En simplifiant ainsi l'étude de la composition littéraire, nous avons cherché avant tout & être clair et intelligible; nous ne le serons cependant que pour l'élève qui se livrera à ce travail avec une attention ^et une application soutenues. En mettant cette belle l'étude à la portée de tous, nous avons voulu la populariser, et non l'amoindrir; notre intention n'a pas (été de l'abaisser au niveau des intelligences vulgaires, mais de les ennoblir et les élever jusqu'à leur niveau. Voici le plan que nous avons cru devoir suivre. La science de la pensée, qu'on appelle ordinairement logique y et la science de la parole, à laquelle \

VI AVERTISSEMENT. on donne le nom trop souvent profané de rhétorique^ nepeuventy selon nous, être séparées, et ne forment> à vrai dire, qu'une seule et même science. Nous les avons donc toujours fait marcher de front. En cela nous nous écartons de la marche généralement suivie. Nous nous en écarterons encore davantage dans la disposition des matières de notre enseignement. Voici en effet comme nous procédons : Nous étudions d'abord la composition littéraire dftns son élément le plus simple, l'idée; de laquelle nous ne séparons pas le jugement. Après avoir considéré les idées et les jugements en eux-mêmes, nous nous occupons des mots qui servent à les exprimer, et nous approfondissons l'étude de la diction. Quand notre élève sait classer ses idées et les exprimer^ former des jugements et les exposer, nous abordons avec lui une étude plus difficile, celle du raisonnement j à Taide duquel il pourra constater la valeur dfes jugements et en former de nouveaux, résoudre les questions d'un ordre quelconque, dédémontrer les propositions ou les réfuter. Maintenant notre élève sdâi penser, il faut lui apprendre à écrireyOUy en d'autres termes, l'initier aux secrets du style^ qui vivifie les pensées, c'est-à-dire qui les échauffe par le sentiment, qui les colore par les images, qui les enrichit par les développements. Dans le cinquième chapitre, l'élève, suffisamment instruit de tous les détails de la composition littériiire, s'élève à la connaissance de cette même corn*

AVERTISSEMENT. VII position considérée dans son ensemble et dans les lois générales qui la dominent. Tels sont les objets que nous traitons successivement dans nos cinq premiers chapitres, et qui embrassent les règles de la composition littéraire en général. Le sixième et le septième chapitre donnent les règles spéciales de chacun des genres de composition dans lesquels les jeunes gens doivent indispensablement s'exercer, à savoir : la narration, la description, le dialogue, les lettres, et enfin celui qui réunit et résume tous les autres, et qu'on peut considérer comme la plus belle œuvre de l'esprit humain, le discours. Tel est le plan que nous avons cru devoir suivre. On voit que nous allons toujours de ce qui est plus facile à ce qui Test moins, et de ce qui est moins complexe à ce qui Test davantage. Les auteurs qui ont traité avant nous le même sujet ont suivi un ordre inverse. Nous croyons que leur marche est convenable pour un traité ex professo mais que la nôtre est plus avantageuse dans un livre élémentaire destiné aux commençants. L'exposition scientifique et la démonstration didactique ne peuvent pas procéder de même : Tune finit souvent par où l'autre commence. Dans un appendice que nous avons fait aussi court que possible, nous donnons en trois chapitres quelques notions indispensables sur la versification française, sur l'art de lire à haute voix, et sur les divers genres de littérature en vers et en prose. Ces dix chapitres forment la première partie de la Méthode ou, pour mieux dire, la Méthode tout entière.

The text on this page is estimated to be only 28.83% accurate

VII^l AVERTISSEMENT. La seconde partie contiendra, outre quelques explications et additions relatives aux régies, un choix de morceaux tirés des meilleurs écrivains, morceaux annotés et disposés de manière à servir d'éclaircissements et d'exemples aux préceptes exposés dans la première partie • Les élèves devront apprendre ces morceaux ,par cœur : ainsi, tout en ornant leur mémoire, ils se familiariseront avec la manière de penser et d'écrire des meilleurs auteurs. Cette étude pratique, éclairée par l'étude théorique des préceptes, formera en eux à la fois le goût, le raisonnement et le style. Nous engageons les professeurs qui font usage de cette Méthode à placer entre les mains de leurs élèves un ouvrage à l'aide duquel la pratique pourra être mise d'accord avec la théorie, et que nous avons publié sous ce titre : Exercices de composition et de style ou Sujets de narrations , de descriptions ^ de dialogues et de discours^

The text on this page is estimated to be only 15.70% accurate

HÉIEODI DE COMPOSITION ET DE STYLE. PREMIÈRE
PARTIE, CHAPITRE PREMIER. DE l'idée et du jugement. S I. BB MBÉB.
niİDtfa XT BV JUOSKKNT BH QÉSÉMAL. — 2>M MOTt OOmiD^Blb
oomB siomes bbs tdébb. — i>b la mécssBiré i>b DiSranB xr db
MWiimUJtB. — DBS XD^BS AB8TBAITB8 BT DBS IDÉBS
Ol&T^BALBS. — DB LA LIAISON DBS IDIÉBS. — DBS IDÉES
AOCBSSOIBBS ; DB L*IDFHâfl81fB. 9e PMée mt ûm SmgmÊUtnt e»
féséral. Quand nous pensons à une chose quelconque^, on dit que nous
avons Vidée* de cette chose, que nous la pmevons. 1. Sràt que cette chote
existe 9. Le mot idiêf dam tout ee ohanlittsiitieuemeiiti VaTf Purgent, Ut
pitre, est pris dans le sens indiqué tove, soit qa'eUe existe comme ma- par
cette définition. liAre d'être, éclat, rondeur, soit Dans la suite de cet
ouvrage, S 'elle n'ait qu*uneeziistenoefletiTe, oomme dans Tusage
ordinaire, on *Ppogriife, Yeeearbouele, et quel- étend la signification de ce
mot idée jps^complexe que soit 1» chose à aux pensées, aux jugements, aux
nous pensons. féflexions, etc. Kfm. DB COUP. i

The text on this page is estimated to be only 22.14% accurate

2 PBiCSPTES. Les idées s'expriment |iar déft«mto. Quand notre attention se fixe sur deux idées, et qu'ÊjCamiiait le ia jfCJt ddTuK^ 4vecll autrb» nC)is décidons qu'elles se conviennent ou qtf elles ne se conviennent pas, cette -ppératiDin àe nota^ esprit s'appelle juger; notre jugement* est affmnaif ^Siana le premier cas, négaitfàajis le second. Le jugement exprimé paor des mots s'appelle ordinairement proposition. Dieu,jtistic^,lnêtéfid^Wuriq/éftSs trmç^i\$ i/êhumain^ voilà des idées. c Dieu est juste, -^li»9nQMri6«ont courageux, — Dieu n'est pas matériel^ — les Francis ne sont pas inhumains ; » voilà des jugements résultant de ce que mon esprit reconfiâtldtt» Ses éétix premiers exemples la convenance des idées gu'il compare^ et d^s Ipb dmi» d^miAiN leur disconvenance. Vidée, comme on le voit par ces exemples, peut se définir : la notion qu'aBotre-asprJI; d'une chose g[uelconque. Les idées^ en se combinant, iïbrmexit des nx>tîcms plu» oa mmiA «ooniplexfis qakxi peisi appeler idées cofnplBX^. Ainsi dans ce jugement : « La bonté magnanime de Henri IY mtaîl)»' l'atoôntiM à» Aow Jes «ècles, » les deux idées comparées sont bonté magnanime de Henri IV, méritant ToAmiratum de Unis tes siècles, tcmtes deux complexes. Des moto eonsldérés comme glipieft de* Idées. Les mm soat les mgQesde nds idées ; nonnseulement mmtt^ prit «n «e «eas^ >qii« âam •• .Va4mimtâûn 4c «m» lei «ièelM. Gh«|iitr«:>utteiiN, «alieu<d9^'«fy»- .N«iu 4Mf PAoi» 4«'»ue«a 4e &•• ment, nous dirons comme4an»raM0» lecteurs n^eftt èlniigr 4 A>uui||M (ndinaire : pensées, faite, idée\$, etc. logique.

The text on this page is estimated to be only 24.60% accurate

III II£ VIDE ET DT3 JUGEMENT. Os nous servent aies
communiquer à nos semblables, mais encore ils nous sont indispensables
pour retenir jet même pour concevoir toute autre chose que des idées tout à
fait simples. La raison nous enseigne à observer certaines règles»
relativement à l'emploi des mots. Il faut : 1® attacher aux mots itne idée
claire, nett^, et distincte; faute d'pserver ces règles, on s'égare. Par
exemple, les jeunes élèves quelquefois se trouvent embarrassés en étudiani;
les éléments de la géométrie, jarce que, lorsqu'on leur parle des angles, ils
n'en ont pas ime idée nette, et se figurent qu'il s'agit des côtés et non du
simple écartement que ces côtés laissent entre eux. T' Attacher aux mois
Vidée que tes lois générales de la attacTient, Beaucoup de gens ne peuvent
comprendre que l'air est pesant. Pourquoi ?j)arce qu'ils comprenneiit pesant
comme synonyme de hwtd. La pesanteur, en physique, est la tendance
qu'ont tous les corps à se diriger vers le centre de la terre. 3® Reconnaître et
distinguer les variations que le sens jtun m^t peut subir^ et, les diverses
idées qu'il a pi signifier selon les temps et selon les personnes qui yet
servent Boileau a dit : On peut être à la fois et pompeux et plaisoHt^
TItAstm, qui aufounThui signifie seulement amu" jtmt, comique, sigmfiait
aussi agréable dans le sièale de iiiiuis XIV. Entendu d'une autre manière, le
vers de Bbileau serait contrsdre à la raison. 4« ÎH^ingaeT les diverses
acceptions artàlogues du mtm\$

mot. Car un même mot peut avoir plusieurs significations, qu'il est très-aisé de confondre. Prenons pour exemple le mot *esprit* appliqué non à la lumière, mais à l'esprit. Nous reconnâtrons qu'il a trois significations analogues, mais distinctes; il signifie en effet : D'abord, une faculté de l'esprit : « La réflexion est fondée sur l'attention. » * En second lieu, l'usage et l'exercice de cette faculté : « Mon premier mouvement m'aurait entraîné trop loin; la réflexion m'a retenu. » * En troisième lieu, le résultat, le produit de cette faculté : « Votre réflexion me paraît juste. » * Enfin ne pas prendre les mots pour des choses. On tomberait dans cette faute si, par exemple, pendant qu'on parle du hasard et de la fatalité, on se figurait qu'il existe une force ou une loi déterminée par ces noms; ou si l'on croyait que le soleil tourne autour de la terre, parce que nous avons conservé l'habitude de dire : Le soleil se couche, le soleil se lève ; ou si l'on s'imaginait qu'en France, au dix-septième siècle, régnait le polythéisme, parce qu'en vers et souvent même en prose, on parlait des dieux, et qu'on faisait continuellement des invocations et des allusions aux fausses divinités du paganisme. Heu ! nécessité de définir *esprit* et de définir *esprit*. * Pour attacher aux mots dont on se sert une idée claire et distincte, il est souvent indispensable de les définir. Définir un mot, c'est expliquer le sens qu'on y attache. *l'arithmétique* est la science des nombres, l'art de calculer. — *la justice* est cette vertu qui fait que l'on

The text on this page is estimated to be only 27.28% accurate

tend à chacun ce qui lui appartient, que Ton respecte les droits d'autrui. » n y a des mots qu'il est inutile et qu'il serait même impossible de définir, parce qu'ils sont, pour nous, plus clairs que toute définition qu'on chercherait à en donner. Tels sont les mots : durée, pensée, mouvement. Dans beaucoup de cas, il est très-important de bien définir : car trop souvent les hommes ne sont en désaccord que parce qu'ils n'ont pas défini les mots dont ils se servent, ou parce qu'ils les ont mal définis. L'erreur alors n'est guère que dans les expressions. Ce que j'affirme de l'objet, je l'affirme de l'idée que j'y attache ; ce que vous niez de ce même objet, vous le niez de l'idée où vous y appliquez. Nous ne sommes donc opposés de sentiment qu'en apparence, puisque nous parlons de (l'idée) l'idée. Quand je lirai clairement dans la vôtre, vous affirmerez ce que j'affirme, je nierai ce que vous niez ; et cette contradiction des idées ne s'opère qu'au moyen des définitions. Ainsi Ton a pu discuter, dans les premiers temps de l'Eglise, sur le culte rendu aux saints. « Ce culte leur est dû, disaient les uns ; — notre culte n'est dû qu'à Dieu, » disaient les autres. On s'est entendu en définissant le sens du mot culte, et tout le monde s'est trouvé d'accord. Qu'est-ce que le culte ? C'est l'honneur* qu'on rend à Dieu par des actes de religion. Puis donc que c'est à Dieu que s'adressent les témoignages de vénération donnés à ses élus, ce culte est légitime. On voit, par exemple, qu'en définissant il faut souvent distinguer. Distinguer, c'est marquer les divers sens dans les

The text on this page is estimated to be only 2.88% accurate

6 i^iocif^fsm^ gue]&. oBf A^Br9s»o9. oax ixm ffiogmiUm peut
âtrt fs^. tendue. Ainsi, on me dit : « La lectum forme Tefijirit eito COBW. «
Jo ({i^^0ttei^.et jaçég^udd ; « Sateiadpofnoufr : ûttirje «uis d'i^ccord- a^,ec
TOUfi, si vou\$ jj^aclez. det la lecture de& }}qqil']i.yx:e3 ; nûiyy }& i^ puis
vous ap* prouver, «à vous packi&da la.lectucQ des romatas et deiA» livres
frivoles. » S j a 4les iâé0»atolr(iAif#i ji\$â9»»ârtm, e'eit «^«irer par la pevs^
«i ^ o» saoraie être séparé • dan» la xèsKliu idusi les qiraliMi d^tm €ig<t)
sa ^Mnlei»^ sa termiêi B&B]B!6«ivefiieat,!iiepe«vMt#a9èalitée^
cêfTebjet : €efaida»^ mm e^tt kse» di^«ni^9t Im C6BBîâ£B<e ise^meiMr;
les idées^ ^ifH t^m» fb«iiiBL BBBsmaftt âm^iêêas ébmraiêw. giUF, (te
smtfoce 8»aséi»tmei» : Tîieiî^âe plUfB'bfdiûaie^ cependant,
noQ'Beuiemeirftdans le» scteBKei») msi^ium^ l'toage de la Tii», qu^ êe>
ecmidéoeran e&i»-oiâflMtt, et indépefidmmiAB!^ d« oe qui ciit nècessairtf
à teor exiE^taMse, tes ligCMB «I le» fluperftneB.
CTéfftdfims'^e'seBS'Ço'odi appettoaMv^aifiilaffnanba» qêi lie
soaitpts«iHiezo1fs ^earilB'^aâisteidttgDf la oatui» que ùm asteiablages
cmcrato él^intés; Ia» iidé^ tjm xssBjixm n9m^mcm\$9i sont ifes^iddas
abitmifas. licvsgiiia, paf abstKieioniy nms ^DSidàroBs 4an:s pltti^urfr
oboses ee ^élla9 onl de oosmivaiiy noon fc»HBOQ8 daite natro airprit mie
idée fànérah. L*ldôe delà Jton(;lk€t«fdié6igfie*ufflt#qtiaU«è 001^^ attlaii,
à l-àBbAtre, & la nesga. L^iâS^^ dâ i^ou/ettr «st 1* Les commeoçants
peuvent pas- après avoir bien appris et bien com^ wm oetfrtlfle si^ y
wf/mmàmsilt Iii».k!i!\$rpiifie«il0faak«filifk

The text on this page is estimated to be only 5.00% accurate

iir«m fJM' fiânéial^ 4 elle i^jUj^m* ra Umc^ «i ; L'idée d'homme,
^teigia^; tons to« ^mi w. qp. se tram# oft caradèia earamun d'ui»' àiM
raisoimaUe unie àun cQC|^09|puaûiA. liWidées .fifiatoatog g» faraoeai,
eging» cMa ¥(»t|> par im ejseiQ^, j'aÂ tmé mix so^m caJûsr trou Ij^u^s
d'inégale longueur,, famwattl tsKâa anglas^K Jecosyûdâce 0» quejr'aî
teSoè^ et ja dis ; • Ia triangle est ualène. » Koilac iKû» idée Qa^ peut ^pder
iuae< idée, ijodividaie, ne dôttgnft&l. jçpi'ua obj^ek le l^^traAtioa^ de ce
gui constitue rindiividualité de mon triangle* ; j'ai alors ridéygéfcèirib ê»
Mimi^^alène^ Si je fais ^^fi^^MfQ» de Tixiégalité des côto6> j,'aji uue
idée plus gtaéwj^ celle de tri(mgle, qui comprend les triaiig^es
iiçp^lalëxavui et les inapjfeltisiauia&iu^^ mwôlijJBu <j[uo les fcalèies. le
Taid plnis loin : je Jaia abstraction, du nombre des û^i j'aii une idée plus
générale^ celle de polyg[on\$, 94 outre les triaogles^ (^njpreud les
pentagones, les fiadxjJatèceSf etc. Je vais plus loia eu^oore ^ je fais
abstraction de la iQailité qu'ont les lignes d'être droites; j'ai alors Tidée
ttBûQceplus générale i^ figura géoméiriqim, qpi^ outre fe&pûl;goiaes>
ccmprend les cercles, les ovales» ete, Jtâm^ sir en consâdéraot la fil£;ure
ci;ue. j'ai tracée iiQ:kQiilâerJedis^:« Voilà XQontrîaugle sealèae;» i ^/< foû
àbgtrôDtion «TuMi eWe» epad, Cioii millimètret ; I9 troiiième, IA/W««e
mt'eil0 «'«tw^a jm» . 3. GénéraU, pariQQ qu'elle conviffit S. Ar eiemple, ae
Si lioti^evr à tous les tribôglm «éalèoe»^ ^uitf e
^Mée]]«Aeqt6lmMii94eté^e«eiMr mm «pit 1» «Um^wioa 4«A côté» et w
considérer que lè premiar a. je des angle», et non acr teal trh»sLe «HWl,
4e«i «fltelttr«ii Ift'Pf^ m^m <i»^}^ ^am^

8 PRÉCEPTES. j'exprime une idée individuelle ; et j'exprime une idée générale, si je dis : « Voilà un triangle scalène ; » et de plus en plus générale, si jedis : « Voilà un triangle ; voilà un polygone ; voilà une figure de géométrie. » Plus j'abstrais, plus l'idée se généralise. Ainsi se forment les espèces^ les genres, les classes, qui comprennent un plus ou moins grand nombre d'individus sous une même dénomination^ exprimant ce que ces individus ont de commun. La classe contient plusieurs genres ; le genre contient plusieurs espèces; une espèce se subdivise quelquefois en variétés, et embrasse plusieurs individus. On dit que des idées sont liées, lorsque l'une, en se présentant à notre esprit, en évoque une autre qui souvent, à son tour, en rappelle une troisième, et ainsi de suite. Ainsi la vue d'une bague ou d'un livre réveille en nous le souvenir de l'ami qui nous l'a donné ; ainsi, quand nous voyons la couronne de feuillage suspendue aux murs de notre demeure, ou quand nous y pensons, cette idée réveille celle du prix que nous avons obtenu ; l'idée du prix, à son tour, rappelle les idées du collège, de nos maîtres, de nos camarades, idées qui peuvent aussi en réveiller d'autres. Un jeune homme d'Otaïti, qu'un capitaine de la marine française avait amené en France, fut conduit au Jardin des plantes^ à Paris. Il considérait tout d'un œil assez indifférent, lorsqu'il aperçut un bananier, arbre de son pays. Aussitôt, il s'élança vers cet arbre, * le serrant avec force, pleurant, sanglotant, et répétant sans cesse ce mot : « Otaïti ! » Pourquoi ces transports si vifs ? C'est que la vue du bananier avivait le

tefflé en lui Tidée de la terre natale, de ses parents, de ses amis, de tout ce qui lui était cher. Telle est la puissance de la liaison des idées ; elle a surtout pour cause l'attention que nous leur avons donnée lorsqu'elles se sont présentées ensemble à notre esprit, ou que l'une a été immédiatement suivie de l'autre. On peut rapporter à la liaison des idées ce que nous allons dire des idées accessoires. Outre l'idée principale dont un mot est le signe et qu'il réveille directement, ce même mot peut réveiller indirectement d'autres idées, qu'on appelle idées accessoires. Ces idées accessoires viennent de l'usage, des circonstances, des préjugés, quelquefois de l'éducation. On loge même dans la tête, ou l'on a vu, de l'expression de la physionomie, du geste de la personne qui remploie. Ainsi, « vous en avez menti, » et « vous ne parlez pas sérieusement, » voilà deux expressions dont la signification est la même ; elles veulent dire toutes deux : Vous pensez une chose que ce que vous dites. Mais à la première sont liées, par l'usage, les idées de mépris et d'insulte ; à la seconde celles d'égards et de ménagement pour la personne à qui l'on parle. La première est outrageante ; la seconde est polie. On voit par là pourquoi il y a des mots contraires à la décence, et d'autres qui ne le sont pas, quoique signifiant les mêmes choses. On voit aussi par là qu'on peut dire les vérités les plus sévères sans blesser ceux à qui on les adresse si l'on sait joindre à l'expression de ces vérités des idées

The text on this page is estimated to be only 5.04% accurate

Ainsi Ton ofEanaarft q«d(iUL'ua si w lui (Ut: /« ¥âlm CD«liLit#â
ttè iimimdttfite Htéméiaka. « Qa luidpra « te vote ttiM doutair 4Q0> dwA
eatte €iƒcaiuilaQi:ci| Il arrive bien souvent qu'on déguise ainsi deft idéev
odieuaeci^ désagréalifetr ou trUtas^ soua des uornaqui en expriment en
appar<Hpu:a dƒi svcôna pâoiblos* C'ffit ainsi qu'on dit : « Il n'est plus, »
ou Wen : « Nous Tavons poïé», <»féir!'^ 9d0t i»oit. *• Getlie nuLmèra
d^tpAdtii sîaspelie w^ffièmitmi,^ Les tournures niga^vos. servent
m^arvoUteusemeat àrouphémisme^il y a9luAdafaUtâS8«à dire ; cEiê joint
pa& de tquta sa raison^.» ijue;: « Il est fou : jt at^ . E II n'a guère d'esgiiti »
<^ ; « Q eât,]3étû. » '4MnMMI)#*»' S n. osa jv^noHTS bv sis hotivs a» %êi
nopeamby. •«• bb x*VpM8mo» mm ^mimmam. •**• pas Ha I» yt^oaitioii.
lok propmtism falea léatilélai mâma choses ^{ua Xe jngemant « c'est,
çoBuae naos Vavons déjà djA, le j^u^ fttmni 4xtrimi for d« tiuia > ou» si
l'oa vâut, c'eat Bs laim» (pe daxuk tout jioiceamt il y a tfoia chioaes,
àMi^onr les ims, iâAe&K|iM Ton ccNUs^ees, et l'aiSii^agf tion ou la
négation de la eonvenan^ de ruoe «v^c Vmtii% il y a dms- touta
pcopositûm tcois chosAi^ à «ayair, deux iermG^, pu mots doet chacun
indi^p^ y^ d0& îdtes cojxuMUDteSai et Iftisaat cpû affinoM la donve^

The text on this page is estimated to be only 4.51% accurate

firtiL affiniia lûuc dÂSGQBJirâaaiiûB. I[^] tûnno. dont oq. aflim
que Vautm lulâw[^]ifiot ou ne lui convient peft 8'aspttUa [^]iet; la tenue: fue
Ton affirme ou uie. dA Faetoe, s'aja[^]elle e»nMi le inat qui iu[^]i[^]u[^] Taffir[^]
matioû s'appelle veabe[^] %imx est étesael. «[^] L7bomiQe n'est pas étecuet[^] »
Omêf homnê[^] 9oiek\ it&pfkd[^] aUcibut ; M, verbe. fiaoa ne paderow pes
davanta[^] de la proposition*, liiiâi[^]ee leilatiiiw à la psoposîtlon, ainai qu'à
Tari d» f imliB[^], aHpeTtJwwent iiluttt i la grammaire (pi[^]i lâlîi[^]qpie[^] et ie
troiniveat dan» tona les libres éhbayuh[^] taiies. 9é IVMPEvittm des
SmgwmmmÊB. [^] fit que deux jugeiWBata sont opposd\$, au que 9» Vaatre
afiftcme. 0 y a deu;[^] aorte» de prQ|tf)sftiea3 qgpçséa : lea ^{^^} [^]Odi[^]teiea
et les contraMces[^] Item propositions eent ismiradioir[^] loxsq[^] rune
[^]«mtemeot ce g[^]u'illaut pour détruire l'autre, xien ud moins, rien de plus : «
Gerson est l'auteur du livxe: ae îlmitation*[^] ; Gerson n'e[^]î pas T auteur du
livre de ^{^^}nAtatim. — Atis* te» iJtoiHmélr «»nr musiciens; Les [^]emaads
ne sont jmw iitms mwiiimeBBi. — Tous lesjeu/nes Muisnt. eistrava^{^^}ts »
ily a dâsjfiuv[^]s \$\$ns sensée, t Iteux propositions sont contraireSy lori»(jue
Vuue di9<[^] [^] 4it plua qu'il ne IvU poux dâtruÂre Tauibi^{^^} : « [^]
^{^^}«^{^^}(a[^]ioit Je Jésut-Chritt. cat. ligDifie : non-senlemeDt Je ne Ou par là
pourquoi, quand me tuU cas fait de mal, mais encore «m;» [^] P** «xeMplei,
aM[^]tonhéK >• mi emif [^] dift lêrm .• Sêmgrm' Sr[^]ii [^]«Boade a'ii a'cat ftdi
voim?— :^{^^}on, signifie y« n« commZ. "[^] ^{^^}* P[^]* tépoMtoe on- jM»; «t
oMitroèrc, •Ignàftei" coMmZ. "[^] ^{^^}* [^]* tépeadie on- jm»; «t oMitroèrc,
•i4nàftei"^{^^}n>i«e* "^{^^}f car av canfwrttry daa» 90 iMimn/rfwft
JêplmâmâÊékhimétmL

c Tous l6B jeunes gens sont eztraragants; Tous ks jeunes gens
 sont sensés, ou Aucun jeune homme n'est extravagant. — Oerson est
 l'auteur du livre de Ylmi^ union ; A-Eempis est l'auteur du livre de
 17mimiion.— > Les tragédies de la Harpe ^ sont excellentes ; les tragédies
 de la Harpe sont détestables. » Il est évident que deux propositions, ou
 contrairesi ou contradictoires, ne sauraient être vraies en marne temps; mais
 les contraires peuvent être toutes deux fausses, et il se pourrait qu'entre elles
 deux se trouvftt la proposition vraie, c'est ce qu'on voit dans le dernier
 exemple : les tragédies de la Harpe ne sont ni détestables ni excellentes ;
 eUes sont médiocres. Il n'en est pas de même des propositions
 contradictoires; elles ne peuvent être toutes deux fausses; ^ de ce que l'une
 est fausse, il suit nécessairement que Fautre est vraiA : cav oUo« oo
 r^diaiaént Jk ooHo Joriniile • La chose est, ou n'est pas; point de milieu. S'il
 est faux de dire qu'elle est, il est vrai de dire qu'elle n'est pas; s'il est faux de
 dire qu'elle n'est pas^ il est juste et nécessaire de dire qu'elle est*. «Il pleut
 ou il ne pleut pas ; or, il ne pleut pas : donc il est faux de dire qu'il pleut. »
 Des moiife en géoévai. Le mort/* d'un jugement est la cause qui nous
 détermine à le porter. Tout jugement a nécessairement un motif; car un
 homme ne se décide jamais à affirmer ou à nier quell. Avtewr d^ bon ooun
 d« litt^ priété des propositions coatndioittira. toires, sont fondés doux très-
 beou S. On Terra» A Tuticle du raison- nitonnamenu, le diltmmt et le %•• it,
 coBunent, sur cette pso- hgitmê dùijûnetif.

DE UIDÉB KT PU TVOXIISNT. 1» qae chose sans savoir pourquoi Il afSrme ou il nie. Les motifs généraux de nos jugements peuvent se rèdtiire à cinq : Tévidence, la .conscience, le témoignage des sens, le témoignage des hommes, auxquels on pent ajouter la mémoire *• De rérideoce. Vévidence est une perception claire et distincte du rapport qui existe entre les choses ; c'est comme une vive lumière qui éclaire l'esprit et qui ne laisse aucun nuage sur la vérité du jugement. Il y a deux sortes d'évidence : Vévidence des axiomes* et Vévidence de démonstration. Les axiomes sont des propositions évidentes par ellesmêmes, et qu'on ne peut pas démontrer, parce qu'elles sont plus claires que toute démonstration possihle. Il serait^iRRÎ ixintilfi f^ft cfrerçih<?r_dQ8 preuves pour être convaincu de la vérité d'un axiome, qîiëTalïumër une lanterne pour voir le soleil. « Le tout est plus grand îne sa partie. — Deux 'quantités, dont chacune est égale à une troisième, sont égales entre elles. » Voilà des axiomes mathématiques. « Dieu est infiniment bon. ^ Nous devons de latjreconnaissance à ceux qui nous ont fait du bieST» Voilà des axiomes de la raison. Vévidence de démonstration est celle d'une proposition qui, n'étant pas évidente par elle-même, le décent parce qu'on reconnaît* quelle est la conséquence nécessaire d'une autre proposition dont Tévidence ne saurait être contestée. « Les trois angles d'un triangle sont égaux à, deux angles droits. — L'âme humaine est inunatérielle. » 1* On pounrftlt y joindxe VanalogU; 9.0a iviâencê immèdiaU, ^1 Jttger par analogie, c'est en réaa 8. A l'aide du raisonnement. Vej j^^mionner par indaotton. Voyes le chap. ui. « ça. lïi. ""■A ^**>»*

10 PEioBPtasi Quand le témoignage réunit à un haut degré toutes ces conditions, il agit sur nous avec une force invincible et produit une complète certitude. Les livres seuls m'ont parlé de Charlemagne. Je ne connais Alger que par les journaux, par les livres, par les personnes qui disent avoir visité cette ville. Néanmoins, la rénovation de l'empire d'Occident par Charlemagne, l'occupation d'Alger par les Français, sont des faits dont je sais aussi certain que de ma propre existence. En douter, serait une preuve de démence. Quand le témoignage des hommes ne réunit pas toutes les conditions énoncées ci-dessus, par exemple, celle de la pluralité des témoins ou de la vraisemblance du fait, il peut cependant encore produire quelquefois en nous la certitude si le témoin nous inspire beaucoup de confiance. Mais plus souvent il ne produit que la probabilité, ou même l'estimation, de la défiance, ou enfin il est rejeté comme sans valeur. De la mémoire. A ces quatre motifs de nos jugements, on peut ajouter la mémoire, cette faculté de notre âme par laquelle elle conserve et se retrace, soit à son gré, soit même malgré elle, les impressions qu'elle a reçues. Sans le secours de la mémoire, nous n'aurions aucune connaissance, pas même celle du moi, la plus simple de toutes. La mémoire est, en général, un motif puissant de certitude. Dire : J'ai éprouvé cela, j'ai vu cela, parce que je me souviens d'avoir éprouvé et vu cela, est un jugement parfaitement raisonnable. Il y a quelques exceptions, sans doute. L'âge, les maladies, les accidents portent atteinte à la mémoire;

The text on this page is estimated to be only 25.51% accurate

os L*IDtt R BU 9ITOIMBIIT. 11 leur eifet le plus ordinaire est d'a£EadUir ou d'effacer les impressions que nous avons éprouvées, et non de nous faire croire fiiussement que nous ea avons éprouvé d'autres. Exemples relatîA à ce qui prteède* Quelques exemples fort clairs vont faire comprendre comment tous nos jugements ont pour base un dçs cinq motifs généraux que nous venons d'indiquer : « I*aime mes parents. » Conscience ou \$entimen\$ in^ lime; cet amour est en moi, et je Ty sens. c Voilà une fleur bdie et odorante. » fémoîgnd^e des ACM ; je vois cette fleur, et j'en respire le parfum. « Londres est une grande et riche cité. » Témoignage des hommes; on me Ta dit, je Tai lu. « Dieu est bon. — Le tout est plus grand que sa partie. 3 AWrfwif»/ ce aoni lê^dee axiomes. « Le côté de Thexagone inscrit est égal au rayon. «— La vertu sera récompensée ou dans ce monde ou dans Vautre. » Évidence produire par le raisonnement ; cela est démontré. « J'ai fait un voyage en Hollande il y a deux ans. » Mémoire; je me rappelle les faits de ce voyage, faits que j'ai connus par le sentiment intime et par le té« moignage de mes aens* t ' i { ^ •> I

The text on this page is estimated to be only 18.27% accurate

I " '9 ■" GBAPITIIS! BÊUÎÈMS< DE LA DICTION. ' »x LÀ
Bicnoir xt imbs frasss eh aétcêsjîL. — ds la cohtruoUMOB, DB w^
«ruivra sr jDis jkA. p.AWMtBte' '^«■ft r^R^xxn ST DES FBBASS8
COUFJÛBS. — DX L^HABMOiaK DE LA PHILàfiX. Les idées) coHiïne
nous Pavons déjà dit, s^esprMent % Taide de mots. Exprimer une idée, tin
jugement, c'est donc rénosi* eer à Taîde des mots. Les mots réunis pour
i*émwj<;laticm des jugemesfe,. des idées, des faits, des Tapports, en un mot
de tout ce qui est Fdbjet de notie pensée» forment des phrases. La phrase
consiste dans nsine eu plusieurs propositions formant im sens complet. Elle
est le plus sou* ▼eut eafposiHve t « Nous'Hdorâ» Dieu ; bous pratiquons la
justice ; neus sidiBOM notre patrie. » EUe est quelquefois inifefT09(têh)t':^
« A#«pes^ôua Bien ? ôtes-votts juste ? aimez-vous votre pays î*»^
wipéfwr^ • «^éore Dieu ; sois juste, et chéris ta patrie. « Ou exclamative: ■
Qu^il est beau, qu'il est doux de remplir ses devoirs envers Dieu et envers
son pays I » La manière de rendre et d'exprimer les idées, et i^ tourner les
phrases, s'appelle diction, èlocution ; quelques personnes l'appellent style.
Nous nous serviront aussi de ce mot^ parce qu'en effet la diction est dans le
style ; mais l'acception du mot style est plus étendue

The text on this page is estimated to be only 14.92% accurate

lAiHBriOH. 1» i et ne se borne, ç^ à la (JicJi^on, comme npus le verrons dans le quatrièixift <r^Apitrp IN 1». eov^twiettoii êm 'phmmsê et 4» lliiTennlffiu La construction de la phrase, c'est-âHlIre PairasgoUent âes mots, àeit Mre ecHrfepe aux règUes" de la n 7 a néasufte mc^ mte^ éér^tttkm à ces règle», qui est pennise dieue certain eae : c^eet ce gn'on appelle I/%nf99tswnj comme none Tenons de le dire, est tme dérogation aux régies crnlinaire» de la oenetpcietion gnanmaticale* Asm le sujet se place aprds le Tevbe, non-seulement toutes les fois goe la phrase est interrogative, maie encore dans beaufiûu^ da.Gas ûu ella est expoaUive : « Là où commencent les soupçons cesse Tamitié.... D'abord «Rivent tes veprocbas ; eiufuite viendront les querelles, v Déjà prenait Tessâr pcnr Be sauver dans les montagnes cet aigle dont le vol hardi avait d^abord effrayé nos provinces. (Fléchibb.) Ooekjuefois le complôment îîetâiieet dhin verlbe se place avant ce verbe: c De toutes ces observations, je tire cette conclusion, que, etc. — Aux objectioné que vous venez défaire, je xépondxalque, etc.)» La versification^ admet des inversions hardies et Mquentes ; celles que la prose peut se permettre sont rares \ il ne faut employer que celles qu'un constant usage a autorisées. I . I

The text on this page is estimated to be only 19.93% accurate

La construction de la phrase autorise quelquefois l'usage du pléonasm, de l'ellipse, de la syllepse ^ et de la parenthèse* Le pléonasm, qui consiste à ajouter des mots inutiles pour l'intelligence de la phrase, n'est pas un défaut* lorsqu'il ajoute à l'agrément ou à l'énergie : c'est ainsi que j'ai vu la chose de tes yeux; je l'ai entendue <de mes oreilles. — Tel est votre avis, à vous ; moi je pense autrement. — Aimez-vous, ce Dieu si bon. Quand les anges iront-ils ^y ces jours heureux ? » C'est au pléonasm qu'on peut rapporter la répétition, qui consiste à dire le même mot plusieurs fois, afin d'insister plus fortement sur l'idée. **^ Bonheur est tout à fait nécessaire à l'humanité (Racine.) Bonheur est tout à fait nécessaire à l'humanité, Dieu qui sait pardonner à la nature humaine doit être utile dans les malheurs. (Olivier de La Fontaine) L'ellipse est le contraire du pléonasm ; elle retranche des mots qui semblent nécessaires pour l'intelligence de la phrase, et donne par là plus de rapidité et de vivacité à l'expression : Ainsi dit le renard, et flatteurs d'applaudir. (La Fontaine) C'est-à-dire : « les flatteurs s'empressèrent d'applaudir. » 1. Ce mot n'est pas aussi usité des injures; vos raisons m'ont paru meilleures que les trois autres. Bonheur est tout à fait nécessaire à l'humanité, Dieu qui sait pardonner à la nature humaine doit être utile dans les malheurs; écoutez-moi, j'en ai ensuite rougi me répondre] l'abondance de paroles, comme : Ils se débattaient dans la seconde partie d'au* | sont dit réciproquement l'un à l'autre très nombreux exemples de pléonasmes fâcheux. ;

The text on this page is estimated to be only 25.25% accurate

DxxjiuGsnm. u Une ti paiiYrt cbèrat (La Forvaiiib.) (Test-à-dire : « moi, je mangerais des tanches 1 je iuU vu héron; eanvientril que je fasse une si pauvre dière! » L'exemple suivant présente une ellipse tris-haidie, qui peut induire en erreur des lecteurs peu intelligents. Il s^agit des migrations des oiseaux : Cens qui, de dos hivers redoutant le coarrons, Vont se réfugier dans des climats plus doux. Ne laisseront jamais la saison rigoureoM Surprendre parmi nous leur troupe parêSMnuê. (Lonii Racuci.) C'est-à-dire : « Qui n'est pas paresseuse» et qui le Serait ^éliéH laissait surprendre. » Oaelquefois on fait accorder un mot» non avec le mot auquel il ee rapporte» mais avec i'idée qu'il réveille dans Tesprit. Entre le pauvr\$ et tous tous prendret Dieu pour Juge» Vous souvenant, mon fils» que, caché sous ce lin, Commt eux tous fûtes pauvre et comms eux orpbdin. (RAcun.) n faut se permettre très-rarement cette dérogation tttx règles, appelée syllepse par les grammairiens. Faire une parenthèse y c'est intercaler dans une phrase une autre phrase qui forme un sens distinct : <Un Sybarite (je rougis presque de le dire) ne put dormir sur un lit de roses, parce qu'une des feuilles s'était repliée sous son corps. 9 Il faut éviter de multiplier les parenthèses» et surtout de les allonger. La période est une phrase assez étendue» où le sens

The text on this page is estimated to be only 14.94% accurate

23' MftCSMtil. est suspendu xm& ôti pla^ett» ft/îa, de matrîisie
Si établir entre ies oiembres une symétrie d^égalité pu de psogression. .Lid
j^iode .plaît à Toreille, ji cause de cette aymôtrie ; elle plaît à Tesprit, parce
qu^elle rapproche tt unit plusieuBs jdées s^ns les confondra. Jfiotts allons
présenter la même pensée «oosla Saûoaà de période à ftuatre^ à trois;» à,
deux membres. A quatre membres : c Pourquoi voudriez- vous être respecté
danâ vos malheufa« — pourquoi voudxievous qu'on fût seiMîUe i i««tt
fèmm^ -^ wofM, qui, dans vos prospëitês, avez montré tsittt d^fi86!etice,
— vous qui n'avez jamais accordé une larme, un reg^trd aux îniortmiés^ • A
trois membres : c Potirqtidi vau9rte2-votis dct^ plaint et respecté dans vos
màBiettrs, — vous, qtri, dans VDSçrospéritéfS, uvez
monti'iltant d'insoleiice, — vous qui n'avez jamais accordé une larme, ^m
Tegstttf aux iaftotUBéi f w A deux membres: « '?oto?gutn TOuÔriez-TOtts
ifttre plaind «t Inspecté dans vos malheurs, — vous, qui, dao6 vos
j^roi^pécitésy avez jnaniré «tant de duiaeiî #t d'insolence 3jf ûuand les
pbtases, au iieu d'èire ibndues ea pè riodei^, «ont &é|iaxée& et.oeufftes, on
4it gueie style fist cov^é: « Dans la jpr^pétité vous vous êtes moatxë h
soient i; jamais vous n'avez accordé ane larmQ, un gard aux infortunés.
Aiyourd'liui vous êtes malbaa^ renxy^ personne n!a pUiô 4e voos. Qu'y
iHt-il là i'é^ tonnant ? » Parmi les auteurs &an((ai&, Massillon a préféré lé
style périodique ; La Bruyère, le style coupé. Un
mélabgéieurètiiTiôtés'aeUx toaûiSres cwitiibue à éMner Ai Ja; looMtèMi
stfia*

The text on this page is estimated to be only 11.37% accurate

I O&ditqpie la style astAonmmaux, lorsque la suite 4ds 97ilaJbes
&nmie ua «oseiable afflAaWfl à roreille. Ce4ite TMirmoTM.dDit veiûx
oatunllamaat; la seclMr* cher .«^^t péoibto «tjpBu utite : ce secait même
puéril* Hais cm doit éviter avec soin tout oe (pu pounait UûGi&er ToreUlef
aioai ou éiôlera la répôtilian d'uAt loàioa sjllabe eu d'ua^ laAme
artioulaticm : • Le pam dont nous nom nourrissons. -^ On ne doit 0e fier
ftt^« quelqu'un qyi^on connaît. » On a fait le vers suivant,pour montrer
combien ce défaut est ridicule : CiàLl si Cflffi'tif Bli&tiii int iiÉ>iiii liiiu
MHS mcfi^i OaAilitenMWisaUaattiOttatBB dètâgréaUBdenoyeUtti: «
Benri IY alla à ÉmimÊA^éBUfàAtrm^ « On ne mettra, pas trop d'jnégalité
entra las mexxkbres de la phrase^ et l'oA psandia gatch qee ie dernier
membre né soîttrop court et ne tombe brusquement* : c Je ne crois pas,
malgré les plaintes de ceux gui se disent tfttoitife îis*lfif, ^tfff mtetel * Qb
a^uliilkwitf l'u^iÉiWËiËWatauc^hra^ey ttte km^ettr démesurée : on ne
mettra pas, non plus* à la suite les unes des autres plûilWtt^ plirâtgeS^
trè'sKX)urtes. te.pv^drâtgalde)dtiilni]Éiflierin giABi iee fu\$^ et dt4e»
eoMfaafvdCter kto ims iàoÊÀ Im antmi tte Mtee de tenaioer lat aBoosibres
de phrase al les hémistiches des vers alexandrins pao des consens noMae
attubiabbtt : « Qeltd: ^ s âik le mid sees réflexion a beau dire pour sa
justification qu'il n'avait ^^B^mn^pniist'iffmfliim. » Oès aortes de rimes
ptodeisefttdaiM k ptmemieKet désagrMble. dtt ntfle; on dît amgî nombre,
st^le noiiv0f:«ttàr, màH ttoibs fréanémmoni. m JEkoëbté àù&Ad cette
cbtaïe a nen 9. On dit oràhuAttmatihamûtm Hl
£k6ëpté<)6&iidc(!tcedhiiteane«

The text on this page is estimated to be only 20.81% accurate

U PWkCXPTBI. Si l'on évite tous ces défauts, et si Ton entremêle les périodes et les phrases coupées de manière à obtenir une certaine variété de mouvement (ce qui se fera presque naturellement avec un peu d'attention), le style aura l'harmonie désirable. Il est inutile, dans notre langue, de se préoccuper davantage de cet objet. On dit qu'il y a harmonie imitative lorsque, par la son ou l'arrangement des mots qu'on emploie, on imite le bruit ou le mouvement des choses dont on parle» Dans ce vers : « Pour qui stmi e\$ s ««rpenU qui fif/UfU iur tos têtes t (RACIIfI.) la multiplicité des s rappelle le sifflement des serpents, • Les deux vers suivants expriment assez bien la marche lente d'un attelage de bœufs : Quatre bœufs attelés, d'an pas tnnqniîle et lent. Promenaient dana Paris le monarque indolent. (Bquiav.) • va UL coMPAB^isoir. — PB V àXTva àgBt V9 ooamascB. — 8» L*iÉnTHk7ni. On peut donner aux idées plus de clarté, à l'express* sion de ces idées plus d'éclat et plus d'agrément, en établissant entre elles des rapports de ressemblance ou d'opposition. Le rapport de ressemblance s'appelle comparai^ à dessein, pour i^onier à Ténéigle ; spntpsiBtpareUM-ihéwctdet/^iiriS ce ^on ne doit le permettre que (roy. le chapitre luiTant). pnitqu^oa très-rarement pent lea eiprimer par des termes LOncomprendrabienletitredece prit au geni propre; mais on pent fvagraphelorsqn'onaaaralulecoin- aussi les exprimer par des termes meneement du paragrwhe rairant. flgnrés. On pourrait dire la ' ~ 9. La eos^oraisow et Vantithit9 ne cliese de V4pi\$hètê.

The text on this page is estimated to be only 20.91% accurate

DB LA. OICTIOV. & MI* ; le rapport d'opposition s'appelle anHthèn. La comparaison établit un rapport de ressemblance* entre deux choses, et rend l'idée de l'une plus claire ou plus vive par son analogie avec l'autre : « Ce garçon court comme un lièvre. «^ Il dort comme un hir. •» La vie de l'homme passe comme un songe. » Un poète, parlant de la loi de Dieu : Loi sainte, loi désirable» Ta richesse est préférable A la richesse de l'ennemi; Elle est douce comme le miel de la jeune abeille Compose son cher trésor. (f. B. Boissieu AV.) Les compositions du genre ordinaire* n'admettent que des comparaisons très-courtes : ce n'est que dans la poésie et dans les morceaux oratoires du genre le plus élevé que l'auteur peut se permettre de longues comparaisons. En voici des exemples : Bossuet, parlant du génie militaire du prince de Condé : Comme une aigle qui voit tout d'un coup, soit qu'elle vole au-dessus des airs, soit qu'elle se pose sur le haut de quelque rocher, porter de tous côtés des regards perçants, et tomber si sûrement sur sa proie qu'on ne peut éviter ses ongles non plus que ses yeux tant les Tifs étaient les regards^ aussi vite et impétueuse était l'attaque» si fortes et inévitables étaient les mains du prince de Condé* l'ennemi, par une double comparaison, fait comprendre que, dans les troubles politiques, les hommes les plus vils parviennent quelquefois aux rangs les plus élevés : Ainsi lorsque les vents, foudroyants tyrans des eaux, De la Seine ou du Rhône ont soulevé les flots, l'ennemi s'empare de l'ennemi- qu'on peut appeler négative, parce qu'elle est employée comme l'opposée de la positive ; elle établit un rapport de ressemblance* l'opposée ou comme moyen de déshonneur ; elle a quelque analogie avec l'opposée. Voy. le chapitre. i. T. Vemithhe, S. U y a aussi une comparaison

The text on this page is estimated to be only 12.19% accurate

ffélèin m bfmiUeamat sor la Uct êm eném. Ainsi, dans les faceors
de œs embrasements Qoi changent les cités en de funestes champs, he fer,
rairaiB, le plomb, que ies feint aimoHiMent, 8a môlaat 4aii8 la flamtte à
Uor qa'ila tibnoafcinsfnt» Vue compartûson prolongée mtre i!etix
persKAm^ ou entre deux choses se nomme pù/red^k. TeS «rif, dans la
Henriade^ le pasaitèie «le dMX célèbres ministres, les cardinaux de
tlicbelieu et de Mazarin : Richelieu, grand, sablime, itn{AteaS>le envettoi,
Mazarin, souple, adroit et dangetcux asiïi; L'un fuyant avec art et oédant à
fortigie, L'autre aux flots irrités opposant son courage,
tbii84earhaiS'tepMi||la«LiaaB étttx^adoMa» Il« PwMlthèaa, ém eoataMte»
mnamcdMi lus idleii o^p^àéet : mëUk kt»* ves; -^ nM> btmx»-; -^fiGitiB)
eâigeese. » Tel 5r{{10 au second rang qui ^édipse au pr«mter. • •.....
IfbnsSenr, Ici pf^eot, mi 9te fitrt gfoMd soufils i fiSt on pélU présent.
(lUcmi.)' L'antilhèse- oppose anssi les pensées aux pensdesi: c Ce ne sont
pas le& places qui honorent les hommes ce soût les hommes qrd honorent
les places, v -^ On' demandait à Phocion pourquoi il préférait toujours la
paix à la guerre : c C'est, répondit-il, parce que pendant la pa&t tes. entamts
euseveUÊ\$eni leurs pèresi et que pendant la guerre les pères ensevelissent
leinis eti&iitt. » L*àn%it!ïes«!«st tm des iliis BfQlâftts: ornernseûtn dH
style. »On doit n'en user que saiMBKffil.

The text on this page is estimated to be only 5.84% accurate

DE VmfSG^ey wùJùdAi^è fÊM «ta ffMûA, fsmi le namf Le
«imfrwfe* eensiste 4am um opposicioii 4e eott»* leurs^ de tons, de
situations^ de seiitÊmeiils, d'olyelt» Ii8 contraste «st une SMrra ffieonde de
iMamtés naimreKesBl artistiqMa. L'éelUtft i» bniild» la ftradxe pi^ dmsent
ià&a plmHl'imj^iOBsSM ma fliflleo dès lé&Um» «tdn alenoe de la naît, «t
im «iieiidliiit Tnigaireexollt im moins de pitié ^pM lèwiiqoÉtaftt de l'
AArisepie «i ddHlalieyBèlisifre, detnnidMrtl'aTiisiéiie.LeooiiteaBte «lire
la misère de w gnoid tmmmm et ioai eadeaM» pM^érilë 4mmit fcitineiii
le^dMS. kitoâu, four mieux letofer rjflofettgilDle eelMlè ié LowsXIY, tai
Ml contraetst stec l'ipadtaie dee rois. ^^èaats 'QtréBt le IfeileMe
j^eEeDmiMe fui pesto^: HéUs! qaMiie d^tiBil M USUfS^ Ml DCMMeMdt
Mlu^f Où les roisr «%QWir«intt éht iwm 4e ftieSiail^ S*eadonnaieiA vor le
tieee, «t, me Mrtiotl tiMi iMime, Laissaient leur sceptrelMtt iteSflfret Ad
«NÉK «terea oMUteT Aacan soin n'approchait d^ leur paisible cour* Oi
Tepenât^lii wrii^ •en dMinatt «Ml le Joer. Ce doux siècle n*e8t plus. Le del
impitoyable X placé sur le tcdne on prince iefatigable : llb'ratre mes
d&ticefôfê, il est soorâ'i ma -voir; INis tes }#iit«i»sxrM«riei et iMeIt is «es
ei^ML ftca «8 pe«t acDètar sa ngUwMe Aoâaoe <: L'été 9*a point de feui^
fl^er n**a pisîiftt de gtÉce\ l»e ré»ytM«e. On rppelle épithète un a^lectif
sans lequel Pidée de Vècrivain aerak suffisamment comprise, mais qui sert
à toi^r à rexpres&ion plus de force ou plus d^ fr4oe« 1< Ce que nous disoni
ici du con- contraste de l'antithèie, dont il eit ' feis u MtMene |>kiMii t
t*artto «ceMM i* 4ÉHlsfpiaiMit

The text on this page is estimated to be only 24.04% accurate

S8 ^ PltiCSPTBS. Quand un adjectif est nécessaire à l'intelligence de la pensée, il n'est pas épithète : « Vhommejuste ne craint pas les vainei menaces des méchants. » Juue est adjectif; vaines est épithète. Il est des adjectifs qui ne peuvent se placer qu'après le nom auquel ils se rapportent, d'autres qui ne peuvent se placer qu'avant ce même nom, d'autres qui changent de sens selon qu'on les place avant ou après. L'usage est à cet égard le seul guide que Ton puisse suivre ; on ne saurait s'en écarter sans s'exposer au risque de négligence ou d'incorrection. Cependant les grands écrivains s'affranchissent quelquefois de la règle imposée par l'usage. On ne met ordinairement les adjectifs sous-terrain et paternel qu'après les noms; la Fontaine les met avant : Après qu'un «m Irolté, broutté, foit toas set tours, Jeannot Lapin retourne aux écuries i^faut. O dieux liou>itaii«ni l que vois-'je ici paraître t I Ht ranoMl chatte du paUmel logit. Il ne faut point prodiguer les épithètes, surtout en prose. Il faut éviter les épithètes insignifiantes, surtout celles qui offrent à peu près le même sens que le nom auquel on les joint ; par exemple : obscurité ténébreuse, frêle douleur; dites : obscurité profonde^ amère douleur. Quelquefois des noms ou des adverbes peuvent tenir lieu d'épithète : Adieu Paris, vUle d\$ fumée et de houe. (J. J. ROOMIAV.) On peut voir dans les vers suivants combien l'heu* I. Tutei let diffieiliéf rdatiTMà notre raitonni det âifiemltéi de !• la pUoe que doitoooap«r ehM««ad- langue /VanfattCtixar L«TM«x.8«é4., JeettftoatrétolMtdaMtoiJMlioii- Uhraitto d« L. Htahatlô «t Cl«»

The text on this page is estimated to be only 21.02% accurate

i leox ehoix des épithètes coatribue à donner de Ta|| pëment à ce qu'on dit : { . Dbx» le réduit obscur dHine alcôve enfoncée S'élève un lit de plume à grandi frais amassée ; Quatre rideaux pompeux, par un doUbU contour, En dèfeodent rentrée à la clarté du jour. (BOILBAU.) Supprimez les épithètes, et dites seulement : « Dans une alcôve s'élève un lit entouré de quatre rideaux, » toute la beauté du passage disparaît. S m. mu aspmsssiOMS nusas *v non vwimé. rmwmuam mi eteuuL. — dm nemuni» mo». — dbs fxqoiis — ■ ^ows avons dit qu'ea?pnm«r une idée» un jugement, c'est l'énoncer à l'aide des mots. Il y a deux sortes d'expressions : l'expression propre et l'expression figurée. L'expression propre est celle qui représente directement et exactement son objet : « La jeunesse ; — la vieillesse ; — une chaleur ardente. » L'expression figurée est celle qui associe à Tidée de son objet d'autres idées, ou qui même y substitue des idées analogues : « La fleur de l'âge ; — le soir de fe vie ; — une chaleur dévorante. » Si je dis d'un homme : « Il est irrité ; » si je dis : ; < Il est doué d'un talent extraordinaire ; » je me sers ! des expressions propres. J'exprime les mêmes idées en ^ style figuré, si je dis : « Il est enflammé de colère ; » ù je dis : a C'est un aigle ^ t ^B«alepreBiieffaeiBp]#, idéedufeiMMfliéei.oeUedalacotértf; du»

The text on this page is estimated to be only 14.24% accurate

tours de phrase qui ajoutent à ce qu'on dit de la figure. C'est, de la force on de Tagréinent. Eclaircissons cette définition par un exemple, et montrons comment. « Ut éarm im priamipeB qv nous venons de poser. Pour rendre une pensée, on a, je suppose, le choix entre deux expressions : l'une de ces expressions est celle qui, d'après les règles ordinaires du langage, énonce exactement cette pensée sans y rien ajouter, sans en rien retrancher, sans la passionner ni l'embellir; qu'on se serve de cette expression, le style ne sera pas inférieur. Mais si, pour rendre cette même pensée, on emploie une expression qui ajoute ou retranche à la pensée, qui l'embellit ou la pâlissera, la style est inférieur. Ainsi l'on parle sans figure si l'on dit : • Jeune encore j'allais bientôt mourir. » Mais le style devient figuré si l'on dit : J'ai maintenant à décliner leur penchant; Avant midi de mes années Je suis à ma dernière. Le langage dépouillé de figures est froid et sans couleur; les figures donnent au style du mouvement et de la vie. L'exposition des sciences abstraites n'admet point les figures ; elles abondent dans tous les autres genres de composition, et la conversation même ne saurait s'en passer. 1. second, idée du vol rapide d'un homme : il est bon de le substituer à celle de la roquette ces figures, mais sans y attacher créatrice de la pensée. trop d'importance. 1. On la » « pfeûe avnl figmm* 4 » S«€if4^iréMMtallt%l?«vplioa4ioii.

The text on this page is estimated to be only 7.99% accurate

vmu.Mtmov. fit On appelle figures de mot^^cAks <fuÂ
OQoaistoot à ^!aftoy^r ua JiHi4 pour un »««lre» cMtime quand je dis : i
i!lfi9t «a aigle» » «a lûMt 'de: « Geet un homniade Itaie; <»Et /S^tiTétf ^
jMMée» oeUas qui modifiantridée ffimfaiB par fictien» far mouvement, par
combiiwo^ eamiaa guaad, a«i lieu ide dire : « Louis XJV iBKcmt J^eor de
ee aoumeltre^ » Boiauet «'adxeise à Alger uAm» al dU : « Tu oédera ou tu
tombecae «ms D» vainqueur, Alger^ lâfikie des dépouUafl de la
obiétientéU Si l'on change les mots, la figure de metta disparaît ; fl:n'T a
^h^ (te figura» ai je dia .: « C'est ua bomme de Itoie. » Si l'on cianga ou »
Ton suppsmie des mots, b %ire de penste peut aulMîater ; par exemple,
r«|wsinipke subsiateinail dan» l^n^MoiÂe ei^desau», quand bien même on
changerait tous les mcÂS : « Algar, iQhebie aus.dâpens des peuples
ofarétiens, tu ta soumtbaa à liouia ou tu suceombenaa. » pet ûguwcB te
atoie. Pes tropes en génênU. Les figures de mots les plus usitées s'appellent
tropes. Nous vea&ons de voir qu'une idée peut se rendre ou |Si le mot
propre, ou par une expression figurée* n mt de là qu'un mot peut ftre
employé ou au sens propre, ou au sens figuré. Le sens propre, c'est la
signification primitive du mot, c'estridée qu'il réveilledirectement
etezactement. Mais qoand, par l'effet d'une analogie quelconquei ce mot t
C«tt0 dUitinotLon noua Mmbla Toir U aen«ioQ||«r : toUà pourquoi ■!••(•«
iispoitMite ;^ mti» tout les noTU on p^Kloai, ^wigM dd lûsàtçiàmi^ oot ara
do

1 n 9RtOBPTt8. exprime une autre idée que celle qu'il devait d'abord exprimer, on dit qu'il est pris au sens figuré; et c'est ce qu'on appelle un trope. Les tropes sont donc des figures par lesquelles on prend un mot dans une acception qui s'écarte plus ou moins de sa signification primitive. Ainsi brillant au sens propre, se dit de la lumière ; au sens figuré, il se dit de l'esprit, du talent, d'une assemblée, d'un discours. Ainsi le mot poison le mot soif sont pris au sens propre quand il s'agit d'une substance vénéneuse mêlée aux aliments, du désir de boire; ils sont pris au sens figuré quand on dit : c Le poison de la flatterie, la soif des conquêtes. » J'emploie le mot ange au sens propre, quand je dis : « L'ange Gabriel ; » je l'emploie au sens figuré, quand, pour désigner une jeune personne remarquable par l'innocence des mœurs et par le charme du caractère, je dis : < C'est un ange. » Faisons ici une remarque importante. La nécessité a détourné une infinité de mots de leur signification primitive, pour leur en donner en outre d'autres qui y ont quelque rapport. Ainsi, langue signifiait primitivement et signifie encore cette portion de chair mobile qui vagite dans la bouche ; ce mot est pris dans une autre acception quand on dit : c La langue française; la langue musicale, t Ce n'est point faire une figure que - d'employer le mot langue dans ces deux dernières acceptions, puisqu'il n'y a pas d'autres termes pour exprimer les idées qu'il représente. Comprendons donc bien que l'on ne fait aucune figure quand on dit la clarté d'un discours, une feuille* de 1. Ces mots peuvent être figurés 9. Primitivement, clarté se disait pour le grammairien ou le lexicographe seulement du jour : feuHh se digait pbe ', £U ne le sont pas pour VécritaiB. Muelement des plttiitef ,

DE LA DICTION. 83 lapier, puisqu'on ne peut pas dire autrement. Mais çuand pour rendre une idée on a le choix entre un terme pris au sens propre e^un terme pris au sens figuré, et qu'on choisit le second, on fait une figure. Par exemple, quand on dit d'un soldat : « Il est tombé au champ d'honneur; » parce qu'on pouvait dire : t Il a été tué dans un combat ; p et quand on dit de J. B. Rousseau, auteur de belles odes sacrées : Le Brabant fut sa tombe, et Paris son berceau, parce qu'on pouvait dire : « Il était né à Paris, et il est mort à Bruxelles. » Il y a deux sortes de tropes : la métonymie et la métaphore; elles emploient toutes deux un nom à la place ft^nii autre : la première, par analogie ; la seconde, par comparaison. De la métonymie. On peut définir la métonymie un trope qui substitue au nom d'une chose le nom d'une autre qui a quelque rapport avec elle : rapport de cause, d'effet, d'espèce, de genre, de partie, etc. Par la métonymie, on prend la cause pour l'effet : par exemple : l'auteur d'un ouvrage pour l'ouvrage lui-même : « J'ai lu tout Racine, » c'est-à-dire toutes les (Buvres de Racine. L'effet pour la cause : « Il est l'auteur de bien des funérailles ; » c'est-à-dire : « Il a causé la mort de beaucoup de personnes. » Le signe ou l'emblème d'une chose pour cette chose même : la croix, pour la religion chrétienne ; lé bâton de maréchal, pour la dignité de maréchal de France. METH. DE COUP. 3

34 P&EGBPTES. L'instrument, pour la profession qui remploie, ou même pour l'homme qui exerce cette profession : « Une vaillante épée, une plume habile, » signifient souvent un brave capitaine, un auuur distingué. Pour quel sujet nouTeau dois-je monter ma lyre? c'est-à-dire : sur quel sujet dois-je faire des vers? Le nom d'un pays, pour le peuple qui fhabite, ou . pour les chefs qui le gouvernent * : c La Franco est belliqueuse et lettrée ; — La France et l'Angleterre se sont unies pour maintenir l'intégrité de l'empire ottoman ; » et en général le contenant pour le contenu : ce Boire une bouteille ; » ou le contenu pour le contenant : « Tout Paris a joui de ce spectacle ; » c'est-à-dire : a Tous les habitants de Paris. » Un nom abstrait pour un nom de personne ou de chose : a Vamitié s'alarme facilement ; pour un ami s'alarme ; « le gouvernement, » pour les hommes qui gouvernent. La métonymie prend la partie pour le tout : « Une flotte de cent voiles^ » c'est-à-dire de cent vaisseaux; le tout pour la partie : « Les mortels^ » pour les hommes; la matière dont une chose est faite, pour la chose même: « Croiser le /er, » pour croiser Vépée; le singulier pour le pluriel : « L'ennemi s'avance, » pour les ennemis; le nombre déterminé pour le nombre incertain : « Vingt fois, » pour plusieurs fois. Elle substitue un nom propre à un nom commun 1. Quel(|aeFr-iiDeg de ces métony- usuellei gn'il est deyna à peu prêt «des ontsi bien pr'sé dans la langue im^postible de parler autrement.

The text on this page is estimated to be only 29.42% accurate

DI LA DICTION. 35 «t réciproquement : « Le Fils de ITiomme, » c*estrà-dire ksus-Christ. Un Auguste aisément peut faire des VirgUes; c'est-à-dire un prince qui protège les kttres peut faire snrgir de grands poètes. Elle étend et altère la signification propre d'un mot: c'est ainsi que tomber signifie quelquefois périr; qu'on dit : « Aller à cheval sur un bâton, d C'est par une sorte de métonymie qu'on change les personnes des verbes; un maître dit à ses élèves: 9^ Nous n'étudions pas, » c'est-à-dire vous n'étudiez pas ; ou les temps : c II s'avance, il est vainqueur, » pour il s^avança et fut vainqueur. On pourrait indiquer plusieurs autres usages de la métonynaie. Nous avons fait connaître les principaux. ' De la métaphore. Nous avons vu que la comparaison établit un rapport de ressemblance entre deux objets : « La vie de l'homme sur la terre est comme un combat. — *La colère de Biexx^st comme wn feu dévorant. » La métaphore, plus hardie, donne à un objet le nom même de Tobjet auquel l'esprit le compare : « La vie de l'homme sur la terre est un combat. -^ La colère de Dteu est un feu qui dévore. » Toute métaphore peut se résoudre en une comparaison. Examinons ces expressions métaphoriques : « Éclai^ rtz-mxii des lumières de votre expérience. — Ce jeune homme est enflammé d'amour pour la gloire. — La jeunesse est le printemps de la vie. »

36 PRÉCEPTES. Nous y reconnâtrons ces comparaisons faites par l'esprit : « L'expérience est comme une lumière qui éclaire notre raison. — L'amour de la gloire est comme un feu. — La jeunesse est, dans la vie humaine, ce que le printemps est dans l'année. » Quelquefois une comparaison commencée se termine en une métaphore : L'honneur est comme une Ue escarpée et sans bords; On n'y peut plus rentrer quand on en est dehors, (BOIXEAU.) Et, semblable à Vabeille. en nos jardins éclore, De différentes fleurs f assemble et je compose Le miel.q}ie je produis. (J. B. Rousseau.) De toutes les figures qui peuvent orner le langage," la métaphore est la plus belle et la plus riche : elle donne de la variété et de la vivacité aux pensées, en les revêtant, pour ainsi dire, d'images sensibles. La Fontaine, en parlant de la mort du sage, dit d'abord simplement : Rien ne trouble sa fin. Mais quel charme n'ajoute-t-il pas à l'expression de cette pensée, en la reproduisant par cette belle métaphore : • G*est le soir d*un beau jour ! On doit éviter d'abuser de cette figure et de la prôligner. On doit aussi éviter d'employer les métaphores bizarres, forcées, contraires au génie de la langue ; comme cet auteur qui appelle les forêts Us cathédrales de la nalurCj et qui dit d'un coupable qu'il s'est enfoncé dans les sombres cavernes du crime; mais on dira bien

DE LA DIOTION. » qa'un homme s'est souillé par le crime, que les forêts sont un sanctuaire où Von sent la présence de Dieu. Les expressions métaphoriques doivent toujours avoir une certaine noblesse. Un Anglais faisait une métaphore très-ridicule dans notre langue, quand il disait d'un de nos illustres écrivains : « Cet homme est le quinquet de sa patrie. » La métaphore eût été convenable s'il eût dit : « Cet homme est le flambeau de son pays. » Il ne faut pas, non plus, que les métaphores soient en désaccord les unes avec les autres. On peut dire^ d'un conquérant: « Il tonne, il foudroie. » On peut dire aussi de lui : « C'est un lion. » Mais on ne peut pas dire : « Ce lion lance la foudre de toutes parts. » Une métaphore continuée et prolongée devient une allégorie. L'allégorie consiste à présenter une suite d'idées qui servent de comparaison poïir en faire ehtendre d'autres. Je dis d'une personne qui s'est écartée de ses devoirs : c C'est une brebis égarée. » Voilà une metaphore. Je puis continuer et dire, par exemple : « C'est une brebis égarée ; mais le bon pasteur ne l'abandonnera pas ; il se mettra à sa recherche ; il la ferâ rentrer dans le bercail. * Voilà une allégorie. C'es une suite d'idées qui servent de comparaison poui faire entendre celle-ci : « Cette personne a oublié ses devoirs ; mais Dieu veillera sur elle, lui inspirera de meilleurs sentiments et l'amènera à une bonne conduite. » * Bossuet veut nous faire comprendre que celui qui a déjà fait de grands progrès dans la vertu est exposé à en perdre ^out le fruit, s'il cesse de veiller attentivenient sur lui-même. Pour rendre cette idée plus sen

The text on this page is estimated to be only 28.01% accurate

88 PRÉCEPTES. siWe, il nous représente tm navigateur qui s'endort sur une mer tranquille, et qui périt victime de sa téméraire confiance : Rien de plus funeste que rassoupissement de Tâme qui crsit être avancée dans la vertu. L'esprit veille et dispute contre le sommeil^ selon le précepte du Sauveur. Hais une voix secrète lui dit pour Finviter au repos : « Tout est calme, tout est tranquille ; tomes les tempêtes sont apaisées : le ciel est serein, les vagues dociles, le vaisseau s'avance tout seul : ne voulez-vous pas prendre un peu de repos? » L'esprit se laisse aller et sommeille; assuré sur la face de la mer calmée et sur la protection du ciel dont il a (ait si soo» vent répreuve, il abandonne le gouvernail et laisse aller le vaisseaa à l'abandon : les vents se soulèvent, il est submergé. La parabole est une allégorie en forme de récit ; elle laisse entrevoir, sous les voiles transparents d'une action feinte, quelque grave et importante vérité : TÉcriture sainte nous en offre plusieurs exemples ; la plu célèbre est celle de Y Enfant prodigue. C'est encore par allégorie que Ton personnifie une chose, une idée, c'est-à-dire qu'on lui attribue la figure, les sentiments, le langage d'une personne réelle. La poésie, la peinture, la sculpture, sont fè«* condes en allégories de ce genre. Ainsi Ton représente le printemps sous les traits d'un jeune homme couronné de fleurs : l'/iiver, sous ceux d'un vieillard transi, qui réchauffe ses mains sur des charbons al* lûmes. Le plus ordinairement ces allégories ont un sens moral. On représente la justice sous les traita d'une femme qui tient une balance, et dont les yeux sont bandés, pour faire comprendre que le juge doit pojser les raisons, sans considérer les personnes. l\ est une stupide et lourde déité ; V Ignorance est son nom ; la Paresse pesante L.*entanta sans douleur au bord d'une eau dormante ;

The text on this page is estimated to be only 27.86% accurate

D8 LA DTCnON. 8» Le Hasard Yneoorapttgnt^ et V Erreur la conduit; De faux pas en faux pas la Sottise la suit. (Lemiebrx.) On peut rapporter aux allégories de ce genre la fable m Yapologite. En supposant les animaux, les plantes mêmes, doués de la raison et de la parole, et en leur attribuant toutes sortes d actions et d'aventures, c^est rhomme que le fabuliste veut peindre, c'^t un avis utile qu'il veut nous donner. Ainsi, dans le Coche et la Mouche, il nous montre la sotte vanité des importants, çui croient tout faire et ne font rien . Dans le Lion et le Raty il nous enseigne qu'on doit toujours rendre service, même aux plus faibles. Toute allégorie doit être claire et facile à compren^ ; c'est ce qu'exprime fort bien ce vers, si ingénieusement allégorique, à propos de Tallégorie : L'Allégorie habite un palais diaphane. (LntlBRKX.) Des flg'nres de pensée. Quant aux figures qui ne sont pas des tropes, k Çu'on appelle ordinairement figures de pensée, quoiqu'elles soient souvent en réalité des figures de mots, nous allons faire connaître les plus importantes. La périphrase étend et développe ce qu'on pourrait dire en moins de mots, mais d'une manière moins élégante. Ourfquefois elle remplace seulement un mot par quelques autres : « Le vainqueur de Pharsale, » c'està-dire César. La Fontaine dit : « La gent trotte-menu, » pour les souris. D*autres fois elle étend et orue la pensée même. Ainsi Bossuet, pour dire qu'en Angleterre on était

40 ' PRÉCEPTES. obligé de célébrer la messe en secret, emploie cette magnifique périphrase : Il fallait cacher la pédition avec autant de soin qu'on aurait caché les crimes, et Jésus-Christ, à la grande honte des hommes ingrats, était obligé de chercher cacher voiles et d'autres ténèbres que ces voiles et ces ténèbres mystiques dont il s'enveloppe votostftairement dans Veucharistie, U interrogation donne de la vivacité au style* ; * Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage? (La Fontainb.) Qui ne sent point l'effet de tes soins généreux? L'univers sous ton règne a-t-il des malheureux? (BoujUkjj,) Quelquefois l'interrogation est suivie de la réponse : ... Manger moutons, canaille, sottte espèce, Est-ce un péché? Non, non : vous leur fîtes, seigneur, En les croquant, beaucoup d'honneur. (La Fontains.) Quelquefois les interrogations et les réponses se succèdent. Massillon, parlant du plaisir que les hommes élevés en dignité trouvent à faire du bien : Quel «usage plus doux et plus flatteur pourriez-vous faire de votre élévation et de votre opulence? Vous attirer des hommages? mais ce sont là des soins de l'autorité, ce n'en est point le plaisir. Voir autour de vous multiplier à Tinfini vos serviteurs? mais ce sont des témoins qui vous embarrassent et qui vous gênent, plutôt qu'une pompe qui vous décore. L'exclamation est un cri de Tâme, tantôt arraché par une émotion violente : O vanité! ô néant! 6 mortels ignorants de leurs destinées! (BoS" 8UBT.) 1. Il est clAir que lorsqu'on inter- ponne, on ne fait pas une figure. Voir loge dans l'intention d'avoir une ré- plus loin la note sur la dubitation.

JOE LA DICnON. 41 tantôt inspiré par un sentiment tendre ou triste : Heureux qui pourrait vous suivre sur les rivages les plus inconnus, heureux qui pourrait vivre et mourir avec vous ! (Fenblon.) quelquefois suggéré par la réflexion : Qu'il est beau, qu'il est doux de vivre en paix avec ses frères ! . L'ironie* consiste à dire précisément tout le contraire de ce qu'on veut faire entendre : « Vous vous conduisez bien ! » dit quelquefois un maître à un élève dont il est mécontent. Boileau, se moquant d'un mauvais prédicateur que personne n'allait entendre : Cotin, à ses sermons traînant toute la terre, Fend des floes d'auditeurs pour aller à sa chaire. L'hyperbole* exagère les choses, en employant des expressions qui, prises à la lettre^ iraient au delà de la vérité, mais que ceux qui nous écoutent réduisent aisément à leur juste valeur : « Aller comme une tortue, — Répandre un torrent de larmes. » Un poète peint, par cette hyperbole effrayante, l'horreur des massacres de Saint-Barthélemy : Et des fleuves français les eaux ensanglantées Me portaient que des morts aux mers épouvantées. (VOLTAIRE.) • n ne faut ni abuser de l'hyperbole, ni la pousser trop loin, comme ce poète qui, relégué dans les landes de Gascogne, où les serpents sont en assez grand nombre, écrivait à Louis XIII : On m'a mis^ loin de votre empire, Dans un désert où les serpents 1. On l'appelle aussi antiphrase : s'exprimer au sens propre, l'hyperbole dernière expression est moins bonne n'est plus un ornement du style, mitée. c'est un mensonge. Tel est, dans la i. L'hyperbole est une figure, fable des deux voyageurs, le chancelier celui qui la fait ne veut pas aussi grand qu'une raison. ^*0D y. croie : mais, s'il prétend

The text on this page is estimated to be only 24.60% accurate

48 _ PRÉCBrrES. Bowft^^ lês pleurs que je répandi. Et soufflent
Vair que je respire. , Dire moins, pour faire entendre plus*, c'est coimne le
contraire de Thyperbole. C'est ainsi qu'on dit d'un homme qui a beaucoup
d'esprit : « Il n'est pas bête, » La gradation présente une suite d'idées dont
chacune a plus dé force que celle qui précède. ' Qaoi! pour son châtiment,
Vous ne donnez qu*nn joar, qn*une heure, qu'un moment! (Racine,) Par la
concession, on a l'air d*accorder quelque chose à son adversaire, pour en
tirer ayantage contre lui. Ainsi, après avoir prouvé à une personne qui
s'échauffe souvent jusqu'à la colère dans les discussions, que les motffs
pour lesquels elle s^emporte sont frivoles, on agoute : c Mais je veux que
ces motifs soient graves, je vous accorde qu'ils aient beaucoup
d'importanoOi est-ce en vous mettant en colère que vous ferez triompher
votre avis? n Par la communication^ on a l'air de se soumettre an jugement
de ceux à qui l'on s'adresse, ou de leur demander un consdil. C'est ainsi
qu'un maître dit à un élève qui a commis quelque grave désobéissance : c
Mais je vous le demande à vous-même, peut-on laisser une telle fkute
impunie? Que feriez-vous à ma place? Pensez-vous qu'un collègue dans
lequel on autoriserait dé pareils écarts pourrait subsister? » Par la
correctionj on se reprend, pour dire quelque chose de plus juste, ou de plus
fort : « /Bossuet, dans ses oraisons funèbres, a égalé les plus grands orateurs
d'Athènes et de Rome. Mais que dis-je? égalé! il e^ 1. Cette figure porte le
nom assez dimin'utiùn. Elle est, dans le styles peu usité de {«tofe. On
l'appelle aussi sérieux, d*un usage assez rare.

The text on this page is estimated to be only 21.53% accurate

BB Xdk i>ionoK. pielqnefois autant au-dessus d'eux que les pensées du àd sont au*defisus des pensées, de la terre. » Psr la étêhitoHên^, on paraît incertain de ce qu'en ioit dire ou de ce qu'on doit faire. Scipion s'adressant ses soldats révoltés : f d vâritè, je ne sais comment toqb adresser la parole. Vous ty->» peUecai-je citoyens? mais vous n'appartenez plus à la patrie, puisque vous la trahissez; soldats? mais, sans discipline, il n'y a point d'ariDée; étrangers? mais vous avez rextérieur, Thabit, les armes des komains. Par la suspension, on tient T^sprit des lecteurs dans Pattente de ce qu'on va dire, afin d'en augmenter Peffet. Un poète parlant du supplice de Jeanne d'Arc : DH)ù Tient ce broU lugubre? où courent ces guerriet Dont la foule à longs flots roule et se précipite? La joie éclate sur leurs traits : Sans doute Thooiieir les enfiaoïrae; Us Tont pour un assaut former leurs rangs épais.... Non... ces guerriers sont des Anglais Qui vont voir mourir une femme! (Casimir DnjrvraifB.) f Par la prétermission'^, on a Tair de passer sous 8i« fcnce des choses que néanmoins on fait entendre trèsclairément. Ainsi, fort souvent, en disant : « Je ne vous alléguerai pas que.... — Je ne vous reprocherai pas de.... 1» on énonce en réalité l'allégation ou le reproche qu'on a Tair de supprimer : YoBs vous figurez qn*ea vous attachant au parti de la vertu veas^ trouverez bien des amertumes. Mais, sa7is parler des divines con^ tolaUont que Dieu prépare ici-bas même à ceux qui suivent sa loi, 1. Il n'y a point de figure lors-monologue d'Auguste dans Citma, |U'on est réellement dans le doute celui de Mithridate dans haciuey tt dans Tincertitude sur ce qu'«n celui de Didoft cUghi le quaternème 4oit dire ou faire. Ainsi, (fest & tort livre de VEnéide. que dans les traités de rhétori<^ue on 3. Cette fig«i« j'appeUe awMi jptr^ cite comme modèle de dubiiation le tération.

44 PRÉOEPTBS. i sans parler de cette paix irUériewre, fruit de la bonne conscience, qu'on peut appeler en même temps et un avant-goût et le gage di la félicité qui est réservée dans le ciel aux dmes fidèles, ne s'exposet-OD pas à mille fais plus d*aniertume en abandonnant le parti de la verta qu*en le suivant? (Massillon.) Par la réticence, on s'interrompt tout à coup, et on laisse la phrase inachevée, mais de manière à faire deviner ce qu'on supprime. La cruelle Athalie s'adressant au grand prêtre Joad : Je devrais^ sur Tautel où>ta main sacrifie. Te.,,, mais du prix qu'on m*offre il faut me contenter. (Racine.) Faire allusion à une chose, c'est la rappeler d*une manière indirecte, sans la dire expressément. Un poète raconte que dans une bataille Henri IV sauva la vie à Biron, qui dans la suite le trahit ; Par ton prince sauvé, tu vis, jeune Biron, Tu vis.... Songe du moins à lui rester fidèle, (VOLTAIBB.) Boileau, si célèbre par ses satires, blâmait quelques personnes qui jouaient aux cartes : a Il vaut mieux jouer que médire, » lui répondit Tune d'elles. Les fables de^ la Fontaine sont pleines d'allusions ingénieuses aux mœurs et aux habitudes de son siècle. Quelquefois la malveillance suppose l'allusion là où elle n'est pas. Ainsi, les ennemis de Fénelon aigrirent contre lui Louis XIV, en prétendant que le Télémaque était rempli d'allusions aux fautes et aux faiblesses de ce monarque. Il faut éviter de faire des aUusions.obscures, ou déplacées, ou prétentieuses.

DE LA DICTION. 45 Par Y apostrophe, on s'interrompt, pour adresser la parole à quelque personne présente ou absente, ou à Dieu même. Polyeucte, nouvellement converti à la foi chrétienne, et résistant aux sollicitations de son épouse Pauline, qui veut le ramener au culte des idoles, s'écrie : Seigneur ! de vos bontés il faut que je sois ; Elle a trop de vertus pour n'être point chrétienne ; Avec trop de mérite il vous plut la former Pour ne vous point connaître et ne vous point aimer ! Quelquefois l'apostrophe s'adresse à des objets inanimés. Louis Racine, voulant dire que la puissance de Dieu contient la mer dans ses limites, emploie cette apostrophe : Et toi, dont le courroux veut engloutir la terre, Mer terrible, en ton lit quelle main te resserre ? Pour forcer ta prison tu fais de vains efforts, La rage de tes flots expire sur tes bords. On peut rapporter à l'apostrophe cette sorte de figure de langage par laquelle on se parle à soi-même : Prends les ailes de la colombe, Prends, te dis-je, ô mon âme, et fuis dans les déserts. (Lx Bbun.) Quelquefois l'orateur ou le poète, vivement ému, suppose du sentiment aux choses inanimées, s'entretient avec elles, fait parler des personnes absentes, même les morts. Cette figure se nomme prosopopée. Boileau célébrant la construction du canal de Languedoc sous Louis XIV : J'entends déjà frémir les deux mers étonnées De voir leurs flots unis aux pieds des Pyrénées. Fléchier, faisant l'éloge du vertueux Montausier, l'homme le plus sincère et le plus franc de son siècle, dit dans son exorde :

The text on this page is estimated to be only 24.85% accurate

46 PRÉCEPTES. Oserai-je dans ce discours employer la fiction et le mensonge? Ce tombeau s'ouvrira, ces ossements se rejoindront et se ranimeront pour me dire : « Pourquoi y as-tu menti pour moi qui ai menti jamais pour personne? Laisse-moi reposer dans le sein de la vérité, et ne viens pas troubler ma paix par la flatterie, fût-elle toujours haïe. » g nr, mm çvauxés nuk VÊOwum, m LA PUBBTi; DE UL COSRECTION. — DE LA CLARTE. — DB UL WÊdSION. — DE LA NOBLESSE. De la pureté» de la correction; Les qualités nécessaires à la diction[^] sont : la pureté, la clarté, la précision, le naturel, la noblesse; c'est-à-dire que le langage doit toujours être pur, clair, précis, naturel, noble, quelque sujet que Ton traite, ou de vive voix ou par écrit. La pureté consiste dans la correction grammaticale et dans la propriété des termes. La correction consiste à observer les règles de la syntaxe, et à n'employer que des mots et des tournures consacrés par l'usage. La propriété des termes consiste à employer les mots dans leur véritable acception, et à rendre chaque idée par l'expression qui lui convient le mieux. Le défaut contraire à la pureté s'appelle incorrection. Ainsi, c'est être incorrect que de dire : <t Rappelez-vous (fé mes conseils. » L[^]usage exige : « Rappelez- vous ' mes conseils. » — « Mandrin était un brigand illustre, » | Le mot propre est un brigand célèbre. — « On doit cor- j 1, C\Mt ce qu'on appelle ordinairement les ^wHiiét etsentùiht du tffU, i

The text on this page is estimated to be only 22.15% accurate

DE LA DICTION. 41 rigear les sibus qui peuvent Vitre, c La
sjntaze veut : € Qui peuvent être corrigés. » C'est, sîQon une incorrectioniiy
du moins une négligence, que d'employer fréquemment le même mot ou
même simplement de le répéter, à moins de plusieurs lignes de distance[^].
Néanmoins cette répétition* ^t permise quand elle est nécessitée par la
nature du sujet que.ron traite, ou quand' elle serl à donner à la phrase plus
de précision ou plu« de clarté. Ijq néologisme est un défaut contraire à la
pureté da style : il consiste à employer des mots étrangers à la langue ou
même à en inventer '. Le néologisme de quelques grands écrivains peut
enrichir la langue ; celui des hommes ordinaires ne peut que gâter leur style
et Tobscurcir. En évitant le néologisme et l'incorrection, on doit prendre
Men garde de tomber dans le purisme. On appelle ainsi l'affectation de
n'employer que des expressions et des tournures choisies, et le soin de
recherdier tme pureté excessive. Ce défaut bannit Paisance, et produit un
effet désagréable, aussi bien dans laconrersation que dans les oompositionms
écrites. JDe 1» élfurié. La clarté pourrait être définie : cette transparence du
langage qtd laisse voir distinctement et nettement les idées sous les mots ;
c'est cette quaUté du style qui faii<pae l'on comprend sur-le-champ et sans
effort la pensée de Técrivain. Cette qualité est évidemment la 1. Cette règle[^]
ne s[^]appliqiie ni anz 9. Ne pas confondre avec la répé' xnronoms, ni à une
foule de mots auxi- tition , sorte de pléonasme. Voy. plu» liidres, invariables
on autres, dont haut, p. SO. l'emploi dans notre langue est oon- d« ^a &
changer le sens des mots.

48 PRÉCEPTES. première de toutes, puisque Ton ne parle que pour se faire entendre. Pour qu'une phrase soit claire, il faut en bannir soigneusement toute expression équivoque, c'est-à-dire qui pourrait être prise en deux sens, c II a raconté à son ami la conduite de son fils. » On ne sait s'il s'agit du fils de celui-ci ou de celui-là. Un autre défaut contraire à la clarté est Vobscurité qui naît de la confusion des idées, de raffectation du langage, de Tarrangement maladroit des mots, et qui provient même le plus souvent de ce que fauteur ne comprend pas bien nettement lui-même ce qu'il veut dire : Ce que Ton conçoit bien s'énonce clairement. Et les mots pour le dire arrivent aisément. (BOIXAU.) L'obscurité vient de la confusion des idées dans ce passage : Le jeune homme ne vit que d'élans, de transports; heureux quand les mains qui le dirigent ne s'éteignent point d'éteindre le feu qui le détore et qu'elles ne pourraient parvenir à étouffer, mais qu'elles cherchent à contenir ce feu, à le lancer vers les vertus sublimes. (Lacépède.) Elle naît de l'affectation du langage dans cette phrase : Il franchit les barrières qui sont entre l'homme et l'infini, et, le compas à la main, mesure les deux extrémités de cette grande chaîne. (Thomas.) Elle tient à l'arrangement des mots dans cet exemple: Vous êtes-vous connus dans le monde habité ? On ne peut qu'aux lieux pleins de tranquillité. 1 . Le leni est : Chacun de vous s'ent'rir à l'entour de son âme et de son cœur. On ne peut qu'aux lieux pleins de tranquillité, dont les Heuof pleine de tranquillité,

DE LA DICTION. 49 finfln, elle vient de ce que l'auteur ne comprenait peut-être pas lui-même ce (ju'il voulait dire dans cette phrase, empruntée à un écrivain du dix-huitième siècle : Qaand on veut écrire sur les femmes, il faut tremper sa plume dans la rosée et teindre son style des couleurs de Tarc-en-ciel. He la préelatoB. La précision contribue beaucoup, à la clarté ; la précision consiste à ne dire que ce qui est nécessaire pour TintelUgence de la pensée et pour l'élégance du langage. Elle est ennemie des redites, des longueurs, des détails inutiles. Quand le style est précis, on ne peut rien ajouter à la phrase sans l'affaiblir, on ne peut rien en retrancher sans l'obscurcir. Le défaut opposé est la prolixité ou diffusion^ qui multiplie les paroles sans ajouter à la force ni à Tagrément de ce qu'on dit : « Hier matin, à neuf heures, je suis arrivé à la gare du chemin de fer, j'ai traversé la cour en me dirigeant vers la grande saUe, j'y suis entré, je me suis présenté à un guichet, j'ai demandé im billet, on me Ta donné, je me suis rendu dans la salle d'attente, puis je me suis dirigé vers un wagon, yj suis monté. » Voilà un modèle de proliidté ; il suffirait de dire : • Hier matin, à neuf heures, je suis parti par le chemin de fer. » IHi naturel. Le naturel, qu'on nomme aussi simplicité, consiste à s'exprimer sans recherche et sans effort, avec une sorte d'aisance, sans jamais défigurer la pensée ni forcer l'expression. Le naturel n'exclut pas les ornements, mais n'admet que ceux qui semblent s'être présentés M^TH. DE COVF. 4

The text on this page is estimated to be only 28.03% accurate

50 PRÉCEPTES. i'eux-mêmes, et bannit tous ceux qui donneraient au Style un air contraint et emphatique. Les fables de la Fontaine offrent le plus heureux modèle du naturel, uni à toutes les autres qualités du Style. Le défaut opposé à cette qualité est l'affectation. L'affectation consiste à s'exprimer d'une manière recherchée ou trop ornée, ou à établir entre les idées des rapports forcés ou faux. Un poète dit, en parlant de Louis IX, qui, lors du débarquement en Egypte, entra dans la mer : Le beau jeu de son cœur lui fait mépriser Teau. Une personne, au lieu de dire tout simplement: « Asseyez-vous », s'exprime ainsi : Contentes de voir que ce faut-il a de tous embrasser. (Moi-même.) L'affectation rend le style enflé et ampoulé lorsque l'on cache le vide et la vulgarité des idées sous des expressions pompeuses et sonores. Ainsi un poète, au lieu de dire le roi s'asseyait, emploie cette phrase ridiculement emphatique : Ce grand roi roule ici ses pas impérieux. Ces défauts produisent le galimatias; on appelle ainsi un langage excessivement embrouillé et emphatique, qui semble beaucoup dire, et qui, en réalité, ne dit rien. Tels sont les vers d'un poète ignorant sur la mort de Charles VIII ; en voici le sens : Que l'univers soit sa tombe; qu'elle ait pour voûte le ciel; que les étoiles y remplacent les étoiles, et l'Océan les larmes.

The text on this page is estimated to be only 25.48% accurate

D8 LA DICTION. rv . La noblesse consiste à éviter toutes les expressions triviales ou grossières : elle doit se trouver dans les compositions du genre même le plus simple, et n'est ^ jamais incompatible avec la naïveté et le naturel. Boileau a dit : Quoi que tous éeriTiei, éTîtez la bassetse; Le style le moins noble a pourtant sa noblesse. On parvient à tout dire noblement, soit par d'heureuses circonlocutions, soit par d'habiles préparations, soit par de savantes alliances de mots. Un poète a rônssi à parler noblement du petit sou que demandent les Savoyards : J'ai faim, tous qai passez, daignez me seconrir. Tandis qu'en vos palais tout flatte votre envie, A genoux sur le seuil, j^y pleare bien souvent. Donnez ; peu me suffît, Je ne sois qu'un enfant : Un petit sou me rend la vie. CGUIBAUD.) Le défaut opposé est la bassesse* Les choses gui^ par elles-mêmes, sont intéressantes, deviennent ridicules ou niaises quand on les exprime d'une manière basse. Dans une ancienne tragédie, on vient dire à une mère : Votre fils s'est jetô du haut d'une fenêtre. Il faut Dien vite, il iaut aller le secourir. Hélas 1 madame, il est en daager de mourir.

53 PBÉGKPTES. CHAPITRE TROISIÈME. BU

RAISONNEMENT. S I. uoiM OBBRaukuBS su mAiso; r DB UL PSEUVE
EN GÉNÉRAL ET DE LA DÉMOHBTIULTION. — DU
&àISONNEMENT EN GÉNÉRAL. — DES BASES DU
RAISONNEMENT ; I>B LA déduction; DB l'induction; de l'AUTORITI^.
— DE LA DÉMONSTRATION FAR L^ ABSURDE. — DE LA
CONSEQUENCE DANS LB BAISONNEMENT. De la preaTe en général
et de la démonstration* Après nous être occupés, dans le premier chapitre,
des pensées considérées en elles-mêmes, et, dans le second, des moyens de
les exprimer et de les embellir, nous allons voir maintenant comment on
peut en reconnaître et en constater la vérité et la justesse : ce qui a lieu à
l'aide du raisonnement, et s'appelle ordinairement prouver. Prouver une
proposition quelconque, c'est la rendre certaine, de douteuse qu'elle était ou
pouvait être auparavant. Avant d'être prouvée, cette proposition peut s'ap^
peler question. On examine, on discute une question ; on prouve, on
démontre une proposition. Ainsi un auteur peut dire : La terré est-elle
aplatie aux pôles ? telle est la question que je vais examiner ; » ou bien : «
La terre est aplatie aux pôles et renflée à l'équateur ; telle est la proposition
que je vais démontrer. » En général, on peut dire que celui qui cherche à

DU KÂLSOKNEHIENT. 58 leconnaltre la vérité examine et discute une question, et que celui qui, convaincu d'une vérité, tâche d'en convaincre les autres^ prouve ou du moins cherche à prouver une proposition. L'un et l'autre parviennent à leur but à l'aide d'une ou plusieurs propositions, qu'on appelle preuves, et qui produisent l'évidence. Quand on ne peut pas parvenir à rendre une proposition évidente, on tâche au moins de la rendre vraisemblable. La découverte et la démonstration de la vérité, c'est-à-dire la discussion de la preuve, ont lieu à l'aide du raisonnement. On n'emploie le raisonnement que pour découvrir ou prouver une vérité qui n'est pas apparente. Dans tous les autres cas, la simple exposition des idées suffit. D'un raisonnement en général. Reasonner^ c'est, d'un ou de plusieurs jugements, tirer un autre jugement ; c'est reconnaître qu'une proposition contestée dérive nécessairement d'une proposition reconnue comme vraie, et est, par conséquent, vraie. Cette proposition à laquelle on a recours pour reconnaître la vérité d'une autre, est ordinairement ou un axiome de la raison, ou un fait non contesté, ou une proposition déjà démontrée. Éclaircissons cette théorie par des exemples. Je veux savoir si la faiblesse de caractère, que tant de personnes ne regardent que comme un défaut excusable, est un vice. Je pose cette proposition, qui ne souffre aucune dif

The text on this page is estimated to be only 28.05% accurate

"^4 PRÉCEPTK9. o ûculté : « Toute habitude qui conduit à de mauvaises actions est un vice. » C'est là un axiome de la raisc», que personne ne peut contester. Je fais la remarque suivante : t La faiblesse par la«* quelle nous laissons prendre de l'ascendant sur nous aux personnes qui n'v ont aucun droit, nous conduit aux mauvaises actions que ces personnes exigent de nous. » Je vois alors clairement que la faiblesse mérite le nom de vice*. Je veux prouver que le séjour de Londres est peu agréable ; j'établis ce fait, qui n'est point contesté : « Le soleil, à Londres, ne brille presque jamais. » J'en conclus, avec une grande apparence de raison, que le séjour de Londres n'est guère agréable. Je veux démontrer que, quand deux lignes droites se coupent, les angles opposés au sommet sont éganx. Il a déjà été prouvé" que tous les angles droits sont égaux entre eux, et que toute droite qui en rencontre une autre fait avec elle deux angles adjacents dont la somme équivaut à deux angles droits. Raisonnant d'après ces données, je dis : « Le premier angle et le second égalent deux droits : le second et le troisième égalent deux droits : donc le troisième égale le premier. D Bans ces trois exemples, j'ai prouvé la proposition qui était douteuse à Taide d'une proposition qui ne Tétait pas, en faisant voir que celle-là était la conséquence nécessaire de celle-ci : j'ai fait un raisonn»ment. Ainsi donc, poser une proposition reconnue comme vraie, et montrer qu'elle a un rapport nécessaire avec 1. Ce raisonnement est un syllo- est démontrée ensuite 1« propoa^ gisme. tion citée ci-dessus comme exem2. Dr .9 UA traité tto géométrie où pie.

The text on this page is estimated to be only 20.64% accurate

DU RÂLE DE LA MÉTHODE. 8» la proposition douteuse ou contestée ,
cest ce qu'on appelle raisonner. Les bases du raisonnement i de la
démonstration de l'induction de l'autorité. Tout raisonnement repose sur un des
trois principes suivants : la déduction, l'induction, l'autorité. La déduction
tire d'un principe général une conclusion particulière ou générale.
L'induction conclut d'un fait particulier à un autre fait particulier, ou
même à une vérité générale. L'autorité détermine nos jugements en raison
de la confiance que nous accordons à un témoignage ou à un précepte. « L'absence
des méchants est funeste ; donc, il faut l'éviter » » Ce
raisonnement repose sur la déduction. c Tous ceux qui se lient avec ce
jeune homme détiennent de mauvais sujets ; j'en conclus qu'il est
corrompu. » Ce raisonnement repose sur l'induction. « Plusieurs personnes
d'une honnêteté reconnue diront avoir vu un homme commettre un vol ; »
donc, cet homme est coupable de vol. » Ce raisonnement impose sur
l'autorité. De la déduction naît irrésistiblement la certitude : l'induction et
l'autorité selon le caractère dont elles sont revêtues, produisent la certitude
ou la vraisemblance. Tous nos raisonnements se rapportent à un de ces
trois principes. En voici un exemple familier : « Cet enfant a le pouls
agité et irrégulier ; donc il a la fièvre. » Induction*, — « Le repos est
nécessaire aux malades » Vrai. 1° le sens (il faut ici 2. Induction. Car
l'agitation et l'absence de la régularité du pouls pourraient prouver

56 PBÉCSPTES. malades.; donc, il ne fout pas faire du bruit autour de lui. » Dédycion. — « Le médecin qui est venu le voir paraît inquiet ; donc, la maladie est sérieuse. > Autorité. La religion, la philosophie, la morale, et surtout les mathématiques raisonnent presque toujours à l'aide de la déduction ; les propositions qu'elles établissent s'engendrent mutuellement ; elles naissent les unes des autres. Dans les affaires humaines et dans les sciences physiques, l'induction joue un rôle immense : les propositions alors ne s'engendrent pas ; elles se lient, elles s'enchaînent. De la démonstration par l'absurde. Parmi les moyens de prouver fondés sur la déduction, il en est un fort remarquable qu'on appelle la démonstration par l'absurde. On appelle absurde une chose qui ne peut pas être, parce qu'elle serait contraire à la nature ou au bon sens : « Deux et deux ne font pas quatre. — La partie est aussi grande que le tout. — L'écolier doit faire la leçon au maître. > Voilà des propositions absurdes. Il est évident qu'une proposition de laquelle dérive nécessairement une absurdité est absurde elle-même ; car le faux ne peut naître que du faux et n'est pas renfermé dans le vrai. Si donc je prouve que de la proposition que je combats dérive nécessairement une absurdité, la proposition que je combats se trouve par là même démontrée fautive. n'est d'une autre chose que la fièvre : 1. La conclusion est tirée d'un fait par exemple, si l'enfant, afin de faire généralement reconnu. Voy. p. 53, le croire qu'il est malade, avait long- second alinéa de l'article : Du reste temps remué la main avec force. tonnement en général.

DU RAISONNEMENT. Vf Et une proposition que je soutiens se trouve nécessairement vraie, quand je fais voir que si elle n'était pas vraie, il résulterait de là une absurdité. Les raisonnements de ce genre peuvent se formuler ainsi : « Supposons que la proposition que je soutien » soit fausse, » ou, ce qui revient au même : « Supposons que la contradictoire soit vraie ; si la contradictoire était vraie, il s'ensuivrait une absurdité; donc la contradictoire est fausse, et la proposition que je soutiens est nécessairement vraie. 9 Cette manière de raisonner qui, dans l'étude de la géométrie, jette quelquefois de l'obscurité dans l'esprit des commençants, n'en a pas moins une force irrésistible; on remploie aussi quelquefois dans les démonstrations philosophiques et dans les affaires de la vie; ainsi, pour prouver l'immortalité de l'âme, on établit et Ton démontre la proposition suivante : • Si l'âme n'est pas immortelle. Dieu est injuste. » Or^ comme il est absurde de dire que Dieu est injuste, il s'ensuit qu'il est absurde de supposer que l'âme n'est pas immortelle. De la conséquence dans le raisonnement. Dans tout raisonnement, il faut distinguer la conclusion et la conséquence. La conclusion est la proposition que l'on tire d'une ou plusieurs autres propositions, et qui est ordinairement précédée du mot donc. La conséquence est le rapport de la conclusion aux propositions dont on la tire. Si je dis : « Titus fut un empereur romain ; donc, il fut dément, » cette conclusion, quoique exprimant une chose vraie, n'a pas le sens commun, parce qu'elle ne ; résulte pas de ce qui précède ; il n'y a pas de conséquence

The text on this page is estimated to be only 17.01% accurate

Si je dis : c Titus fut un tyran; donc, nous devons haïr sa mémoire, » il y a corM^rii«nc0 dans mon raisonnement. La conclusion est bien déduite; mais elle se trouve fausse, parce que le fait dont je Tai tirée est &nx. Pour que le raisonnement soit bon, que faut-U donc? que le principe posé ou le fait allégué soit vrai, et que la conséquence soit juste; alors la conclusion sera inattaquable. La proposition ou les propositions dont on tire une <X)nclusion s'appellent ranf^cédenl, ou les prémisses. Le mot donc se place deyant la conclusion et indique la conséquence. Quand le raisonnement est renversé et que kt conclusion est exi»rimée avant Tantécédent, la conséqueiifiâ est indiquée par le mot cor, que Ton place devant l'antécédent, c Les jeux de mains peuvent dégénérer en querelles ; donc, il est bon de s'en abstenir. ^-* U est bon de s'abstenir des jeux de mains; car ils peuiwit dégénérer en quereltes. » S XI. DES DXVE&SES rOMMES DU RAXSI DU STLLOâlsIfB. ^ DS l'eNTHYHÈXB. — DU DILEMME. — 23iES STDLOOISMES COMPOSÉS. Le raisonnement peut prendre plusieurs formes :Iqa plus usitées sont celles qu'on nomme syllogisme, en^ thymème, dilemme. Le syllogisme est un raisonnement composé de trois propositions, à savoir les deux prémisses, dont Tune se nomme majeure et l'autre mineure, et la conclusion^m 1. Une exposition plus rigoureuse teurs difficile à comprendre, et senJf 4k lyUogiHM pMNiltc^t èk nas ieo- mu utUitô pour eux.

DU RAISONNEMENT. 59 Majeure : « Quiconque laisse mourir ceux qu'il peut et doit sauver, est homicide ; v Mineure : « Or, ceux ^ui , dans les calamités publiques, pouvant faire l'aumône, ne la font pas, laissent périr ceux qu'ils pourraient et devraient sauver; d Conclusion : « Donc ils sont homicides. » I Autre exemple : ! Majeure : « Tout vrai chrétien est charitable; » Mineure : « Or, nul homme impitoyable envers les pauvres n'est charitable; » Conclusion : « Donc un homme impitoyable envers les pauvres n'est pas un vrai chrétien. * Pour qu'un syllogisme soit juste, il faut que l'une des deux prémisses contienne la conclusion, et que l'autre prémisses fasse voir qu'en effet la conclusion y est contenue. Ainsi, la conclusion du premier syllogisme que nous avons cité est évidemment contenue dans la majeure; la mineure le fait voir. La conclusion du second est dans la mineure; la majeure le fait voir. D'après cette règle, examinons le syllogisme suivant : c Les Français sont braves ; or, les Espagnols ne sont pas Français; donc les Espagnols ne sont pas braves. » Nous en reconnâtrons tout de suite la fausseté ; car cette conclusion n'est ni dans la première prémisses, qui ne parle pas des Espagnols, ni dans la seconde, qui dit bien à la vérité que les Espagnols n'appartiennent pas à la nation française, mais qui ne dit pas qu'ils n'aient point les qualités des Français. île l'enthymème. Venlhyinème est un raisonnement composé de deux propositions , dont l'une est la conséquence* de l'autre : . l.Con«?guefirf j dans cette phrase» signifie conclusion tirée conséquemmenU -j I -I 1 r J

^ eO PRÉCEPTES. c'est un syllogisme, dont une des deux prémisses, a été supprimée, parce que ceux qui nous lisent ou nous écoutent peuvent facilement la suppléer. Exemple d'enthymème : « L'avare vit dans des craintes continuelles; donc, il ne saurait être heureux. • La proposition sous-entendue est la majeure : « Un homme qui vit dans des craintes continuelles ne saurait être heureux. » Autre enthymème : • Le vrai mérite est toujours modeste ; donc, ceux qui parlent continuellement d'eux-mêmes n'ont pas un vrai mérite. » La proposition sous-entendue est la mineure : Ceux qui parlent continuellement d'eux-mêmes ne sont pas modestes. » Pour reconnaître si un enthymème est juste, il suffit de lui donner la forme du syllogisme, et d'appliquer la règle indiquée plus haut. Dans le langage ordinaire et dans les compositions littéraires, on présente rarement le raisonnement sous la forme de l'enthymème, plus rarement encore sous celle du syllogisme. On intervertit l'ordre des propositions, on les développe, on les accompagne de preuves ou d'éclaircissements; on supprime tout ce que l'intelligence de l'auditeur peut suppléer. On dit par exemple : « Ceux qui parlent continuellement d'eux-mêmes ne sauraient avoir un vrai mérite : car le vrai mérite est toujours modeste. » Et : « Comment l'avare pourrait-il être heureux, lui qui vit dans des craintes continuelles? » Mais de quelque manière qu'un raisonnement soit exprimé, on peut toujours le ramener à la forme du syllogisme. Prenons pour exemple ces paroles de reproche, adressées à un élève léger et paresseux :

DT7 RAISONNEMENT. «L € Croyez-vous aimer véritablement vos parents, vous qui ne faites rien pour les contenter? » Voici le raisonnement régulièrement formulé : rru^ jeure : « Un enfant qui aime véritablement ses parents, fait tout son possible pour les contenter; » mineure : « Or, vous ne faites rien pour contenter les vôtres ; » conclusion : c Donc vous ne les aimez pas véritablement. 9 Du fUlemnie. Le dilemme est un raisonnement qu'on a appelé poignard à double lame, et qui frappe en deux sens. Voici en quoi il consiste. On établit deux proppositions contradictoires, puis on fait voir que de chacune des deux dérive la même conclusion. Cette conclusion, si elle est bien tirée, est nécessairement vraie, car l'urne des deux propositioïls dont on la tire est nécessairement vraie *• Démosfhène, à qui son ennemi Eschine faisait un crime d'avoir engagé les Athéniens à prendre les armes contre Philippe, parce que cette guerre avait été malheureuse pour eux, confond son accusateur par ce dilemme : Quand j'ai donaé aux Athéniens ce conseil, ou vous avez prévu les malheurs qui devaient s'ensuivre, ou vous ne les aLsez pas prévus. Si vous ne les avez pas prévus, vous, Tun des hommes d'État les plus hahiles de notre république, pourquoi me faire au* jourd'hui un crime d'une ignorance et d'une imprévoyance que vous avez partagées? Cest de votre part un acte de déloyauté et de barbarie. Si vous les avez prévus, comment se iaït-il que vous« orateur célèbre et citoyen influent, vous ne vous soyez point opposé à mes conseils, et que vous n'ayez pas ouvert la bouche dans . nos assemblées ? (Tétait évidemment trahir la patrie. Donc, dan» hin ou dans Faotre cas, vous êtes un misérable. L Voy. chap. !•', \$ S, Des propotitions oppotitè

The text on this page is estimated to be only 29.87% accurate

62 PRÉCEPTES. Il ne faut pas confondre le dilemme avec le syllogisme disjonctif[^]. Dans le syllogisme disjonctif on commence aussi par établir deux propositions contradictoires; puis on fait voir que Tune des deux est vraie ou fausse, d'où résulte évidemment la fausseté ou la vérité de l'autre : « Ou c'est la terre qui tourne autour du soleil, ou c'est le soleil qui tourne autour de la terre : mais il n'est pas raisonnable de supposer que le soleil tourne autour d'un globe qui est un million de fois plus petit que lui; donc la terre tourne autour du soleil. » Dans le dilemme et dans le syllogisme disjonctif, il faut avoir bien soin que les deux propositions^{*} soient contradictoires et ne souffrent pas de milieu. Ainsi, le raisonnement suivant est vicieux : « Quand un père commande à ses enfants des choses injustes, il faut, ou qu'ils manquent au respect qu'ils lui doivent, ou qu'ils lui obéissent; mais il n'est pas permis aux enfants de manquer de respect à leur père; donc, ils doivent obéir. » Il y a un milieu, qui est de ne pas consentir à faire une chose injuste, tout en se maintenant dans les bornes du respect et en se montrant obéissant sur tous les autres points. Voici d'autres exemples de syllogismes composés^{*} ; Syllogisme copulatif^{*} : t On ne peut pas être à la fois et serviteur de Dieu et étranger à la charité j or, l'avare » I. Beaucoup de personnes, même finhoBi, qui sont nécessairement iB 4Hrt inflnlttes, s'y trompent. peu obMures pour 6«iz.lietezemplM S. Que Ton établit en oonuMiiguit. qu'enous eilonB tent atMBolaiv» pa«i S. On dit qu'un syllogisme est com- tenir lieu de définitions. posé, lorsque la mineure se trouve 4. Cette expression n'est guère énoncée dans la majeureOvUestinutiX^{*} usitée. O^{*} emploie plus Tol4niti«n que nos lecteurs s'occupent de ces dé- le terme général syllogisme.

The text on this page is estimated to be only 21.07% accurate

DU RAISONNEMENT. 6» est étranger à la diarité; donc Tavaré n'est pas un Bervêtenr de Dien. » Syllogisme conditionnel : c Sî nous étions nés uniquement pour les plaisirs des sens, ils devraient nous satisfaire, et ne laisseraient pas un fond d'ennui et de tristesse dans notre cœur; or, ils ne nous satisfont jamais entièrement^ et ils nous laissent un fond d'ennui et de tristesse ; donc nous ne sommes pas uniquement nés pour les plaisirs des sens. » Enfin nous indiquerons le Sorite, qu'un exemple fera ûoaaaltre plus facilement qu'une définition : « La négligence amène la paresse, la paresse produit le dégoût du travail, le dégoût du travail amène l'oisiveté, l'oisiveté produitle vice ;donCylanégligencepeutamener le vice.» S m. »« S.A AAmvATiov. HltolMB 1>X TiA. UÛfUTATIOir. — XXKMFIJBB VE8 IMfJiJUJM MAXlàxSB Ml BiFDTBB. — BÀGUn BBLAZIVX8 ▲ JjL BlbUTATIOV. Théorie de la réfatatlon. Une série de preuves à l'aide desquelles on donne à la proposition qu'on soutient le caractère de l'évidence, s'appelle démonstrcaûm'^. La réfutation est une partie essentielle de la démonstration. Uéfuter, c'est détruire les objections qu'on nous fait ou qu'on peut nous faire ; c'est aussi combattre une (ipinion qui nous semble erronée. Itétruire les principes sur lesquels notre adversaire fiinde ses raisonneQtents, ou faire voir que d'un prinl. Dans le chapitre relatif an dii-etanr la démonstration quelques pré•anrt, nous ajouterons sur la preure ceptesqui en compléteront la tbéorie.

M PBAGXPTB8. dpe vrai il a tiré de fausses conséquences, ou déduire d'un principe établi par lui-même une conclusion qui tourne contre lui; prouver qu'il a donné comme vrai ce qui est douteux ou même faux, et qu'il a confondu ce qui doit être distingué, tels sont ordinairement les moyens qu'on emploie pour réfuter. «• dc0 dtreFaes autHières de réftitr. Eclaircissons cette théorie par un exemple. Nous soutenons, et avec raison, que le suicide est un acte criminel. Répondons aux objections que nous adresse celui qui le justifie. Il dit : ft On n'est jamais coupable quand on ne fait pas de mal à autrui. Or, celui qui attente à sa propre vie est dans ce cas. ». Nous détruisons le principe sur lequel ce raisonnement est fondé : « On est toujours coupable quand on viole la loi de Dieu ou ceUe des hommes, soit qu'U en résulte ou non du dommage pour autrui. Le crime est dans l'infraction, et n'est pas seulement dans ses conséquences*. » Nous déduisons du principe établi par notre adversaire une conclusion qui tourne contre lui : « D'après vous, c'est quand on fait du mal à autrui qu'on est coupable. Conséquemment, le suicide est un grand crime; car l'exemple qu'il donne produit dans la société un mal immense. » Notre adversaire réplique : « Dieu est miséricordieux, il me pardonnera. » Nous faisons voir que d^tm principe vrai il a tiré une fausse conséquence. « Oui^ la miséricorde de Dieu est infinie; mais faire sciemment ce qui est contraire à sa loi et se rendre crila Dan* tes consigueneet sigolfle ici dont tes résultats, dans ses suitetm

\ OU RAISONNEMENT. 65 minel en comptant d'avance sur le
 pardon, c'est s'en rendre indigne. » • , Il ajoute : c Je ne puis plus supporter
 la vie ; je suis excusable d'en rejeter le fardeau. 0 Nous faisons voir qu'il
 donne pour vrai ce qiii est faux : • Vous ne pouvez pas, dites-vous; ce qui
 est vrai, c'est que vous ne Toulez pas. Qnels que soient vos chagrins, il vous
 est toujours plus facile d'employer votre force morale à les supporter, que
 d'2j3user de cette même force pour tourner sur vous-même une main
 criminelle. » Règles relative» à 1» réfutation. Soit qu'on réponde à des
 objections réellement alléguées par l'adversaire que l'on combat, soit qu'on
 réponde à celles que l'on se fait à soi-même ou que Ton veut prévenir, on
 doit observer les règles suivantes: H ne faut ni écarter, ni dissimuler, ni
 éluder aucune objection importante : on doit les aborder toutes franchement.
 Reculer ou louvoyer, c'est renoncer d'avance au succès. En énonçant
 l'objection, on ne doit pas Tatténuer, il faut au contraire la présenter dans
 toute sa force; autrement on croirait que vous affaiblissez la difficulté parce
 que vous êtes dans l'impuissance de la vaincre. Ou doit résoudre l'objection
 sous toutes ses faces, fc manière à ne laisser ni doute ni obscurité dans
 l'esiptit du lecteur. Enfin, on ne doit pas s'arrêter à des difficultés sans
 faportance, et combattre péniblement des objections M la futilité est
 évidente. I

M PÉCEPTSS. " S nr. IIE8 SOTBISBCBS. DIS 80PHI81IB8
 XN OÉNÉRAL. — DE LA PÉTITION DE PKnrCIPB ET]>U CERCLE
 TICIEUZ. — PBOUYEB AUTRE CHOSE QUE CE QUI BST BBT
 QUESTION. — JUGES DE LA NATURE d'uITB CHOSE SAIIB LA.
 GONHAtTRE. — CONFONDRE LE0 DIVERSES 8IONIFICATION8 DU
 MÊMB MOT. — PRENDRE POUR CAUSE CE QUI N*E8Z POINT
 CAUSE. I>B8 MOYENS d'eYITER LES SOPHI8MES. Des flO]phlflaiMi

•■ i^énéraL Une déduction illégitime, une induction téméraire, une autorité
 insuffisante, donnent naissance à des raisonnements qui peuvent avoir
 quelque apparence de vérité, et qui cependant sont faux : c'est ce qu'^oa
 appelle des sophismes. La plupaart viennent, en général, plutôt d'une erreur
 de jugement que d'un vice de raisonnement ; et trop souvent ces erreurs de
 jugement sont dues à la passion, à la prévention, ou même à la mauvaise
 foi. • De la pétition de piiaeipe et da eerde vielewK* Le sophisme qtfon
 appelle pétition de principe con-, siste à supposer comme vrai ce qui est en
 question, et à donner comme preuve la chose même qui a besoin d'être
 prouvée. Ainsi une mère trop faible dont le fils est accusé de quelque
 odieux mensonge dira pour te justifier, « qu'il ne ment jamais, qu'il a trop
 d'élévation dans les sentiments pour mentir. » Mais c'est là précisément ce
 qu'on lui conteste. La pétition de principe prend le nom de cercle vicieux
 lorsqu'on donne pour preuve à une proposition une deuxième proposition
 que l'on ne peut prouver qu'^à l'aide de la première. Tel est le sophisme de
 cet élève j disputeur et entêté qui ne peut vivre avec ses cama

DU BAISONNEMENT. 61 rades : a Pourquoi, lui dit-on, ne pouvez-vous vous accorder avec vos camarades? — C'est qu'ils ont un mauvais caractère. — Et sur quoi jugez-vous qu'ils ont un mauvais caractère ? — C'est parce qu'ils ne peuvent s'accorder avec moi. » PronTer autre chose que ce qui est en question. Un autre sophisme consiste à prouver autre chose que ce qui est en question. Ainsi un impie prétend prouver que la religion a fait beaucoup de mal. Que fait-il pour y parvenir ? Il détaille les malheurs et les crimes que la superstition a enfantés. Qu'a-t-il prouvé par là ? Que la superstition est funeste et cruelle, ce que personne se lui contestait. Mais contre la religion il n'a rien prouvé 3 bien au contraire, car la superstition n'a pas de plus redoutable ennemie qu'une religion éclairée. Smger de la nature dHuie chose «ans la cimnatre. On fait encore un sophisme lorsqu'on regarde comme essentiellement et continuellement vrai ce qui n'est vrai qu'accidentellement : « La médecine a échoué quelquefois; donc la médecine n'est bonne à rien.— Des avocats plaident indifféremment le pour et le contre ; donc l'exercice de cette profession rend Tesprit faux. •» Et encore lorsqu'on juge un tout sans avoir considéré toutes ses parties, lorsqu'on décide une question sans l'avoir examinée sous toutes ses faces. Tel est le sophisme de celui qui veut justifier le suicide : « Ou mon âme est immortelle, ou elle ne l'est pas ; danâ le premier cas, j'aurai échangé cette vie de souffrances pour ime vie meilleure ; dans le second cas, tous mes maux sont finis. » Il oublie une troisième possibilité, celle de l'immortalité pour l'expiation et pour la souf

« PBSCEPTES. fronce. Telle était encore le raisonnement de cet Anglais qui, allant d'Espagne à Bordeaux où il s[^]eml)arqua pour son pays, et ayant trarersé les landes de Gascogne, a cru et a imprimé qu'il y a en France au moins autant de terrains en friche que de terres cultivées. C'est encore s'exposer à Terreur que de prendre les mots pour des choses[^] et d* attacher à un même mot tantôt un sens, tantôt wn aiUre. Il y a une constellation qu'on nomme Balance: la balance est le symbole de la justice[^]. Louis XIII naquit sous cette constellation ; on conclut de là qu'il serait ami de la justice, et on lui donna à sa naissance le surnom de Louis le Juste. C'était étrangement abuser de ce mot balance. Ainsi déraisonnait, mais très-volontairement[^] celui qui disait : € Gassendi est petit; or Gassendi est im philosophe; donc Gassendi est un petit philosophe. 9 Il prenait . sciemment le mot de petit dans deux acceptions différentes. . Prendre pour caisse ee [^]ni n'est point ennie Par ignorance, par irréflexion, par présomption, on attribue aux choses des causes qu'elles n'ont pas. Ainsi un grammairien intelligent examine pourquoi, parmi les noms de choses inanimées et des parties du corps, les uns sont mascuhns, les* autres féminins[^]. Au Heu de reconnaître, comme tout homme !raisonnable, qu'il n*en sait rien, que la question est insoluble, et qu'en 1. Voy. plus haut Tarticle de Tal- mot qui Biguifie tête est neutre en léfforie. latin, féminin en grec, masculin en S. Ainsi, en français, astre est du allemand, etc. masoulin et étoile du lôminin ; le

DU RAISONNEMENT. §9 réalité elle ne vaut pas la peine (i*être examinée : « Cela Tient, dit-il sérieusement, de ce qu'on a donné le genre masculin à iep choses qui ont de la force, et le genre féminin à celles qui ont la grâce. » Rien n'est plus commun, dans les livres des savants comme dans le cours de la vie, que ce sophisme de la cause. Il a lieu surtout lorsque deux faits arrivant l'un après l'autre *, on en conclut que le premier est cause du second. « Une comète a paru en 1811 ; le vin qu'on fit cette année-là était excellent ; donc, les comètes influent sur la vendange, yt Un joueur dit très-sérieusement à une personne qui s'est assise auprès de lui : « Depuis que vous êtes auprès de moi, je perds ; donc vous me portez malheur. » WÈem mojemu d'éditer VtB moephiamèaJ Un homme judicieux suspend son jugement sur les dioses qui ne lui sont pas parfaitement connues ; il ne confond ni les idées avec les mots, ni les diverses acceptions d'un même mot entre elles, ni un individu avec toute son espèce, ni un fait accidentel avec une loi constante : il examine dans chacime de ses parties le tout qu'il veut juger, sous toutes ses faces la question qu'il traite, et il ne doni^e pas sa propre conviction comme une preuve de ce qu'il avance. Ainsi, s'il ne peut se préserver de l'erreur, à laquelle tous les hommes sont malheureusement exposés, il évite du moins les sophismes dans lesquels l'irréflexion, la présomption ou la passion pourraient le faire tomber*. 1. Ou simultanément. mefiter^ argumentation ^ argument, 2. Au lieu de raisonner, raison- surtout dans les discussions philosoumentf preuve, on dit aussi argu^ phiquei.

The text on this page is estimated to be only 28.04% accurate

10 PRÉCEPTES. CHAPITRE QUATRIÈME. DES
SENTIMENTS ET DES IMAGES; DU STILE; DES
BÉVSLOPPEHKNTSL ■mrS DE !.▲ SEHBIBILIT^ ET DE
L^IXÀGINATIOH Di^ I^ COMPOS. nOH UTtléSAIBB. — DE I«A.
BENBIBILITÉ ET I>ES SENTDIBirrS. -^ PB t*IMAOINATIOE. — DES
HUGES. — DBS 1IOUVB1IEB3S. nreto 4el»«MMlM]jiie««enMi8teii«iM
ûmmm 1» coBtpoBitioA littéraire* La sûreté du jugement et la force du
raisonnement sont le premier mérite de l'écrîTain, et peuvent seules donner
une Tâleur réelle à la composition littéraire. Mais cette composition reste
froide et sans couletor, si l'auteur ne sait ranimer par la sensibilité et
Fimagination, facultés précieuses, qui ont été inégalement départies aux
hommes, mais que diacun peut activer en soi par le travail et par une
volonté forte. Plus l'écrivain a de sensibilité, plus il mettra de chaleur dans
ses compositions : plus il a d^magination^ plus il pourra y déployer d'esprit.
Sans esprit et sans chaleur, une composition a beau être exempte de toute
espèce de fautes, elle ne peut ni plaire ni émouvoir ; elle n'a aucun charme,
et ne mérite pas plus le nom de composition littéraire qu'un traité de dessin
linéaire ou d'arpentage.

DES SENTIMENTS ET DES IMAGES. *n De la ■ensibilité ei
 dei seBijjiieitfl* La sensibilité^ est cette faculté de Tâme par laquelle elle
 s^afTecte aisément et reçoit promptement les diiRerses impressions
 agréables ou douloureuses. L'âme, en efEet, susceptible de toutes sortes
 d'im pressions, est faite pour être émue et agitée : selon les diverses
 impulsix)ns qu'elle reçoit, elle aime, elle hait; elle craint, elle espère ; elle
 méprise, elle admire ; elle s'indigne, elle plaint. Ces divers mouvements de
 l'âme, nés de la sensibilité, s'appellent sentiments. La sensibilité a cela de
 remarquable qu'elle est ordinairement contagieuse, c'est-à-dire que, par un
 effet sympathique, les émotions dont nous sommes témoins se
 communiquent à nous. Qui est ému nous émeut. Nous sourions
 naturellement en voyant sourire, et, à l'aspect des larmes d'autrui, les nôtres
 couJent. Il suit de là que, pour émouvoir le lecteur, il faut que Técrivain soit
 ému lui-même. Si c'est un moraliste, par exemple, il ne nous fera aimer la
 vertu, et il ne nous fera détester le vice, que s'il est plein d'amour pour Tune
 et d'horreur pour l'autre. Ces sentiments passeront de son âme dans notre
 âme. Hais, s'il est insensible aux charmes de la vertu^ il aura beau
 s'exprimer en termes élégants et nobles, il nous laissera froids et, par
 conséquent, il restera toujours au-dessous de son sujet : car les vérités de la
 religion et de la morale ne sont pas faites seulement poui être l'objet de
 notre connaissance, mais aussi poui être celui de notre adoration et de notre
 amour. MaasiUon nous offre dans ses sermons d'admirables 1. Nous
 dèfiiaiMOBi iei la êÉtmkHiU «ouidérée loiu le wppatt Utt*mixe.

79 PIUÊCEPTKS. exemples du raisonnement animé par tout ce que la sensibilité a de plus vif et de plus tendre. De rimairiBailoii.

LHmagination est cette faculté de l'âme par laquelle la pensée se retrace les objets absente, soit réels, soit fictifs, et leurs combinaisons possibles, transforme ou modifie ces objets à son gré, et en crée même de nou* veaux. L'imagination, par le pouvoir qu'elle a de nous représenter les choses autres qu'elles ne sont en effet, et sous un aspect plus riant ou plus triste que la réalité, peut devenir pour nous, dans la vie, la source de beaucoup de plaisirs et de peines, et donner naissance à bien des déceptions, si nous ne savons pas la régler. Cette faculté vive et brillante est la source des beautés artistiques et littéraires ; elle inspire les œuvres du poète et donne aux compositions en prose du charme et de l'éclat. Mais elle ne doit jamais dominer exclusivement dans les œuvres de Tintelligence, et ses conceptions les plus hardies doivent toujours être soumises aux lois d'une raison sévère. Le Télémaque de Fénelon présente le modèle de cet heureux accord entre Timagination et la raison ; dans ce livre immortel , la première ne cesse de donner du charme à la seconde, qui lui sert constamment de guide. Des imag^efl. Un des effets deVimaginationriy c'est d'animer le style à l'aide des images*. 1. Ne pas confondre lei imaget coup que tonteï lei imagée acient avec les figures. Beaucoup de fl- des figures, et que toutes les figures, surtout de métaphores, font gures soient des images* image; mais il s*en faut de beau^

DES SENTIMENTS ET DES IMAGES. 7S On dit qu'une expression fait image, lorsqu'elle peint quelque chose à Trespas. Il n'y a point d'image dans; « Il tire l'épée ; » il y en a une dans : c Il fait briller le fer. » Quand la Fontaine dit : Un jour sous ses longs pieds allait je ne sais où Le héron au long bec, emmanché d'un long cou, il fait une image ; on croit voir le héron. Bossuet fait une image quand il dit : L'univers allait s'enfonçant dans les ténèbres de idolâtrie. Lorsque. les pensées de Téméraire se présentent fréquemment sous la forme d'images naturelles et vives, on dit que son style est pittoresque. C'est dans ce sens qu'on dit d'un auteur qu'il est un grand peintre, et que Napoléon disait à Bernardin de Saint-Pierre : « Votre plume est un pinceau. » Les images naissent naturellement d'une imagination riche et animée ; les rechercher par le travail serait inutile : on fatiguerait le lecteur, on se fatiguerait soi-même, et le style, au lieu d'être pittoresque, deviendrait forcé, enluminé et faux. Voyez par quelles images gracieuses Lamartine exprime cette pensée : « Le moment de ne plus faire de vers est arrivé ; je renonce à la poésie, quoique à regret. » Adieu, donc, adieu, voici Pheure, Lyre aux soupirs mélodieux ; En vain sous ma main qui t'effleur6| Ta fibre encor frémit et pleure ; Voici l'heure de nos adieux. Reçois cette larme rebelle Que mes yeux ne peuvent cacher. •« Et celle-ci : « Je me levais avant le jour pour com

The text on this page is estimated to be only 19.77% accurate

T4 PBÉCEPTÉ8. { poser des vers de piété. » ((Test toujours à sa lyre | qu'il s'adresse.) Pour chanter celui qae j*adore, Qaand je t'emportais avec moi Sur les monts que le soleil dore, Le premier rayon de Taiiriore Ne se réveillait qa'après toi. Veut-on des images d^alle nature différente ? voici i comment un poète ez^râne cette idée : « Je ne boirai pas de yin de Champagne. » Non, ce n^est pas pour moi qn'one liqueur moossease^ Et de sa liberté follement amoureuse, ^ Frémit dans sa prison, s^ndigne de ses fers, 3 Et lance en pétillant son bouchon dans les airs. I Les mouoements^ dans ie style, tieiment surtout an ! sentiment. On appelle mouvement un tour vif et rapide donné à l'expression de la pensée. Ainsi Bossuet, en parlant du . jeune prince de Condé : Le veyex-wjus, comnm il ffoU à la - victoire on à la mort? Glytemnestre, dans la tragédie à'Iphigénie par Bft*> dne: Non, je ne l'aurai poinl amenée au supplice.... Venez, si tous Tosez, la ravir à sa mère. Un poète, parcourant des tombeaux, lit sur les marbres des inscriptions mensongères : Usons : « Ci-glt le grand.... » BHeeM-vmUy imposleursi Eh quoi l dee os en poudre ont encor des flatteurs! (FaotBT^

DES SENTIMENTS ET DES IMAGES. 75 \$II. INTRODUCTION. « mj
 STYLE BN GÉNÉRAL ». — BB LA CONYECTURE BT PB LA YÀSLÉ
 DU STYLB. — 2>B LABBAUT[^]BX l>Ea T}ÉFAUTR I>U BTTLB.
 IKiaifla «B|rétém. Les idées, les jugements, les faits, les sentiments, les
 conceptions de l'imagination, sont ce qu'on appelle dans une composition
 littéraire les pensées. La manière dont on rend les pensées s'appelle le style.
 La diction[^] comme nous l'avons vu, est le style con» I sidéré spécialement
 dans l'emploi des mots ; mais le style ne consiste pas seulement dans le
 choix des mots : il choisit et combine les idées. La raison, l'imagination et le
 sentiment concourent. Un des trois au mérite du style. C'est le style qui
 met de l'ordre et du mouvement dans les pensées, et donne à la composition
 littéraire la chaleur et le coloris. On comprend aisément par là qu'une
 composition littéraire peut être pitoyable sous le rapport du style, [^]oique la
 diction en soit irréprochable. -[^] ' Quand le style d'un ouvrage réunit les
 qualités convenables, on dit que cet ouvrage est bien écrit. Les ouvrages
 bien écrits sont les seuls qui obtiennent un succès durable et qui arrivent à
 la postérité. Les plus parfaits modèles de style dans notre langue sont : en
 prose, Fénelon, Massillon[^] Buffon ; en vers, Boileau, et surtout Racine.
 Parmi les qualités du style, quelques-unes[^] en sont essentiellement à la
 diction : nous les avons fait connaître. Nous allons parler maintenant de la
 convenance [^]et des qualités diverses qui font la beauté du style.

76 PRÉCEPTES* De l'ordonnance et de la variété du style. Si Toxi considère le style relativement au sujet que l'on traite, sa qualité capitale est la concordance^c c'est-à-dire que le caractère du style doit varier selon la nature des idées qu'on exprime et selon les circonstances dans lesquelles on parle. On conçoit, par exemple, qu'une fable, un sermon, une comédie, exigent un style tout différent. Ainsi le langage doit répondre aux divers caractères que le sujet imprime nécessairement à la pensée ; c'est avec elle que le style s'élève et s'abaisse ; c'est par elle et pour elle que l'imagination le colore, que la passion l'anime ; selon les exigences du sujet, il est simple, sévère, badin, enjoué, piquant, léger, fleuri, gracieux, brillant, animé, pittoresque, enfin sublime, ce qui est le plus haut degré auquel il puisse atteindre. Le style est sublime, lorsqu'il exprime les grandes choses et les sentiments élevés d'une manière également grande et élevée. On peut citer comme modèle du style sublime, en vers. Iode sur le vaisseau le Vengeur; en prose, 1^{er} morceau de Bossuet sur Charles-Gustave, Il est bon, dans une composition étendue, que le style ait de la variété : car l'uniformité produit l'ennui. Un style trop égal et toujours uniforme n'en vain brille à nos yeux, il faut qu'il nous endorme; On lit peu ces auteurs nés pour nous ennuyer, Qui toujours sur un ton semblent psalmodier. (BOILSIU.) L'auteur même le plus sublime laisserait bientôt l'ad

DES SENTIMENTS ET DES IMAGES. L'imitation, 6^e ne savait varier son style^e c'est-à-dire passer sans effort d'un ton à un autre. De la beauté et de la défiance d'un style. Quel que soit le caractère général du style, deux qualités précieuses en font la beauté ; ces deux qualités sont l'élégance et l'énergie. L'élégance est le résultat de la justesse et de l'agrément. Elle éclaire et embellit l'idée principale en groupant autour d'elle des idées accessoires qui forment un ensemble noble et gracieux ; elle choisit les expressions et n'emploie que celles qui plaisent à l'esprit et à l'œil. La fable le Chêne et le Roseau est d'un bout à l'autre un chef-d'œuvre d'élégance. L'énergie consiste dans une combinaison de la vivacité et de la force : de la force, qui grave profondément les idées dans notre esprit ; de la vivacité, qui les anime et les passionne. Le discours du paysan du Daubie au sénat romain, dans La Fontaine, est, depuis le commencement jusqu'à la fin, un modèle d'énergie. Ces deux qualités sont indispensables à la beauté du style. Quelques autres qualités y contribuent selon la nature du sujet que l'on traite. L'indivertie ne convient que dans des sujets très-simples ; elle consiste dans une ingénuité de sentiment ou quelquefois de malice, qui échappe sans réflexion, et qui s'exprime sans art. Telles sont, dans la fable de La Fontaine, les paroles du savetier au financier. La finesse fait entendre à côté et au delà de ce qu'on dit, et paraît vouloir cacher la pensée pour mieux la faire voir. La délicatesse est au sentiment ce que la finesse est à l'esprit ; elle exprime avec une réserve ingénieuse des choses aimables, et donne de la grâce à

^ P&ACCEPTSS. reloge, n y a de la finesse dans ce mot d'un
 homn^ d'esprit adressé à un ministre : c Vous avez travailb dix ans à vous
 rendre inutile. » II* y a de la délicatess(dans ce mot d'un ancien sage sur
 Tamitié : c Quand j(suis avec mqn ami, je ne suis pas seul, et nous n<
 sommes pas deux. » La véhémence est le mouvement rapide de la passion
 La richesse est la réunion de Tabondance et de rédat On admire la
 véhémence dans Mii'abeau, la ricliesa dans Massillon et dans plusieurs
 passages de Buffon. par exemple le tableau de la nature sauvage et de h
 nature cultivée. On dit que le style a de la sécheresse, quand ilrman* que
 d'animation et d'ornement ; de la raideur, lorsqu'î] n'a ni facilité ni variété ;
 on dit qu'il est déclamatoire^ quand on emploie, hors de propos, des
 expressions e1 des phrases pompeuses ; qu'il est plat^ qu'il est fadet qu'il est
 terne, lorsqu'il n'a pas l'élégance, l'intérêt, le coloris que le sujet semblait
 réclamer. 1NB8 DEVELOPPEMENTS EN OÉtCÉEÀL.— - DES
 RÉSUMAS.— DES HOTSHS GÉNÉRAUX DE DEVELOPPEE ET DE
 PROUVEE, ET PREMIÈBSHBBT DE LA DÉFINITION. — DE
 l'ÉNUMÉRATION. — DES PRINCIPES ET FAITS GÉNÉRAUX. -* DES
 CAUSES ET DBS EFFETS. — DE LA COHFABAISON. — DE
 l'iNCOHPATIBILITÉ. — DES CIRCONSTAl̃CBS. — DES
 EXETWPTiEB ; DE LA PREUVE PERSONNELLE. Des ftéveloppemente
 en i^énéral. L'art du style ne consiste pas seulement à exprimer les pensées,
 mais à les développer

DES SENTIMENTS 1 DES IMAGES. 7d Les développements sont l'œuvre combinée du raisonnement* et du style. Développer une pensée, c'est l'expliquer de manière à faire ressortir tout ce qu'elle offre de vrai, de fort, d'intéressant. Quelquefois le développement n'est autre chose qu'une paraphrase. La paraphrase reproduit simplement la pensée, mais en d'autres termes et avec plus d'étendue. Plus souvent le développement consiste à choisir les circonstances les plus frappantes qui peuvent faire valoir la pensée. C'est ce qu'on peut voir dans le passage suivant de Massillon. L'orateur veut développer cette pensée : « C'est par la douceur, et non par la violence, que les premiers chrétiens ont fait triompher l'Évangile. Il n'opposa jamais aux persécutions que la patience et la fermeté; la foi fut le seul glaive avec lequel il vainquit les tyrans; le sang de ses martyrs tout seul fut la semence des fidèles. Les premiers docteurs ne furent pas envoyés comme des lions pour porter partout le carnage, mais comme des agneaux pour être eux-mêmes égorgés. Us prouvèrent, non en combattant, mais en mourant pour la foi » la vérité de leur mission. Développer, ce n'est donc pas, comme on pourrait le croire, multiplier et prodiguer les mots, c'est combiner des idées. Développer, c'est énoncer d'une manière explicite tout ce qui est implicitement contenu dans la pensée principale ; c'est éclaircir cette pensée, en montrant de quelles pensées elle procède et quelles pensées naissent d'elle. C'est-à-dire de l'art de raisonnement, au lieu d'amplifier y amplifier l'élocution, l'appliquer à l'objet qu'on traite. Aujourd'hui toutefois ces deux « Dans les traités de rhétorique, les derniers mots sont rarement employés dans un sens favorable.

80 PRÉCEPTES. d'elle : c'est aussi quelquefois réchauffer par des mouvements et la colorer par des images. Ouand un développement réunit ces conditions, ou dit qu'il est heureux, qu'il est riche. Ainsi, rien de plus heureux, de plus riche que le développement suivant de Massillon. La pensée à développer était celle-ci : « L'ambition rend ceux qu'elle domine malheureux par la jalousie. » • De Tambition naissent les jalousies dévorantes; et cette passsion si basse et si lâche est pourtant le yice et le malheur des grands» Jaloux de la réputation d'autrui, la gloire qui ne leur appartient pas est ponr eux comme une tache qui les flétrit et qui les déshonore. Jaloux des grâces* qui tombent à côté d^eux, il semble qu^on leuff^ arrache celles qui se répandent sur les autres. Jaloux de la faveur', on est digne de leur haine et de leur mépris dès qn*on Test de l'amitié et de la confiance du maître. Jaloux même des succès glorieux de TÉtat, la joie publique est souvent pour eux un chagrin secret et domestique; les victoires remportées par leurs rivaux sur nos ennemis leur sont plus amères qu*à nos ennemis même; leur maison, comme celle d'Aman^, est une maison de deuil et de tristesse, tandis que celle de Mardochée triomphe et reçoit au milieu de la capitale les acclamations publiques; et peu contents d'être insensibles à la gloire des événements, ils cherchent à se consoler en s*efforçant de les obscurcir par la malignité des réflexions et des censures. Enfin, cette injuste passion tourne tout en amertume, et on trouve le secret de n*être jamais heureux, soit par ses propres maux, soit par les biens qui arrivent aux autres. Il ne faut pas développer une pensée hors de propos ou trop longuement; c'est ce qu'on appelle la délayer. Il ne faut pas développer des choses peu importantes dans un langage étudié. Voltaire a dit avec raison : Evitons ce verbiage Qui noie éloquemment un rien Dans un fatras de beau langage. 1. Des places et des dignités ac- 3. De la bienveillance dn souve-^ cordées par le souverain. xain. 8. Allusion à rUttoire d'Estheb

DES SENTIMENTS ET DES IMAGES. 81 Des Tésuaéfl.

L'opération inverse à celle de développer se nomme résumer. Résumer y c'est réduire les principales pensées développées dans un travail littéraire à leur expression la plus simple. Un résumé bien fait est utile pour fixer dans l'esprit le plan, l'objet et les résultats d'une composition littéraire. Le résumé dans lequel on s'attache surtout à faire apprécier une composition dans son ensemble et dans ses détails, prend le nom d'analyse; et si l'on y joint des observations critiques sur les pensées et le style de l'auteur, c'est ce qu'on appelle analyse littéraire. Des moyens innombrables de développer et de prouver et premièrement de la définition. Il est certains moyens généraux de développer et de prouver qu'il est bon de connaître, sans y attacher néanmoins trop d'importance, et auxquels on peut avoir recours dans l'occasion. Nous allons en dire quelques mots, La définition expose la nature d'une chose et en donne une idée juste et claire. Il y en a deux sortes, la définition philosophique et la définition oratoire. La première caractérise un objet d'une manière rigoureuse et précise : « L'éloquence est le talent de persuader. — L'homme est une âme intelligente unie à un corps organisé. » 1. Dans les livres de rhétorique sujet qu'on avait à traiter. » C'est on les appelle lieux communs. Mais également dans un sens défavorable le plus généralement on emploie qu'on dit : c'est de la rhétorique de cette dernière expression dans un sens d'amplification, de la déclamation; sens défavorable. Ce sont là des c'est-à-dire : « Ce sont des phrases lieux communs » signifie : « Ce sont étudiées qui ne prouvent rien. » 1. À des vérités générales, vulgaires- 2. Nous avons parlé de la définition connue, et qui n'ont pas besoin des mots; il s'agit ici de celle d'application directe et spéciale aux choses. fin. de comp. g

The text on this page is estimated to be only 24.96% accurate

œ PRECEPTES. La seconde est plus étendue et plus belle ; elle choisit[^] pour caractériser la chose, les attriimts et les Girconstances qui peuvent produire le plus d'effet : t L'tioquence est la souveraine des ccranL > L'homme est na roseaa, le plus faible de la nature ; mais e[^] un roseau pensant. (Pascal.) L'homme, en sa coune pasangère» N'est rien qu'une vapeur légère Que le soleil lait dissiper; Sa clarté n*est qn*une nuit somlyre. Et ses jours passent comme rombce Que r<sil suit et voit échapper. (7. B. BotnMBiv.[^] L'exemple suivant fera voir comment la dô&sitkm est un moyen de développer et de prouver. On veut relever la gloire d'un homme qui a su commander une armée avec succès ; on y parvient &i donnant la dé[^]nition d'une armée : Qu'est-ce qu'une armée? C'est un corps ammé de passions dïll[^] rentes, qu'un homme [habile fait mouvoir pour la défense de la patrie; c'est une troupe d'hiHnmes armés qui suivent aveuglément les ordres d'un chef dont ils ne savent pas les intentions; c'est «n assemblage confus d'hommes indociles qu'il fsiut assujettir à Fobéissance, de téméraires qu'il faut retenir, d'impatients qu'il fkat accoutumer à la constance. Quelle prudence ne &ut-il pas pour conduire et réunir au seul intérêt public tant de vues et de volontés différentes! Comment se faire craindre sans se mettre en danger d'être ha!, et bien souvent abandonné? Gomment se faire aimer sans perdre un peu de Tautorité et relâcher la discipline nécessaire? (FLiCHUEB.) Vénumentation des parties considère les diverses parties d'un tout, et tous les rapports sous lesquels rol)jet dont on parle peut être eïaminé.

The text on this page is estimated to be only 26.74% accurate

DES SENTIMENTS ET DES IMAGES. 83 C'est par
rénumération que Maffiolo développe cette pensée : « L'ambitieux ne jouit
de rien. » L'ambitieux ne jouit de rien : ni de sa gloire, il la trouve (à)scure;
ni de ses places, il veut monter plus haut; ni de sa prospérité, il sèche et
dépérit au milieu de son abondance; ni des hommages qu'on lui rend, ils
sont empoisonnés par ceux qu'il est obligé de rendre lui-même; ni de sa
faveur, elle devient amère dès qu'il faut la partager avec ses concurrents; ni
de son repos, il est plus malheureux à mesure qu'il est obligé d'être plus
tranquille. De « principes et à l'usage de la morale » Un développe en
rattachant le fait particulier ou la vérité particulière dont on parle à une
vérité plus générale. Bossuet dit qu'il est inutile de faire l'éloge du grand
Gaius : Nous ne pouvons rien, faibles orateurs, pour la gloire des âmes
extraordinaires : le sage a raison de dire que leurs actions seules les peuvent
louer. Toute autre louange languit auprès des grands noms; et la seule
simplicité d'un récit étalé pourrait soutenir la gloire du prince de Condé.
Des causes et des effets. La cause est ce qui produit quelque chose que ce
soit ; V effet est ce qui résulte de la cause. « Fuyons la médisance, car elle
prend sa source dans la malignité et dans l'envie, passions honteuses. » C'est
raisonner par les causes. t Fuyons la médisance, parce qu'elle attire des
ennemis, et que le mal qu'on dit d'autrui ne produit que du mal. » C'est
raisonner par les effets. 1. De la part que le souverain lui-même a dans sa
bienveillance et dans sa confiance.

84 V PEÉCEPTES. De la comparaUoM, La comparaison'^ est une source féconde d(3 développements. On développe par la comparaison de supériorité, d'infériorité, d'égalité dans le caractère des personnes, dans la nature des choses, dans les moyens employés, dans les résultats obtenus. Le bonheur ou la témérité peut faire des héros; mais la yerta toute seule peut former de grands hommes. (Massilloh.) l\ est bien plus aisé de conquérir des provinces et de dompter des peuples, que de dompter ses passions. (Id.) Les âges se renouvellent, la figure du monde passe sans cesse; les morts et èes vivants se remplacent continuellement; riera ne demeure, tout change, tout s^use, tout s'éteint; Dieu seul demeure toujours, le même. (Id.) Rapides et fugitifs, les plaisirs des sens ne laissent après eux que du vide, et tous les hommes s*en dégoûtent avant Tâge. Les plaisirs de Tesprit ont un plaisir toujours nouveau; Tâme est toujours jeune pour les goûter, et le temps, loin de les af&ibler, leur donne chaque jour plus de vivacité. (Labouiguiers.) On développe en comparant ce qui est avec ce qui devrait être ; Quelle honte lorsque ceux qui Pont établis pour régler les passions de la multitude deviennent eux-mêmes les vils jouets de leurs passions propres I... Ils devaient régler les mœurs publiques, ils les corrompent; ils étaient établis de Dieu pour être les protecteurs de la vertu, et ils deviennent les appuis et les modèles du vice!...; (Massillon.) En comparant une chose avec une autre qui lui est opposée : « Montre de TalTabilité envers tous ceux avec qui tu as affaire : l'orgueil et Timpolitesse révoltent tous les cœurs. » 1. Ne pas confondre avec la comparaison employée comme ornement du style. \ J

DES SENTIMENTS ET DES IMAGES. 85 Quand la comparaison conclut du plus au moins, c'est ce qu'on appelle raisonner a fortiori *. a Il est affreux de faire la guerre à des étrangers, à des inconnus : combien donc n'est-il pas plus affreux de la faire à ses concitoyens I — Si notre devoir veut que nous soyons bienveillants envers tout le monde, à comMen plus forte raison ne sommes-nous pas obligés de l'être envers ceux qui ont acquis des droits sur nous par leurs bienfaits! » De l'incompatibilité. On peut établir un développement ou raisonnement sur l'incompatibilité de deux choses : « L'avare ne peut être heureux : car il est l'esclave de sa passion insensée, et l'on ne saurait être heureux quand on est esclave. » Elles sont circonscrites. On développe en détaillant les circonstances d'un fait, n'y en a sept principales : la personne, la nature de la chose, le lien, les moyens, les motifs, la manière, le moment. Qui? quelle chose? où? par quels moyens? pourquoi? comment? quand? Ainsi, par les détails des circonstances, on fait voir combien était criminelle la conduite du duc de Bretagne*, lorsqu'il attira Clisson dans son château pour l. A plus forte raison. On lit vers le premier venu. On peut aussi dans les traités de rhétorique que conclure d'égal à égal, l'on peut conclure par comparaison 3. Jean V, duc de Bretagne, après du moins au plus ; c'est une erreur avoir été longtemps en querelle avec lui. Dans les exemples que nous avons avec le connétable de Clisson, qui citons, la conclusion a lieu du plus pourtant lui avait rendu de grands services. En effet, exigez que vous le serviez, feignit de se réconcilier avec lui. « Vivez en paix avec vos concitoyens, avec lui en 1381, et, l'ayant invité à venir dans son château, il s'en fit la paix avec tous les hommes. Il parla de sa personne et donna ordre bien évident qu'il en coûtât de le faire périr. Cet ordre ne fut suivi pour être bienveillant envers pas exécuté par celui qui l'avait donné bienfaiteur que pour l'être en- reçu.

The text on this page is estimated to be only 19.22% accurate

W PRECEPTES. le Mre pénr : Qui ? Un prince du sang français, on chevalier, un souverain. — Qiàoî? Il commet un acte de trahison, de félonie. — Où? Dans son propre châ^teau. — Par quels moyens? En abusant de la confiance et de la loyauté du connétaJble. — Pourquoi? Pour satisfaire une haine insensée. — Comment? Par un assassinat précédé d'un gueUapens. — Quand? Lorsque la paix ^itre les deux ennemis venait d'être jurée, » • I>«« exemples i de la presse personnelle. On appuie un raisonnement sur des citations ou sur des exemples : « Il n'est pas vrai que la poésie et les sciences exactes s'excluent mutuellement : Buffon était en même temps un grand naturaliste, et^ quoiqu'il écrivît en prose, un grand poète. » Quelquefois on cherche une preuve dans la oondmtB et les sentiments réels ou possibles des personnes à qui Ton s'adresse ; c'est ce qu'on nomme <0%rgunwnt pêfsamiel* . Ulysse engage Agamemnon à consentir au s«r crifice de sa fille Iphigénie ; Agaroemnon lui répond : Ah! seigneur! qu'éloigné au malhear qai m'opprime, • Votre cœur aisément se montre magnanime! Mais que si vous voyiez, oeini du bandeau morlel. Votre lils Télémaque approcher de Tautel, On vous verrait, troublé de cette affreuse image. Changer bientôt en pleurs ce superbe iangage. Éprouver la douleur que j'éprouve aujourd'hui, Et courir vous jeter eatre Gakhas^ et lui 1 l. Pl««« oïdlnairament afgument paftà.rc3cpéditi<Mid«t GneesnoalM ad hovtineoi, ïaaia. S. Sacrifioateur et dévia qui prit

The text on this page is estimated to be only 12.58% accurate

DU TRAVAIL US hà. COMPOSITION. tff ■ — ^ — » — I ■ ■ lui
n in I II CHAPITRE CINQUIÈME. DU TRAVAIL DE LA
COMPOSITION. txmmi im %k TDtntnos i>ir TiiJLr.àXL litt^ sixbb, xt
b'abosd ms L^nmoi^ tioR. -^ »B &jt i>nposiTX>s Bx DU HiAv. — DGs
TKAasmon. — 1» l'analtsb bt db ul nxxHàas. — ds VÉTJOtxinùSi, He la
dlTislQK aatr»Tall Uttéandre» et d'abord de inNi^eattoM. Nous
aUonsmaiate&ant examina en quoi consiste le travail de la composition;
quelles sont les règles générâtes de ce travail, et enfin quelles sont les
qualités nécessaires à l'écrivain pour y réussir. Voyons d'abord en quoi
consiste le travail de la composition littéraire. Il est peu qu'un homme y réfléchisse
on reconnaîtra qu'il suppose nécessairement trois opérations de l'esprit. En
effet, quelque sujet que l'on traite, et sous quelque forme que ce soit, récit,
discours, etc., on a nécessairement trois opérations à faire : trouver les
choses que l'on doit dire; les mettre dans l'ordre le plus convenable; les
bien expliquer. C'est ce qu'on appelle, Wirtout en rhétorique*, l'invention,
dispositio[n] élocution}. L'invention est ce travail de l'esprit par lequel on
trouve, pour une composition quelconque, les choses que l'on doit dire : elle
fournit dans le discours, les A* Voir le sens de ce mot, quatrième, l'occasion,
c'est-à-dire Tart V^n7"» S 2. de réciter à haute voix avec les gestes * C'est une
partie de la rhé- de VApraiiDicB, relativement à cette ^*>4^t «nzqvrilet en
a joint une * quatrième partie.

.88 r PRECEPTES. preuves ; dans la description, les détails ; dans le récit> les incidents et les caractères des divers personnages ; dans tous les sujets que Ton traite, les idées et les sentiments. C'est à la pénétration de l'esprit, à une imagination vive et à une instruction variée que l'invention doit ses principales ressources; on les étend et on les féconde, comme nous le dirons plus loin, par une méditation i^érieuse sur le sujet que l'on traite, et par une étude approfondie de tout ce qui s'y rattache. De la dispOflltioK et da plan. La disposition est ce travail de l'esprit par lequel on place dans l'ordre le plus convenable les divers éléments d'une composition quelconque, fournis par • l'invention. En effet, il ne suffit pas d'avoir trouvé les choses qu'on doit dire ; il faut savoir les arranger dans l'ordre le plus méthodique et le plus intéressant; mettre chacune d'elles à la place convenable ; faire en sorte qu'elles s'éclaircissent et s'appuient mutuellement, qu'elles soient bien liées ensemble, et qu'elles forment un tout régulier. L'art de la disposition consiste donc à établir, dans les diverses parties dont un ouvrage se compose, un ordre tel que chacune occupe la place la plus favorable à l'effet général de l'ensemble. Cet ordre est ce qu'on appelle le plan[^] d'un ouvrage. Quand l'auteur, avant de s[^]occuper du style, écrit d'avance le plan de son ouvrage', ce travail prépara» • i 1. Voir les règles relatîTes à la \$ S. Ces règles complètent oe que i d[^]isiou du discours, chap. vi, nous disons icjL du |)<aA. l S[^]) ®^{^^}<[^] iQi[^]fchedu récit, chap. Yi, 3. Ou Ténoncô des principalea idées.

The text on this page is estimated to be only 29.04% accurate

!, DTJ TRAVAIL DE LA COMPOSITION. 89 I tdre s'appelle esquisse^; il prend le nom à* ébauche lorsque les principaux développements sont indiqués et commencés en partie. Des transitioiui. Il est utile de lier entre elles les diverses parties de la composition littéraire. C'est à quoi servent les traïi" sUions, Oa appelle transition une phrase, ou simplement un oa quelques mots à l'aide desquels on passe d'une partie de la composition à une autre. Les meilleures sont celles qui, naissant du sujet même, ont une égale liaison avec ce qu'on a dit et ce qu'on va dire. Après une digression qui se termine par un éloge de Malherbe, l'auteur de VArt poétique, revenant aux préceptes, veut parler de la clarté du style; une heuleuse transition le ramène ainsi à son sujet : Tout reconnu ses lois% et ce guide fidèle Aux auteurs de ce temps sert encor de modèle : Marchez donc sur ses pas, aimez sa pureté, Et de son tour heureux imitez la clarté. Si le sens de vos vers tarde à se faire entendre % Mon esprit aussitôt commence à se détendre, Et, de vos vains discours prompt à se détacher, Ne suit point un auteur qu'il faut toujours chercher. (BOILKAU.) De Panalyse et de la synthèse. Deux méthodes contrihuent puissamment à activer le travail de l'invention et de la disposition: ces deux niéthodes, que l'on confond quelquefois Tune avec l'autre, s'appellent, la première analysCy ou méthode 1. Voir ce même mot esquissey 2. Les règles imposées à la versi*^ ^ii S 1» où il est employé dans fication par Malherbe, toïensuapeudififérent et s'applique 3. C'est-à-dire : Malherbe est *U description. clair, soyea-le ; si vous ne l'ôtea pas, etc.

The text on this page is estimated to be only 20.51% accurate

^ ^ PBACXPZBi. de décomposition; la sùcond, syfUhèu, ou
méthode du composition^. L'analyse, pour arriver à comialtre xm tout^ Is
dé^: compose en ses divers éléments, qu'elle examine sèpa* rément ; elle
remonte de l'efTet à la cause et du résultat au principe ; la synthèse
rasseiole des éléments dont elle compose un tout; elle descend de la cause
àreflU^ et du principe au résultat. Servons-nous d'un exemple facile à
cdmprendn. Je veux apprendre à quelqi'mi caque c'est qpB Iti papier.
Procédons par Vimaiiyiê. J'examine avec lui une fisoille de papier ; c'est
wm pâte fortement pressée et composée de chiffons, d'ea et de colle. Ces
chiffms sont du vieux linge ramassèds^ tous côtés; ce linge était de toile;
eette toile était do. fil tissé ; ce fil n'est autre chose que les filaments déto»'
chés de la tige d'une plante appelée chanvre ; le chanvie est le produit d'une
graine appelée chènevis. Procédons maintenant par la synûièse. ie prends
pour mon point de départ le chènevi^ et je dis : le chènevis est unegraine
qui produit une plante qu'on appelle chanvre; les tige& du chanvre sont
garnies de filaments dont on fait du fil ; en tissant ce fil, on fait de la toile ;
cette toile employée dans le ménage s'appelle du linge; quand le Imgeest
vieux, il prendle nom de chiffons ; <m ramasse les chiffons, on en fonie une
pâte au moyen d'eau et de colle; on presse cetttf pâte fortement^ et l'on
obtient ce qu'on appelle le papët* En général, pour s'instruire et pour
découvrir la L On te gardera bien d'attribuer ici formatloB d'iB tout parla
ié*> iei au mot compot^ûm le même nkm de ses parties : c'est le san' seM
qite celui Qu'il a dans le reste qii*lk«B grec le mot synthèse. <U>roaYnige.
Uompotiiùm ii|

The text on this page is estimated to be only 22.24% accurate

DU TRAVAIL DE LA COMPOSITION. 91 irité, on procède par
Tanalyse : la raison en est claire : a sous les yeux un effet, un tout» il faut le
décomrpour savoir ce qu'il est. On peut instruire les autres en procédant par
la synthèse ; comme celui qui enseigne une chose la connaît en son entier, il
peut, pour la faire connaître aux autreS) la prendre à son origine et à son
principe. Piesque toutes les connaissances humaines sont daes à l'analyse, et
c^est la synthèse qui les enseigne. ÂBSsi la première a été appelée méthode
d'inf>emion^ ; laseconde, méthode de démonstration. Ce qui n'empêche pas
qu'on n'ait souvent démontré à l'aide de la première, et découvert à Faide de
la seconde*. Quand les idées principales sont trouvées, quand elles sont
disposées dans Tordre le plus convenable, Paxitear n'a, pour ainsi dire,
ettcote rien fait : il faut t^mer ces idées, c'est-à-dire les produire avec clarté,
les animer, les embellir par les grâces du langage ; œ totrail s'appelle
élocutian. L'invention et la disposition réunies sont ce qu'on appelle
proprement composition; Télocution, c'est le «yte». C'est par le style surtout
qu'un travail littéraire se recommande ; c'est le style qui donne du prix et du
mérite aux pensées, qui fait vivre un ouvrage et qui ïend le nom de l'auteur
immortel." t D'wveiittvn, e*eit-à><UM né-
baaae«op49p<noiiacîâsiitiiAieiit «oâ» pour découvrir une yérité, qui
a'écarte quelquefois de leur ré» ■0 ftiH gfoéral, uo principe, «ne ritable
moMptioa. note. 3. Voir, sur le style, le chap. n et ^ Cet deux mots, analyse
et syn- le chap. it.

92 PRECEPTES. n. mèouBS oéméràijbs dv travail de xji
 coxspomos. DES QUALITES Z_nSCBSSAIRES ▲ TOUTE
 COMPOSITION. — DE l'UNITÉ. «— DE LA LIAISON. — DE LA
 CONVENANCE. — DE LA PRÉPAKATION. — DU MODE DE
 T&ATAIL. — DE LA BI^VISION. Des qualités nécessaires à toute
 eomposltton. Pour composer avec succès, c'est-à-dire pour réussir dans la
 triple tâche de Tinvention, de la disposition et de l'élocution, Técrivain doit
 observer certaines règles, dont les unes regardent plus particulièrement son
 csuvre, et les autres son travail. Les qualités essentielles à Yœiwrre sont
 Tunité, la liaison et la convenance. Les règles relatives au travail
 embrassent trois choses : la préparation, le mode de travail, la révision. De
 Ponité. Toute composition doit être ime, c'est-à-dire il faut qu'elle présente
 un ensemble homogène, et que ses diverses parties soient réellement les
 parties d'un même tout, et non des morceaux rattachés les uns aux autres par
 le seul jcaprice de l'écrivain. Pour que la composition soit wne, il faut
 qu'elle puisse se résumer, par exemple, si c'est une narration, en un seul fait
 principal auquel se rapportent tous les autres faits ; si c'est un discours, en
 une question principale qui domine et embrasse toutes les questions
 secondaires. Faire deux ou trois narrations en une, coudre dans un seul
 travail plusieurs questions les unes aux autres, c'est trop souvent l'erreur des
 écrivains inexpérimentés. n en est qui ne sauraient se renfermer dans leur

0X7 TRAVAIL DE LA COMPOSITION. 98 sujet, et qui se perdent dans des digressions sans nombre ; ces digressions, considérées en elles-mêmes, peuvent avoir du mérite ; mais il ne suffit pas que des choses soient bien pensées et bien exprimées, il faut qu'elles soient à leur place, et qu'elles fassent, pour ainsi dire, corps avec le reste de l'ouvrage. La variété dans une œuvre littéraire un peu étendue, loin d'être contraire à l'unité, lui donne un mérite de plus, en bannissant l'uniformité et la monotonie, qui produisent ordinairement l'ennui. Mais cette variété ne doit pas dégénérer en une dissonance choquante. Par exemple, si la fin d'une narration doit être triste, il ne faut pas que le commencement en soit gai et enjoué ; si la première partie d'un discours est embellie de tous les charmes de l'élocution, il ne faut pas que la seconde consiste en une dissertation sévère et froide. En étudiant une belle et savante composition, par exemple la tragédie d'Athalie, par Racine, ou le Discours sur l'histoire universelle, de Bossuet, on comprendra mieux que par les définitions ce que c'est que l'unité dans les œuvres littéraires, et comment elle se concilie avec la variété de couleur et de ton. Il « la liaison » La liaison des divers éléments dont une composition est formée contribue à en faire sentir l'unité. Il y a liaison[^] lorsque les idées naissent les unes des autres, ou s'enchaînent naturellement. De cette liaison vient la clarté, et de la clarté, l'intérêt. Le lecteur, conduit par le fil même des idées, les suit sans fatigue et les retient sans efforts. Pour établir cet enchaînement heureux entre les diverses parties d'un même tout, il ne suffit pas de dis

The text on this page is estimated to be only 28.49% accurate

poser dans im ordre naturel et logîqne les matêrunu dont on a fait choix ; il faut encore, parmi les idées qui se présentent à Fesprit et gui conviennent au sujet, n'admettre que celles gui conduisent au but gu*on se propose, et gui y conduisent par le chemin le ^m court. Rien ne s'oppose plus à ce gue le lecteur suive le fil des idées, et rien, par conséquent, ne nuit plus ila clarté et à l'intérêt gue ce gu^on appelle des longiteurs. Les longueurs, en effet, rebutent son attention: il se fatigue, il se rappelle difficilement ce gu'il a la^ et ne sait plus à guoi se rattache ce gu'il va lire. On donne le nom de langueurs aux passages qu'on pourrait supprimer ou réduire sans inconvénient : par exemple, lorsgue l'auteur insiste trop longtemps, ou revient trop souvent sur les mêmes idées, lorsqu'il leur enlève leur mérite en les mettant à une place gui ne leur conviait pas, ou lorsqu'il jette de la confusion stff les faits importants par la multiplicité des détails. Il ne faut pas confondre les longueurs dans la composition avec la prolixité dans le style. Un passage peut être écrit avec clarté et précision, et cependant faire longuewr; par exemple, guand, ne se liant pas parfaitement au reste, ou n'étant pas à une place convenable, ou disant inutilement ce gue le lecteur sait ou devine, il ralentit la marche de la composition. Ainsi, il n'est rien de plus beau gue le dialogue de Joad et d'Abner dans le premier acte di^Athalie ; placé là, il forme à la tragédie une magnifique introductioD. Mais supposons gue le poète eût placé ce dialogue au commencement du cinguième acte : ces vers, tout admirables gu'ils sont, dussent été une longueur, parce gu'alors le spectateur tremble pour Joas, attend avec

\ BU TRAVAIL US LA COMPOSITION. 95 . iffidSté le réfialtat
 de la lutte engagée, et supporterait ^impatiemment tout ce qui distrairait son
 attention. L I I La convenance consiste à se conformer aux exigences
 imposées par le sujet qu'on traite, par les circonstances où Ton se trouve, et
 par le résultat qu'on veut ol>lenir : ces considérations déterminent la
 manière dont la composition doit être conçue, et l'étendue qu'on doit lui
 donner. Ainsi, on ne procède pas, lorsqu'on est obligé de terminer son
 travail en quelques heures, comme lorsqu'on a beaucoup de temps à sa
 disposition ; on ne se livre pas à des développements étendus, lorsque la
 circonstance exige un résumé substantiel; on ne cherche pas à être éloquent,
 lorsqu'il suffit de raisonner juste, et l'on ne se contente pas d'être bon
 logicien, lorsqu'il facttêtre éloquent*. Un historien n'écrit pas pour la
 jeunesse comme pour les hommes d'État : Racine ne traite pas sur la scène
 française le sujet d'Iphigénie comme Euripide l'avait traité sur la scène
 athénienne. Ia Fontaine fait tous ses apologues courts, parce que f esprit
 peut bien se prêter quelques instants à l'illusion 3*1016 fable ; mais, si l'on
 veut la lui imposer long^ps, il reconnaît ce que cette illusion a d'absurde, et
 s'en fatigue. Le poète italien Casti ne comprend pas Wtte nécessité fondée
 sur la nature même de l'apo^ logue, et fait une fable de vingt mille vers*.
 C'est, comme lui, manquer à la règle de la conveîMoice littéraire que de
 raconter avec de longs détails ^ô anecdote peu importante ; que de creuser
 pro; 1. V<^ ce que nous diio]iB,!c]L.TU, 9. Les Animaum parlant», polme '
 ' tTtt les eonvmances oratoires. divisé en yingt-six chants.

SQ PRÉCEPTES. j fonde un sujet à l'occasion d'une fête, par exemple ■ d'une distribution de prix, et de l'effleurer légèrement l' dans une conférence, c'est-à-dire dans une réunion de personnes qui cherchent à s'instruire ; de s'échauffer dans un rapport comme si l'on faisait un plaidoyer, et de rester froid et impassible dans un plaidoyer comme si l'on faisait un rapport. La loi de la convenance exige encore qu'on établisse une juste proportion entre les diverses parties d'une même composition, et que l'étendue accordée à chacune soit mesurée sur leur importance. De la préparation. Nous avons dit que les règles relatives au travail de l'écrivain embrassent trois choses : la préparation, le mode de travail et la révision. Parlons d'abord de 1^{re} préparation. Pour ne point s'égarer dans le travail de la composition, pour y conserver l'unité, la liaison, la convenance, il est nécessaire, avant tout, de bien méditer son sujet, c'est-à-dire d'y réfléchir et de l'étudier en lui-même et dans ses divers rapports. C'est ce travail qui doit précéder tous les autres, qui ouvre à l'invention des sources fécondes, qui donne à la disposition une marche sûre, qui imprime à l'élocution le caractère qui lui convient le mieux. C'est, dit Buffon, pour n'avoir pas assez réfléchi sur son sujet qu'on se trouve embarrassé et qu'on ne sait pas où commencer à écrire ; on aperçoit à la fois un grand nombre d'idées, et comme on ne les a ni comparées ni subordonnées, rien ne détermine à préférer les unes aux autres, on demeure donc dans la perplexité... Pour bien écrire, il faut donc pleinement posséder son sujet.... Peu que le sujet soit compliqué, il est bien rare qu'on puisse l'embrasser d'un coup d'œil ou le pénétrer en entier d'un seul et premier effort : on ne peut donc trop s'en occuper, c'est même le seul moyen

DU TRAVAIL DE LA COMPOSITION. 07

d'étendre et d'élever ses pensées : pins on leur donnera de substance et de force par la méditation, plus il sera facile ensuite de les réaliser par l'expression. Pour s'aider dans ce travail, on peut jeter sur le papier, à la hâte et en abrégé, les diverses pensées qui s'offrent à l'esprit ; sans cette précaution, il se pourrait que la mémoire laissât échapper des idées heureuses, qu'on tâcherait ensuite vainement de retrouver. La méditation dans la plupart des cas, doit être précédée et soutenue par un examen sérieux des faits ; par exemple, quand on est chargé de faire un rapport, de discuter ou de plaider une affaire. Ainsi les élèves, avant de composer une narration historique ou mixte*, doivent chercher à bien connaître l'événement principal et les circonstances qui « y rattachent. Avant de composer un de ces discours on leur donne à faire dans les classes élevées des « résumés, et qui sont le plus utile exercice de raisonnement et de style dont la jeunesse puisse s'occuper, ils doivent acquérir des notions exactes sur le personnage qu'ils font parler, sur sa nation et sur son époque : négliger cette étude préliminaire, c'est s'exposer à ne faire qu'une œuvre insignifiante, et même à tomber dans des fautes grossières. Un mode de travail* Quant au mode de travail, la première condition c'est de travailler avec plaisir: on fait sans succès ce qu'on fait avec répugnance ; mais, quand on trouve du plaisir à écrire, « la chaleur, dit Buffon, naît de ce plaisir, se répand partout et donne de la vie à chaque 1. Voir chap.vi, S 2* p. 1X4, premier alinéa, ce qu'il nous entendons par "ilot. MÉTH. DE COHP. ^

expression ; tout s'anime de plus en plus ; le sentiment se joignant à la lumière, l'augmente, la fait passer de ce qu'on a dit à ce qu'on va dire, » Au reste, le travail de la composition est si attrayant par lui-même, il donne à l'âme un aliment si digne d'elle, qu'il est bien peu de jeunes gens assez malheureux pour ne pas l'aimer. La plupart, au contraire, regardent comme le temps le plus agréable de leur vie celui qu'ils ont pu consacrer à cette noble gymnastique de la pensée, La seconde condition, c'est de travailler avec :m sage lenteur. De la précipitation naissent forcément l'incorrection des détails et l'imperfection de l'ensemble ; à la vérité, il est des cas où toutes les forces de l'intelligence s'exaltent et fermentent, pour ainsi dire, et où la composition peut être en quelque sorte improvisée ; c'est ainsi que la tragédie de Zaire, par Voltaire, un des chefs-d'œuvre de notre scène, a été conçue et versifiée en quinze jours. Mais, hors ces exceptions, on ne doit se hâter que lentement, et imiter Racine et Boileau, dont on disait qu'ils faisaient difficilement des vers faciles. La prose ne demande pas autant de temps que les vers ; néanmoins la rapidité ne doit jamais dégénérer en précipitation : quand une œuvre est médiocre, c'est une mauvaise excuse que de dire qu'on a mis peu de temps à l'achever ; peu importe au lecteur quel temps une composition a coûté ; ce qui lui importe, c'est qu'elle soit bonne. Il s'agit d'être sûr, surtout pour les commençants, non de faire vite » mais de faire bien. En acquiesçant de l'expérience, ils apprendront à faire à la fois bien et vite. Enfin il faut que le travail soit égal et soutenu. Quelquefois un écrivain novice jette, pour ainsi dire, tout son feu dans ses premières phrases ; le reste languit : *.

DU TRAVAIL DE LA COMPOSITION. » il ressemble au coureur imprudent qui épuise ses forces au commencement de la carrière, et qui ne peut plus ensuite que se traîner péniblement. Le succès appartient à celui qui parcourt toute la carrière d'un pas égal. Ce qu'il y a souvent de plus difficile, c'est de bien l commencer et de bien finir. Le début ne saurait être trop simple ni trop dégagé de circonstances étrangères ; la fin doit être véritablement une conclusion, ea Borte que le lecteur satisfait, trouvant que la promesse faite par le titre a été remplie, ne demande rien « udelà. Débuter péniblement, terminer brusquement, tel est trop souvent le défaut d'un écrivain novice. On ne doit pas, en écrivant, rechercher les ornements de la diction ; il faut qu'ils se présentent d'euxmêmes et naissent, pour ainsi dire^ sous la plume ; il en est de même des mouvements et des images qui donnent de la vie au style, et même des formes de raisonnement. Dire, par exemple : Je placerai ici un syllogisme, là je ferai une métaphore, plus loin une apostrophe, ce serait un moyen infailible d'être froid, forcé et faux. De l» itêmUiom. Revoir son osuvre et la corriger jusqu'à ce qu'on l'ait rendue aussi parfaite que possible, c'est œ qu'on appelle la limer, la polir, par analogie avec l'occupation des ouvriers qui ne cessent de travailler le bois ou le métal jusqu'à ce qu'ils aient obtenu un poli parfait. Ce n'est guère qu'à force de ratures et de changements que l'écrivain arrive à ce résultat. ' En effet, lorsqu'il revoit, au bout de quelque temps, une œuvre dont il était d'abord satisfait^ il est surpris de la trouver si imparfaite ; les fautes qui, dans la cha<^ * 8' >3 A

mO PRÉCEPTES. leur de la composition, loi étaient échappées, lui sautent aux yeux : non-seulement les mots répétés, la Gonsonnance des syllabes finales, les pléonasmes vicieux, les constructions embarrassées, mais encore des imperfections plus graves qui tiennent au raisonnement même et au fond des pensées. Alors commence le travail de la révision, plus pénible que celui de la composition même, quelquefois presque aussi long. On examine les diverses parties de Tœuvre dans leur rapport avec l'objet qu'on se propose et avec reffet qu'on veut produire ; on développe ce qu'on n'avait pas assez expliqué : on réduit ce qu'on avait trop longuement développé ; on lie ce qui est décousu : on éclaircit ce qui est obscur ou équivocjue ; on efface les traces de recherche ou d'affectation ; on émonde, on supprime, on ajoute quelquefois ; on corrige ce qui est traînant, trivial, emphatique, négligé, faible, dur. Lorsque c'est l'ensemble même de l'œuvre qui est défectueux, on ne doit pas hésiter à tout refondre : c'est ainsi que Delille, après avoir traduit en vers français les Géorgiques de Virgile, soumit son manuscrit à un critique éclairé, et voyant, d'après ses observations, qu'il n'avait pas saisi Yesprit de son auteur, ne craignit pas de refaire la traiuction en entier ; de son travail primitif, il ne laissa . subsister que deux vers : c'est par ce moyen qu'il parant à'enrichir notre langue d'un chef-d'œuvre. Cependant il faut savoir s'arrêter dans le travail de la révision : il ne doit être ni trop minutieux ni trop prolongé ; à force de corrections, on peut enlever à un ouvrage Tanimation, le coloris, et surtout c^ air de facilité et d'aisance qui donne au style tant de charme, frétait le défaut du célèbre d'Aguesseau : toujours mé- ; content de lui-même, il effaçait ce qui était bien pour y t

DV TRAVAIL DB LA COMPOSITION. 1A1 * substituer ce qu'il croyait être mieux, et, s'il ne gâtait pas ainsi ses ouvrages, il en diminuait le mérite, d'est ce que lui fit sentir un jour un excellent juge, à qui il venait de lire un de ses discours : « Votre discours est bon, et, si vous l'aviez moins retouché, il se* lait meilleur. » Il faut aussi, en corrigeant, se bien garder de remplacer des fautes par d'autres ; c'est ce qui arrive trop souvent. Boileau a dit à ce sujet : Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire : Un vers était trop faible, et vous le rendez dur. J'évite d'être long, et je deviens obscur. L'un n'est pas trop fardé, mais sa muse est trop nue* ; L'autre a peur de ramper, il se perd dans la nue. Un des plus sûrs moyens de réussir dans le travail de la révision, c'est de consulter un ami éclairé et bieuveillant, et de se soumettre à ses avis : en général, les autres voient nos défauts et ceux de nos ouvrages mieux que nous-mêmes : Faites-vous des amis prompts à vous censurer : Qu'ils soient de vos écrits les confidents sincères. Et de tous vos défauts les zélés adversaires. Dépouillez devant eux l'arrogance d'auteur, Mais sachez de l'ami discerner le fluteur ; Tel qui vous semble applaudir, qui vous raille et vous joue : Aimez qu'on vous conseille et non pas qu'on vous loue. (BOILEAU.)

S m, BES ÇUAUTBS
HEOESSAnUBS POUA AEU1SXS.SAH1 IX TAAVAIX. BIS LA
COMVOtlTIOV. DU TAussrr. — du oout. — db l'instbuotioh. Du talent. Le talent est l'aptitude de l'esprit à exceller, ou du moins à réussir, dans un travail littéraire quelconque, 1. Expression poétique qui signifie : Son style n'est pas suffisamment orné.

"^ PHÉCEPTES. \ Nous entendons ici par esprit l'âme considérée dans l'exercice de ses facultés intellectuelles, et particulierement de celle qui consiste à saisir rapidement les rapports des choses, à les combiner, à les exprimer^ faculté très*inégalement répartie entre les hommes. L'esprit ne déploie toutes ses ressources que lorsqu'il est fécondé par la réflexion, nourri par la mémoire^ enrichi par l'imagination, échauffé par la sensibilité. Parmi les qualités de l'esprit, les unes tiennent plus^* de la réflexion : ce sont la justesse, la pénétration, la profondeur*, l'étendue et la force ; les autres tiennent plus de l'imagination : ce sont la vivacité, la finesse^ la fécondité et l'agrément* Il est rare qu'un homme réunisse toutes ces qualités ; celui qui en possède plusieurs à un haut degré est ce qu'on appelle un esprit supérieur* L'esprit juste est celui qui voit les choses telles qu'elles sont réellement, qui procède rigoureusement dans la déduction, et qui apprécie nettement la valeur des analogies ou des autorités sur lesquelles l'induction s'appuie. L'esprit pénétrant va au delà des simples apparences et se forme facilement, d'après ce qu'il voit, des idées justes de ce qu'il ne voit pas. L'esprit étendu embrasse une grande quantité de connaissances sans les confondre ; l'esprit profond sonde ce qu'elles ont de plus caché, et suit d'un seul et même regard une longue chaîne d'idées ; La force d'esprit^ consiste dans l'union de la justesse avec la pénétration, l'étendue et la profondeur. 1. Il ne s'agit pas ici de la force tent de se mettre au-dessus de». St-Martin y qualifie morale. On ne dit, croyances et des opinions reçues^ ni dans ce sens, ni dans celui du et se prend généralement en main* texte^ t'effort fort : cette expression s'applique aux personnes qui affectent

The text on this page is estimated to be only 27.50% accurate

DTJ TRAVAIL/ DK WL COMPOSITION. m L^esprit fécond produit les idées avec abondance. L'esprit vif brille par la promptitude des conceptions et la soudaineté de ses saillies. L'esprit /in* excelle à analyser ce qu'on lui laisse voir, à deviner ce qu'on lui cache, à aiguïser l'expression de ce qu'il dit et à laisser entendre ce qu'il ne dit pas. V agrément résulte de la justesse combinée avec la vivacité, la fécondité et la finesse. L'esprit est étroit quand il ne peut embrasser qu'un côté des choses ; frivole quand ce n'est jamais sur leur côté sérieux qu'il se fixe ; superficiel, quand il les juge d'après les apparences ; léger , quand il va de l'un à l'autre sans donner son attention à aucune ; confus, quand il ne les distingue pas bien les unes des autres ; 2êrU, quand il conçoit avec difficulté ; /oufrf, quand il ne peut s'élever ; stérilèy quand il ne produit que des mots au lieu d'idées ; faux enfin, ce qui de tous les défauts est le pire, lorsqu'il manque de justesse; et qu'il prend la vaine lueur de sophismes pour la lumière de la raison. Nous avons dû que l'aptitude de l'esprit à exceller dans un travail littéraire se nomme talent. Un homme peut réunir plusieurs genres de talent.; par exemple, Racine écrivait avec une égale supériorité en vers et en prose, Voltaire aussi ; il est rare cependant qu'un homme possède un grand nombre de talents au même degré. Ainsi ce même Voltaire a été admirable dans la tragédie, médiocre dans la comédie, médiocre dans la poésie lyrique. Le talent élevé à sa plus haute puissance prend le nom de génie. Le génie est rare et original. Dans l'art il ne se confond ni avec la science dans le cabinet et dans la contenance*

7} 304 P&ÉCSPTS8. militaire, Napoléon; dans la politique, Richelieu ; dans réloquence, Bossuet ; dans la poésie, Corneille ; parmi les artistes, Michel-Ange, étaient des hommes de génie. Ce qui caractérise le génie en littérature, c'est la vigueur et la profondeur des conceptions, Theureuse haiv diesse des tentatives, et surtout la force de création. Quand on emploie ce dernier mot, on ne veut pas dire que Thomme de génie puisse réellement créer quelque chose : créer est une faculté qui n'appartient qu'à Dieu ; on veut seulement désigner par cette expression un talent d'invention très-supérieur à celui des autres hommes. Un go^U Le talent ne suffit pas pour réussir pleinement dans la composition littéraire ; il faut encore que l'auteur soit doué d^une faculté précieuse qu'on nomme le goût. Le goût, considéré relativement aux œuvres littéraires, est l'aptitude à distinguer ce qui est bien de ce qui ne l'est pas, dans l'invention, dans le plan et dans le style. Le goût n'est en quelque sorte que la justesse d'esprit combinée avQO la délicatesse du sentiment. Tous les jugements qu'il porte sont déterminés par une émotion : émotion de plaisir et de satisfaction, quand il approuve ; de mécontentement et de répulsion, quand il blâme. Le goût a son principe dans l'amour du beau, qui, comme celui du bon et du vrai, est naturel à tous les hommes. Perfectionné par l'étude, il acquiert une délicatesse extrême : la contemplation de la nature et l'étude des œuvres de l'art deviennent alors pour lui \me source de pures et nobles jouissances. L'homme de goût découvre dans les chefs-d'œuvre du génie lit

DU TRAVAIL DE LA COMPOSITION. 105

tèraire mille beautés qui échappent aux esprits sans colture, et qui le ravissent. En même temps que le goût nous révèle les beautés des ouvrages d'autrui, il nous éclaire et nous guide dans nos propres compositions. L'homme qui n'a pas de goût s'égare sans cesse : ses plus heureuses inspirations sont défigurées par des butes. Il prend Fenflure pour la noblesse, la trivialité pour le naturel, l'emphase des expressions pour la chaleur du sentiment. Il ne sent pas ce que les convenances littéraires exigent de lui. Il est souvent en deçà ou au delà de ce que le lecteur désire. Il peut, par la force du talent, réussir dans quelques passages ; mais il ne fera jamais une composition entièrement bonne. Lorsqu'un ouvrage satisfait pleinement le goût, on dit qu'il est beau; c'est en ce sens qu'on dit : a *Ulphir* génie de Racine est une belle tragédie ; — Les sermons du *Petit Carime* de Massillon sont de beaux discours; — le *Misanthrope* de Molière est une belle comédie. b Le beau dans les œuvres de l'art, est donc ce qui, en même temps, charme une âme sensible et satisfait un esprit juste. ^ Lorsque l'âme n'est pas seulement charmée, mais lorsqu'elle est comme transportée hors d'elle-même et subjuguée par l'admiration que le beau excite, le beau change de nom et s'appelle sublime. n est impossible qu'un ouvrage, à moins d'être très-court, soit entièrement sublime : le sublime continu est au-dessus des forces de l'homme ; mais il suffit que les principaux passages méritent ce titre pour qu'on l'applique à l'ouvrage entier. C'est en ce sens qu'on dit de la tragédie des Horaces, par Corneille, de

The text on this page is estimated to be only 27.90% accurate

IOS sbAc bpts. celle à l'usage par Racine, de Varaisûn
fims d'Émile Condé par Bossuet, que ce sont des ouvrages si fins | Le
goût se perfectionne par la contemplation habituelle du beau; il se
déprave, lorsque le jugement s'obscurcit, et que l'on se familiarise avec ce
qui est: i forcé, trivial ou faux. Un jeune homme, pour se former le goût,
doit lier les excellents auteurs, imiter leur manière d'écrire, et, s'il est
possible, soumettre tout ce qu'il compose au jugement d'un
connaisseur éclairé. L'application raisonnée des lois du goût à l'appré-
ciation des œuvres littéraires se nomme critique, La critique diffère de la
censure en ce que la censure ne fait que blâmer les défauts, au lieu que la
critique, tout: i en blâmant ce qui est mal, loue ce qui est bien. i Un sage
critique est sévère et ne pardonne aucune faute grave; en même temps il
est bienveillant, et trouve plus de plaisir à louer qu'à reprendre. Il s'ar-
rête pas à des minuties, et, tout en donnant au détail de la diction
l'attention qui leur est due, il n'oublie pas qu'il y a à juger dans une
composition des choses plus importantes. Il sait qu'il n'est pas donné à
l'homme de produire des ouvrages parfaits, et il excuse de légers défauts
quand de grandes beautés les rachètent. Enfin, il ne juge pas les essais d'un
auteur novice comme les ouvrages des grands maîtres, et, tout en
éclairant son inexpérience, il encourage ses efforts. De l'homme. Enfin, il
ne suffit pas que le talent soit élevé p le goût, il faut encore qu'il soit
fécondé. par l'homme.

DIT TRAVAIL DKEA COMPOSITION. 107 En général^ nos connaissances sont le germe de nos |ffoductions ; plus tm écrivain est instruit, plus il trouve Ifidées applicables an sujet qu'il traite. JTinstrucHon s^acquiert par l'observation, par la conbrsation, et surtout parla lecture. n ne faut faire que de bonnes lectures ; les mauvaises t l'esprit et dépravent le cœur. Pour ne pas s'é, il faut choisir les livres d'après les conseils d'un ide éclairé. Comme on ne doit pas lire uniquement pour son sir, mais, pour retenir et profiter, la lecture doit attentive, plutôt lente que rapide : on ne laissera en passer sans le bien comprendre ; on reviendra sur qu'on a lu, et l'on en fera, si Ton a le temps, des lésumés et des extraits. Tel est le moyen d'acquérir de l'instruction. L'instruction, avant tout, doit être solide \ û vaut tnieux avoir appris peu de choses et les savoir bien, ÎQe d'avoir effleuré beaucoup de connaissances sans ®i posséder aucune. Il est bon cependant que Tinstruction soit variée : l'esprit qui ne s'occupe que d'un seul objet devient étroit . Enfin il faut que l'instruction soit appropriée au but îneron se propose. L'homme ne peut pas tout savoir, ^t est obligé de ne pas trop élargir le cercle de ses études, 8'il veut les parcourir avec succès. Il est des connais8ances que tout homme élevé avec soin doit posséder : par exemple, l'histoire générale, celle de la patrie, la ûUérature nationale, les premiers éléments des sciences physiques et naturelles, la biographie des grands hommes; quant aux autres objets d'études, chacun ^oit se déterminer pour ceux qui, eu égard à sa positon, lui offrent le plus d'avantages.

106 PRÉCEPTES. On se gardera donc avec soin d'une science indigeste[^] qui chargerait Tespritsans le nourrir; d'une science frivoly qui s'occuperait de choses sans importance; d'une science inopportune[^] qui absorberait des instants dont on aurait pu faire un meilleur emploi. On voit que la justesse d'esprit, qui est le premier attribut du talent et un élément essentiel du goût, peut seale aussi, en éclairant notre choix, donner à nos" études une direction utile. D'où il est aisé de conclure que la première et la plus importante condition pour réussir dans le travail de la composition littéraire, comme dans la conduite de la vie, c'est d'avoir un esprit juste.

DESCRIPTIONS, KÉCITS, ETC. 10» CHAPITRE SIXIÈME.
 DESCRIPTIONS, RÉCITS, DIALOGUES, LETTRES. S I. IIS ijk
 sisscnavTiov. n I^ DESCBIPTION sk GÉNISSAI,. — DSS DIYESSE8
 SORTES DB DXB^ CBIPTIONS. — DES QUALITES DE LA
 DESCHIPTIOK : DU CHOIX DB8 DÉTAILS ; DB LA BICHE8SE ET DE
 LA PBIÉCISION J DB L*ABDEATXOII IT DE LA GHASUB; DB
 l'oFPOBTUHITB. De 1» description en i^énéral. Nous avons fait connaître
 les lois de la composition Kttéraire; nous allons les appliquer aux genres de
 composition les plus usités, et dans lesquels il est indispensable à chacun de
 s'exercer. Ce sont les descriptions, les narrations (à Foccasion desquelles
 nous dirons quelques mots du dialogue), les lettres, et enfin les discours,
 genre de composition très-important, auquel ^n chapitre spécial sera
 consacré. La description fait connaître un objet quelconque en détaillant les
 traits qui le caractérisent. Lorsqu'on ne fait qu'indiquer rapidement les
 détails sans les développer, cette description abrégée prend le nom à.'
 esquisse. Ainsi, esquisser les mœurs d'un peuple, c'est retracer en peu de
 mots ce qu'elles ont de plus remarquable; les décrire, c'est en donner une
 notion complète. Lorsque la description n'est pas d'une grande étendue et
 que les traits en sont fortement caractérisés, on peut rappeler tableau.

UO PKÉOXPTJ28. . La description qui a pour objet un être animé s'appelle portrait[^]. Le portrait du cheval, du chien,, de l'oiseau-mouche, dans Buffon ; le portrait de Croniwell, celui du cardinal de Retz, dans Bossuet; la plupart de ceux de La Bruyèee, sfoal d'admiiahleB modèle». Dm dlTenea mnim[^] ëm deseriptions. On décrit ou un objet réel ou un objet de fantaisie. Dans le premier cas, la description doit être excite. [^]'On dit alors que le tableau est fidèle, gue le [^][loi[^]trait «est ressemblerU. Lorsque dans la description d'un lisu, dans le portrait d[^]une personne, les détails qui peuvent plaire paraissent encore plus agréables qu[^]fis ne le sont réellement*, tandis que les détails désagréables sont habilement dissimulés, sans que cependant la ressemblance cesse d'exister, on dit de la description qu'elle est embellie, au portrait,qu'il est flatté.Teh sont, en général, les portraits que les auteurs anglais font des honcmies •célebres de leur pays; telle est La description que les Anglo- Américains font de la rade de Nevsr-York, qui, à les en croire, serait aussi belle que la baie de Naples : illusion de Tamoux-propre national. Lorsqu'au contraire les détails désagréables sont exagérés avec intention, on dit que la description ou .lej[kortrait est une charge[^] une caricature. Ainsi, d'une personne qui a le nez long et la bouche grande, on dit [^]e sa bouche s'ouvre jusqu'aux deux oreilles et que «on nez va amoureusement caresser son menton. La caricature est un mauvais genre, et les hommes sens[^] s'en abstiennent. 1. Voir ce que nous ayons dit du ' 9. Comme dans certains pottnâtt parallèle, chap. ii, \$ 9. exécuta psi" Im peintres*

The text on this page is estimated to be only 19.90% accurate

DESCRIPTION, & ÉOITS, ETC. IU La description d'un objet de fantaisie, ne pouvant être exacte, doit être naturelle^ c'est-à-dire que les détails doivent être pris dans la nature^ s'accorder entre eux et former un ensemble qui, n'ayant rien d'impossible ni d'in vraisemblable, nous fasse aisément illusion. Telle est, dans Tétrarque^ la description de la gratte de Calypso. Des améliorés de 1) 4w n« lptto« Les qualités de la description sont : le choix^ et la richesse des détails, la précision, l'élégance et la clarté, et enfin l'opportunité. -Do choix des détails* Le premier mérite d'une description, soit réelle, soit fantastique, consiste dans l'heureux choix des détails. Un objet se présente sous mille aspects divers, selon le point de vue d'où on le considère, et pour présenter chacun de ces aspects, on a à choisir entre une infinité de traits plus ou moins saillants, dont les uns doivent être décrits, et les autres laissés dans l'ombre. Il faut surtout écarter les circonstances basses et triviales. Beil^u, en donnant ce précepte, fait sentir le ridicule d'un écrivain qui n'a pas eu l'observer : « Limitez point de vue, mais choisissez les traits, Et peignant, au milieu de leurs flots entr'ouverts, le bébé sauté du joug de ses injustes maîtres*, laissez, pour le voir passer, les poissons aux ferveurs^ d'un petit enfant qui va, saute, revient, TSX joyeux à sa mère offre un caillou qu'il veut. Sur des trop^ aimés o]» tets c*« t arrêter la vue. l.'BaiSf9s4c»4MMKvfio9it pot lM.Hél»ew^a9B»iAtMiid^

lis PRÉCEPTES. De la richesse et de la précision. Le second mérite de la description, c'est qu'elle soit riche en détails, sans cependant que cette abondance dégénère en profusion. Si la sécheresse rebute, la prolixité fatigue. Boileau censure en vers admirables ces auteurs qui font une description poétique comme on fait un état des lieux : Un auteur, quelquefois, trop plein de son objet» Jamais sans l'épuiser n'abandonne un sujet. S'il rencontre un palais, il m'en dépeint la &ce, Il me promène après de terrasse en terrasse : Ici s'ouvre un perron ; là règne un corridor ; Là ce balcon s'enferme en un balustre d'or ; Il compte des plafonds les ronds et les ovales : Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales. ... Je saute vingt feuillets pour en trouver la fin, Et Je me sauve à peine au travers du jardin. Fuyez de ces auteurs l'abondance stérile, Et ne vous chargez pas d'un détail inutile. Tout ce qu'on dit de trop est fade et rebutant.... Qui ne sait se borner ne sut jamais écrire. De l'animation et de la chaleur. Il ne suffit pas que la description soit heureuse dans le choix des circonstances, et qu'elle soit à la fois riche et sobre de détails : il faut qu'elle soit animée. Elle le sera de deux manières : d'abord, si elle peint l'objet avec des couleurs si vives, qu'elle le mette, pour ainsi dire, sous nos yeux; en second lieu, si elle mêle habilement à la représentation des lieux ou des choses la pensée ou les affections des êtres vivants. Le plus riant paysage nous semble froid, si la présence de l'homme ou des animaux ne vient pas y répandre la vie. La description d'une tempête nous paraît bien plus intéressante quand elle nous montre des navigateurs en péril :

The text on this page is estimated to be only 23.31% accurate

DK LA NARRATION. 233 Les rapides autans et, les fiers
aquilons, Et les vents de l'Afrique en naufrages féconds. Tons bouleversent
Tonde, et des mers turbulentes Boulent les vastes flots sur leui-s rives
tremblantes On entenà des nochers les tristes hurlements \ Et des câbles
froissés les affreux sifflements Sur la mer en courroux s'étend la nuit
profonde. Le jour fuit, l'éclair brille et le tonnerre gronde • Et la terre et le
ciel, et la fojidre et les flots. * Tout présente la mort auœ pdUs matelots .
(ViBGiiB, traduit par DxLiLLx.) De l'opportunité. Il faut aussi dans une
composition un peu étendue gae les descriptions soient convenablement
placées. Une description qui n'aurait pas avec le sujet un rapport réel, ne
serait pas un ornement, mais un défaut^ une description qui aurait quelque
rapport au sujet* mais qui serait placée hors de propos, de manière à
refroidir Tintérêt ou à ralentir la marche de Touvraee serait plus nuisible
qu'utile. ' Les plus belles descriptions de la nature se trouvent dans
Fénelon», Buffon» et Bernardin de Saint-Pierre*. S n. BU méoiT on be xjl
samratios. »B LA HABBAHON EN GÉNÉRAL. —DB LA V^KITE DANS
LA HABBAhON. - DDBUTDBLA NABRATION.- DU TON ET DU
STYLE CONVENABLES ALANABBATION. — DES QUALITÉS DELA
NABBATIQN • DE LA CLARTÉ; DE LA VBAISEMBLANCB ; DE LA
BBIÈVETÉ: VB L INTERET. -- DE LA FORME DE LA NARRATION. -
DBS KÉFLEXI0H8 DANS LE RECIT. -«Aiva» De la narration en
urénéral. Le récii ou narration est Toxposé d'un fait avec ses circonstances.
cm, Clameurs. 4, £j,,^^, ^^ ;^ ^^^^^^ MÉTU. DE COMP. g

The text on this page is estimated to be only 24.16% accurate

m PBÉCEPTES En considtemtile lédt relali?einentÂ;8D& objet;
on . reconnaîtra qTi*il y en a de trois sortes. Ou Pon reproduit des faits
véritables, avec sincérité et exactitude i c^est la narration histùrique; ou Ton
raconte des faits purement imaginaires : tels sont les fables de La Fontaine,
le Télèmaque de Fénelon : c'est Isl narration fa-buleuse, ou récit
d'imagination; ou ea&a l'on raconte un fait dont' le fond et les principales
circonstances sont vrais, mais dont on invente ou embellit les .détails pour
donner au rédt plus d'étendue ou plusdje charme r c'est la narration mixte.
Tel est le conte du meumer de Sans-Souci; tel est, dajou^ Delille, Tèpisode
d'Abdo«lonyme; telles sont, en général, les narrations que Ton donne à faire
aux élèves, dans les collèges, exercice éminemment propre à animer
l'imagination et à former le jugement» La narration historique conserve plus
particulièrement ce nom A^historique lorsqu'elle retrace avec simpUcité les
faits, surtout dans l'intention de les faire connaître exactement tels qu'ils se
sont passés : mais lorsque l'auteur a surtout pour but d'émouvoir et
d'intéresser, et que, sans altérer lès circonstances, il choisit à dessein celle»-
qoî peuvent^prodtiireiepteB d'^fEet; on dit que là narration est
ora;oireu..Tels sont, dans Bosmet, les récite des batailief^de-Rocroyetide
Frihourg, Laplupart desrrécits oratoiresTentrent dans la dalle des narrations
historiques. 11 est même des récits en : vers qu'on peuA^ranBer-
diiDs^k^nEàmmlasse. Ce sont «eux dont aucuxL détail n'estd'inventiûa;
Oûnunei, dans Racine, la mort de Britannicus. I W^ 11K'féMIé tenir
l»:n>wmUiMi. En tout et avant tout, la narration historique doit

The text on this page is estimated to be only 21.13% accurate

DB hà. ITASBATION. U5> ttaBfidèk. Gelai qni nous adresse la parole eu qualité de témoin d'un tait, ou d'interprète des témoins, n'aie droit d'altérer aucune circonstance, encore moins d'en ajouter, fussent-elles insignifiantes. Un récit infidèle nous indigne et déshonore son auteur. Four être toui à fait fidèle, il faut que la narration historique soit complète. Cela ne signifie pas qu'il faille tout dire et ne f^re grâce au lecteur d'aucun détail : ce serait un moyen assuré d'être ennuyeux. Cette règle Ogoifie qu'aucun trait important, propre à faire connaître la nature rentable des &its et les intentions des peosonnages, ne doit être omis, déguisé, dissimulé. Il ^ des cas où se tfÛre, c'est mentir. Le récit, cependant, peut être inexact sans quale oarrateur soit infidèle. S'il n'a pas bien tu les choses, s'il a été trompé, il est excusable, pourru qu'il soit sincàcB; mais personne ne doit se présenter comme l'histotien d'un fait sans avoir employé tous ses efiibrts aie bien connaître. Ainsi la premièseloi du' sécit historique est la vérité.. Observer cette loi, c'est pour le narrateur un devoir de^ conscience. Il y a aussi uoe^rar te de liériié relanùoe qui doit rtgner tes la narration? fabuleuse et dans la narration mixte ; conformer son récit à cette sorte de vérité est un devoir 9iin'intéerease pas laxionscience, mais^ qpe le bon goût inijpose. Boileau a dit avec raison : ffien n'*e8t bean qaele vrai, le vnû seul est aimable;. Il doit régner pûtoat^ et mèsne dans là Mie. Masi, dans la narrati(m'iiiiEte,.l0B}é!Kéii8m^ inK 9»taxit8 et k caradëra desthoniaies céiàbises âoiwat 4teiipréf»nté8 OQOD&nintofiBt^

116 PRÉCEPTES. Il ne serait pas permis, même dans le roman le plus [rivole, de donner à Louis XIV des idées basses, à Henri IV des sentiments timides, ou de représenter le massacre de la Saint-Barthélémy comme une belle action. Libre d'imaginer des incidents et de faire agir à son gré des personnages secondaires, le narrateur mettra tout ce qu'il invente en harmonie avec ce qui est vrai, et, dans ce sens, son récit aura de la vérité. La même règle s'applique à la narration fabuleuse. Le langage que La Fontaine prête au Uon, au renard, à l'agneau, est toujours conforme au naturel connu de ces animaux et aux diverses qualités bonnes ou mauvaises dont ils sont parmi nous le symbole; et, en ce sens, on peut dire que ce langage est vrai. Donner au renard la loyauté, au chien la perfidie, ce ne serait pas varier la fiction, ce serait la fausser. Dans les narrations fabuleuses et mixtes, comme dans la narration historique, la vérité doit être encore observée ; D'abord, en ce qui regarde les sentiments, les positions, les caractères : Ne faites point parler vos acteurs au hasard. Un vieillard en jeune homme, un jeune homme en vieillard. (BOILEAU.) Le conteur imagine des faits, invente des personnages; mais ces personnages doivent agir conséquemment aux qualités dont on les suppose doués et aux circonstances dans lesquelles ils se trouvent. En second lieu, dans ce qu'on appelle la couleur locale» La couleur locale ccnsiste à caractériser les faits par les détails qui conviennent au lieu et au temps où ils se sont passés, et à prêter aux différents personnages

DE LA NARRATION. 111 une conduite et un langage conformes aux habitudes et aux croyances de leur pays et de leur siècle. J Ce serait manquer à cette règle de supposer, par ; • exemple, des pluies abondantes en Egypte, un soleil : éclatant à Londres ; de donner à un païen des idées chrétiennes ; de placer, comme un peintre italien, autour d un tableau de la Présentation^ des soldats suisses avec leurs mousquets dans le temple de Jérusalem. Iht but de la namtioB. Si la narration historique a pour but de nous faire connaître les événements tels qu'ils se sont passés, et la narration mixte de graver dans notre souvenir un fait réel à l'aide des embellissements qui donnent du charme au récit, la narration fabuleuse aussi doit avoir un but sérieux; autrement elle ne serait qu'un frivole jeu d'esprit. Elle a pour but le plus ordinairement de développer une vérité morale : quelquefois de peindre les mœurs, les usages, les passions d'une époque, ou les diverses conditions de la vie humaine. Dn ton et du style eonvenables à la aarratloii. La narration, de quelque genre qu'elle soit, admet tous les tons, depuis une simplicité excessive, comme ta Cigale et la Fourmi, jusqu'à la plus sublime poésie, comme le récit de la mort d'Hippolyte, dans Racine. Le choix du ton et du style est nécessairement déterminé par la nature du fait, par le genre d'effet qu'on veut produire. Celui qui veut inspirer la commisération, l'indignation, l'effroi, ne raconte pas comme celui qui veut amuser. L'anecdote du savetier et du fmncier doit être racontée dans un autre style que la ïiataille de Rocroy.

The text on this page is estimated to be only 29.14% accurate

lis PRÉCEPTES. Il n'y a point à cet égard de règles à donner,. Le jugement et le goût sont les seuls guides de l'écrivain. Des qualités de la narration. Les qualités nécessaires à toute narration sont la clarté, la vraisemblance, la brièveté et l'intérêt. De la clarté. La qualité la plus indispensable d'un récit est évidemment la clarté. Pour qu'un récit soit clair, il faut que les faits s'y succèdent dans leur ordre naturel, que les détails qui concourent à les expliquer soient groupés avec art, et que les circonstances qui distrairaient inutilement l'attention soient écartées. Un récit est confus ou même obscur, lorsque nous ne pouvons pas distinguer nettement le rapport que quelques circonstances ont entre elles ou avec le fait principal ; lorsque les divers incidents s'embarrassent réciproquement, et que les uns nous font oublier les autres ; lorsque l'ordre des temps est maladroitement interverti ; lorsque l'on ne nous a pas fait parfaitement comprendre ce que sont les personnages, les lieux, les époques : toutes choses que le narrateur doit nous expliquer ou directement, ou quelquefois d'une manière indirecte et ingénieuse. La multiplicité des incidents et des personnages dans une narration nuit à la clarté. Les gens qui en racontant s'interrompent, se reprennent, recommencent, ajoutent à ce qu'ils avaient dit sont en général aussi obscurs qu'ennuyeux. La vraisemblance dans un récit, contribue à produire

The text on this page is estimated to be only 18.71% accurate

DE LA ^{AB}JbASION. 119 laooBvîctioQ, £^{il} est bistoïque[^] ; et Tiliusion, s'il est fabuleux ou 2nixte. .La ^{rraia}emblanee tient avant tout à la vérité absolue ou relative de « faits[^] telle que nous Tavons expliquée iduahaut ; elle tient aussi à l'art du narrateur, qui doit disposer sourécit de manière à nous faire bien voir que tout est naturel dans l'exposé des choses, conséquent dans la conduite des personnages. Quelquefois l'omission de quelques détails peut rendre invraisemblable le récit des choses les plus vraies, tandis qu'au contraire la combinaison ingénieuse des circonstances donne de la vraisemblance aux choses les plus extraordinaires. L'auteur doit surtout prendre garde de substituer son propre esprit, son propre langage à celui des personnages qu'il met en scène ; la vraisemblance disparaît. Dans les récits actifs, on doit éviter l'exagération, ainsi que l'accumulation des choses extraordinaires, car alors l'illusion ne serait plus possible. Vesptii n'est point ému de ce qu'il ne croit pas. De la brièveté. La brièveté dans la narration consiste, non à exprimer le fait en peu de mots, mais à rejeter tous les détails inutiles à l'intelligence du fait ou à l'intérêt du récit. On peut faire du même événement une narration courte en quatre pages, longue en quatre lignes. Cette seconde narration, en effet, sera longue, si elle contient des redites ou des circonstances inutiles : la première l. C'est-à-dire à raconter un fait fait mi, s'il est mal raconté ou ex« wai de manière à ce qu'il nous sem" posé d'une manière incomplète peut ikmraif eomme il l'est «a eSet : un .fwaltse invnaitemàlaiU,

' ISO PBÉGKFTBS. sera courte, si elle ne dit rien de trop, et si elle est ai-s tachante depuis le commencement jusqu'à la fin. Il importe de ne pas reprendre les événements de trop haut. Par exemple, si l'on a à raconter la bataille de Tolbiac, on ne débutera pas par la naissance de Glovis, ou par son mariage avec Glotilde, ou par un exposé des invasions antérieures des peuples germaniques dans la Gaule. A la vérité, il est très-souvent nécessaire, pour l'intelligence du récit, de rappeler en débutant des circonstances antérieures ; mais cet^ I sorte de préambule doit consister simplement en un i exposé rapide, sans qu'on insiste sur aucun trait, ni | qu'on remonte plus haut que la clarté ne l'exige. n importe également de finir à propos. Quand le fait principal, objet de la narration, est raconté, et que la curiosité de l'auditoire est satisfaite, on doit s'arrêter. U est permis néanmoins, quand le fait a eu des conséquences importantes, de les indiquer rapidement: ceci n'est point alors allonger la narration, c'est la compléter. Ainsi, après le récit de la bataille de Tolbiac, quelques phrases vives et brillantes sur la conversion des Francs et sur les destinées réservées à Im France chrétienne seront parfaitement à leur place. Dans le corps de la narration, on évitera les détails insignifiants, les réflexions inutiles, les redites ; on saura sous-entendre à propos ce qui n'est nécessaire ni à l'intérêt ni à la clarté du récit, et l'on ne se permettra pas de digressions, à moins qu'elles ne soient indispensables. Il y a digression^ quand on s'écarte du sujet qu'on traite pour en traiter un autre qui a quelques rapports avec le premier. C'est ainsi qu'on est quelquefois obligé d'interrompre

DE LA NARRATION. I. La suite du récit pour donner, soit sur quelques coutumes nationales, soit sur toute autre circonstance, des explications sans lesquelles le fait ne serait pas bien compris. Les digressions doivent être rares et courtes. De l'intérêt. La narration intéressante est celle qui captive jusqu'à la fin l'attention de l'auditeur. L'intérêt naît du fond même du récit; mais il ne se soutient que par le talent du narrateur, qui sait, suivant la nature du sujet, l'animer par la vivacité de l'esprit, ou par celle de la passion. Il est un art d'éveiller la curiosité, de la tenir en haleine, de ménager les incidents prévus et imprévus, et de préparer le dénouement. Cet art n'a pas de règles, il s'apprend par l'étude des bons écrivains. L'habile narrateur n'insiste que sur les détails qui peuvent toucher et plaire, et glisse rapidement sur les autres. Il jette de la variété dans son œuvre, en entremêlant au narré des faits de courtes descriptions, des discours peu étendus, des dialogues. Il ne présente pas plus d'une fois la même situation, et ne cherche pas, non plus, à exciter deux fois des émotions de même nature. Tantôt il laisse planer sur son récit une sorte de mystère ; tantôt, pour mieux piquer la curiosité, il soulève adroitement un coin du voile. Il ne cesse de dominer son sujet, mais avec tant d'art, qu'on dirait que c'est son sujet qui le domine et l'entraîne. De la forme de la narration. Quelquefois, au lieu de faire directement le récit, on le met dans la bouche d'un personnage qui est censé

The text on this page is estimated to be only 20.93% accurate

nous faire la confidence de ses impressions et de ses antécédents : tel est, dans Montesquieu, le récit de L'Hôpital. Quelquefois, au lieu de remonter à l'origine des faits on prend l'action à son milieu ou vers sa fin, et l'on fait connaître, par les discours des personnages, ce qui a précédé ; comme dans l'agréable narration de Fénelon intitulée Aventures d'Ariston. On appelle épisode un récit détaché d'un plus grand, 'Comme, dans Télémaque la mort d'Hercule. On appelle aussi épisodes les divers incidents du récit, comme • dans la bataille de Rocroy, par Bossuet, le sommeil de Condé, la marche de Beck, la mort du comte de Fontenoy, etc. On voit évidemment dans le récit Les réflexions dans un récit, ne doivent être ni prodiguées, ni exprimées longuement, ni communes et triviales. Mais, quand elles viennent à propos, et qu'elles ont quelque chose de neuf et de piquant, elles ont le double mérite d'instruire et de plaire. Telles sont presque toutes celles dont La Fontaine a semé ses poèmes, était prêtre 4e Florentin Il récita de Pomone encore*. Ces deux métiers sont mixtes ; mais je vois parmi Quelque sage et discret ami. les jardins parlent peu si ce n'est dans mon livre* I. Cette expression est si- 3. C'est-à-dire, il en avait : Il cultivait les fleurs, les arbres fruitiers.

The text on this page is estimated to be only 27.00% accurate

DU DIALOGUE 1S8 \$ 111. BU DIA&OOUE. SU J)IAi:.06TnB
SN GÉirÊSLJLL. — DES QUALITÉS inÉCESSAIBBS AU DIALOGUE.
— DU HOMOLOGUE. D« AlAlogoe «B géaéval. Le dialogue est un
entretien entre deux ou plusieurs personnes. On peut donner la forme d'un
dialogue à l'exposition des doctrines littéraires ou philosophiques : on
suppose, en ce cas, que les interlocuteurs s'éclairent mutuellement par la
discussion. Tels sont les dialogues de Fénelon sur l'éloquence. Le dialogue
est souvent employé dans la narration; il sert à faire connaître les pensées et
les sentiments des personnages. Quelques narrations sont presque .
entièrement composées de dialogues : par exemple, les fables de La
Fontaine, le Loup et l'Agneau, le Loup et le Chien, le Chêne et le Roseau»
Deux qualités sont nécessaires au dialogue dans la narration ; il doit être
naturel et rapide : Naturel^ c'est-à-dire que chaque personnage doit tenir un
langage convenable à sa situation et aux sentiments qui l'animent ; Rapide^
c'est-à-dire qu'il faut non-seulement éviter les divagations et les paroles
oiseuses, mais encore ne mettre en dialogue que ce qui est nécessaire pour
la clarté et pour l'intérêt, et faire du reste de la conversation un court
résumé. Ainsi, dans le Meunier de SansSouci, il y a un dialogue très
amusant entre le meunier et l'intendant mais la suite n'est pas dialoguée :
le roi mande le meunier.

154 PRÉCEPTES. Presse[^] fiaifè[^] cornet; ce fut peine inutile.

(Andhieux.) Ensuite le dialogue recommence. Pour donner plus de rapidité au dialogue, on supprime volontiers les mots il dit, il répondit, et autres semblables. Citons pour exemple le dialogue du meunier et de l'intendant : Des bâtiments royanx Tordinaire intendant Fit Tenir le meunier, et d'un ton important : K l\ nous faut ton moulin; que veux-tu qu'on t'en donne? — Rien du tout; car j'entends ne te vendre à personne. R vous favJt est fort bon : mon moulin est à ndoi. Tout aussi bien, au moins, que la Prusse est au roi. — Allons, ton dernier mot, bonhomme, et prends-y garde. — Faut-il vous parler clair? — Oui. — C'est que je le garde. Voilà mon dernier mot. »

(Andrisuz.) Dn monologue. Quand un personnage parle sans avoir d'auditeur et ne s'adresse qu'à lui-même, c'est ce qu'on appelle un monologue : tel est le discours de Perrette, dans la fable du Pot au lait : Il m'est, disait-elle, facile D'élever des poulets autour de ma maison : Le renard sera bien habile S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon. Le porc à s'engraisser coûtera peu de son ; U était, quand je l'eus, de grosseur raisonnable. Et qui m'empêchera de mettre en notre étable, Vu le prix dont il est, une vache et son veau, Que je verrai sauter au milieu du troupeau? (La FontainiO Quelquefois le monologue est tourné indirectement à la troisième personne : tel est le monologue du bûcheron, dans La Fontaine :

DES LETTRES. 12b Quel plaisir a-t-il en depuis qa*il est au monde f En est-il un plus pauvre eu la machine ronde? Des pièces de théâtre ne sont composées que d'une suite de dialogues, entrecoupés quelquefois, mais trèsrarement, de monologues. glV.IIBS BâOLBS PB I.*ABT ifpiSTOLÀIBE. — DBS DIVEB8B8 80BTES DB LETTRES. » DU SOIN ET DES PRÉCAUTIONS MiCBSSAIBBS DANS LA GOBBBSrOSDAXrCB. — des pétitions et DBS BAPPOBTS. Bè|^IM de Part éptetolaire. Une lettre est la transmission par écrit de nos pensées à une personne absente. L'art épistolairey c'est-à-dire l'art de composer les lettres, ne consiste guère que dans Tapplication des règles que nous avons exposées jusqu'à présent. Il est clair que celui qui, ayant appris l'art de la composition et du style, sait écrire convenablement, est parfaitement en état d'écrire une lettre, et n'a pas besoin à cet égard de leçons spéciales. Écrire une lettre, c'est exprimer ses idées, c'est raisonner, c'est raconter, c'est décrire, c'est discourir, c'est développer, c'est résumer : en un mot, la lettre îst une conversation avec une personne absente, conversation qui cependant doit être plus soignée que la conversation orale, parce que les paroles passent et que les écrits restent; et aussi parce que celui qui nous écoute saisit rapidement nos paroles au passage sans s'y arrêter, tandis que celui qui nous lit a tout le temps de les peser à loisir et de les revoir. Ce mot de conversation fait assez comprendre quelle

The text on this page is estimated to be only 23.19% accurate

La simplicité est la première qualité d'une lettre ; après la simplicité, c'est la simplicité et le naturel. Il faut (cela résulte de ce que nous venons de dire) écrire comme on parle mais dans certains cas, un peu mieux qu'on ne parle. Voilà, en deux mots, la loi du style épistolaire. Des deux sortes de lettres. On peut en général distinguer trois principales sortes de lettres : les lettres d'amitié, les lettres de politesse, les lettres d'affaires. Les premières sont celles où l'on expose son cœur à son père, à son ami, à son camarade, ou toute autre personne aimée. Le principal mérite de ces sortes de lettres est l'expression franche et sincère des sentiments qu'on éprouve : rien ne doit y sentir la contrainte. On peut multiplier les détails, parce qu'on sait qu'ils n'ennuieront pas les personnes à qui l'on s'adresse, et que même elles en sont avides ; un peu de négligence, loin d'être un défaut, est quelquefois un charme de plus : n'fait un peu, entraîne les bons amis, laissez trotter les plumes comme elles veulent ; la main a toujours la bride sur le cou. (Mme de Sévigné) La plaisanterie est permise ; et sûre d'être bien accueillie, pour peu qu'elle soit spirituelle. Ayez autant d'esprit que vous voudrez ou que vous pourrez dans une lettre où vous vous égayerez pour égayer vos amis. (Voltaire.) Les lettres de politesse sont soumises à des règles plus sévères. Les sujets en sont aussi variés que les incidents de la vie sociale. On demande ou l'on promet un service ; on remercie avec faveur ou avec indifférence ; on félicite, on encourage, on console ; on adresse des

The text on this page is estimated to be only 16.76% accurate

DES LBTTTRBB. UT conseîlit^

dMiBoommniid^ouâ^.des^iBpinehes même ; kCar un homme bien
élevèmet toiijGfurs de la politesse IInaque dans ses reproches et dans ses
plaintes. Ces 'scsites de lettres exigent plus de soin et d'art que le»
|rèédentes; mais ce soin doit toujours se concilier «rec le natucel, cet art
doit se cacher. Le ton de la lettre sera naturellement déterminé par le sujet
que lion traite, et il n'y a point à cet égard de préo3pte h donner. Seulement
on ne saurait trop recommander,. d'abord Texacte observation de toutes les
convenances, filen second lieu la précision, qui est comme une con*
▼ enanoë de plus. Car on ne doit pas abuser du temps «ide l'attention de
ceux.à qui.on éiait; S fai fait celle-cî plus longue que les autres, c'est que je
ifaf pasA'ie loisir de la ûûre pku courte; (Pascal.) Les lettres dPaffaire^^ soit
commerciales,, soit admii^ oistxativefi> soit de tout autre nature, ont un
caracto particulier. Elles doivent rouler exclusivement sur l'objet en
question,. et l'exposer avec toute la lucidité €^:tûiite la brièveté possibles*
Dans les occasions où ces dfi92x qualités ne peuvent.se trouver ensemble,,
on doit,. iBQs hésitation» sacrifier la. précision à la darté. Il Tant mieux
revenir deux ou trois fois sur la même cii>ttmstance,. et répéter souvent le
même mot, que de^ hisser le moindre nuage suc la pensée, la plus légère
ipivoquB dans les termes^ Dégager l'afTaïre des dé» ^8 inutiles^ choisir
ceux qni. sont, importants, et» ^>&&me nous vencai& dele dire,. les
exprimer avec un& ^ûnciaion qui oa nuise jamais àla clarté : tel est le
deloiv de celui qui édaùb une lettre d'aSaires. On doit Ittder copie iieitouteft
las letljra& d'a£Eaires et d'admiïûatration.

123 PBECSPTES. Dv 0oiB et des précautions nécesMalres d«M la
correspoitdaiee* Bien sentir qui Ton est et quelle est la personne à qui l'on
s'adresse, et réfléchir quelque temps aux objets sur lesquels on veut
s'entretenir avec elle, telh est la triple cçndition indispensable pour bien
parler, et, par conséquent, pour bien écrire. Ce n'est autre chose que la loi de
la convenance appliquée sous ces trois rapports au style épistolaire. Faut-il
improviser ce que Ton écrit, ou bien faut-il préparer d'avance sa lettre, et
même faire un brouillon, et ensuite transcrire ? Chacun, à cet égard, doit
consulter ses forces. Ceux qui n'ont pas une grande habitude dans Tart
d'écrire feront bien de jeter leurs idées sur le papier avant de commencer
leurs lettres; il est même très-convenable que les jeunes gens corrigent avec
soin ce premier travail et n'envoient que la copie, ce qui souvent est d'autant
plus nécessaire que, dans les lettres, l'usage ne permet guère ni les
surcharges ni les ratures. On pardonne à leur âge de laisser paraître un peu
d'art et de travail dans le gtyle ; ce défaut est toujours plus excusable que les
longueurs, les redites, l'obscurité et les vices de construction, auxquels la
précipitation les expose. Avant de signer sa lettre, il faut la relire avec soin,
et s'assurer qu'on n'a rien omis de ce qu'on voulait dire, et qu'on n'a laissé
rien d'équivoque dans ce qu'on a dit: car, dans la conversation, on peut se
reprandre et expliquer une pensée qu'on avait d'aborïï mal rendue ; mais,
dans la correspondance, cela n'est pas possible ; du moment où votre lettre
est partie, vous ne pouvez ni en combler les lacimes, ni donner
l'interprétation de ce qu'elle a d'obscur.

BBS LBTTEES. 1S9 Le plus parfait mod^e du style épistolaire est maïame de Sévlgné[^] Des pétitions et des rapports* 'Les lettres prennent le nom de pétition lorsqu'elles îontiennent une demande succincte adressée à Tautorité pour obtenir justice ou solliciter une faveur. La pétition diffère de la lettre en ce que la lettre doit toujours être envoyée clause et cachetée à la personne à qui elle s'adresse ; il n'en est pas de même de la pétition, parce qu'elle est destinée à passer sous les yeux de plusieurs personnes, qui y mettent une apostille ou y consignent quelque observation. La pétition doit exprimer avec netteté et avec énergie Tobjet de la demande et les motifs sur lesquels elle s'appuie : elle doit surtout être courte, afin que les perfiioimes à qui elle est adressée ou communiquée puissent la lire rapidement et Tembrasser, pour ainsi dire, d*un coup d'oeil. La lettre prend le nom de rapport lorsque celui qui l'écrit rend compte à une autorité supérieure, ou à iine assemblée, d'une mission dont il était chargé. Quelquefois le rapport est lu à haute voix par son auteur; plus souvent il est déposé sur le bureau de l'asBemhlée qui doit en prendre connaissance, ou envoyé sous forme de lettre. Observer les choses avec un soin scrupuleux, dans leurensembleetdans leurs détails, dans leurs causes et àaus leurs conséquences; être à Tégard des personnes équitable et impartial ; ne rien omettre d'important; ne ^- Voir, dans la deuxième partie, dirers ayis relatifs & la correspoos;^Vii concerne les formaUtés et le dance. I wèaional nsitéi dans les lettres, et i UÉTH, DE COMP. 9

The text on this page is estimated to be only 13.26% accurate

rien dire d'imtile : telle est» tous le iiçpart aunal, la tâche du rapporteur. Coordonner avec méthode les faits relatifs à rezamen ou à Tenquête, et= en exprimer les résultats avec une précision qui n'exclut pas L'élégauçât .telle est sa tâche sous le rapport littéraire. I

The text on this page is estimated to be only 22.43% accurate

DIT Biscotms. liai CHAPITRE SEPTIÈME. DU mSGOUHS. s
i^mr Diicoinui m oéhuak bt tm m nuiTim. IIJUIHWPHg m frfwlfatâl*. —
I» It^âbOOUSHCB SS DB X.A BHÉTOSSQUB. — DES PABUSS BU
DIBCOUSS. — DB l'EXOBDB. — DB LA PBOPOSITION BT DB LA
DIVISION. — DB LA GONXXBICATIONII ST SB ta. B^nnSATK». — PB
LA PfeOBiHiWff. ilm dlBcovn en généBaL Un discours est une allocution^
ordinairement préparée, quelquefois improvisée, qu'on adresse à un ou
plusieurs auditeurs dans Tin^ention de les persuader. Persuader ceux à qui
Ton s'adresse, c'est maîtriser leur cœur en édairaiU leur intelligence, de
manière à leur faire accueillir avec plaisir les vérités qu'on leur prouve.
L'auteur du discours s'appelle eratewr. La faculté qui doit dominer en lui est
Péloquence. Be t^lo«tiience et de la vkéioiiqiifl. L'éioquence est la faculté
d'agir sur les esprits et sur les cœurs par la puissance de. la parole; c'est
grâce à elle que Torateur persuade. Pour persuader, Torateur doit faire trois
choses : convaincre^ plaire et toucher. H parvient à convaincre par la force
de la démonstra1. àllocvdion, paioles suivies adressées & plviieniB
per tonnes, oa même à une seule.

18S PRÉCEPTES. tion; à plaire ^ par le charme du style* ; à toucher, par la chaleur du sentiment. Mais comme la vérité seule a droit à notre amour, c'est à elle seule que Torateur doit demander ce triple succès. Egaler, à Taide du talent de la parole, la conscience des auditeurs, ce n'est pas être éloquent, c'est faire un coupable abus des forces de l'intelligence. Des hommes qui profanent ainsi un des plus beaux dons que la Providence ait accordés à l'esprit humain ne sont point orateurs ; on les flétrit justement des noms de rhéteurs et de sophistes. « L'orateur, disaient les Romains, est l'honnête homme possédant le talent de la parole. — L'orateur, dit Fénelon, est celui qui ne fait usage de la parole que pour la pensée, et de la pensée que pour la vérité et la vertu. » L'ensemble des préceptes qui dirigent le talent de Torateur forme ce qu'on appelle la rhétorique ou l'art oratoire. Des parties du discours. La nature elle-même nous enseigne combien un discours doit avoir de parties : c'est elle qui nous apprend à ne pas entrer brusquement en matière, mais à préparer les esprits ; à exposer ensuite la chose dont il s'agit; puis à la prouver en faisant valoir nos raisons et en combattant celles de nos adversaires ; enfin à terminer par une conclusion convenable. Il suit de là qu'un discours peut avoir six parties : 1^{re} Exorde, qui prépare les esprits; 2^e et 3^e la proposition et la division qui exposent et partagent le sujet; 4^e et 5^e les preuves; 6^e la conclusion. Et aussi par les mœurs. Voir dit plus volontiers les preuves; » n le J^ 2. lieu de proposition, on dit l'exposition 2. Les mots de proposition et de division du sujet ou l'exposition du sujet. On confirmation sont aujourd'hui peu dit aussi plus volontiers le JJ»** usités. Au lieu de confirmation, on dit d'un discours que la division. *

DU DISCOURS, 183 4* et 5« la confirmation^ dans laquelle
 l'orateur développe ses preuves, et la réfutation^ dans laquelle il détruit les
 objections qu'on lui a faites ou qu'on peut lui faire; 6** la péroraison, qui
 conclut.' Quelques discours ont une partie de plus, la narration^ y dans
 laquelle on expose le fait qui est l'objet de la discussion; on la place après
 l'exorde ou après la proposition. De ces parties du discours, les plus
 importantes, les plus étendues, ou, pour mieux dire, celles qu'on peut appeler
 proprement le discours même, sont la confirmation et la réfutation,
 auxquelles les autres ne servent guère que de préparation et de conclusion.
 Très-souvent l'orateur s'abstient de faire une division : il développe les
 diverses parties de son sujet sans les avoir annoncées. Quelquefois le
 discours n'a pas même de proposition : la proposition est en effet inutile
 quand les auditeurs savent d'avance quel sujet l'orateur va traiter, et sous
 quel aspect il Tenvisage. De l'exorde. L'exorde est le début du discours; il a
 pour objet de rendre les auditeurs bienveillants, attentifs, confiants.
 L'exorde peut se représenter sous quatre caractères différents. Si l'on dit
 seulement quelques mots avant d'entrer en matière, c'est un exorde simple :
 tel est celui du discours du paysan du Danube au sénat romain. 1. Us
 appartiennent presque tous à la proposition ici n'a pas la signification
 judiciaire. L'exorde qu'on lui donne en gram3. Nous n'avons pas besoin de
 dire maire et en logique.

The text on this page is estimated to be only 15.73% accurate

Si l'on use d'un certain aert pour gagner ks QIEIlrade^ l'anditoire et les piépaarer à ce qu'on va dire, c^eBt^nifr exorde insinuant^ : tel est œltd de Deaèee défendant te roi Louis XYI devant la Convention. Si l'on fait une introduction élégante et noble au sujet qu'on va traiter, c'est un exorde sdermtd^ : tel est celui de Bossuet dans. Toiaison fiinàbref da la ssine d'Angleterre. Si l'orateur, animé de quelque itasâcui vipç^.se hfte de la taàre édater, et delà conunoniqner à ses audi«teurs, c'est un exorde v^^èount* : c'est ainsi que débute Biron, dans son dâec»u»àB0nri.IV,.pour l'engagera ne pas se retirer en Angleterre. Les Gircenstanceacrii un i^orde de ce gence serait (aonysna2)lement placé sont rares. L'exorde doit être propre au sujet» (^ei^à-dire teUef» OMfnt lié au reste du dkcouzs, qu'x)n ne puisse Ifen détadier, ni le Mre servir à un autse; le ton doit > soi: éûiemodieste, leetylesoigiié^irétaidaepoqpnsticnmèa à celle du discours. On conçoit, par exemple, qu'un long exorde en tête d'une courte harangue serait.. «nssi ridicule qu'une grande porte qui servirait d'entrée à une maisonnette. La proposition est une exposition simple, dair» ^at ^écîseidu stjettfuerisn. naL.tcaitec Nùuê cit^onfi celle du^secmûn de MassiUoniSur les exemples des grands .: Les exemples des princes et des grands roulent sur cette altema'L- Oa farinfiniiei\$io.n. exorde pompmmi «e Ktaâ^vmaPmiiâtmé, S. Mot pea utHë ; ea dit MMi 9:^fti"êm"ttbrvpf9y9vc^'bimtfm,

The text on this page is estimated to be only 21.58% accurate

DU BISf^OtTltS. 1«S tii»4iéfilibl« : item flanaitnt ie pecdre oq se sauver tout seols. Ordinairement la pmposition est exprimée avec beaucoup de brièveté. Dans un plaidoyer, elle expose le point Btigieux; iians un sermon et dans un discours académique*, elle énonce la vérité qui doit être développée ; dans un discours politique, elle pose nettement la question qui sera débattue. Dans des cas assez rares, la proposition est étendue ,et développée : c'est lorsque Pûbjet de la discussion n*est point parfaitement dêtermiaé, et que Forateur veut et doit avant tput fixer convenablement Tétat de la question. Oûelquefois, en exposant le sujet, on le partage, (fest-à-dire qu'on fait connaître d'avance les parties > dont se composera la confirmation : c'est ce qu'on, nonmie la division. Nous citerons celle du discours de Hassillon sur ^humanité des graiids : Bi ne sont grands que poor les matte» hemmest ei fii iie iottoent ^f6iiUU«nefn de leur frandevr ^a'aiHvit fvt^Ug la rendent i^tile aux autres hommes; c^est-à-dire, Thumanité envers les peuples est pour les grands le devoir le plus sacré : première partie; PhnmaiBaaibè envers les peuples «st fosage la plaa âélicienx de la gran<te i ssQoode jpartia '• Quelquefois aussi on subfvisé ces parties : ainsi Massillon, dans la preûifère partie de ce discours, après avoir démontré en général que ITiumanité est le pienûer devoir des grands, explique que ce devoir les oblige à trois choses, qui sont Taffiabilité, la protection ^ les largesses, .et traite auccessivement ce gui a rapport à chacun de ces trois points. I^^Qif S»a 1» whm. 4e m» a^ets. défel^vAe dsM hk^^màèr^eA dfnt S- Gela ligniAi iiGettêr!rérili>ieia Uwumi» pMetiA.deto«QiiiAr»»tûNi.

IM PRÉCSPTES. Le plus ordinairement, Torateur n[^]établit pas de di-. vision marquée : il se contente d'enchaîner ses raisonnements dans Tordre qu'il croit le plus capable de faire impression sur les esprits. Les règles de la division* sont qu'elle soit entière, distincte, naturelle, et, s'il est possible, progressive. Entière, c'est-à-dire que les membres qui la composent embrassent toute l'étendue du sujet. On. violerait cette règle, indiquée par le bon sens, si, par exemple, en faisant l'éloge de Charlemagne, on le divisait en deux parties, l'une relative à ses exploits militaires, l'autre à ses vertus privées. En effet, oublier de le considérer comme législateur et comme administrateur, ce serait omettre ses plus beaux titres de gloire. Distincte, c'est-à-dire qu'un membre ne rentre point dans l'autre et ne le rende pas inutile en tout ou en partie; défaut dans lequel on tomberait, par exemple, si l'on annonçait que l'on considérera Charlemagne comme conquérant, comme roi et comme capitaine. La troisième partie rentrerait évidemment dans la première. Natu/relle, c'est-à-dire qu'elle n'ait rien de forcé, et qu'elle naisse des nécessités du sujet. Ainsi ce serait diviser d'une manière naturelle Téloge de Charlemagne que de prouver qu[^]il a été grand, premièrement dans la guerre, secondement dans la paix. Enfin, s'il est possible, progressive, c'est-à-dire que l'intérêt des développements des diverses parties aille en croissant. C'est ce qu'on peut remarquer dans le discours de MassiUon sur l'humanité des grands, la 1. La division n*est autre chose pourquoi elle a dans le discours QS0 que.le plan de la conflnuation ; Toili Téritable importance.

DU DISCOURS. La seconde partie est susceptible de développements plus intéressants et plus pathétiques que la première. De 1^{re} est l'assertion et de la réfutation. La confirmation consiste dans l'ensemble des raisonnements et des développements propres à prouver ce que l'orateur a avancé dans l'exposition de son sujet. La réfutation consiste à détruire les objections que l'on fait ou que l'on peut faire à l'orateur. Nous avons parlé avec détail de l'art de prouver et de réfuter, dans le chapitre consacré au raisonnement. La confirmation et la réfutation réunies sont, comme nous l'avons dit, le discours presque entier. Quelquefois on place l'une de ces deux parties après l'autre ; assez souvent on ne les sépare pas, et, à mesure qu'on fait valoir ses preuves, on combat les allégations et les raisonnements de ses adversaires. Dans l'éloge d'un homme célèbre, la confirmation embrasse le récit des faits et prend quelquefois une forme narrative. Le choix des preuves est important. L'orateur n'admettra pas indifféremment toutes celles qui s'offrent à lui : il rejettera les mauvaises et même les douteuses. Quand on s'appuie sur des raisons hasardées, on fait croire qu'on n'en a pas de véritablement bonnes à alléguer, et tout ce qu'on dit devient suspect. « Lorsque je choisis mes preuves, dit Cicéron, je ne les compte pas, je les pèse. » Dans une espèce de plaidoyer dont l'objet est de prouver que la comédie est supérieure à la tragédie, un auteur, entre autres raisons, donne celle-ci : « On ne dit pas, dans une ville : les tragédiens, mais, les comédiens sont arrivés ; on ne dit pas : allons à la tragédie ; mais^ allons à la comédie. »

110 PRÉC1EPTB8. la mort a de terrible pour le méchant, tout ce
 qa*élla a de consolant pour le juste, termine ainsi : Mes frères, les
 réflexions sont ici inutiles. Telle est la fia de cens qui ont vécu dans la
 crainte du Seigneur. Telle est la un déplorable de ceux qui l'ont oublié
 jusqu'à cette dernière heure. Si vous vivei dans le péché, vous mourrez dans
 les regrets inutiles du pécheur, Et votre mort sera une mort éternelle. Si vous
 vivez dans la jostice, vous mourrez dans la paix et dans la confiance du
 juste, et voira mort ne sera qu'un passage à la bienheureuse éternité. La
 péroration achèvera de toucher les coBwrs en les échauffant par le
 sentiment : l'orateur doit alors déployer toutes les ressources de l'éloquence
 pour émouvoir ceux qui Técoutent. Saint Vincent de Paul, après un
 admirable discours adressé à des femmes pie|uses, pour les engager à fonder
 un hôpital pour les enfants abandonnés qu'elles avaient fait recueillir dans
 les rues^ termine par cette péroration touchante : Or, sus^ mesdames, la
 compassion et la charité vous ont iail adopter ces petites créatures pour vos
 enfants. Vous avez été leun mères selon la grâce, depuis que leurs mères
 selon la nature les ont abandonnées. Voyez maintenant si vous voulez aussi
 les aban* donner pour toujous. Cessez à présent d'être leurs mères pour d^
 venir leurs juges : leur vie et leur mort sont entre vos mains. Je m*en vais
 prendre les voix et les suffrages. Il est temps de prononcer leur arrêt et de
 savoir si vous ne voulez plus avoir de niiséricorde pour eux. Les voilà
 devant vous. Ils vivront, si vous continuez d'en prendre un soin charitable;
 et, je vous le déclare devant Dieu, ils seront tous morts demain, si vous les
 délaissez K ■ Le plus beau modèle de péroration pathétique est celle de
 Toraison funèbre de Gondé, par Bossuet. Ce mot de péroration ne
 s'applique guère au morl. Vieille expression: 06 diicoun fut tel,
 qu'immédiatement aprèi •a été prononcé en 1648. l'hôpital des Enfants-
 Trouvés à S. I/effet produit par ce discours Paris fut fondé et doté
 richementi

DU DISCOURS. 141 œau qui termine le discours que lorsqu'il est animé et pathétique : lorsqu'il est tout à fait simple et que l'ébquence ne s'y fait pas sentir, il prend le nom plus ^odeste de concliision ou de récapitulation. § 11. BES MffimUl X» mS VASSIOVS OMAtùOLEM. fm HÈUBS OBATOIBBS. — DBS mESSÉàUCEB OSATOIBES. — DIB FBISCAUTIONS ORATOIRES. — DES PASSIONS OILiTOIBES. — DB l'emploi du PATHIÉTIQUB. De* nœnrs oratoires. Nous avons dit que l'orateur doit plaire à ses auditeurs, s'il veut les persuader ; il lui importe donc de leur inspirer, par la manière dont on s'exprime, de l'estime et de la bienveillance pour son caractère. En effet, le caractère d'un homme se révèle naturellement par son langage. Par exemple, quand Théodose, après avoir pardonné à ses ennemis vaincus, s'écriait : « Que ne puis-je aussi ressusciter les morts ! » il manifestait une magnanimité qui transporte tous les cœurs. Quand Galigula disait dans un accès de rage : « Je voudrais que le peuple entier n'eût qu'une seule tête, pour tout abattre d'un seul coup ! » il manifestait une barbarie qui fait frémir. On comprend par là combien il est important que l'orateur, par la manière dont il s'exprime, fasse concevoir à ses auditeurs une opinion favorable de son caractère et de ses sentiments. Les qualités dont l'orateur doit se montrer doué pour obtenir cet avantage, sont ce qu'on appelle en

The text on this page is estimated to be only 20.35% accurate

■ « tiétarigue les ^ubutv orataires; ou appelle mosun rMfac, son camctère véntaMe. Mais si les noUes senfixoents que l'orateur tail éd» ter ne sont pas aincèjces, si ms mœurs oratoû!» m sont pas la ûdèle expression de ses mœurs réelles, ja< mais il ne parviendra à se faire écouter favorablement des hommes de bien ; disons mieux, jamais il ne sera orateur : Gar>«c'«itaIeill&cMfqw ûaoilfélûqieQde. » Une réputation d'honnête homme, quand elle esl méritée, produit totQours sm* les auditeurs une impression fovorable, et les dispose à se laisser persuader. Deux qualités aident merveilleusement Torateur i obtenir ce résultat si pr^ieta*:'«et'fcux qualités sont la mpdetfie et la prtuknce. Uiautaussi qu'il sache iasprer à ses auditeurs de Testime pour la sincérité de 4GS «v^nvotionâ et de la oonfiance dans ses lumières, ainsi que dans sonj&èle et som dévouement pour eux. JX dûuneia^ au contraire, de lui-même une idée désavantageuse, et il déplaira, 5'il parait compter sur SOS propres talents^ s'il parle beaucoup de sa pr(\$re peirsonne, s'il prend xm ton d'autorité et de suffisance, ji'il.ne sait i^oint ménager ceux à qui il s'adresse, s'il traite durement et impoliment ses adversaires. C'est surtout à l'orateur que s'adressent quelques-uns des préceptes, que nous venons de donner ; mais c' àttous les écrivains que l'on doit dire» avec Boileau: Qt» votre âme' et vos rnsMint peinte» daot. yo& Qxm9ge^ NVifijcent jamais de ygos que de nobles images ! Racine nous offre un admirable exemple de menais oiaitaires dans le disoours que Burrhus adresse à Jiâron pour le détOQiziër duimaartre.dafintannicuA.

The text on this page is estimated to be only 21.19% accurate

DT7 DISDOUBS* la Barriras ne dit pas au jeune prince : < Fdi pourvoi;» raffectionla plus tendre et la plus* dé vouée; croyealoei,. oar je suis sincère, et généreux : c'est la vérité, la Tarta> le patriotisme qui vous padeat par ma boudtô. Mais toutes ces qualités sont dans son oœur ; ellefl èdatent dans son discours, et entraînent la volonté de celui qui Técoute. La prudence est une des qualités les plus nécessaires irorateur ; elle lui apprend à observer soigneusement toutes les bienséances^^ et à avoir quelquefois recours à cet artifice innocent qu'on appelle précautions oratoires. Observer les convenances oratoires, c'est avoir égard diûs ce qu'on dît à ce qu'exigent les diverses circonstances, les temps, les lieux, les personnes. Ken n'est plus nécessaii^ dans la composition d'un discours, comme dans la conduite de la vie, que le sentiment des convenances. Le même ton ne convient pas à un vieillard et à un jeune homme , à un personnage illustre et à un citoyen obscur ; on ne parié pas à un conseil peu nomlwcix comme à la foule ; sur les- graaids intérêts de l ûtat, comme sur les affaires (Ttme importance mé^ diocre ; dans les églises comme detvant les tribunaux ; dans des temps d'effervescence comme dans un temps <î^e ; à Paris comme à Londie». Des prêeaatl«ii0 oratoire». Ou appelle précautiom oraurim certailus ménage** flients que l'orateur doit prendre pour ne point blesser rw^^ ^convenances. Nous avons déjà parlé de la conrenanoe du style ^h iT, 8 s.

144 PEÉCEPTES. ceux à qui il s'adresse, ou pour les préparer à ce qu'il va leur dire. • Un messenger vient annoncer à Phèdre, dans la tragédie de ce nom, la mort de son mari : avant de lui faire connaître le fatal événement, il l'y prépare en peu de mots : Je voudrais vo%ts cacher une triste nouvelle^ Madame ; mais il faut que je vous la révèli : La mort tous a ravi votre invincible époux. (Racinb.) L'euphémisme, dont nous avons parlé, a quelque analogie avec les précautions oratoires. ^ Des passioiui oratoires* Le triomphe de l'orateur ne sera complet que s'il sait maîtriser les cœurs de ceux qui Técoutent, et leur inspirer les sentiments dont il est lui-même inspiré. C'est là sa plus difficile et sa plus belle tâche. Il excitera l'admiration en faveur du héros dont il fait l'éloge ; l'intérêt et même l'enthousiasme en faveur de la cause politique, ou judiciaire, ou morale qu'il soutient ; l'indignation, le mépris, l'horreur contre celle qu'il combat ; il fera naître en faveur de ses clients la bienveillance ou la pitié. Ces sentiments, qui de l'âme de l'orateur passent dans celle de ses auditeurs, se nomment passions orùr toires ; leur emploi s'appelle pathétique. On dit d'un passage oratoire qu'il est pathétique^, lorsqu'il émeut vivement les cœurs, surtout lorquill provoque l'attendrissement, et que cet attendrissement va jusqu'aux larmes. 1. Ce mot est tantôt substantif, tantôt adjectif.

The text on this page is estimated to be only 29.29% accurate

r DU DISCOURS. X45 C'est à l'aide de la sensibilité secondée par Pima* gination et réglée par la prudence/ que Torateur obtient ces beaux résultats. tBm Feaiplot dv pathétique. Éclairé par la prudence, Torateur ne fera appel aux passions oratoires que dans les sujets où elles' sont convenablement placées. n ne se jettera pas dans le pathétique brusquement et sans préparation ; maisll y amènera insensiblement les cœurs : car il risquerait d'être ridicule si, avant d'avoir échauffé son auditoire, il paraissait lui*même tout en feu. U n'insistera pas longtemps sur le pathétique : car les vives émotions fatiguent lorsqu'elles sont trop prolongées ; il saura s'arrêter à propos ; il évitera toute exagération ; il sera toujours simple et naturel. Si les sentiments qu'il veut inspirer à ses auditeurs sont contraires à ceux dont ils sont présentement aniniés, il ne les heurtera pas de front ; mais il paraîtra ïabord entrer dans leur pensée, et les conduira insensiblement à son but. Ainsi, Ulysse, pour vaincre la résistance d'Âgamemnon, qui se refuse à laisser immoler sa fille Iphigénie, paraît d'abord partager ses sentiments: Je suis père, seigneur, et iaible comme un autre : Mon cœur se met sans peine à la place du vôtre; Et frémissant du coup qui vous fait soupirer, Loin de blâmer vos pleurs, je suis près de pleurer. (Racimi.) Dans d'autres cas Forateur indigné attaque vivel* Voir ce qui eoncenie U sensibilité et riinagination, chap. ir, %h, KETH. PB COMP. tO

The text on this page is estimated to be only 14.09% accurate

146 TKtCEfinS» ment Iwmaxrmjses passions dont il vent triompher ; rtst ainsi que Barrtms, apprenant de Néron leprojt l qu'il a formé contre la vie de Brftannicns, fait éclafer aussitôt toute son indignation : Non, quoi que vous disiez, cet horrible dessein .Ne ÛA jamm^mp^mr^ ooqçu' éaoâ iMHre aeiiu (Bacinx.) Les discours de Lally-Tollendal, pour obtenir Ja lè» hahUttatiop de la mémoire de son ptee^ o&ent de beaux exemples de pathétique: csatoiiie ; cai en taaxam aussi d'admiraMes modèles dans paresqod: toiis teàBOir mons âfti UJasôUon» DIS DITEB8XB SOBTE0 DB DISCODBS. — DB L^^LOQTJBNCB JUDldJÉlSI* — DB £*ilÀ»QIIElfGB POUTIQBB^ — IW I^Éa9VMtim ÊâiOMÉM* ^ Uni dtrenies sortes de OtMoue. Les s^ets sur lesquele taleat oratoire peuts'eieiv oer, quelque nombreux qu'ils soient, peuvent se. thr duire à un petit nombre de genres* Nous ne parkroius que des quatre genres les plus importants, qui soit l'éloquence judiciaire, politique, religieuse et acadé^ mique. L'éloquence judiciaire^ ou Téloquence du harreaUt embrasse toutes les affaires qui se traitent devant le\$ tribunaux. L'éloquence politique^ ou l'éloquence de la tribune, en genre délibératif, a ponr objet la discussion desiS' térêts publics et des projets de loi. L'éloquence r\$Hgi\$us\$f ou l'éloquence (k la chairef

The text on this page is estimated to be only 23.82% accurate

cra réloqaen^e sacféey comprend les âivers discours qui sont prononcés dans les églises. ËWoquenoe académique comprend les éloges[^] les harangoes prononcés dans les cérèmoBîeB publiques, et les discours dans lesquels tm traite une qnestion de fittfirattire on de morale. De l'éloquence Jadlelalre. Dans toutes las câvses judiciaires le débat est contiadictoire : ce que l'un des orateurs affirme, l'autre le nie ; l'un accuse[^] Tautre défend ; l'un demande » •l'autre refiise. L'objet de l'éloquence judiciaire est le juste, c'està-dire que l'avocat doit prouver, s'il est possible[^] que la justice est de son côté. En ce sens, oq appelle [^]t[^]te 09 qui est conforme à la loi du pays. U y a, dans toute affaire de ce genre, deux questions à discuter : celle de drait et celle de fait. La question de droit a un caractère général, et exaloiie les choses dans leurs rapports avec les lois. « Telle «i .telle servitude est-elle légale î — Telle ou telle action est-elle du nombre de celles que la loi punit ? » La question de fait s'applique à la chose même qui a occasionné le procès, et examine si elle est ce qu'elle [^]. « Ce domaine est-il ou n'est-il pas sujet à la servittide dont on parle ? — L'accusé a-t-il fait ou n'a-t-il pas fait l'action dont il s'agit ? — L'a-t-il faite avec discernement, avec intention, avec préméditation ? » Quelquefois les deux adversaires sont d'accord siu* Ift question de droit et ne discutent que la question de '[^]t. Quand le fait est constant et admis des deux côtés, ne traitent que la question de droit. îly a une infinité de causes dont le fait est pimple,

148 PRÉCSPTE8: et le droit vulgairement connu : Téléquence ne s'en mêle pas et les livre à la logique. On g^ut citer commie des modèles dans le genre judiciaire les mémoires ^ de Pellisson en faveur de Fouquet, ceux de Beaumarchais, les discours de d^Aguesseau, et beaucoup de plaidoyers prononcés devant 1er tribunaux français par des avocats plus ou moins cé> lèbres. Hé I*^o4«enc0 politique. L'éloquence politique a pour but de faire prendre à un peuple, à ceux qui le représentent ou à ceux qui le gouvernement, une résolution quelconque, de déterminer la volonté publique pour le dessein qu'on lui propose, ou de la déto\imer de celui qu'elle a pris. L'objet de l'éloquence politique est l'équitable, l'honorable et l'utile. On entend par équitable ce qui est conforme à la loi naturelle ; par honorable, ce qui peut contribuer à la gloire du pays ; par utile^ ce qui importe à ses intérêts. . C'est donc au nom de l'équité, ou de la gloire nationale, ou de l'intérêt public, que doit parler l'orateur qui monte à la tribune. L'éloquence politique a pour principal théâtre les grandes assemblées délibérantes, telles que sont, en Angleterre, la Chambre des communes et la Chambre des lords, et en France le Sénat et le Corps législatif. On ne peut parler d'éloquence politique sans rappeler que Démosthène chez les Grecs, Cicéron chez les Romains, en ont laissé les plus beaux modèles. La France aussi a eu dans ce genre d'illustres orateurs : Mirabeau, entre autres, sera toujours cité pour 1. Le mot mémoire iignifle ici une sorte de plaidoyer ôefit ou imprimé.

BtJ DISCOURS. . 149 sa véhémence, Royer-<]loillard pour
 élévation de sa pensée, Martignac pour le charme de sa parole. De
 Péloqueaee sacrée. L'orateur sacré n'est pas un homme qui s'adresse à
 d'autres hommes, c'est l'interprète de Dieu ; c'est au nom de la religion elle-
 même qu'il s'assied dans la chaire de vérité. Son éloquence ne doit donc
 avoir rien de profane. Il doit se nourrir de la substance des livres saints, et
 répandre dans ses discours les images et les sentiments qu'il aura puisés à
 cette source divine. Ce qui doit surtout caractériser l'éloquence religieuse,
 c'est l'onction, c'est-à-dire cette chaleur et cette effusion de sentiment qui
 naissent de la charité et qui produisent la persuasion. Les discours
 prononcés dans la chaire sacrée sont appelés sermons. On appelle oraison
 funèbre l'éloge d'une personne élevée en dignité, prononcé dans l'église peu
 de temps après sa mort. Depuis plus d'un demi-siècle, l'usage des oraisons
 funèbres a presque entièrement cessé. Bossuet est le plus grand des orateurs
 sacrés ; ensuite viennent Bourdaloue et Massillon, également admirables, le
 premier par la force irrésistible de ses raisonnements, le second par son
 onction et par le charme de son style. De l'éloquence académique..
 L'orateur, dans le genre académique, a pour but de plaire à son auditoire ou
 à ses lecteurs, en parant des charmes de l'éloquence une doctrine pure ou
 des sentiments vrais. Soit donc qu'il fasse l'éloge d'un homme célèbre,

The text on this page is estimated to be only 12.72% accurate

(50 Boit qu'il traite une question de littérature ou de philosophie, soit qu'il contribue par l'élégance de sa manière à l'éclat de quelque solennité, la vérité doit toujours être l'âme de son discours. On peut citer comme modèles dans le genre académique l'éloge de Marc-Aurèle par Thomas le dia-cone de Buffon sur le style et le discours prononcé par Fontenelle lorsque l'épée de Frédéric II, roi de Prusse fut déposée par ordre de l'empereur Napoléon Ier, dans la chapelle des Invalides à Paris. j

The text on this page is estimated to be only 8.45% accurate

âîPIN»I€E ■«i*i«W«*< TtO TXBS FBASTÇJLBI IÊS
<iÊS^È&Àl^ B« DU TlBt AKAXJRDBOr XH PABTIC13UBB. -^ BS'L^
nnR »t'»V X'%ilBieR. — <DB» -nBM ■ftSCITUBS BT T^IONINB. -*
StB.L^JftX^XUB. — SBS DIFHZQOSQUiS. ihi T«ni fhrwi^Sftto en
ji^néral et ta twm aleMmtabi en partienller. Oh appelle Ter9 imef Bnite de
motir arrangée selon <3ertaines règles qui ont pour but fe Tpbôsir de
l'^jreffleî c'est ce qu'on nommeâussi quelquefois langage mesuré. Les vers
français sont syllàbiqûies, c^eft-à-dire -gu'ils «ont composés d'uniioaire
déterminé de syllabes. Douze syllabes îbrmeiît tin versateanmârm. Le
versalexandrin atDéoeesairexDântyaprèfiLsLflûième syllabe, un repos que
le sens doit autmiaer. Le vers se trouve ainsi coupé en deuxf arties'ègades
qu'on nomme Mfnistich&. .1, t. a 4 & ^ .1 t a 4 »> ft Ni For ni la gruiâeic
— ne jmhib ronâent lieureai*... . '^Dk FdimtifiLr)>

The text on this page is estimated to be only 14.28% accurate

159 APPSNOICB. Ifl t4 S f It S4SC En Taio, tout fien d^Dal sang — que tous déshonores» 1 ts*it 1. 1 t «i< Yons dormes à l'iibri — de cei nomi rérérés.... 11 est un henreox choix — de mots harmonieux; lit. 4 s • lit 4f« Fayes des manvair sons — le concours odienx (B01X.BÂU.) IHi l^B mmH et «0 l'éllatoa. L'e muet final * s'élide (c'est-à-dire ne compte pas) toutes les fois que le mot suivant, dans le même vers, commence par une voyelle* ou par une h muette. 11 1416 111416 Sans ces<« en écriyaiil -> Taiies ^ws <teefoip. <B0IUBAV.) 11 S4lt il 84f« Bépands sur mes écrits — ta foro9 et ta clarté.*.. lis 4St 111456 Furieutf elle approeft« — avec un coutelas. (VOLTAIBS.) I s S4S6 14 S. 4 86 Une humble obscurité — t'assure un calftie heureux. Quand V\$ final muet ne s'élide pas*, on le compte comme une syllabe : 1 SS466 118466 Tout vous est aquilon,^ -* tout me semble zéphlr. (La Fontainb.) II t486 1S8486 Ce que Ton conçoit bien — s^énonce clairement.... 11» 4 56 118456 Le mal qu'on dit d'autrui — ne produit que du mal...» 11 845 6 118 4^86 lÂches, où fuyes-vous? — quelle peur vous abat?... 11848 6 1184 86 Sur l'ennemi commun • — ils fondent en courroux. (BOILKAV.) 1. Final, «'est-à-dire qui se troaye si Te muet est suItI de la marque da à la fin A*vA mot. Âucane autre pluriel 9 ou nt. Toyelle finale ne s'élide. 8. C'eat-à-dire quand il n'est pas 8. Nous n'ayons pas besoin de suiri d'un mot qai commence ou par dire que l'élision ne peut avoir lieu une voyelle ou par une h muette.

The text on this page is estimated to be only 18.13% accurate

DE LA YBIItSnriCATION. U» Néanmoins Te muet ne peut se trouver à la sixième* syllabe du vers alexandrin*. Il peut, conformément à la règle de Télision, se trouver après cette sixième syllabe, pourvu que la première du deuxième hémistiche commence par une voyelle : 1184 8 « Itt 486 Que le début soit simple — et n[^]ait rien d[^]affecté.... 1884 86 188 486 Le théâtre, fertile ~ en censeurs pointilleux, 18 8«86 198 488 Chez noaSy pour se produire, — est un champ périlleux. (BOILEATT.) Hé* Tem miuieiillBS et féminins. L'e muet ne peut former la douzième syllabe* du vers alexandrin*; mais, après la douzième syllabe, on peut en ajouter une treizième formée par un e. muet. Les vers qui ont cet e muet à la fin se nomment, féminins (ceux qui, comme tous ceux que nous avons QLTès jusqu'à présent, n'ont pas cette syllabe supplémentaires, se nomment mas(n[^]2im). Voici des vers féminins : 18 8 4 8 6 Je chaate ce héros — qui régna sur la France 18 8 4 8 8 Et par 'droit de conquête — et par droit de naissance.... (Voltaire.) 1 8 8 4 8 6 Asses d[^]autres sans moi, ^ d*un style moins timide, 1 8 8 4 8 6 Suivront aux champs de Mars •— ton courage rapiiie. (BOILSAU.) !• Kl à la quatrième dans les yen 3. Ni la dixième du ters d» dix, ^^xsyUaibei. la huitième du yers de huit, 1* 8. Ainsi les yers suiyyants seraient sixième du yers de six, etc. ^\ 4. Ainsi les yers suiyyaats seraient iL * * • ^88486 faux: j^^^ex^ ce temple,dan« ce jour solennel. ll8 46618 848 teinn n? * ' A *,.*' *. SouB le» murs de Paris le* deux rois l'âTMi"•«on nos usages, invoquer TEteroel. cnU UsîiLm t ' . î.. ' ',*.*? 188 48618848 •«Bonttlns valncpiiretK miUe peuple» di- jauMiis, au grand Jamais, elle ne me qaiU«. yen.

The text on this page is estimated to be only 9.66% accurate

1- t. a. 4 » • Sons les mon de Paris — les deux rois s'^avancèreiit,
1 s r • f Rome 8*«ii alarma, — les Espagnols tremblèrent,... mi Boament la
éoeorAe *-« aimAlé amftxrnaem 1 f t « s • Bis les nndheim do peopte -^
etles'furteB deS'prinesii (yOX.TAIBX.> Quand un mot est terminé]^ toute
autre voyelle «qu'un e muet, on ne peut le faipe suivre dans le même vers
d'un -mot commençant par une 'voyeHè queiconquô ou une h muette : ce
choc de deux voyelles, l'une finals, Tautre initiale, est ce qu'on appelle
Àîâtu^ . L'hiatus^est lies WTeBes nasales smtieoiuBidl^éescommerïfell^
mattt point'4'!hîailu9,' OM ']'^iivqii6* iè» fraspîiésj Liv i^cre suivauts
soirrexaccs^ I^ «DBM fait ia ftMte^ et.nonffMi réchafagd.
ÎJb'ctMffddtrtftiortiii^Jtfiissrleygttfewts. (BOILEAU.) Quand deux
.voyelles se suivent dans le môme loot, a n'y a pas dlôatus": • Un docteoEl
diiat<-tB^ittUBLB&de vaiu^sM)éfte! (BOILSJLV.) Soâyeiit'd*aX,
r«flKnft«t te hatêema jnao^oaÀent. (DEULI.E.) 1 1 S 4I« Oliand
TOiis.]ne.luiïffie«i j^ ne m*ej>lalndrais pas* (Racinx.) tJtrandtnnnot se
tôrmine pax une voyelle suivie d'w t; Alnii les yers suiTanti leraient fonz t
01A« b Dfett vu coor par, mis m Jn' lâontUte. Athèoe k U Pititf ^rljr«a «in
autel. .

The text on this page is estimated to be only 11.65% accurate

ï DE LA IOBUIÏCATIOK. 1» jtnntt 06 mot jadpoiii<entrea: dans
k corps da vexê^, i moins de s*iéilider^ et L'hiatus qoi résulte de cette
^lisÛHL est permis^ Toos preties poor fMi mifr arâwr d« vimer.*^ fin peëte
s*4gatf« Mi miUt kiTmtioBB. (BoiuiAn.) Yoa&-même ii*a!lez pas de
contré» en contrée. (Racinx.) Par conséquent^ lorsiiuB ces mêmes mots ont
la marque du pluriel, ils *Be pectTsut se trcniT^ dans les ^ers, si ce n^est à
la fin des "vers féminins : J'entende déjà firémlr les deux mers étonniley ^e
Yûr le«rt fletii mus. mi yied des Vypkoéês^ • • Sans ce chef redouté i>ieat6t
ils se rallient. On considère les pluriels : ils aimaient ils aimeroiênr, <îomme
si Te n'y était pas, et ces mots peuvent terminer les vers masculins*'^.
fkwnçwB^ Aagtatt, Lmacakm^'qm i* fi»few rassembler AiaiHariiMf, -
GomèimmitMgÛÊififÊàmUt mùmBeimt ensemUe. La
conjunctiQB.«>.A8.]patâtre placée devant une iwyelle*. On estxonvenu dé
ne poiiit considérer comme hiatus la double affirmation oui oui, non plus
que hé oui. I]ne des plus grandes diffilcoites tle la versîflci^lâen française,
pour les commençants, consiste à savoir ^and deux ou trois voyelles qui se
isniivent dantiA LLes ?ert raiyaaU allaient donc 8. Ne pM confondre ayeo :
ils ef_ S. Il n'y a d'exception que pour mmiûBÊOi, elte nmuê mm W-
«cebMmUfiifae de Raoiaa 4^ -famcnx ivéetrt iû .beaux, oa- Je juli itag et
«nu

The text on this page is estimated to be only 23.15% accurate

156 APPENDICE; même mot forment une diphthongue, et ne doi[^]nt, par conséquent, compter que pour une syllabe, ou quand elles doivent former deux syllabes distinctes. Ainsi il y a deux syllabes dans Tadjectif pi\$uic; il n'y en a qu'une dans le substantif jnei, dans mieux ^ eto.; plier forme deux syllabes, pied n'en fait qu'une : 1 s s 4 f e Tout 60 irait bien mieux 1 i s 4 8 « Si Ton se goaTernait par ses ordres pieupD. (MOLliRS.) 198 488 1884 86 Des folles passions dous écouttoi» la yoix. On trouvera à la fin de ce chapitre un article supplémentaire, dans lequel toutes les difficultés relatives à cet objet sont résolues . \$ II. DB Uk WLXMM. t>W LA. BIMB BK GÉSÉtLAXt. — DB LA RIHB SOUS LB BAFPOBT DE l'OB* THOGBAFHB. ->» DB LA BIMB BOUS LB BAPPOBT DBB €Of«0S* HABCEB. — DES BIMtfi BldsO» B¥ SUMBAITXB. — DB LA ISfSGCBSr 0IOK DBB BUIBB. Hé la rin&e ei8 général. On appelle rime la consonnance finale de deux vers ; la rime est considérée comme essentielle aux vers français. Deux mots riment ensemble lorsque le son (ou voyelle) qui les termine est le même : loi rime avec roi; anneau avec bateau; destin avec vin. Si après la voyelle se trouvent des consonnes qui se prononcent, il faut, pour qu'il y ait rime, que ces consonnes soient les mêmes : César et char; neuf, et veuf. De la rime ceve le rapport de l'ortlio|rraphe« Si a[^]rès la voyelle (ou après la voyelle et les consonnes qui se prononcent) se trouvent des consonnes

The text on this page is estimated to be only 29.90% accurate

DS LA VBB8IFIGATI0K. Ul qui ne se prononcent pas, il suffit que ces consonnes soient de même nature; il est inutile pour la rime ga'eUes soient les mêmes : je con; em rime avec les hmcs, les agrémentiis et le temps; repos- rime aussi bien avec Simmattx et hàUaux qu'avec héros; art rime avec hasard ; les ^rts avec les hasarcto; les projets avec jamais et avec faix. Mais un bateau ne rimerait ni avec les châteaiio;, ni avec les animaux, ni avec un héros; bannt, bandit, taillis, ne riment point ensemble; si les deux premiers mots étaient au pluriel, tous trois rimeraient. He la rime sois le rapport des confouiamées. Le son é ne suffit pas pour la rime, il faut que la consonne qui le précède soit la même : ainsi aimé rime avec charmé; désirer avec adorer, etc. : aimé, désiré; aimés, désirés; aioier, désirer, ne riment pas ensemble; cependant La Fontaine s'est assez souvent affranchi de cette règle. Toutes les rimes qui terminent les vers masculins, c'est-à-dire qui ne finissent pas par des e muets, s'appellent rimes masculines. Les rimes féminines sont celles qui terminent les vers féminins , et qui par conséquent finissent par un e muet. Pour que les rimes féminines soient exactes, il faut ; que les avant-dernières syllabes* forment une rime suffisante : ainsi aimante rime avec désolante; mais aimée ne rime pas avec désolée, aimées avec désolées : aiwée rime avec charmée. I ' Des rimes riches et svfflMiiitef

- On dit que la rime est suffisante lorsqu'elle est formée V Celles qui précèdent la dernière syllabe renferment l'^masi*

The text on this page is estimated to be only 18.66% accurate

« des sans et articulations » exigées » par règle : telles sont toutes les rimées que nous avons jusqu'à présent dans ce paragraphe. On dit que la rime est riche lorsque elle est formée de sons ou d'articulations. La règle n'exige : désirer rime suffisamment avec venir; richement avec mourir, plus richement, avec paraître, plus richement avec; * Gore avec renvoyer; mélancoliquement suffisamment avec vie, richement avec Italie, plus richement avec Melpomène, plus richement encore avec oncaHe. Les composés du même mot ne riment pas ensemble non plus (jue le simple avec le composé : venir ^ revenir, survenir; dire, redire, contredire. On peut faire rimer ami et amant. ' Deux homonymes peuvent rimer ensemble, quand l'orthographe ne s'y oppose point : € Où portez-vous mes pas? 9 rimera bien avec « Ne vous éloignez pas, » De la sénéssologie des itaies. Les rimes masculines et les rimes féminines doivent se suivre alternativement : Surtout quand *ea yos écrits la laogae réyérée 1 ^ Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée :) ' ' En vain vous me frappez d'un son mélodieux, i Si le terme est impropre ou le tour vicieux : j ***' Mon esprit tt*admet point un pompeux barbarisme, j . Ni d'un vers ampoulé Torquilleux solécisme. (' ' Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin j Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain. | ^" ^ (BoiLKkUO On commence une pièce de vers par une rime masculine ou féminine, indifféremment. Quand les vers qui riment ensemble sont toujours placés l'un à la suite de l'autre, comme dans l'exemple

The text on this page is estimated to be only 19.51% accurate

DE LA tVnunnVATION. 31» précédent, on dît que les^ rimes sont plates^, fiuand les vers masculins et féminins sont entselaoés, comme lans les deux exemples suivants;, on dit gue les rimes lont cretséts : Elle m*a prodign^é sa tendresse et se» noins : Son zèle dans mes maux m*a fait troaver des charmet; Elle les partageait, elle essayait mes lartnM; Son aoMHv utqrtif ftf^mma iws taMww<. Viens, ô mon digne sang I viens mon guide ûdèle, Qœ ion père altendii te. presse sur son camr / Paisse du ciel un jour la justice êterB02/0 A ma reconnaissance égaler ton h&iBhêwrl (Gdilulbd.) Quelquefois les lignes sont redoublées; c'est lorsque plus de deUz vers offrent la même consonnance finale : Gieux, écoutez ma voix; terre, prête VoTêill9 : Ne dis plus, ô Jacob, que ton Çieigneur somm^âl^f Pécheurs, disparaissez Ue Seigneur se réveiZZe. \$ uu hbs Diinnuu» so&tbs hb inauï, us unim màLAMam BT SB» ueBvcnu. vosT^ms. 0B8 VBBS DE DIX 8TLLABBS. -* DES YEBS DE HUIT SYLLABES ET AIF-DESSOUS. — DBS VBBS liBU^, DBS SIIUICVSvBT SiBS STBOPHEft. — DE l'enjambement. — 9BS UCENGIBS FOIÉTIQUBfl. Du Ters de dix vyllabes. Les vers français ne peuvent avoir plus de douza syllabes : ils peuvent en avoir moins. n n'y a point de vers de onze syllabes ; très-peu, pour mieux dire ; point de vers de neuf. Le vers do dix syllabes se compose de deux hémistiches inégaux, le premier de (juatre syllabes, le second de six : 1. Ce mot est pea u»ité ; il yaucrait mievtdiTe rimet tuMu,

The text on this page is estimated to be only 17.00% accurate

IfiO APPENDIGE. Toat mon bonhear — est de suivre vos pas» li
»4 iit«it De vous servir, -r de recaeliir vos larmes : ltS4 lft4lf Qa'on si beau
sort — pour mon cœur a de charmes! 111* 1SI4S< C'est mon seul bien : —
ah! ne m'en privez pas 1 (GCILLAU.) Ha Yen de]i«It syllalMfl 6t Mip4<
Les vers de huit S7lla])es et au-dessous^ne sont pcônt partagés en
hémistidies : Vers de huit syllabes. m i SS4i6TS Quels traits me présentent
vos fiistei^ ltt4I < 7 8 Impitoyables conquérants? 1 t84 1678 Des VŒUX
outrés, des projets vasteSf 18 848 678 Des rois yaincus par des tyrans. (J. B.
Roussiitr.) Vers de sept syllabes. 1 t s 4 8 6 7 Venez, troupe meurtrière ; 1 s
8 4 8 6 7 La nuit, qui, dans sa carrière^ 18 8 4 6 6 7 Fuit à pas précipités, 1
8 8 4 8 6 7 Va bientôt laisser éclore 18 8 4 8 6 7 De votre dernière aurore 1
18 4 8 6 7 Les foudroyantes clartés. (7. B. B0VSSIAB>> Vers de six
syllabes. 18 8 4 8 6] A soi-même odieux. j

The text on this page is estimated to be only 19.83% accurate

DE LA VERSIFICATION. 161 118 4 5 6 Le sot de tout s'irrite; 1
9 8 4 8 6 En tous lieux il s'évite, 18 8 4 8 6 Et se trouve^ en tous lieux. Vers
de cinq syllabes. 18 8 4 Dans ces prés fleuris 1 9 8 Jb 5 Qu'arrose la Seine,
19 8 4 6 Cherchez qui vous mène, 1 9 8 4 8 Mes chères brebis. (M"«
DsSHOUUâBBi. Ce n'est que très-rarement qu'on trouve dans les poètes
des vers au-dessous de cinq syllabes : Même il m'est arrivé quelquefois de
manger 19 8 Le berger. (La Fontaimi.) 19 8 4 6 L'on voit des commis Mis
19 8 4 Gomme des princes^ 19 8 4 8 Et qui sont venus 1 Nus , 19 8 4 De
leurs provinces. . (Panabd., Cest promettre beaucoup; mais qu'en sort-il
sonrent? 1 9 pu vent. (La Fontaimi.) 1. Se trouve ZtitHiilMe, ne peut pas
venir à bont de se quitter.

16S APPENDICE. Dm Tem atèléa» des BCaiiees et des eteopies.
 On dît qu'une pièce de poésie est en vers miles, quand les vers de
 différentes mesures s'y succèdent sans autre règle que le caprice de l'auteur;
 telles sont les fables de La Fontaine. Quand Tarrangement des rimes et des
 vers de différentes mesures revient régulièrement de la même manière, on
 dit que ces vers forment des stances ou strophes. Voici le modèle des divers
 genres de stances ou strophes dont les poètes français ont faitleplusd'usage:
 L*homme ea sa propre force a mis sa confianoe Ivre de sa grandeur et de
 son opulence, L*éclat de sa fortune enfle sa vanité. Mais, ô moment
 terrible! 6 jour épouvantable, Oû la mort saisira ce fortuné coupable. Tout
 chargé des liens de son iniquité! (T. B, Rovsseàu.) Peuples, dont la douleur
 aux larmes obstinée De ce prince chéri déplore le trépas, Approchez, et
 voyez quelle est la destinée Des grandeurs d'ici-bas. Gomme un terrent
 fougueux qui, du haut des montagnes Précipitant ses eaux, roule dans les
 campagnj^s Arbres, rochers, troupeaux, par son cours emportés; Ainsi de
 Godefroi les légions guerrières Forcèrent les barrières Que rAsia.o|y^osait à
 leurs bras indomptés. Que ne puis-je franchir cette noble barrière Mais, peu
 propre aux efforts d* une longue carrière,' Je vai&jusqu'oùjepuis; Et,
 semblable à Tabeille en nos jardins éclore.

r DE LA VERSIFICATION. 16» De différentes fleurs j'assemble
 et je compose Le miel que je prodais. (J. B. RouftiAu.) Je trouvais le
 bonheur dans cette vie obscure, Et, du monde oubliés, Tous mes jours
 s'écoulaient, comme cette onde pure Qui s*enfuit à mes pieds. Près de se
 voir réduire en poudre, Ds défendent leurs bords enflammés et sanglants.
 Voyez-les défier et la vague et la foudre Sous des mâts rompus et brûlants.
 (LSBEDH.) n combla du chaos les abîmes funèbres, Il affermit la terre, il
 chassa les ténèbres. I^ eaux couvraient au loin les rochers et les moats :
 Mais, au son de sa voix, les ondes se troublèrent Et soudain s'écoulèrent
 Dans leurs gouffres profonds. (PoMnaNni.) I46 bornes quMI leur a
 prescrites Sauront toujours les resserrer; Son doigt a tracé les limites Où
 leur fureur doit expirer. La mer, dans l'excès de sa rage« Se roule en vain
 sur le rivage, Qu'elle épouvante de son bruit. Un grain de sable la divise;
 L'onde approche, le flot se brise, Reconnaît son mailre, et s'eniuit. Rois,
 fuyez la calomnie ; Ses criminels attentats ^ plus paisibles États Troublent
 i'heureuse harmonie. (W (BàCXICB.) Ta plains mes jours troublés par tant
 d* Mes jours Affreux d'ombres environnés *•

104 • (APPENDICE. Va, le malheur m'a mis au rang des sages,
 Et la raison suit les infortunés. (Ck)LâiDSÀar.) Murmure autour de ma
 nacelle, Douce mer, dont les flots chéris. Ainsi qu'une amante Ûdèle,
 Jettent une plainte éternelle Sur ces poétiques débris. (Lahaetinb.) Où sont
 ces fila de la Terre, Dont les fières légions Devaient allumer la guerre Au
 sein de nos régions? La nuit les vit rassemblées. Le jour les voit écoulées.
 Comme ces faibles ruisseaux Qui, gonflés par quelque orage, Viennent
 inonder la plage Qui doit engloutir leurs eaux. (J. B. EOUSIBAV.) De
 renJaULbeflient. On dit qu'il y a enjambement lorsque le sens commencé
 dans un vers s'arrête brusquement sur les premières syllabes du vers
 suivant. L' enjambement n'est permis que dans quelques cas très-rares, où il
 produit une beauté, comme dans l'exemple suivant : Soudain un mont
 liquide, élevé dans les airs. Retombe : un noir limon bouillonne au fond des
 mers. (Dbulle.) L*enjambement est permis lorsqu'il est habilement
 dissimulé, comme dans ces vers de Racine : Je répondrai, madame, avec la
 liberté tfun soldat, qui sait mal farder la vérité.

DE LA VERSIFICATION. 1» Des licences poétiques. On appelle licences poétiques quelques dérogations aux règles ordinaires de la langue, dérogations interdites dans la prose et autorisées dans les vers. Ces licences poétiques sont très-peu nombreuses. On peut en vers supprimer le final de vers; on peut, dans des cas très-rare (et même cela ne se fait plus), supprimer le vers final : Quitte ces bois et redevien, Au lieu de loup, homme de bien. (La Fontaine.) On peut écrire j'oublirai, il paraît, afin que ces mots puissent entrer dans les vers. On emploie quelques mots inusités en prose, comme penser pour pensée. L'Anglais mélancolique à son ciel chargé d'ombres Doit des gazons plus frais et des sentiers plus sombres. (Deuillk.) La seule licence poétique importante consiste dans l'inversion. Les inversions* sont permises dans les vers français ; mais, pour qu'elles ne produisent pas l'obscurité, l'usage n'autorise que le déplacement des portions de phrases régies par des prépositions ; toute autre inversion est interdite, à moins qu'elle ne soit aussi admise dans la prose : ^ Que les temps sont changés ! Sitôt que de ce jour La trompette sacrée annonçait le retour^ Du temple, orné partout de festons magnifiques, Le peuple saint en foule inondait les portiques; Et tous, devant Vautel avec ordre introduits, De leurs champs dans leurs mains portant les nouveaux fruits^ M Dieu de l'univers consacraient ces prémices. (Bacine.) 1. Voir page 19. ^

Ifi6 APPENDICE. L'usage permet, en v^ts, de parler à la seconde personne du singulier aux personnes à qui on s'adresse, quelque élevé que soit leur rang : Seignelay^ c^est en vain qii*an ridicule auteur, Prêt à porter ton nom de TÈbre jusqu'au Gange, Croit te prendre aux filets d'une sotte louange. Grand Toi\ om» de yaincre, ou je cesse d'écrire. (BoiliSAU.) -

ADDITION AU CHAPITRE PREMIER. Nous avons dit qu'une des principales dfflcultés de la versification française est de savoir quand deux voyelles qui se suivent dans le même mot doivent compter pour deux syllabes, ou n'en forment qu'une seule. Nous réunissons ici dans un tableau très-court toutes *les règles relatives à cette difficulté. » Nous séparons les voyelles toutes les fois qu'elles forment deux syllabes ; nous les laissons réunies lorsqu'elles forment diphthongue, c'est-à-dire lorsqu'elles se prononcent d'une seule émission de voix et ne comptent dans les vers que comme une seule syllabe. Ainsi au n^ 8 du tableau, Ton voit que oe compte pour une seule syllabe dans poêle, et pour deux syllabes dans po-ête. Pour trouver la solution d'une difficulté, il sufSt de chercher les voyelles dans le petit vocabulaire en lettres majuscules placé ci-contre, à gauche des explications. 1. Un des ministres de Louis XIV. 3. Louis XIV.

The text on this page is estimated to be only 17.05% accurate

DE LA VBBSÏFICATION. 161 VOYELLES. 1» 1ER, OUER, UER, UIRE 2» IONS, IEZ. STLLABBS FINALES DES VERBES. i-r.... oij-er.... u-er.... uire (exceiité bru-tre). Je ri-ais, etc. Nous aimto«s, vous tâmies ; que nous aimions, que vous aime* ; nous aimerton*, vous aimeTtee (excepté quand ces voyelles sont précédées de deux consonnes, dont l'une est un 2 ou an ?, tous vondrt-ex, nons semAUTRES SYLLABES. 3» 1A, TAF, fAN, JENS(i-a, i-aî, etc., excepté dans diable, ûiantve, lANT, 1ENP,IAU.< l»ard, diacre, fiacre, viande, bréviaire, piaffer (on dit biais et bi-ais). ié, excepté dans les syllabes finales, quand ces voyelles sont précédées de deux consonnes, 4» IÉ, IEI, 1ER, 1ÈRE. 7 dont Tune est l ou r, comme ouvri-cr, j)eupli-er : excepté aussi pi-^té,soci-été,inqui-«t, inqui-étude, essenti-d, gri-cf (on dit hier et hi-cr). ien, excepté dans U'-cn, aéri-en, et les adjectifs < de profession et de pays, comme hisiori-en, j chirurgi-en. Oo]£U Ji-eu, excepté dans lieu, milic«. Dieu, adieu, I p»eu, épieu, essieu, cieux, ^ieta, mieux. »■ 50 IEN. 7M0, ION 8» 0£ 9» OUA, OUE, OUEEN, GUETTÉ, OUEUX. 10o OUI !!<» OIN, OUIN..... 12«UA,DE,UET,UEUR. 13» UI 1-0 ; i-on. poUe, moelle ; po-ete, po-ème, po-rfsie, po-^tique. ou-a, etc.; excepté fouet, foue«er, ouais. ou-i, excepté l'affirmative ou*, oin, ouio, u-a, etc.; excepté écuelle. ui, excepté flu-ide, ru-fne, ru-iner, ru-ineux, suicide, superflu-ité. ^imipe 4€ ce tableau. On n'a qu'à clierciier dans ce tableau les réunions de voyelle» relativement auxquelles on éprouve de l'embarras; par exemple, Tadjectif fier et le verbe se fier. On voit par le n» 1 que le verbe a deux «yllabés, et par le n» 4 que Tadjectif n'en a qu'une. 1. Prononcé iofi, comme dans pa- .2. Prononcé comme dans chiéti-ence. *•«*•

168 APPENDICE. CHAPITRE DEUXIÈME. DES DIVERS
 GENRES DE LITTÉRATURE. S 1. DES UTTERAINTS
 OBFLN OUU. SV BBS OWM AOBI DES DIVBB8BS ŒUYBBS
 LITTIEBAIBBB. — DB8 OUYKAGEI D*â.OQUENCB, d'HISTOIRE BT
 DE PHILOSOPHIE. Des diTenes œnTres littéraires. Les œuvres littéraires
 se divisent en deux grandes classes, que distingue la forme extérieure; en
 effet, ou le langage se déploie librement sans être assujéti à une forme
 rigoureuse, ou il est soumis à certaines lois liythmiques que nous venons de
 faire connaître; les ouvrages sont donc en prose ou en vers. L'emploi delà
 prose ou des vers n'est pas arbitraire; les œuvres dans lesquelles
 l'Imagination et la passion dominant appellent naturellement la versification
 : la prose convient mieux à celles qui sont le produit du savoir et du
 raisonnement; cependant cette règle n'est pas d'une rigueur absolue. La
 prose et la poésie admettent des genres divers. Chaque genre embrasse des
 ouvrages de nature identique ou analogue. Des onvrai^eti d'éloquence^
 dlilitolre etdeplillosopble. A la prose appartiennent trois grandes divisions :
 Véloqvsncef l'histoire, et la philosophie.

DES DIVERS GENRES DE LITTÉRATURE. 109 Nous avons déjà reconnu quatre genres d'éloquence[^], déterminés par la nature du sujet que l'on traite : l'éloquence de la tribune, du barreau, de la chaire et l'éloquence académique. L'histoire est le récit fidèle des événements ; l'histoire de la vie d'un homme s'appelle biographie[^]. L'histoire est universelle, si elle embrasse, soit dans toute la durée des temps, soit dans une période limitée, l'ensemble des faits dont la terre a été le théâtre ; générale, si elle comprend la vie continue et complète d'un peuple ; particulière, si elle s'attache à un seul côté des faits, ou à une période limitée de l'existence d'une nation ; philosophique, si elle cherche la raison humaine ou la providentielle de l'enchaînement des événements*. Les mémoires[^] sont moins des histoires que des matériaux historiques ; c'est le récit des faits auxquels l'auteur s'est trouvé mêlé comme acteur ou comme témoin. Les ouvrages philosophiques forment une des principales branches de la littérature chez tous les peuples. La philosophie proprement dite, la politique[®], la morale*, en sont les principales branches ; les sciences naturelles, traitées avec élévation et avec chaleur, forment aussi une branche de la littérature*[®]. Ajoutons, pour ne rien omettre, aux ouvrages en prose, le genre épistolaire^{^^^} et le roman[^] tableau de l'humanité. Voir, chap. VII § 3, p. 131. 6. Mémoires du cardinal de Retz. 2. Vie de Henri IV, par Péréfixe ; 7. Malebranche, Recherche de la vérité de l'âme*, par Fléchier ; vérité ; Descartes, Discours sur la méthode des hommes célèbres de la Grèce méthode ; Fénelon, Traité de l'existence de Dieu, écrites en grec par Platon, traduites en français par 8. Montesquieu, Esprit des lois. Traduit. 9. Caractères de La Bruyère ; 10. Histoire des révolutions romaines - Essais de morale, par Nicole. *Méthode, par Vertot. 10. Buffon, Histoire naturelle ; 4. Siècle de Louis XIV par Voltaire - Bernardin de Saint-Pierre, Études philosophiques - de la nature, Discours de Bossuet sur l'histoire 11. Lettres de Mme de Sévigné universelle.

The text on this page is estimated to be only 28.21% accurate

170 APPENDICE. mœurs mêlé au récit d'une action feinte, ou même de quelques faits historiques. S 11. DE LA FOEFIBES CtEMBMAM^ STVBUL POESIB VAmMATIVE BV PAKT1CUI.IEB.. DB LA FOF SIE EN OÉN^BAL. — DB L^rOPEB OU POÊUB ÉPIQUB. -^ DU FOÊME HÉBOÎ-COHIQnE. — DE I^WTLLK OU POBSOB PABTOBiXB. — DB LA FABLB. — DU OOKTB. De la poésie en g^énéral . Les ouvrages en vers se divisent en trois grandes classes : le récit, le drame et la poésie de sentiment ou de précepte. A la poésie narrative appartiennent l'épopée et le poème héroï-comique, auxquels on peut joindre la fable, l'idylle et le conte ; au drame appartiennent la tragédie et la comédie, auxquelles on peut joindre le drame lyrique et le drame proprement dit; à la troisième classe appartiennent l'ode, l'élégie, la satire, l'épître, le poème didactique et les poésies légères. De l'épopée on poème éplqne*. L'épopée est le récit poétique d'une action mémorable. L'action doit être une, grande, intéressante; les caractères doivent être vraisemblables et toujours fidèles à eux-mêmes; tous doivent se faire valoir mutuellement, et le caractère principal doit dominer tous les autres. On regarde le merveilleux comme nécessaire au 1. Chez les Grecs. Ylîade e% VO- moftis ; en anglais, le Paradv dujsée d'Homère; chez les Latins, perdu^ de Milton ; en allemand, » l'Enéide de Virgile; en italien, la Jlife»*»a(ie, deKlop8tock;enfranç»»» Jérusalem délivréCt du Tasse; en la ife»r«a(2e, de voltaire, portugais, les LusiculeSf de Ca

DES DIVERS GENRES DE LITTÉRATURE 171 poème épique :
 l'intervention des agents surnaturels, les communications continues du
 ciel et de la terre donnent en effet à l'épopée un caractère de grandeur et
 d'inspiration* Le style de l'épopée doit répondre à la grandeur du sujet; la
 majesté, la chaleur, la hardiesse, l'élégance continue en sont les qualités
 principales. Les actions particulières, habilement rattachées à l'action
 principale, se nomment épisodes. L'épopée n'admet rien qui soit médiocre :
 partout il doit se trouver la vérité et la chaleur dans les sentiments, la
 vivacité dans les récits, la magnificence dans les descriptions, la vigueur du
 coloris dans les tableaux, l'éloquence dans les discours. Du poème héroï-
 comique** Le poème héroï-comique est comme une parodie de l'épopée :
 on y célèbre d'un ton épique des faits sans importance et des personnages
 vulgaires. C'est un badinage ingénieux qui provoque le rire par des
 contrastes piquants et par des rapprochements inattendus. De l'idylle on
 poésie pastorale'. l'idylle ou églogue, autrement appelée poésie pastorale ou
 bucolique, est un petit poème ordinairement en action, quelquefois en
 dialogue, dont les personnages sont des bergers. Elle offre une peinture
 embellie des beautés champêtres, destinée à inspirer l'amour de la nature et
 des champs. De la fable* ^ fable ou apologue est un récit allégorique qui
 conclut. • Boileau, le Livre III. La Fontaine, incomparable J; Ke« de
 Gessner, trad. de l'allemand supérieur & tous les autres ^v? -^^ prose ; Galatie
 et Estelle fabulistes. ** l'arian, en prose mêlée de vers.

The text on this page is estimated to be only 27.22% accurate

X» APPSHBICS. tient une vérité facile à saisir sous le voile qui la
couvre. Les personnages de ce petit poème sont presque toujours des
animaux ou même des plantes, que l'églogue suppose doués de la pensée et de la
parole* Dm comtes Le conte est un récit très-court, dont le ton est
ordinairement simple et le sujet léger. S. I. U. B. S. liA VOBSUS
DBAMATiginB. DU DBÂMB BBT GÉMESIX. — DB LA TRAGÉDIE.
— DB laÂ. OQMâHli — DES DEAHBS DE SBOOND OBDSB. Dm
drame en gémeli Le drame est la reproduction directe d'une action feinte
ou réelle, à l'aide de personnages agissant et parlant selon la vérité ou la
vraisemblance. Cette action est-elle grande, héroïque, terrible, touchante, le
drame prend le nom de tragédie ; est-elle gaie, plaisante, il s'appelle
comédie. De la trsLgèAie\ La première loi de la tragédie, c'est le
pathétique*, qui naît d'un intérêt vif et soutenu, auquel se mêlent des
sentiments parmi lesquels la terreur et la pitié dominent : cet intérêt résulte
de la vie de l'homme aux prises avec l'adversité ou avec les passions.
Comme cet intérêt ne saurait exister sans illusion, ni l'illusion sans la
vraisemblance, il est nécessaire qu« 1. Andrieu, le Meunier de Sans- S.
Corneille, Racine, Voltaire. Souei^ la Promenade de Finelon. 3* Voir p. 144
et suiv.

DES DIVERS GENRES DE LITTÉRATURE. 173 la tragédie obéisse à la loi des trois unités* : unité d'action : tout doit se rapporter à un même fait; unité de temps : l'action ne doit pas durer plus que le temps de la représentation, que l'on est convenu de considérer comme pouvant embrasser un jour; unité de lieu : tout doit se passer dans le même endroit, en sorte que la scène ne change jamais. On appelle fable le développement de l'action tragique; l'exposition fait connaître le sujet; le nœud se forme des incidents qui s'opposent à l'accomplissement de l'action ; le dénouement résout les difficultés de l'intrigue par une issue favorable, ou le plus souvent par une catastrophe. L'exposition doit être claire ; le nœud doit se compliquer toujours de plus en plus ; le dénouement, même le plus inattendu, doit toujours être préparé. L'action tragique s'accomplit ordinairement en cinq actes. On exige dans les caractères la vérité, la variété, la couleur locale; dans le style, la dignité et le naturel* Hé la comédie'. La comédie a pour but d'instruire en amusant, par le tableau des vices et des travers de l'homme présentés sous un aspect ridicule. On distingue la comédie de mœurs et la comédie d'intrigue. La comédie de mœurs se propose de peindre ou l'un des travers généraux de l'humanité, ou un côté spécial des mœurs publiques, La comédie d'intrigue 1- C'est là la règle de ce qu'on 3. Molière, aussi supérieur à son temps ? ^^ tragédie classique. Les deux genres que la Fontaine dans le théâtre espagnol, anglais et allemand. Les deux ne s'obéissent point à la loi des 4. Le Misanthrope, l'Avare, les «OM unités. Femmes savantes, le Tartuffe, le 3. Athalie, de Racine, est le chef-d'œuvre de la scène française. 5. L'Etourdi, de Molière.

174 APPENDICB subordonne la peinture des mœurs à Taction, dont elle complique et embrouille le nœud. La comédie de mœurs a ordinairement cinq actes; dans la comédie d'intrigue, ce nombre est souvant ré« duit à trois, et quelquefois & un seul. Lorsque la comédie ne se propose que d'exciter le rire, elle prend le nom de /arce' ; lorsqu'elle trayestit on sujet sérieux, on rappelle parodie. Des drame» de seeoiid ordre*» On appelle vulgairement opéro? une tragédie dont tous les vers sont chantés avec accompagnement d'orchestre. Les représentations de ce genre ont beaucoup de pompe et d'éclat ; la raison et la vraie poésie 'y sont presque toujours sacrifiées à la musique et au plaisir des yeux. On appelle opéras-comiques des comédies mêlées de chants : si ces chants ne sont que des couplets appropriés à des airs déjà connus, la pièce s'appelle vaudeville. On a quelquefois donné le nom de drame à des pièces de théâtre sérieuses et attendrissantes, qui reproduisent des événements de la vie commune. On les appelle aussi tragédies bourgeoises. Ce que Ton appelle mélodrame est une sorte de drame pendant la représentation duquel l'orchestre se fiiit entendre de temps en temps, pour igouter & l'intérôt d'une situation. *"■•* lard.

The text on this page is estimated to be only 23.77% accurate

DES DIVERS GENRES DE LITTÉRATURE. 171 IT. BB I*A
JPOBSUS DIS • BÎTIMBIVT OU »B niBCEPTE. BT PB LA. POBSIB
UÎBBBp. DE l'ode ou poésie LTRIQUUB. — DE L'ÉLÉGUÏ, — DE LA
SATIBS. — I>E l'ÉPITRE. — DE LA POÉSIE DIDACTIQUE. ET
DESCRIPTIVE. — * OB LA POÏSiE LÉGÈRE ET FDGITIYE. De rode on
poésie Ijrique • Uode est un poème d'une courte étendue, dans lequel Vûme
fortement émue exprime ses sentiments par de vives images et par des élans
passionnés. Ordinairement, elle est divisée en strophes^. Dans Tode, la
pensée poétique, libre de tout frein, n'est pas asservie à une marche
régulière et s'élance par bonds impétueux. On peut distinguer plusieurs
sortes d'odes : ^sacrée, pindarique, morale, anacréontique. L'ode, portée au
plus baut point d'exaltation et affranchie de la contrainte des strophes, prend
le nom de dithyrambe. La chanson peut se rattacher à l'ode ; c'est une suite
de couplets destinés à être chantés, dans un genre ordinairement léger et
amusant; la romtmce exprimé le plus souvent des sentiments tendres ou
tristes. De téléflie • Vélégie est un poème de peu d'étendue, consacré
ordinairement à l'expression de* la douleur et de la plainte, quelquefois à
celle des passions. La mélancolie en est le ton habituel; alternativement
tendre et passionnée, l'élégie doit toujours être I. Odès de J. B. Bo««s«ftu :
Mé^ mortalité de TAIBe (c'est le seul qui dilations poétiques de Lamartine.
existe dans notre langue J. t. Voir» relativement aux stro- 4. Elégie de La
Fontaine sur la phes, paire 1 62. Dîtgrâce de Fovquet; Millevoye, la 3.
Dithyrambe de DeUlle sur VZw- Chv^e des fevdlles, V Anniversaire,

176 APPENDICE naturelle, et la poésie, dans ces sortes de compositions, ne doit jamais parler que le langage du cœur. De la satire, La satire attaque directement les vices et les travers des hommes, ainsi que les mauvais ouvrages et les faux jugements ; elle est personnelle ou générale : personnelle si elle attaque et nomme les coupables; générale si elle ne s'en prend qu'aux vices et aux travers de la société, sans signaler personne en particulier. De l'épître. l'épître n'est autre chose qu'une lettre en vers, et peut par conséquent traiter une grande variété de sujets; on en distingue deux sortes: l'épître philosophique et l'épître familière. L'épître philosophique présente, sous une forme poétique, d'utiles enseignements; l'épître familière est une causerie libre et agréable. A ce genre peuvent se rapporter les discours en vers. De la poésie didactique et descriptive • La poésie didactique donne des préceptes sur un art ou explique une science : son but est d'inspirer le goût de cet art ou de cette science en montrant quelquesuns de ses résultats embellis par les charmes de la poésie. L'aridité et la monotonie des préceptes doivent disparaître sous les grâces du langage. Le poème descriptif consiste dans une suite de tableaux qui se rapportent à un même sujet. 1. Boileau, Gilbert. *l'art de la poésie*, de Boileau; les *Jardins*, V. 1. Boileau. Delille. ». Boileau, *Discours au roi*. 5. Delille, *l'art de la poésie* » *l'art de la poésie*, lai 2 Vw 1 4. Géorgiques, de Virgile, trad, en vers de la nature* Ters français par Delille : *Art poétique*»

The text on this page is estimated to be only 29.61% accurate

DES DIVERS GENRES DE LITTÉRATURE. m Oe U poésie
légère et taillonnée. Vipigramme exprime avec concision une pensée piquante
; le madrigai, tombé en désuétude depuis longtemps, exprime avec grâce
une pensée agréable; l'inscription fait connaître avec brièveté et avec
élégance la destination d'un monument ou d'une statue ; Upitaphe est une
inscription tumulaire ; Vépihalamô célèbre un mariage; Y énigme , le
logogriphe^ la charade n'ont guère d'autre but que d'amuser les oisifs en les
tormentant. Trois petits poèmes ont joui d'une grande vogue autrefois, et
sont maintenant à peu près oubliés : sonnet^ la ballade, le rondeau. Le
zmr^t est composé de deux quatrains* sur deux rimes, et de deux tercets*
sur trois rimes. Il est inutile de parler du rondeau et de la ballade. 1. Stance
de quatre vers. 2. Stance de trois vers. Aï.;. r l cour. 12

ns MTFEsmcR. t^Mt*«**^~^|Bi^— «>• CHAPITRE
TROISIÈME, LECTURE A HAUTE VOIX. " ^B ÎaX PBOHOWCIATIOÎ.
— DB L*INTONATION ET DX I«*AOGKNT. — M li'attitudb; de
l*expre8Sion du yibaoe; des gestes. — DB LA XHODIT^ BT DE
l'ABSUBANGE. De la prononciation* L'art de lire à haute voix ou de
réciter, soit les compositions qu'on a faites, soit les ouvrages d'autrui, est le
complément indispensable des études littéraires. Cet art embrasse deux
choses qui concourent au succès du lecteur : la voix et le geste.
Relativement à la voix, on doit distinguer la prononciation, l'intonation et
l'accent. La prononciation est la manière dont on fait entendre les paroles.
La prononciation doit être claire et distincte, correcte, bienséante, réglée.
Claire et distincte : c'est-à-dire qu'il faut faire entendre toutes les syllabes
des mots et les articuler d'une manière nette et facile ; Correcte : c'est-à-dire
qu'on doit donner aux voyelles le son et la durée consacrée par le bon usage,
et n'appuyer sur les consonnes ni plus ni moins que ce même usage ne
l'exige; Bienséante et réglée : c'est-à-dire ni trop haute* m l. Hauti lignifl*
loi fori^ Et Uvyanie; batst a la significatioii oppotée.

LECTURES A HAUTE VOIX. 119 trop basse, mais rapide sans précipitation et modérée sans lenteur. La prononciation a beaucoup d'importance et exige des soins : elle doit, autant que possible, être exemptée des défauts qui se rencontrent généralement parmi les personnes dont l'éducation, sous ce rapport, n'a pas été extrêmement soignée. Le seul moyen d'acquiescer à une bonne prononciation est d'écouter les personnes qui prononcent très-bien, et de chercher sans affectation à les imiter. De l'intonation et de l'accent. L'intonation consiste dans l'élévation et l'abaissement de la voix. Il y a en effet, pour la voix parlée comme pour le chant, une échelle de tons que les oreilles délicates savent apprécier, quoiqu'on ne puisse la noter comme celle des intervalles de la musique. Les tons de la voix doivent toujours être naturels. Il faut savoir les varier, et passer de l'un à l'autre sans affectation et sans brusquerie, conserver des inflexions justes qui ne dégénèrent jamais en cris ni en sons étouffés, et mettre toujours les tons de la voix en harmonie avec les sentiments dont on est ou dont on veut paraître animé. L'accent est une sorte d'émotion de la voix, qui vient du cœur et va au cœur. L'accent doit être vrai et naturel, jamais ni forcé ni affecté ; il sera, selon les divers sentiments que l'on éprouve. L'élévation et l'abaissement tiennent à la prononciation et à la pureté et à la granité. particulière au pays, et presque toujours. L'accent dans cette acception, tonne toujours, par exemple l'accent français aussi accentué ou non. Il est souvent méridional, l'accent italien est plus méridional, ce qu'on appelle, dans chaque province, l'accent.

18D APPENDICE. . veut retracer, doux, flatteur, insinuant^ triste, véhément, pathétique, solennel, terrible. Il n'est qu'un moyen de parvenir à donner à tout ce ^ qu'on dit l'accent convenable : c'est de se pénétrer vivement et profondément des sentiments qu'on exprime. En général, ce qu'on sent bien, on le dit bien. De l'attitude de l'homme, des sentes* Le geste, considéré dans l'homme qui parle en public, comprend les attitudes, les mouvements ou gestes proprement dits, l'expression du visage. 1! attitude de l'homme qui lit tout haut, ou qui récite^ ou qui improvise, doit être simple et noble. On doit tenir la tête droite et dans une position naturelle; courbée, elle donne /un air bas; haute, un air dédaigneux; penchée, un air d'indolence; raide et immobile sur les épaules, elle marque je ne sais quoi de méchant ou de stupide. Les gestes proprement dits c'est-à-dire les mouvements des bras et des mains, sont de trois sortes : les uns sont indicatifs et désignent le lieu, le temps, le nombre ; les autres sont imitatifs^ et représentent, par des signes pittoresques, les personnes et les choses; les derniers sont expressifs, et servent à manifester les affections et les mouvements de l'âme. Bien loin de prodiguer les gestes, on doit en être très-sobre : la plus exacte bienséance devra toujours les régler, même dans l'expression des passions les plus vives ; on évitera avec soin tout ce qui aurait une apparence d'affectation ou un air théâtral Le visage est le miroir de l'âme. C'est surtout par ^ l'expression de la physionomie qu'on fait connaître les sentiments dont on est animé et qu'on peut les J

LECTURE A HAUTE VOIX. 181 transmettre aux autres. La rougeur , la pâleur, le mouvement des lèvres, le front, le sourire, ont leur éloquence. Mais ce qui a plus d'expression encore, ce sont les yeux. Naturellement, la joie les rend plus vifs, et la tristesse les couvre comme d'un nuage. On les voit enflammés dans la colère, terribles dans la menace, sévères dans les reproches, égarés dans la frayeur, élevés dans l'admiration, baissés et comme obscurcis dans la honte. De plus, la nature leur a donné les larmes, ces fidèles interprètes de notre cœur, qui tantôt les mouillent doucement, tantôt s'ouvrent impétueusement un passage, tantôt tombent goutte à goutte, rares et brûlantes. Les principaux défauts à éviter sont d'avoir les yeux effarés, contraints, endormis, toujours fixes ou continuellement agités. En cherchant à donner de l'expression à ses traits, on doit éviter l'affectation, ou plutôt on ne doit pas rechercher cette expression : elle viendra naturellement, si l'on sent vivement ce qu'on dit; sinon, les efforts qu'on ferait n'auraient d'autre résultat que d'aboutir à d'odieuses ou ridicules grimaces. De la timidité et de l'admiration. Nous ajouterons une dernière observation. L'homme qui parle en public ou qui lit à haute voix doit montrer beaucoup de modestie, mais en même temps une certaine assurance. Il ne doit pousser à l'excès ni la crainte de déplaire, qui paralyserait ses forces, ni le désir de plaire, qui le conduirait à l'affectation dans sa prononciation et dans ses gestes.

133 APPENDICE. Un peu de timidité, du reste, ne messied à personne, et a même quelque grâce dans la jeunesse. Les hommes les plus distingués et les plus sûrs d'eux-mêmes ne peuvent se défendre d'un léger frisson lorsqu'ils ouvrent la bouche devant une assemblée un peu nombreuse ; ce mouvement de crainte dure peu et fait promptement place à une noble assurance.

The text on this page is estimated to be only 17.52% accurate

DEUXIÈME PARTIE*. mxmMDnuEm bv ibctjAsmi :i I Mi^ I.
DE L'IDÉE ET DU JUGEMENT. S ». VÉriXIM BT PISTISGU1SB. (Voir
page 4.) Les deux morceaux suivants présentent un modèle de Tart de
définir et de distinguer. Fénelon, parlant d« la philanthropie, diatingae la
Traie d«' la fausse, et les définit toutes deux. D'Agu^sseau, dans un dieeoars
dont l'objet est de recommander la science, distingue avec soin la science
utile de Téradition indigeste et superflue, et les caractérise hatnlanwTit l'une
et Tautre. Il y a deux manières de se donner aux hommes. La première est
de se faire aimer d'eux, non pour être leur idole, mais pour employer leur
cooEaoee à 1^ res^r^ boas. Cette philanthropie est toute divine. Il y en a
une autre qui est une 1. Nons ne citons point dans cette édition que M.
Gerozez, éà 14 Fa* seconde partie les Fables de La Fon» culte des lettres de
Paris, a enrlkiûte, indiquées dans la première, chie de notes pleines de goût,
et Il n'est personne qui ne doive avoir qai se trouve à la librairie de L. Ha«
les Fable» de La Fontaine à sa dis-, cnette et Cie. — 1 vol. ia-12. Prix,
position. Nous indiquons spéciale^ cartonné, 1 fir. 50 c. ment & nos lecteurs
rexcellente n

184 EXEMPLES ET fîCLÂIECISSEHERTS. I fausse monnaie, quand on se donne anx hommes ponr leur plaire, pour les éblouir, pour usurper de rautorité en les flattant. Ce n*est pas eux qu'on aime, c'est soi-même. Od n'agit que par vanité et par intérêt; on fiiit semblant de se donner pour posséder ceux à qui Ton fait accroire qu'on se donne à eux. Ce faux philanthrope est comme un pêcheur qui jette un hameçon avec un appât : il paraît nourrir -les poissons, mais il les prend et les fait mourir. Tous les tyrans, tous les magistrats, tous les politiques qui ont de l'ambition paraissent bienfaisants et généreux ; ils paraissent se donner, et ils veulent prendre les peuples; ils jettent rhameçon dans les compagnies, dans les assemblées publiques; ils ne sont pas sociables pour l'intérêt des hommes, mais pour le leur propre. Ils ont un esprit flatteur, insinuant, artificieux, pour corrompre les mœurs des hommes et pour réduire en servitude tous ceux dont ils ont besoin. La corruption de ce qjiil y a de meilleur est le plus pernicieux de tous les maux. De tels hommes sont les pestes du genre humain. Au moins Tamour-propre d'un misanthrope n'est que sauvage et inutile au monde, mais celui de ces faux philanthropes est traître ettyrannique : ils promettent toutes les vertus de la société, et ils ne font de la société qu'un trafic dans lequel ils veulent tout attirer à eux et asservir tous les citoyens. Le misanthrope fait plus de peur et moins de mal. Un serpent qui se glisse entre les fleurs est plus à craindre qu'un animal sauvage qui s'enfuit vers sa tanière dès qu'il vous aperçoit. (Fénelon.) U est une science peu digne des efforts de l'esprit humain; ou plutôt il est des savants peu estimables, de qui le bon sens parait comme accablé sous le poids d'une fatigante . érudition. L'art, qui ne doit qu'aider la nature, l'étouffé chez eux et la rend impuissante. On dirait qu'en apprenant les pensées des autres, ils se soient condamnés eux-mêmes à ne plus penser, et que la science leur ait fait perdre l'usage

DE L'IDÉE ET DU JUGEMENT. 186 de la raison. Chargés des richesses superflues, [souYent le nécessaire leur manque; ils savent tout ce qu'il faut ignorer, ils n'ignorent que ce qu'ils devraient savoir. A Dieu ne plaise qu'Une telle science devienne l'objet de nos veilles ! Mais ne cherchons point aussi à faire des défauts de quelques savants le crime de la science même. Elle est une culture savante, il est un art ingénieux qui loin d'étouffer la nature et de la rendre stérile, augmente ses forces et lui donne une heureuse fécondité ; une doctrine judicieuse, moins attentive à nous tracer l'histoire des pensées d'autrui qu'à nous apprendre à bien penser, qui nous met, pour ainsi dire, dans la pleine possession de notre raison, et qui semble nous la donner une seconde fois en nous apprenant à nous en servir ; enfin une science d'usage et de société qui n'amasse que pour répandre, et qui n'acquiert que pour donner. Profonde sans obscurité, riche sans confusion, vaste sans incertitude, elle éclaire les intelligences, elle étend les bornes de notre esprit, elle fixe et assure nos jugements. (D'ABU-ESSEAU.)

Autre exemple de définition. L'IféOIABASB*. La mollesse est une langueur de l'âme, qui l'engourdit, et qui lui ôte toute force pour le bien; mais c'est une langueur traîtresse qui la passionne secrètement pour le mal, et qui cache sous la cendre un feu toujours prêt à tout embraser, n faut donc une fermeté mâle et vigoureuse, qui gourmande cette mollesse sans l'écouter jamais. Sitôt qu'on l'écoute, et qu'on marche avec elle, tout est perdu. Elle fait même autant de mal selon le monde que selon Dieu. Un homme mou ne peut jamais être qu'un pauvre homme, et, s'il se trouve dans de grandes places, il n'y sera que pour se lasser. Voir relativement à cet exemple et les deux qui précèdent la page 81.

186 EXEMPLES ET ÉCLAIRCISSEMENTS. déshonorer. La mollesse ôte à rhomme tout ce qui peut fam les qualités éclatantes. Un homme mou n'est pas un houune, c'est une demi-femme. L'amour de ses commodités Tentraîne toujours, malgré ses plus grands intérêts. Il ne saurait cultiver ses talents, ni acquérir les connaissances nécessaires dans sa profession, ni s'assujettir de suite au travail dans les fonctions pénibles, ni se contraindre longtemps pour s'accommoder augoût et à l'humeur d'autrui, ni s'appliquer courageusement à se corriger. C'est /e/>are55ewj: de l'Écriture, qui veut et ne veut pas *; qui veut de loin ce qu'il faut vouloir, mais à qui les mains tombent de langueur dès qu'il regarde l§ travail de près. Que faire d'un tel homme? Il n'est bon à rien. Les affaires l'ennuient, la lecture sérieuse le fatigue, Tassiduité le gêne. H feudrait lui faire passer sa vie sur un lit de repos. Travaillet-il, les moments lui paraissent des heures. S'amuse-t-il, le» heures ne lui paraissent plus que des moments. Tout son temps lui échappe, il ne sait ce qu'il en fait; il le laisse couler comme l'eau sous les ponts. Demandez-lui ce qu'il a fait de sa matinée : il n'en sait rien, car il a vécu sans songer s'il vivait ; il a dormi le plus tard qu'il a pu, s'est habillé fort lentement, a parlé au premier venu, a fait trois tours dans sa chambre, a entendu nonchalamment la messe. Le dîner est venu : l'après-dlner se passa comme le matin, et toute la vie comme cette journée. Encore une fois un tel hoouai si'est bon à rien. (Fénelon, Correspondance») 1.

Prov., ohap. xixi, y. 4.

The text on this page is estimated to be only 29.05% accurate

DE L'IDÉE ET DU JUGEMENT. 187 S "• DE LA
CERTITUDE ET DE LA PROBABILITÉ. (Voir page 13.) Nous croyons
devoir ajouter, pour l'intelligence de ce paragraphe, quelques mots sur la
certitude des jugements. Un jugement est certain[^] lorsque notre esprit y
adhère complètement. Il y a cette différence entre la vérité et la certitude,
que la vérité est dans les choses et la certitude dans notre esprit. Ainsi une
chose peut être vraie sans que nous en ayons la certitude; mais, comme elle
n'est vraie pour nous que quand nous en sommes certains[^] ces deux mots
se prennent quelquefois l'un pour l'autre. Il y a trois sortes de certitudes :
métaphysique, physique et morale. La certitude métaphysique est fondée
sur l'essence même des choses : il est métaphysiquement certain que le tout
est plus grand que sa partie, que tous les rayons d'un cercle sont égaux
entre eux. La certitude physique est fondée sur les lois qui régissent le
monde visible : tels sont, par exemple, les calculs de l'Astronomie, les
prévisions de l'agriculture. Quand je mets en terre un noyau d'abricot, je
suis physiquement certain que, s'il en provient un arbre, cet arbre produira
des abricots, et non des noix ou des groseilles. La certitude morale est
fondée sur la connaissance des hommes et sur les lois qui régissent les êtres
intelligents. Ainsi, qu'un homme franc, loyal, m'affirme ou me nie quelque
chose, je suis moralement certain qu'il ne ment pas. Il n'y a point de
degrés dans la certitude : elle est également fautive et invincible, soit
qu'elle ait pour objet des vérités métaphysiques, ou physiques, ou
morales. Un jugement est simplement probable[^] lorsqu'il présente l'apparence
de la vérité, mais que cependant cette vérité n'est pas évidente. Par
l'examen et par le raisonnement, on parvient ordinairement à reconnaître s'il
est vrai ou s'il est faux; quand on n'y parvient pas, la proposition reste
probable ou douteuse ou simplement possible.

The text on this page is estimated to be only 24.13% accurate

188 EXEMPLES ET ÉCLAIRCISSEMENTS. II. DE LA
DICTION. S». DE LA GOiarrSTTON 3SN GÉSÉRÀL. —
TONBNTJBSS ICUÊGAMTES BEUABQUABLB8. — TOUBNUBBS
FA& L'iUFIUITIJI'. — 1BxB3fPLBS DI XAUVAISES CONSTRUOnOm.
— imnfiBSION. — ELLIPSE. — FI NAFiUB. — 8TLLEF8E. De la
eonstmUon en génénl. (Voir page 19.) Ce qu'on doit rechercher snrtont
dans la construction des phrases Ot des périodes, c'est le moyen de leur
donner de Tenseinhle et de lier les membres entre enx si étroitement que
Tesprit n'en soit frappa qne comme d'nn seul objet. Pour cela, il faut choisir
et placer toujours les circonstances accessoires de manière qu'elles igoutent
^ la pensée principale et lui servent comme de preuve et de développement.
La Bruyère va nous en fournir un exemple. Champagne, au sortir d'un long
dîner qui lui enfle Testomac, et dans les douces fumées d'un vin d'Avenay
ou deSillery, signe un ordre qu'on lui présente, et qui ôterait le pain à toute
une province, si Ton n*y remédiait. Les membres incidents, au sortir dPun
long dîner ^ et dans les doueet fumées du om, sont ici nécessaires ; ils
servent à motiver la phrase principale, et Fauteur lui-même va nous le faire
voir; il continue: M II est excusable : quel moyen de comprendre, dans la
première heure de la digestion^ qu'on puisse quelque part mourir de faim?.
Cette phrase, ou, si l'on veut, ce paragraphe, a de Tunité. Mais si l'on
écrivait : < * L'Académie française fut obligée de fiûio e ritique du Cid^ par
soumission f]<> volonté du oardLial de^Bi* i

The text on this page is estimated to be only 27.95% accurate

DE LA. DICTION. 189 jheUen, qui abaissa la maison
d^AtUrichs et fU trancher la titê au due k Montmorenqf^ » il est évident
qu*on ferait une fort mauvaise ahiase, dans laquelle il n*y aurait ni unité ni
ensemble, puisque les iemiers membres de cette phrase n'auraient rien de
commun aveo le commencement. n soffit même que les circonstances
accessoires dont on fait usag^ soient étrangères à la pensée principale, pour
qu'elles rompent runité de la phrase et pour qu'elles nuisent au sens. Le
désir d'arlon dir une période ou de lui donner vai» sorte d'éclat ne
justifierait ^oint emploi d'accessoires inutiles. Tonmiirea élèg^antes et
remarquables. 5ila licence fut réprimée, si les haines publiques
etparticnlières furent assoupies, si les lois reprirent leur ancienne , \igueur,
si Tordre et le repos furent établis dans la campagne et dans les villes, c'est à
lui, France, que tu le dois. (PliCHISR.) Trois fois le vainqueur s'efforça de
rompre ces intrépides combattants; ^row/bis il fut repoussé par ,le
valeuroux comte de Fontaines. (Bossuet.) Mais enfin il faut céder; c'est en
vain qu^à travers les to, etc^(ID.) 1 A Dieu ne plaise que nous réfutions nos
frères avec indignation et amertume ! Plutôt nous condamner nous-mêmes à
un silence perpétuel que de blesser jamais la charité à leur égard I
(Fénelon.) Malheur aux princes dont quelques particuliers se louent, quand
la nation a lieu de se plaindre ! (Fénelon.) Dans cette dernière phrase, il n'y
a point dUmpréoation ; c'est B&olement une tournure vive. Le sens est : «
Les princes dont, eto^ ^nt malheureux. » Tournure» par Pinfinltlf . Ne
compter pour rien les travaux de Tenfance, et comluencer les sérieuses, les
véritables études dans le temps où ^ous les finissons, regarder la îenness
non comme un âge

The text on this page is estimated to be only 27.32% accurate

190 EXEMPLES ET ÉCLAIRCISSEMENTS. destiné par la nature au plaisir et au relâchement[^] mtS[^] comme un temps que la vertu consacre au travail et à l'application; négliger le soin de ses biens, de sa fortune, de santé même, et faire de tout ce que les hommes chérissent le plus un digne sacrifice à l'amour de la science et à l'ardeur de s'instruire; devenir invisible pour un temps; se réduire soi-même dans une captivité volontaire, et s'ensevelir tout vivant dans une profonde retraite, pour y préparer de loin des armes toujours victorieuses : voilà ce qu'ont fait les Démosthène et les Cicéron. (D'Aguesseau.) JHzeiKplM de maiiTmises conatraetloiui. On n'ignore pas que peu de temps après la mort d'Auguste commença la décadence de la poésie, qui s'éclipsa peu à peu; et demeura enfin comme éteinte dans les ténèbres de la barbarie, qui amena du fond du Nord ce déluge de nations féroces, qui, des débris de l'empire romain, forma la plupart des États qui subsistent aujourd'hui en Europe. (Dubos.) Ce qui rend cette construction vicieuse, c'est que de ces quatre [^] relatifs, rtm se rapporte à poMe[^] l'autre à barbarie I0 iroiàim à dibàg9y le quatrième à ÉktU, Il les fit patriciens avant de les élever à la dignité de sénateurs, [^]t se trouvèrent aussi au nombre de trois ceQls> (Vkrto.) Ce 9«u rend la construction vicieuse, parce qu'un pronom rai[^] ne se rapporte jamais à un nom qui n'a pas été déjà déterminé. n fklait dire : « A[^]ant de les admettre au nombre des sénateurs[^], «i, etc. » iknonne M le cahier» et fine est réécriture. (PSfniTilfhi) n fÉAi toijgoura tendre À la perfection; et alors cette justice

DE Là biction. m qni nous est quelquefois refusée par nos contemporains, postérité nous la rend. (La Bruyère) L'inversion est très-propre, à augmenter la force des contrastes et à faire ressortir une idée. Bossuet pouvait dire : Douze pêcheurs envoyés par Jésus-Christ, et témoins de la résurrection, ont accompli alors, ni plus tôt ni plus tard, ie que les philosophes n'ont osé tenter, ce que les prophètes ni le peuple juif, lorsqu'il a été ie plus protégé et le plus fidèle, n'ont pu faire. Mais Bossuet se sert d'une inversion par laquelle il fixe d'abord l'esprit sur les philosophes, sur les prophètes, sur le peuple juif protégé et fidèle; il nous fait sentir toute la grandeur de l'entreprise, avant de parler de ceux qui Tout accomplie, et il ne présente les douze pêcheurs et raocomplissement qu'à la fin de la phrase. Alors seulement, et ni plus tôt ni plus tard, ce que les philosophes n'ont osé tenter, ce que les prophètes ni le peuple juif, lorsqu'il a été le plus protégé et le plus fidèle, n'ont pu faire, douze pêcheurs envoyés par Jésus-Christ et témoins de sa résurrection l'ont accompli. (Voyez page Sa) On soQSentena un mot déjà exprimé : Le fini s'anéantit devant l'infini : ainsi notre esprit devant Dieu; ainsi notre justice devant la justice divine. (Bossuet.) Quelquefois on sous-entend avec une négation un verbe qui a été pris affirmativement : « Il y avait tout à redouter de la fureur d'Anibal, et rien à craindre de la modération de Fabius, n. Supplétez i, n'y avait rien. D'autres fois on sous-entend sans négation un verbe qui avait été pris négativement. « Je ne suis pas irrité de votre étourderie, mais affligé de votre ingratitude. » Supplétez je « m. Enfin on sous-entend des mots qui n'ont pas été énoncés. Ainsi, triste et captif, ma lyre toutefois se fâchait....< .(André Chénier)

The text on this page is estimated to be only 24.45% accurate

m EXEMPLES ET ÉCLAUCISSEMENTS. Sappléez lorsqw
j^étais. Voioî one ellipse très-forte* Le crime fait la honte, et non pas
Véchafaud, (Thomas Co&kbii.i.i.) Cest-à-dire ei Véchafaud ne fait pat la
honte, Celle^i est plus hardie encore et se rapporte à oelle] de Iaois Racine
qui est citée dans le texte : Mon avare magnificence n'étalerait point aux
yeux desiruiti auxquels à peine on osât toucher. (J. J. Rousseau.)
PléoBASme* (Voir page 90.) I Je n'en ai reçu que trois, de ces lettres
aimables qui me pénètrent le cœuf, » écrit Mme de Sévigné à sa fille.
Qa*on retranche le pronom en^ la pensée sera la même, mais Texpression
da sentiment sera affaiblie. Il y a des pléonasmes vicienx : Je me
contenterai seulement de cette unique réponse. Cesi faire un pléonasme
vicieux que d'exprimer une même idée par deux mots qui ont à peu près le
même sens : Ce soldat est «stf' lant et courctgeux. Le pléonasme est encore
plus blâmable si le second est moins fort que le premier : Ce soldat est
intrépide et cosrageux. Mais on pourrait dire : Ce soldat est courageux et
intrépUêf parce que le second mot igoute à la force du premier. Les grands
écrivains se sont permis quelquefois des pléonaimei pour ^jouter à l'énergie
: De tant de coups affreux la tempête orageuse Tient un temps sur les eaux
la fortune douteuse (BOILBÀU.) Opaix! tranquille paxLĭ (J. B. BoiTSisàu.)
Déjà pour réveiller sa fureur assoupie..», (ID.) Syllepse. Quand le peuple
hébreu entra dans la terre promise, toat y célébrait leurs ancêtres. (Bossuet.)

*

The text on this page is estimated to be only 29.56% accurate

DE Là diction. 193 M. de Nemours ne laissait échapper aucune occasion de voir Mme de Glèves, sans laisser paraître néanmoins qu'il ks cherchât. (Mme os La Fayette.) Un grammairien a dit à propos de cette phrase : « Qae veut dire Ui aa pluriel avec aucune occcuion au singulier ? — Cette critique, répond un littérateur, n'est pas fondée. Quand on dit : il ne laissait kkapper aucune occasion^ l'esprit se représente nécessairement qu'il 7 en a eu plusieurs ; c'est à cette idée de multitude que se rapporte k pronom les. n S 11. OOMPAXAISOr. — ASTITHi^SB. — OOSTBABTB.

Comparaison . (Voir page S4.) Fénelon fait comprendre par une comparaison quel est le malheuitQz état d'un jeune homme qui se laisse entraîner par le vice : Je me sentais afTaihlir tous les jours; la bonne éducation ^ j'avais reçue ne me soutenait presque plus ; toutes mes bonnes résolutions s'évanouissaient; je ne me sentais plus h force de résister au mal qui me pressait de tous côtés ; fayais même une mauvaisS^onte de la vertu. J'étais comme 5n homme qui nage dans une rivière profonde et rapide : d'aLord il fend les eaux et remonte contre le torrent; mais, à les bords sont escarpés, et s'il ne peut se reposer sur le '^e, il se lasse peu à peu ; ses forces l'abandonnent, ses nombres s'engourdissent, et le cours du fleuve l'entraîne.

" I<M gens médiocres sont jaloux les uns des antres ; les hommes "Tueurs s'aiment et se favorisent mutuellement. » Voltaire rend ^^ remarque plus frappante à l'aide de cette comparaison : I C'est ainsi que la terre avec plaisir rassemble I Les chênes, les sapins, qui s'élèvent ensemble : I Un suc toajours égal est préparé pour eux ; I ^ur pied touche aux enfers, leur cime est dans les deux I MI^TH. DE coup. 13

The text on this page is estimated to be only 18.50% accurate

194 EXEMPLES ET ACLAIRCIBSEHENTS. Leur tronc
iotisnuible et lear pompeafle tAte Résiste, ea se touchant, aux coups de la
tempête. Ils vivent Tan ponr Tantre, ils triomphent du temps. Tandis que
sous leur ombre on voit de vils sexpents Se livrer, en sifflant, des guerres
intestines, El de leur sang impur arroser lenrs racines. Les oompantisons
sont quelquefois plus oourtei. ' Uasfiillon dit aux gens de guerre : Vous ne
devez compter sur la vie que comme sur un trisar ^e Yous laissez exposé sur
un grand chemin. Fénelon, parlant de la brièveté de la vie : Les hommes
passent comme les fleurs, qui s'épanouissent le matin, et qui le soir sont
flétries et foulées aux pieds... • Les générations des hommes sont comme
les ondes d'an fleuve rapide. Voltaire, av trajet de Henri HI : Sa gloire avait
passé comme une ombre légère. Antre toumnre : Les éclairs sont moins
prompts; je l'ai vu da mes yeox..^. Je Tai vu qui frappait ce monstre
audacienx. (YOLTAIBS.) (Voir page 2ft.) La jeunene vît d'espérances, la
vmUesst de soforenirs. Trop faenrenx le génie, ornement de la eoène, Qni,
fbrmé par ThaHe ou cher à Melpemèney Egaycf^ ^ son choix ou
tourmerOant lee ceBOES, Fait éclater le rire ou ruisseler les pleurs i C Oû
Vimprudent périi^ les kabiies protpèremL CfOSaJOÊSL)

The text on this page is estimated to be only 9.77% accurate

DE LÀ DICTION. V» VU et grand, pauvre et riche, infini mais
horn Noble et brillant anneaa de la chaîne inégale Qui du néant à Vêtre
embrasse rintervalle, De Vangê et de V insecte il partage le soit ; Faible
itmortel^ blessé du glaive de ia mort; Eaƒaat de la powséere, héritier de la
gloire; Un verl un dteti*!... {COLAXDtAXr.) Voot parUss en toldat^ je dois
{igir ea rot. (Lamotts.) (7«Bt abuser de Tantithèse que de dire, eomme
Fléehier, en parink dfime Jenaa fille douée d*iuie raison piématiuée t Qui
ne sait qu'elle fut admirée dams un âge où la autres iu umipas encore
connues; qu'elle eut de la sagesse dans un temps 0Û Ton n'a presque pas
encore de raison ; qu'on lui confia les sterfts les plus importants dès qu'elle
fut en âge de les e»^ oindre ; que son naturel heureux lui tint lieu
d'expérience, et <Iu'eUe M, capable de donner des conseils en un temps où
l^ autres sont à peioe capables d'en recevoir f L'amour de Tantithèse a
poussé eet éorivaîn jusqu'à dire, en par« Int épune maladie eontagieuse : C^
souple contagieux qni sortant dussim d'un imncfoiU PQw laiDS mourir
ceux qui vivent, Potre mourir ceux q\^i vivent!*.. Mais l'auteur voulait une
anti^èse ^ mounara, et il ne s'aperçoit pas que ce qu'il dît est ridionle.
Contraste. (Voir page SI.) Uii auteur dépeint la désolation des rives du iTage
; iX la rend 08 .frappante par le contrai fe qu'elle offre avec le tableau riant
qu'oQ OQ avait faussement traoé. , LCenmres cette défiaMoA de page ISS.
CeUe-oi est Imitée U iftosuae avec les deux autres qui Toung, poète anglais.
** ti9UT«nt 4aDf la !• jpartiei

196 EXEMPLES ET ÉCLAIRCISSEMENTS. Au nom de ce fleuve tant célébré par les poètes, Timagi nation, involontairement réveillée, se retrace les plus riants tableaux; elle se figure des rives enchanteresses formées par de longues prairies émaillées des fleurs les plus odorantes; elle erre délicieusement exaltée sous l'ombrage aromatique d'orangers épais, dont les rameaux, enlacés à ceux du laurier d'Apollon, se courbent sous le poids de leurs pommes d'or. L'haleine des vents tempérés, plus doux que le zéphyr même, y caresse l'éternel feuillage, et la mobile surface d'une onde cristalline, qui, s'échappant à regret dans un lit étincelant de pierres précieuses, roule dans ses modestes sinuosités les paillettes d'or qui en forment l'arène. Au doux murmure de ce nouveau Pactole * se mêle encore l'harmonieux concert que forment, en saluant l'aurore, mille brillants oiseaux parés du plus riche plumage. De gracieuses bergères^ d'heureux bergers conduisent dans ce fortuné séjour de superbes troupeaux, dont on n'exige que le lait superflu ou l'abondante toison, en dédommagement des soins qu'on leur donne, et qui n'ont à craindre ni le couteau du boucher, ni la dent cruelle des loups. Les animaux féroces sont inconnus dans ces lieux paisibles ; leur approche n'appela jamais au combat le chien fidèle. Le miel, naturellement purifié, y découle des troncs de chêne, le vin le plus généreux, une huile parfumée n'ont pas besoin que l'homme les vienne extraire des fruits qui les prodiguent, et nul climat dans l'univers ne rappelle mieux ces Champs Élyséens, où l'antiquité plaçait le séjour de paix promis aux âmes des justes. Mais que la réalité est loin de la pompeuse réputation que, depuis les Romains jusqu'à nos jours, on s'est complu à donner au plus triste des fleuves ! Des bords arides âprement coupés à pic, un lit généralement tortueux, embarrassé et rétréci, des eaux jaunâtres, 1. Rivière de l'Aïie Mineure qui ronle, dit-on, de Ter danf lei ettu*

DE LA DICTION. 191 presque continuellement bourbeuses^yoi là ce qui caractérise Yéritablement ce Tage, parcourant une campagne ordinairement dépouillée, sèche, abandonnée, où l'ardeur du soleil dévore la végétation dure, courte, ligneuse, quand le' souffle des tempêtes n'en élève pas une poussière rougeâtre qui pénètre les vêtements, et va donner sa teinte sinistre aux traits du campagnard, ainsi qu'aux tristes bouquets d'yeuses échappés à la destruction parmi des rocs dépouillés. Le vautour seul, entre les oiseaux carnassiers habitants de Faustère vallée^ y domine les airs, en menaçant des bandes malpropres de mérinos, guidés par des pâtres plus malpropres encore, malheureux et grossiers compagnons des animaux qu'ils défendent non-seulement contre les loups, mais encore contre les nombreux lynx dont les montagnes voisines sont remplies. Nulle partie de l'Espagne n'est plus sauvage ni plus pauvre que celle qu'on prétendait en être la plus riante et la plus riche ; et quelques points un peu moins déshérités de la nature, qu'on rencontre çà et là le long du fleuve que nous avons représenté tel qu'il est, ne sauraient lui mériter ce nom de Tage doré et cette célébrité qu'on lui donna, en adoptant comme vérités les exagérations des poètes. (BoRY DE Saint- Vincent.) Voy«z plus loin un bel exemple de contraste dans le moroean de Bnffon : La nature sawage et la nature cultivée. S 111. KThE riQVBÉ. — véroimiiB. — uétafhosb. — àlléoosib. EXEMPLES DE DIVSB8ES TIGUBES* Style figuré. (Voir pagcf S9 et inÎT.) LouiB XrV, lorsqu'un de ses petits-fils fut appelé à régner en **P*gne, pouvait dire ; " L'Espagne et la France ne seront plus di

The text on this page is estimated to be only 15.44% accurate

JSè EXEMPLES ET ÉCLAIRCISSEMENTS. ▼ ifééfl. *» n «ftt
parlé k peu près sans figure, car cette métonymie, BêfOffnt et FTanc9f «st
tellement ntitée, qu'elle peut à peine être oonndérée oomme nn trope. H
ponTait dire : « Il n'j a pins de hn^ rière entre la France et TEspagne. » La
figne annût été plna mai* qnée. H a dît d^ne manière plus expressive : « Il
n*y a pins de Pyrénées ; •* m^ d'antant plas heurenx qu'il ne convient qu'à
ces dMS ocmttéa. Aosis cette belle métonymie est devenue histofjqoe.
(Voir page 33.) Ezemplea de métonymie. Regardez dans Denain Taudacienz
YilUrs Disputant le tonnerre à Yaigle des Césars. (VOLTAIKS.) relèverai la
tombe, où manquera sa eenire, Mais où vivront du moins et son doux
souvenir^ Et 900 nom, et nés Ters écrits pour Yavenir, Tous les trois tour à
tour ^"inondent de ce jut, (BOILBAV.) Hélas I ce peuple ingrat a méprisé ta
loi ; La nation chérie a violé sa foi ; Elle a répudié «o» ^pouos el son j^érs.
Pour rendre à d'autres dieux un honneur adulêêtrê. (Racinb.) Profanes
amateurs de spectacles frivoles, Dont Yoreille s*ennuie au son de mes
paroles, Fuyez de mes plaisirs la sainte austérité. (ID.) A la fin j'ai quitté la
robe poar Vépée* (CO&NBIU^ Sa cabane est son Louvre et son
Fontainebleau. (Ragan.) Métonymie d« nom abstrait. lions ne pouvons
réfléchir Ibuis former des idées abstraites. Koi»

The text on this page is estimated to be only 14.73% accurate

DE LA BICHON. IM ifom ta, ehap. l'*, § 1, qn'en les formant, nous sépare bi des objets les qasùîêê qui leur appartienoent, que nous considérons ces qualités comme ta elles existaient par elles-mêmes, et que nous leur donnons une sorte de réalité. De là vient que notre langage paraît leur attribuer les sentiments et les actions des êtres animés Nons disons : La loi nous ordonne, la vertu nous prescrit, la vérité Tdle est rorigine de cette sorte de métonymie, doafc il eil ki question : Vamitié s'alarme facUement, Mon gèle n'a besoin que de votre sUence. (Râonb.) Souvent la tyrannie a dlieareuses prémices. (In.) Da là ttMsi lea penoimifiQatiaia all%oriq«ds \$ de U^ daaa oartûs €U, Vusage de la prosefoféem (Voir page 35.) ETftmplfis de métaphoie» On put ft Despréanx* pardonner la satire: Il joignit Tart de plaire au malheur de médire* Le miel que cette abeille avait tiré des fleurs Pouvait de sa piquêre mèontùir ks douLeurs. (VOLTAIBS.) L'homme en sa propre force a mis sa confiauo; Ivre de sa grandeur et de son opulence, L'éclat de sa fortune enfle sa vanité. Mais, 6 moment terrible ^ 6 jour épouvantable. Où la mort saisira ce fortuné coupable. Tout chargé des liens de son iniquité I (J» B. Roosasàu.) Métaphores ridicules. Je me suis appuyé sur le roc inébranlable de la vérité, !• Autrefois on désignait asses' souvent Boileanpar eesnmom.

The text on this page is estimated to be only 22.42% accurate

SOO EXEMPLES ET ÉCfJOJIGISSEIIISnTB. d'où j'ai Ta
tranquillement Fonde oonrroacée de rimpostore se briser avec une
impuissante furie sons mes pieds. — Avec lui Taioement je Toadrais ▼ous
lier: Soo cœur est un logis qai a*a pas d^escalier. — Ũ tente Timpossible, et
l'impossible vainca lecole devant lui *. Mftopkore et allégorie. Earamplei
d'allégorie. Pendant la Tenenr, André Chénier, renfermé dans une pneoBi
entendit une de les compagnes de captivité, Mlle de Coigny, dire naïvement
qiCeUe était trop jeune pour mourir; cette eiroonstanoe loi inspira les
strophes qne nous allons reproduire. Ces strophes admirables feront
pai^tement comprendre à nos lecteurs ce qne c'est qne la métaphore et
Tallégorie. La même idés, « Je snis trop jenne pour monrir, » y est répétée
six fois et ezipzimée par six métaphores difiérentes : o*est IVpt, qni ne doit
pas être moissonné avant Tété ; le raisin^ qu'on ne doit pas vendanger avant
1*80tomne ; le voyageur, qui doit arriver au terme de sa course ; le conmm^
qui ne doit pas quitter la table au commencement du repas ; ans année, qui
doit parcourir le cercle entier des saisons; une /ImT; qu'on ne doit pas
cueillir dès le matin, etc. « L*épi naissant mûrit, de la Êiox respecté ; Sans
crainte du pressoir, le pampre ', tout Tété, Boit les doax présents de l'aurore '
; Et moi, comme lui belle, et jenne comme lui, Quoi que Theure présente ait
de trouble et d^ennni % Je ne veux point mourir encore. c Qn*un stolque *
aux yeux secs vole embrasser la mort', Moi, je pleure et j*espère; au noir
souffle du nord, 1. Phrases eztnktes d'auteurs tueUes soient inquiétantes et
peuconnus, blés. 8. Métonymie : le raitin, b. Qu'un philosophe austère. 8. La
rotée; périphrase. 6. Contraste et allusion. 4. Quoique les circonstances

DE LA DICTION. 901 Je plie et relève la tête *. SU est des jours amers, il en est de si doux* 1 Hélas! quel miel jamais n a laissé de dégoûts Quelle mer n*a point de tempête? fl L'illusion féconde habite dans mon sein; D*ane prison sur moi les murs pèsent en yain, Tai les ailes de Tespérance '. Ediappée aux réseaux de Toiseleur cruel, Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel Philomèle * chante et s'élance ^. « Est-ce à moi de mourir? Tranquille je m'endors, Et tranquille je veille; et ma veille aux remords Ni mon sommeil ne sont en proie ^ Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux '; Sur des fronts abattus mon aspect dans ces lieux * Ranime presque de la joie. « Mon beau voyage encore est si loin de sa fin Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin J'ai passé les premiers à peine. An banquet de la vie à peine commencé» Un instant seulement mes lèvres ont pressé La coupe, en mes mains encore pleine. « Je ne suis qu*au printemps, je veux voir la moisson; Et comme le soleil, de saison en saison, Je veux achever mon année. Brillante sur ma tig« et Thonneur du jardin, 1. Métaphore : allusion à la lable et, quoique renfermée dans nae M C%liie et le Roseau. prison, j'en sors en espérance. > S. Antithèse. Ce yers et les deux 4. Le rossignol. >H!taphores qui suivent signifient : 5. Nouvelie métaphore : < Le sé« On doit tenir à la vie, parce que, jour de la prison me fera paraître *u y a des jours malheureux, les plus douce la liberté dont je jouirai rifnn heureux sont en plus grand ensuite. > nombre. La yie est comme le miel, 6. Sens de ces trois vers : « Ce qu'on mange arec plaisir, quoiqu'il n*est pas & moi de mourir, ma fi*M quelquefois du dégoût dans conscience est calme et pure. > Abouche; elle est comme la mer, 7. c Tous ceux qui me voient son» ""laquelle on aime i naTiguer, rient de plaisir à Paspect de ma jeuquoiqu'elle soit quelquefois agitée nesse si fraîche et si riante ; je lie pu la tempête. ' dans leurs yeux qu'ils sont contents 9' Sens de ees trois vers : c Je de me yoir entrer dans la yie. t ^^ dans rage des douces illusions, 8. Dans cette prison.

The text on this page is estimated to be only 21.17% accurate

(■> EXEMPLES XI ÉCLMKCI8SEMENTS Je n*ai vu luire
encor que les feux da matm: Je yeux acheter ma journée. I « 0 mort! tu peux
attendre; éloigne, éloigne-toi! Va consoler les cœurs que la honte, Teffroi,
Le pâle désespoir dévore. Pour moi Paies ' encore a des asiles Terts,
L*hymen de doux liens, les muses * des concerts*. Je ne veux pas moorir
encore *, » Ainsi, triste et captif, ma lyre * toutefois S'éveillait, écoutant ces
plaintes, cette voix, Ces v(B!ix d'une captive : Et, secouant le joug de mes
jours languœsants, Aux douces lois des vers je pliais les accents De sa
bondie aimable et naïve '. Ces chants, de ma prison témoins harmonieux.
Feron à quelque amant des loisirs studieux Chercher quelle fut cette belle :
La grâce décorait son front et ses discours ; Et comme elle craindront de
voir finir leurs jours Ceux qui les passeront près d'elle. (André CbimnL)
Antre «aetaipl» â*idMgorie. Le bonheur est le povt où tendent les humains;
Les écueils sont fréquents, les vents sont incertains; Le ciel, pour aborder
cette rive étrangère. Accorde ft tout mortel une barque légère. Ainsi que les
secours, les dangers sont égaux. Qu'importe, quand Torage a soulevé les
flots. Que la poupe soit peinte, et que ton mât déploie Une voile de pourpre
et des câbles de soie ? 1. Eïprestion iB7thologiq;ae : di- ptd» jouer d«8
éotie&vn êe la TiBitè qui présidait snx champs. pagse; je pnï» être aimée d^
9. ExpresBiov nnrthc^og^iie : di- époux : f« paie evLtiTer lia WÊSiffl^
viaités qu! présidaieiit aux arts. et la poésie. > 8. Ce mot, par métoaymie,
sign^- 5. Ellipse élégante et havtt» fie poésie et mutiqtk, 6. Je mettais es
vers eeff p*4. Sens de eea deazven : cJe roler.

The text on this page is estimated to be only 29.36% accurate

te Tent eit sans tetpect, il renrene à la fois Les bateaux des pêcheurs et lès loarques des rois. Si quelque heureux pilote, échappé de Torage, Près du port arrivé, gagne au moins le rivage, Son vaisseau, plus heureux, n*était pas mieux construit« Mais le pilote est sage, et Dieu Pavait conduit. (VOLTAIBS.) PvBoxmifiastkm» (Voir pM* 88y,Ugne 19^ Nous fûmes conduits, mon ami et moi, par nn chemin de fleurs, au pied d*un rocher affreux : nous vîmes un antre obscur; nous y entrâmes, croyant que c'était la demeure de quelque mortel. 0 dieux! qui aurait pensé que ce lieu eût été si funeste ? A peine y eus -je mis le pied, que tout mon corps frémit; mes cheveux se dressèrent sur ma tête; une main invisible m'entraînait dans ce fatal séjour ; à mesure qae mon cœur s'agitait, il cherchait à s'agiter encore. «Ami! m'écriai-je, entrons plus avant, dussions-nous voir augmenter nos peines. » J'avance dans ce lieu où jamais le sommeil n'entra et que les vents n'agitèrent jamais : j'y vis la Jalousie; son aspect est plus sombre que terrible; la Pâleur, la Tristesse, le Silence l'entouraient, et les Ennuis volaient autour d'elle.' Elle soufQa sur nous, elle nous mit la main sur le cœur, elle nous frappa sur la tête, et nous ne vîmes, nous n'imaginâmes plus que des monstres. « Entrez plus avant, nous dit-elle, malheureux mortels ; allez trouver une déesse plus puissante que moi. » Nous vîmes une affreuse divinité à la lueur des langues enflammées des serpents qui sifflaient sur sa tête : c'était la Fureur. Elle détacha un de ses serpents et le jeta sur moi ; je voulus le prendre : déjà,, sans que je l'eusse senti, il s^était glissé dans mon cœur ..Je restai na moment comme stnpide; mais^ dès que le poison se ftrt répandu dans mes veines, je crus être au milieu des enfert

S04 EXEMPLES ET ÉCLAIRCISSEMENTS. mon âme fut embrasée, et dans sa violence tout mon corps la contenait à peine; j'étais si agité qu'il me semblait que je tournais sous le fouet des Furies. (Montesquieu.) Autre exemple de perBonnification. Dans sa majestueuse et sainte obscurité, Soudain s'ouvre un palais par l'étude habité: Là tout se tait, nul son n'importune Toreille: Mais le calme est actif et le silence veille. Des soins, des passions la turbulente voix Expire en approchant de ces paisibles toits. Là, loin du vain fracas d'un monde qu'elle oublie, La Méditation, assise et recueillie, Couve tous les trésors renfermés dans son sein, Et son front taciturne est penché sur sa main. Elle ne quitte point ce solitaire asile : Le regard incliné, la paupière immobile, D'un invisible objet que poursuit son ardeur Son œil semble de loin percer la profondeur. Au ravage du jour les Heures échappées Glissent légèrement, et d'ombre enveloppées; L'astre des nuits préside à des travaux constants, Et la seule pensée y mesure le temps. (Thomas.) Exemples de d' Terses figure» (Voir pages 89 et suivantes.) Périphrase. Pour que la périphrase contribue à la clarté et à l'élégance du style, il faut que les mots dont elle se compose aient un rapport marqué avec le sens de la phrase. Voici par exemple, deux périphrases différentes pour signifier Mu.

DE LA DICTION. 906 Celui qui met un frein à la fureur des flots
 Sait aussi des méchants arrêter l^s complots. (Racinb. Celui qui règne dans
 les deux et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la
 majesté et V indépendance , est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi
 aux rois, et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes et terribles leçons.
 (BOSSUET.) Essayons, dans ces deux exemples, de changer les
 périphrases, et disons : « Celui qni met nn frein à la furenr des flots est aussi
 celui qui se glorifie de faire la loi aux rois, etc. — Celui qui règne dans les
 oieuz et de qui, etc. , sait aussi arrêter les complots des méchants. » Ces
 périphrases nous paraîtront froides, déplacées. Pourquoi ? C'est qu'alors
 elles ne seront point assez en rapport avec Faction attribuée à Dieu dans
 Chacune de ces deux phrases. La périphrase, employée à propos, peut
 mdme tenir lieu de preuve. Ainsi Bossnet, au Heu de nommer la
 métempsycoze, la désigne par une périphrase qui fait suffisamment
 comprendre toute l'ahsurcUté de ce système : Que dirai-je de ceux qui
 croyaient à la transmigration des âmes ; qui les faisaient rouler des cieux à
 la terre, et puis de la terre aux cieux, des animaux dans les hommes et des
 hommes dans les animaux, de la félicité à la misère et de la misère à la
 félicité, sans que ces révolutions eussent jamais ni de terme ni d*ordre
 certain? Antres exemples de périphrase. Fils de saint Louis, montez au ciel!
 (Paroles de Tabbô Edgeworth à Louis XVI sur l'échafaud.) J'estime plus ces
 utiles enfants Qui de Savoie arrivent tous les anSj Et dont la main légère
 essuie Nos longs canaux engorgés par la suie» (VOItTÂUI.)

The text on this page is estimated to be only 21.36% accurate

90S EXSUPLES ET tCLAIECISSEMENTS. IntoTogiitioik »...
De Yotreboache. 6 ciel! pais-je apprendre? Vons-même sans frémir avez-vous pu Tentendre? SoDges-voos dans qaei sang tous adiez tous baigner? (Racikk.) Où nia-ie? de Baal ne TOt»-ie pas le piètre? (ID.) Quel fruit me revient-il de tous yos sacrifices? ▲Hfi l^soia du sang des boucs ou des génisses? (ID.) Par qael ordre, d soleil! Tiens-tn du sein de ronde Nous rendre les rayons de ta clarté féconde Y Est-ce moi qui t'appelle et qui règle ton cours T (Lo«if SiàcnmJ) Intfffogation sveo réponse. JunoUdenms, rot de Jjuséàémmt^ «Tant que i» gaerm du Péloponèse ne soit déclarée, cherche à en dissuader ses ooneitfiywia ; Peuple de Lacédémone, qui peut vous inspirer cette confiance? Est-ce Yotre flotte? Mais il faudrait de longues années pour la rétablir. Est-ce Tétat de vos finances? Mais nous n'avons point de trésor public, et les particuliers sont pauvres. Est-ce fespérance de détacher les alliés d'Athènes? Hais, comme la plupart sont des insulaires, il faudrait être maîtres de la mer pour exciter et entretenir leur défection. Est-ce le projet de ravager les plaines de FAttique, et de terminer cette grande querelle dasf une oampagne ? Mais il serait absurde de croire que la perte d'une moisson, si facile à réparer dans un pays où. le commerce est florissant, ei^géra les Athéniens à vous demander la paix. (BARTHlojBrT.) Autre exemple. J'annonce un Sauveur humble et pauvre ; mais je l'annonce aux riches du monde. Que leur dirai-je donc, Seigneur? et «».'

The text on this page is estimated to be only 19.17% accurate

DJi JJl diction. 991 de quels termes me servirai-je pour leur
proposa le mystère de YOtre pauvreté et de votre humilité? Leur dirai-je :
Ne craignez rien? Dans Tétat où je les suppose, ce serait les tromper. Leur
dirai-je : Craignez? Je m'éloignerais de l'esprit du mystère même que nous
célébrons et des pensées qu'il inspire et qu'il doit inspirer aux plus grands
pêcheurs. Leur dirai-je : Affligez-vous , pendant que tout le monde chrétien
est dans la joie? Leur dirai-je : Consolez- vous tandis qu'à la vue du
Sauveur qui condanne toutes leurs maximes, ûs ont tant de raison de
s'afiliger? (Boijrdaloub, Sermon pour le jour de Noël) fisDclaxiuttioa, 0
Mpectaciel ô Uriomfh\$ admirable à mes yeux î (Racxns.) 9a mère ...««Jk /
qm» Vamowr %n\$fiir€ é9 cmMroffêf Sa mère elle 8*âiaioe au Biiiiea
des «oLdaAs* (VOLTAI&X.) Odouieur! ô supplice affreux à la pensée! 0
honte qui jamais ne peut être effacée 1 (BLàououl 0 nuit iernbie ! d nuit
effroyablel où Ton entecidit letentir tout à coup, comme un éclat de
tonnerre, cette étonnante nouvelle : Madame se meurt! Madame est mortel
(Bosbuet.) IroMe. C*était un heau siij«t Ab guerre Qa*un logis où lai-
même il n'entrait qu*en rampant 1 (La VoMtMkiiu.) Agrippine dit à Néron,
après la mort de BritannîfflB : Poursuis^ Néron; avec de tels ministres,
Par des faits glorieux tu te vas signaler.

The text on this page is estimated to be only 27.80% accurate

/ 9ÛB EXEMPLES ET ÉCLAI RCISSEMEIITS. Athalie à Josabeth, en parlant de Joat : ..« J^aime à voir comme tous rinsniisez. ÇBLàcnn.) AlidcNT à ses fnds bâtit an monastère.... C'est on homme d'honneur^ de piété profonde. Et qui Yent rendre^à Dieu ce qu*il a pris au monde. (BoiULàU.) L'ironie pent avoir la louange pour objet, comme dans cette lettre adressée au prince de Condé, après la bataille de Bocrqj : Oui, monBeigneur, vous en faites trop pour qu'on puisse le souffrir sans se plaindre. Ç*a été, en vérité, trop de hardiesse et de violence à vous d*avoir, à votre âge, battu de vieux généraux, que vous deviez respecter, tué le comte de Fontaines, qui était un des meilleurs hommes de Flandre, pris seize pièces de canon qui appartenaient à un grand monarque, et mis en désordre l'armée des Espagnols, qui vous avaient laissé passer avec tant de bonté. Hyperbole. Quoi! fille de David 1 vous parlez à ce traître! Vous souffrez qu'il vous parle!... Et vous ne craignexpas Que du fond de Vahtme entr*ouvert sous ses pas, Il ne sorte à ^instant des feux qui vous embrasent, Ou que, tombant sur lui ces murs ne vous écrasent? (Racdib.) Gondé, dont le seul nom renverse les murailles, Force les escadrons et gagn^ les batailles. (BoiixÂu.) Gradation. Gomme on voit la foudre briller, éclater, frapper, abattre; ainsi son ardeur guerrière brille, éclate, frappe, ren;;rse de toutes parts. (fifASCABON.) Concession. « Maisillon vient de prouver qu*il est insensé de remettre la oonnr

The text on this page is estimated to be only 29.38% accurate

DZ LA DICTION. SOO •ion à l'heure de lb mort, parce que cette heure peut arriver tout à coup et lanB qu'on ait pu 8*7 attendre. Il ajoute : Mais, je veux que le temps vous soit accordé, et que le ministre du Seigneur ait le loisir de venir vous dire, comme autrefois le prophète au roi Juda : « Réglez votre maison, car vous allez mourir; » l'accablement où vous serez alors vous permettra-t-il de chercher Jésus-Ghrîst? Communication* Voyez plus loin, dans le diecours de Miraheau, ce passage : Dtd' gmx me répondre^ et cet antre : Croyes-wmi 91M, porc» 91M, etc. Correction. O vous qui survivrez à ma cendre glacée. Si vous voulez charmer ma dernière pensée. Un jour élevez-moi... Non^ tè\$m*éleveï rtefi; Mais, près des lieux où dort l'humble espoir du chrétien, Creusez-moi dans ces champs la couche que j^envie. Et ce dernier sillon où germe une autre vie. (Lamàetini.) Dubitation. Gains GraochuB *, pour exciter en sa faveur Tintérôt du peuple romain, s'écrie an milieu de l'assemblée : ■ « Où fuir? où me réfugier! Dans le Gapitole? il est encore teint du sang de mon frère. Dans ma propre maison? j*y trouverai ma mère qui pleure encore. » Suspension. Quand Ginéas * prit notre sénat pour une assemhlée de rois, il ne fut ébloui ni par une pompe vaine, ni par une élégance recherchée; il n*y entendit point cette éloquence frivole, Tétude et le charme des hommes futiles. Que vit 1. Il était frère de Tibérini Grao- S. Ambanadeuf de Pyrrhus à olms. qui avait été tué par le parti Rome. 4a sénat, et U éprouva le même sort. DE COUP. 14

The text on this page is estimated to be only 19.00% accurate

SIO EXEMPLES ET ECLAtUCISSEMENTS. donc Ginéas de si majestueux? O citoyens! il vit un 8p6ctacle que ne donneront jamais vos richesses ni tous vos arts, le plus beau spectacle qui ait jamais paru 80«i»le eiel» Jf assemblée de- deux cents hommes v^uaux^ dignes de commander à Rome et de gouverner la terre». (i. J. EoossiiàQi^) O mont de Sinai !
conservé la mémoire De ce jour à jamais auguste et renommé, Quand, sur ton sommet enflammé, Dans un nuage épais le Seigneur enfermé, Fit luire aux yeux mortels un rayon de sa gloire. Dis-nous pourquoi ce bruit et ces éclairs, Ces torrents de fumée et ces feux dans les airs, Ces trompettes et ce tonnerre : Venait-il renverser l'ordre des éléments? Sur ses antiques fondements Venait-il ébranler la terre ? Il venait révéler aux enfants des Hébreux De ses préceptes saints la lumière immortelle; Il venait à ce peuple heureux; Ordonner de l'union d'une amour éternelle. (Racine.) J'attendrai
Henri m^ assassiné, dit à son assassin Henri IV : Vous connaissez la Ligue, et vous voyez ses coups* l'aut-être un jour viendra qu'une main plus barbare ..* l'ôte et épargne une vertu ^ rare! Un vizir turc à son confident, en parlant du sultan : 5*il. ose quelque jour me demander ma tête
...« Je ne m'explique pas, Osmin ; mais je prétends Que du moins il faudra la demander longtemps. (&AiaHi.> Fréremission. J'attends pas, messieurs, que j'ouvre ici une scène tragique; que je représente ce grand homme étendu sur ses

The text on this page is estimated to be only 21.15% accurate

DE LA DICTION. SU propres trophées; que je découvre ce corps pâle et sanglant, auprès duquel fume encore la foudre qui l'a frappé ; et que j'expose à vos yeux les trislea images de la Religion et de la Patrie éplorées. (Fléghier, Oraison funèbre de Turenne.) Allusion. Sous Lous Xni^ le oardinsd èe Richelieu, dont la puissance grandissait de plus en plus, montant un jour le grand escalier du LouvrOy rencontra le duc d'Ëpemon qui descendait le même escalier. D'Ëpemon avait été très-puissant et ne Tétait plus guère. « Qu'y a-t-il de nouveau ? » dit le cardinal au duc. « Rien^ répondit le duo^ si od n'est que vous montez et que je descends. » Apostrophe. Saas cetta faa.^ Flandie, théâtra* MKBglanft oà w passent tant de scènes tragiques, tu aurai? accru le nombre- de nos provinces ; et, au lieu d'être la source malheureuse de nos guerres, tu serais aujourdTiui le fruit paisible de nos victoires. (Fléghier.) , Td céderas, ou tu tonoberas sou& ce vainquaor* Âlg^» riche des dépouilles de la chrétienté I (Bossubs -.. Ce n'est point au bout de l'iiiai?eE& Qae Rome fait sentir tout le poids de ses fers : £t de pcè& iospiraat les haines les pins tetes» ïas. plus grands «naâmiSt. IkHne, sont à. tes portes. S me semblé S6fl que ces mnrs, que ces voûtes Tont; prendre iaporroley e<, prêts à m^caser, Atteodwi mon épooK pooff le désabusée.

The text on this page is estimated to be only 29.63% accurate

21S EXEMPLES ET ÉGLAIECISSEMENTS. IIL

RAISONNEMENT^ DÉMONSTRATION. DfoncnoH. — niDUcnoK. — diémonstratioh pab l'absbdb. Dédnetion. Voir les livres de géométrie ; ils présentent le modèle de dédaetion Je plus facile à comprendre et à suivre par renohatnemait dei théorèmes dont ils se composent. Indnetlon. (Voir page 55.) Parmi les savants on les gens qui croient l'dtre, quélquas-nni pensent que le globe terrestre se refroidit graduellement et pérûa faute de chaleur. D'autres pensent, au contraire, que la température du globe terrestre s'est élevée, qu'il s'échauffe de plus en plus et qu'il finira par s'embraser. Ce qui est vrai, c'est que les uns et les autres ont également tort, et que la température du globe, depuis trois mOle ans, n'a pas varié. Voici comment on le prouve, à l'aide de l'induction : Si le globe se refroidit ou s'échauffe, ce changement de température doit être sensible sur toutes ses parties. Si donc je puis prouver que dans une des parties du globe la tempé^ rature n'a pas changé depuis trente siècles, j'aurai le droit d'en conclure qu'elle est restée à peu près la même sur tout le globe. Remarquons d'abord deux faits : la vigne, au-dessus d'un degré de chaleur sioyenne, ne peut plus produire de raisin bon à faire du M; ainsi dans l'Hindoustan, dans la Gui

BAISONKEMENT, DÉMONSTRATION. 913 née, la vigne ne saurait produire du vin, ni même du raisin bon à manger. Le palmier cesse de donner des fruits au-dessous d'un Certain degré de chaleur moyenne. Ainsi les palmiers dont sont bordées les côtes méridionales d'Espagne sont stériles, tandis que, dans les déserts de TAfrique septentrionale, ces mêmes arbres donnent d'excellentes dattes. Or, le degré de chaleur au-dessous duquel les palmiers ne donnent plus de dattes^ est le même que celui au-dessus duquel la vigne ne donne plus de vin; donc si un pays réunit ces deux productions, il faut nécessairement reconnaître qae sa température moyenne se maintient à ce degré de chaleur : car, à un degré plus bas, il ne produirait pas de dattes; à un degré plus haut il ne produirait pas de vin. Or, il est prouvé par les livres de l'Ancien Testament qu'il y a plus de trois mille ans la terre sainte ou Palestine produisait des vins excellents. Dans ces mêmes livres, il est souvent question des dattes, comme d'un des produits les plus importants du pays. Ainsi il y a trois mille ans, la température moyenne de la Palestine était exactement celle qui permet à la fois et à la vigne de donner du vin et au palmier de porter des dattes. Mais aq^ourd'hui tous les voyageurs qui parcourent la Palestine remarquent sur les coteaux des vignes qui donnent des vins excellents, et dans les plaines des dattiers chargés de fruits. Donc la température n'a pas changé depuis trois mille ans : car, si elle avait baissé d'un degré, ce pays ne produirait plus de dattes; si elle avait monté d'un degré, il ne produirait plus de vin. Nous sommes donc en droit d'affinner que la température générale du globe n'a pas varié depuis trois mille ans.

The text on this page is estimated to be only 29.69% accurate

2U * EXEMPI«BS £T JËCLAIRCIFIUEICSNTSL

Hémonstratioit par l'alMiirde. (Voir page 56.) Le nàsûnBeimDt de llJaaBÎllIon se résimie asmi -: << Si ffitme pérîk aveo le corps, il s'ensuit néoessairemenA des iX«séq«eiipM imaBrales, absurdes, impossibles : donc Tâme ne pérît pas avec le ûotj^ i Si tout meurt * avec le corps, il fout (jue l'univers prenne <r&iitres lois, d'autres mœurs, d'autres usages, et que tout change de îace sur la terre. Si tout meurt avec le corps, les maximes de Téquité, de F amitié, de ÎTionneur, de la bonne foi, tie la reconnaissance ne sont donc plus que des erreurs populaires, puisque nous ne devons rien à des hommes qui ne nous sont rien, auxquels aucun nœud commun de culte et d'espérance ne nous lie, qui vont demain retomber dans le néant, et qui ne sont déjà plus. Sî tout meurt avec nous, les doux noms d'enfant, de père, d*ami, d'époux sont donc des noms de théâtre et de vains titres qui nous abusent, puisque l'amitié, celle même qui vient de laTertu, n'est plus un îien durable, que nos pères qui nous ont précédés ne sont plus, que nos enfants ne seront point nos successeurs, car le néant, tel que nous devons être un jour, n'a point ée suite; que la société sacrée des noces n'est plus qu'une liaison brutale, d'oij, par un assemblage bizarre et fortuit, sortent des êtres qui nous ressemblent, mais qui n'ont de commun avec nous que le néant. •Qoe dirai-je encore ? Sî tout meurt avec nous, les annales domestiques et la stnte de nos ancêtres n'est donc plus qtfuue suite declrinrères, puisque nous n'avons point d'aïeux et que nous n'aurons point de neveux. Les soins du nom et de la postérité sont donc frivoles ; l'honneur qu'on rend âla mémoire des hommes Dlustres, une erreur puérile, puisqu'il est ridicule d'honorer ce qui n'est plus; la religion des 1. C'est-à-dire : si r&me de rhomme ne snrrit pas & son corps.

tombeaux, une illusion vulgaire ; les cendres de nos pères et de nos amis, une vile poussière qu'il faut jeter au vent et ^i n'^i^rtient à persoajxe ; les dernières inteatioas des maamiito, «i sacrées parmi ies peuples \b% plus badiars, le dernier son <t'un« machina qui se dissout; et, pour tout dire en un mot, si tout meurt avec nous, les lois sont donc une servitude, insensée ; les rois et les souverains, des fantômes que la faiblesse des peuples a élevés ; la justice, une usurpation sur la liberté des hommes ; la loi des mariages, un vaiic scrupule ; la pudeur, un pr^ugé ; Thonneur et la probité, des chimères; les incestes, les parricides, les perfidies noires, des jeux de la nature, et des noms que la politique des légisiatsors a inventés. Yûiiià où M rédjoit la philosophie sublime des impies, voilà cette force, cette raison, cette sagesse qu'ils nous vantent éternellement. Convenez de leurs maximes, et T univers entier retombe dans un affreux chaos ; et tout est confondu sur la terre; et toutes les idées du vice et de la vertu sont renversées; et les lois les plus inviolables de la société s*évanouissent; et la discipline des mœurs périt; et le gouvernement des États et des empires n*a plus de règle ; et toute rharmonie du corps politique s'écroule ; et le genre humain n'est plus quun assemblage d'insensés, de barbares, d'impudiques, de furieux, de fourbes, de dénaturés qui il*ont plus d'autres lois que la force, d'autre frein que leurs passions et la crainte de l'autorité, plus d'autre lien que rirreligion et l'indépendance, plus d'autre Dieu qu'euxmêmes. Voilà le monde des impies; et si ce plan affreux de république vous plaît, formez^ si vous le pouvez, une société de ces hommes monstrueux. Tout ce qu'il nous reste à vous dire, c'est que "vous êtes dignes d'y occuper une place. (MÂSSOILON.)

su SZSM PUS SI ËCLAmcISSSKSKTS S n. tTLL0ovna. —
 BHTHTirîaa. — KÊDUCnon du sAJSOimRiiKBT bxVtaxè J>ASE LB
 LÂlfOAGB ORDINAIBB A UL VOUIB FHII^OSOPBIQim. — DmamB.
 — niiLoaisiiBB coxposéi. — aoBiTa. (Voir page 58.) On doit prendre
 conseil dans les choses importantes; Le choix d*iin état est de la plus haute
 importance; Donc, pour le choix d'un état, on doit prendre conseil. —
 L'homme qui vit comme la brute, se dégrade; Or, celui qui ne songe qu*à la
 satisfaction de ses sens vit comme la brute ; Donc, rhomme sensuel se
 dégrade. Dans la conversation, celui qui n'àime pas à écouter ne s'instruit
 pas; Or, le babillard n*aime pas à écouter; Donc, dans la conversation il ne
 s'instruit pas. BntliTmèiie. (Voir page 59.) Ce n'est qu'en réparant sa faute
 qu'on retrouve le calme de' la conscience; Donc, dès qu'on a commis une
 faute, on doit s'empresse de la réparer. — L'orgueilleux uq veut pas
 connaître ses dé&uts : Donc, il ne peut pas se corriger. — Les hirondelles
 sont arrivées ; Donc, le printemps est de retour. La lune ne s'éclipse que
 lorsque la terre se trouve placée: entre elle et le soleil; Donc, c'est l'ombre
 delà terre qui cause Féclipse.

RAISONNEMENT, DÉMONSTRATION. m WlédmmiUim ém
 rmMaauwkemmmi exprimé dans le lany afe ordisalre à 1* forme
 phlloflophlqne. (Voir page 60.) Puiage de Fénelon : Rien ne peut arrêter le
 temps, qui entraîne avec lui tout ce qvd paraît le plus immobile. Le présent
 qui s*enfuit est déjà bien loin, puisqu'il s'anéantit dans le moment que nous
 parlons, et ne peut plus se rapprocher. Ne compte donc jamais, mon fils, sur
 le présent; mais soutiens-toi dans le sentier rude et âpre de la vertu par la
 vue de Tavenir. Prépare-toi par des mœurs pures et par Tamour de la justice
 une place dans Theureux séjour de la paix. Réduction à la formule
 syllogistique : « Nous ne devons pas compter sur ce qui nous échappe; Or,
 le présent nous échappe ; Donc, nous ne devons pas compter sur le présent ;
 Mais nous devons nous occuper sérieusement de ce qui fixera notre destinée
 ; C'est l'avenir qui doit la fixer : Donc, notre avenir doit nous occuper
 sérieusement, r — Apprends sérieusement tout ce que tu étudies : car les
 études superficielles ne produisent que des hommes médiocres et
 présomptueux. C'est on enthymëxne renversé. — Ne parlea pas de
 politique, puisque vous n'y entendez rien. Cest enoore rm enthymème
 renversé. Le voici sons la forme d'un syllogisme : « On ne doit pas parler de
 ce qu'on ne connaît pas; Or, vous ne connaissez pas la politique : Donc,
 vous ne devez pas en parler. »

The text on this page is estimated to be only 24.77% accurate

M sxsKPus xr ÉCLAmCIBSBMISrrS. (Voir page 610 Oh! que les rois çont i jptaindpe! Oh! que les ministres sont dignes de compassion ! S'ils sont méchants, comlMen font-ils souffrir les hommes, et quels sentiments leur sont réservés par la justice divine ! S'ils sont bons, quelles difficultés ' ii*ont-ils pas à vaincre! qu«ls pièges à éviter! quels mamà souffrir! (Fenslon.) Sunt A^guilia répend |>ar ee dilemme «vx jaifg qui pvéteDdfMit que Jésus-Christ n'était pas ressuscité, mais que les apôtres avaint ûileTé son corps : C'est VOUS qui gardiez le sépulcre. Oa vous avez dormi, w vous n'avez pas dormi. Si vous n'avez pas dormi, comoMat Taurait-on enlevé ? Si vous avez dormi, comment avez-vous pa «avoir qa'on Tenlevait? (Voir page 6L) Ou VOUS pardonneriez à ceux dont vous croyez avoir à vous plaindre, ou vous renoncerez au pardon que la miséricorde de Dieu vous promet ; Mais vous désirez que Dieu vous pardonne Donc, vous devez pardonnor. — Ou le meurtre de César fut une grande et belle action, ou ce fut un crime; Mais tuer un homme qui ne peut se défendre, ne saurait être appelé une grande et belle action : Donc, ce fut un crime. -* - Tl est des circonstances graves dans lesquelles fl fwt nécessairement ou s'exposer à déplaire aux personnes qu'on aime, on mentir à sa propre conscience ; Mais on ne doit jamais mentir à ca oonadence : Donc, il faut résolument a'ezpoter à iour déplaii^.

r" RAISONNEMENT, D'ÉLÉMENTAIRE. 219 — Vous ne pouvez en même temps, et satisfaire votre ambition, et conserver votre indépendance; Vous tenez à votre indépendance ; Renoncez donc à votre ambition. ^ — Si vous voulez qu'on soit poli envers vous, vous devez l'être envers les autres; Or, vous voulez qu'on soit poli envers vous ; Donc, vous devez l'être envers les autres ; Ou : Or, vous ne voulez pas l'être envers les autres : N'exigez donc pas qu'il le soit envers vous. — Si Joseph Ghénier avait, comme on l'en a accusé, contribué à la mort de son frère ^, ou même s'il n'avait pas fait tout son possible pour le sauver, sa mère aurait conçu de l'horreur pour lui ; Or, sa mère, jusqu'à sa dernière heure, lui a montré la plus vive tendresse : Donc, Joseph Ghénier était innocent. 9orlte. <(Voir page «S.) Faute d'un clou, le fer d'un cheval se perd; faute d'un &r, on perd le cheval, et faute d'un cheval, le cavalier lui-même est perdu, parce que son ennemi l'atteint et le tue. (Franklin.) L'André Ghénier, jeune poète, Conyention. Voyez, page 500, me condamné & mort par le tribunal révolutionnaire composé par André Ghénier le 10 mars, en 1794. Son frère «Léon Saprisi». Joseph était alors membre de la

The text on this page is estimated to be only 29.42% accurate

«0 EXEMPLES ET ECLAIRCISSEMENTS. IV. STYLE, DÉVELOPPEMENTS. S». Inuii^esy sentiments. (Voir iMiges 11 et TS.) Télémaque dit dans Fénelon : Je cours les mêmes dangers qu'Ulysse, pour apprendre où il est. Mais que dis-je? peut-être qu'il est maintenant enseveli dans les profondeurs des mers. Si Télémaque parlait de quelqu'un à qui il ne pût pas tant offrir intérêt, il n'exprimerait pas ainsi sa pensée par une image; il dirait simplement : « Peut-être qu'il a péri dans un naufrage. » Mais il parle d'un père chéri ; l'intérêt qui l'anime est vif, sa frayeur est grande, et il voit ce qu'il craint, il peint ce qu'il voit, et son langage exprime les sentiments d'amour et de crainte qui l'agitent. Voici quelques exemples de pensées dont l'expression est animée par les sentiments et les images. Proposition simple : « Les mystères de la religion sont au-dessus de la raison de l'homme. » Je dirai aux philosophes ; « Ne vous agitez pas contre ces mystères que le raisonnement ne saurait percer. Laissez à Dieu cette nuit profonde où il lui plaît de se retirer avec sa gloire et ses mystères. » (Guénard.) Proposition simple : « Il est bien difficile d'être humble et modeste quand on vient de remporter une grande victoire. » Qu'il est difficile d'être victorieux et d'être humble tout ensemble ! Les prospérités militaires laissent dans l'âme je ne sais quel plaisir touchant qui l'occupe et la remplit tout

STYLE, DÉVELOPPEMENTS. SU entière. On s'attribue une autorité de puissance et de force; on se couronne de ses propres mains ; et, lors même qu'on rend à Dieu de solennelles actions de grâces, et qu'on pend aux voûtes sacrées de ses temples les drapeaux déchirés et sanglants qu'on a pris sur les ennemis, qu'il est dangereux que la vanité n'étouffe une partie de la reconnaissance, et qu'on ne retienne au moins quelques grains de cet encens p'oQ va brûler sur les autels ! (FLÉCIIER.) Proposition simple : « Le remords est une preuve de l'immortalité de notre âme. *» Chaque homme a dans son propre cœur un tribunal où il commence par se juger soi-même, en attendant que l'arbitre souverain confirme la sentence. Si le vice n'est qu'une conséquence physique de notre organisation, d'où vient cette frayeur qui trouble les jours d'une prospérité coupable? Pourquoi le remords est-il si terrible, qu'on préfère souvent se soumettre à la pauvreté et à toute la rigueur de la vertu, plutôt que d'acquérir des biens illégitimes? Pourquoi y a-t-il une voix dans le sang, une parole dans la pierre? Le tigre déchire sa proie, et dort ; l'homme devient homicide, et veille. Il cherche les lieux déserts, et cependant la solitude Teffraye; il se traîne autour des tombeaux, et cependant il a peur des tombeaux. Son regard est inquiet et mobile; il n'ose fixer le mur de la salle du festin, dans la crainte d'y voir des caractères funestes. Tous ses sens semblent devenir meilleurs pour le tourmenter : il voit au milieu de la nuit des lueurs menaçantes ; il est toujours environné de l'odeur du carnage; il découvre le goût du poison jusque dans les mets qu'il a lui-même apprêtés; son oreille, d'une étrange ^)tilité, trouve le bruit où tout le monde trouve le silence; et, en embrassant son ami, il croit sentir sous ses vêtements. ^ poignard caché. (GATEAUBRUND.)

The text on this page is estimated to be only 10.08% accurate

1 SB EXEMPLES ET ÉCLAIRCISSEMENTS. StIB BIYSB8
GABACràSEB DU 8TTLE. — STTUB SUBUIQt. BBAUTI^ DU STTLB,
IN» dNr«vB mmKmtéeèwem «ht *tyl«» (Voir page 76.) Parmi les morceaux
cités dans cette seconde partie de la Méthode^ ^voyw, comme modèle de
slyk simple^ le récit de la BakUUê 4\$ AoCfoy par Voltaire^ la Narration de
Lysimaque par Montesquiea; d» •tyle sévère, le Tableau de Jirutalem par
Chateaubriand; de style iMbdiin et eayoaé^ la LeUre ée Mmâ de Sévigné; de
stjle piquant, la Lsçon donnée à la vanité; de style léger, le Jfeunier de
Sana^Souci; da style fleuri, VEpitode (TAbdolonyme, par Delille ; de style
gracieux, le Fttrtrmt de téewwâl, par Buffon ; de style brillant, le J9mM
PiiHtn pnr Delille, le Pœtrair de VaUeau-momchB par Boffim ; àe ttjk
ÊMOûA et pittapea^ne, le Portrait du çKê^al par Bsfioa^ le TsUms 4m
eombatt mp mer par Thomas. Style sufttbDe. (Voir page 78.) Xb 1794>
dans «ne bataille nayale entre lee Alog&û et les Fnftfais, non loin de Saest,
Iféqoipaga d*vn dae TfliswetnT firsaçui, aommé le Vengeur, sa Tojant
réduit à TeaLtiémité, aimn mieux périr qiie de se rendre, et fît sombrer le
'iraiasean. Toi que je dMni9 et que fdAwêi, OirigsB, 6 Liberté, moB
▼ tissean^ daas son cown : lloiQS de vents orageux toormentent le
Bos^fioce, Que la mer terrible où je cours. VtthiqaeiirffÉoie'et des
PlèiàAes^, Je lens â*iia souffle beuBeur mon- Dêiûse empoEift i 1. Dans
cette strophe et daoa W S. LaapodtM dennont an teitilur snlTante, le mot
vaiesseau est pris au leuz des yents le nom 9Eoltf flt sens figuré : le poète se
considère attribuent à la constellation ^ comme un navigateur et compare
Pléiades une influence qui iovlere au tempêtes les difficultés quTun l^s
yagues : ce yers signifie «<>«*' auteur est obligé de surmonter queur de»
vmte et dee floti t<wMpour réussir. vie.

The text on this page is estimated to be only 14.62% accurate

aomjic; DÉYSLOPFxmziEis» n échappe aux écueils des
trompeuses CSyelides'; U vogue à riounortalité» Mais des flots fût-il la
^time, Ainsi que le Vengeur il est beau de périr ; n est beau, quand le sort
nous i^onge dans l*M!Aeii0| De paraître le conquérir. Trahi par le sort
infidèle, Tel qu'un lion pressé de nombreux léopards % Seal, au milieu de
tous» sa colère étioceile ; U les combat de toutes parts. I'^^inùs loi déclare
la guerre ; Le fer, Tonde, la fiamme entoureat ses hères; Sans doute ils
triumphaient l... Mais leur dernier toimerr» Vient de s'éteindre sons les flots
!«^ GaptiJQsI... la vie est un outrage. Ils préilrent le gouffre à ce bienfait
honteux. L'Anglais «& ft^issanl admire leur ootoage^ Aibieio^ pAlil dBtaal
aux* Plus fiers, d'une mort infailible, Sans peur, sans désespoir, calmes
dians leurs combats^ De ces braves Français Pâme n'est plus sensible Qft%
l'ivresse d*tta beaa trèpae. Prèff de ee ¥Qir réduise eo poodi»,. Hsdé&ndent
lear»bord& embrasés et sanglante f Voyez-les déûer et la vague et la
foudre». Sous des mâts rompus et brûlants ! Vbyer eer drapea» tricolore
Qii'éidv& eo' périssant teur cooraf s teâempté ; Soes le flot qui les couvre
enteudexf-vous encore Gû cri : « Tiva la liberté ! »
ÏJklMGjaltdM^aoïUdMttMgrou- pac méiBafai»^ po» des limitZ» vi*
l'ArchipeL 11 7 a ioi oae qoelt «yi'ik toieiOi JIM* SgMe l échapper aum
écueils 9. Allusion aox léopardi représeaw^e métaphore qui lignifie
tésieurlesannoirietaerAngteteire. JJ5'''><rfsW lu oitSmelu;. et let S. Nom qua
ron donna qaalqne "*"w« «M Gifeladê» tuai employée fois 4 l» Chraade-
Bretagiie.

SM EXEMPLES ET ÉCLAUCISSEMENTS, Ce cri.... c'est en
Tain q'il expire, Étouffô par la mort et par les flots jaloax; Sans cesse il
revivra répété par ma lyre : Siècles, il planera sur voos. Et yoxu, héros de
Salamine% Dont Tétys^ vante encore les exploits glorieux, Mon, vous
n'égalei pas cette auguste ruine, Ce naufrage victorieux. (Lebrun.) ao&d-
ieeo.) Cbarlet-Gnitaye, roi de Saède, attaque la Pologne; il est vainqueur i
YanoTie et maître du royaume; il est obligé de quitter la Pologne. " Sa mort.
Un nouveau conquérant s'élève en Suède : on y voit on autre Gustave ' non
moins fier ni moins hardi ou moins belliqueux que celui dont le nom fait
encore trembler l'Allemagne. Charles-Gustave parut à la Pologne, surprise
et trahie, comme un lion qui tient sa proie danfi ses ongles, tout prêt à la
mettre en pièces. Qu'est devenue cette redoutable cavalerie qu'on voit fon*
dre sur l'ennemi avec la vitesse d'un aigle? Où sont ces âmes guerrières, ces
marteaux d'armes * tant vantés et ces arcs qu'on ne vit jamais tendus en
vain? Ni les chevaux ne sont vites, ni les hommes ne sont adroits que pour
fuir devant le vainqueur. En même temps, la Pologne se voit ravagée par le
rebelle Cosaque, par le Moscovite infidèle, et plus encore par le Tartare,
qu'elle appelle à son secours dans son désespoir. Tout nage dans le sang, et
l'on ne tombe que sur des corps morts ; la reine n'a plus de retraite, elle a
quitté le royaume. Après de courageux, mais de vains efforts, le roi * est
contraint de la suivre. Réfugiés dans la 1. Salamine, petite lie prêt de la-
d'une sœur de 6uita7e-Adoli»he; quelle la flotte des Grecs vainquit roi du
Suède après Tabdioation de la flotte des Perses, beaucoup plus sa oousine
Christine, nombreuse, 480 ans ayant J. C. 4. Arme offensire en forme de S.
Nom poétique de la mer. marteau. . Charles-Gustaye ou Charles X, 5. Jean-
Casimir, qui abdiqua dede la maison de Deux-Ponts, fils puis, et te retira en
France.

The text on this page is estimated to be only 25.33% accurate

STTLB, DÂVELOPPSMBNTS. Sfl5 Silésie, où ils manquent des choses les plus nécessaires, il ne leur reste qu'à considérer de quel côté allait tomber ce grand arbre ébranlé par tant de mains et frappé par tant de coups à sa racine, ou qui enlèverait les rameaux épars. Dieu en avait disposé autrement. La Pologne était nécessaire à son ÉgUse et Ixd devait un vengeur *. Il la regarde en pitié . Sa main puissante ramène en arrière le Suédois indompté, tout frémissant qu'il était. Il se venge sur le Danois *, dont la soudaine invasion Tavait rappelé, et déjà il Ta réduit à Textrémité. Mais l'Espagne et la Hollande se remuent contre on conquérant qui menaçait tout le^ord de la servitude. Pendant qu'il rassemble de nouvelles forces et médite de nouveaux carnages, Dieu tonne du plus haut des cieux ; le redouté capitaine tombe au plus beau temps de sa vie, et la Pologne est délivrée. (Bossuet.) ttMJULOWm n^uowukcm bt i»b cvnaiACS. Les Romains et les Albains étaient en guerre. Pour orrSter l'effaéaai du sang, il fut convenu que le sort des deux peuples serait décidé par un combat de trois contre trois, et que la ville dont les guerriers auraient l'avantage commanderait à l'autre. Rome choisit trois frères, nommés Horace ; Albe, de son côté, choisit trois frères, nommés Curiace. Les Horace et les Curiace étaient unis par l'amitié et par le sang. Un des Horace avait épousé la sœur des Curiace ; un des Curiace était fiancé à la sœur des Horace* Dans le dialogue solvant entre les deux beaux-frères édote le noble dévouement pour la patrie ; mais chez l'un il atteint à l'enthousiasme, chez l'autre il le dépasse. HOBACB. Combattre son ennemi pour le salut de tous, Et contre un inconnu s'exposer seul aux coups»])*une simple vertu c'est l'effet ordinaire; Mille déjà l'ont fait, mille pourraient le faire ; Mourir pour son pays est un si digne sort, F Qu'on briguerait en foule une si belle mort. [Mais vouloir au public immoler ce qu'on aime, Ijl. A l'union à Jean Sobieski, qui, et l'Empire, attaqués par les Turcs. iMlqnesaiméesaprès^UTa Vienne 9. Frédéric III, roi de Danemark^ IDÉTH. !>■ COMP. 161

The text on this page is estimated to be only 16.98% accurate

4S6 XXEBVCn STËCLAtBGISBStfENTS. fPatfritrr an combat
contre un snre BûnnAne, Attaquer un parti qui prend pour défeaseur Le
frère d'une femme et Tamant d*uoë sœur. Et, rompant tous ces nœuds,
s^armer pour la patrie Contre un sang qu'on tondrait racheter de sa vie :
Ihie telle Tertn n'appartenait qn^ànouB. L'édat de son grand nom lui fait
pea4ejalo«x't Et peu d^hommes au cœur Tont assez inffrin>ée% l^ôur oser
aspirer à tanX de renommée. 11 est vrai que nosiMms ne sauraient plus
périr; L'occasion est belle, il nous la faut chérir ; fleos serons les miroirs ^
d*one vertu bien rare, liais voue fimrmetè tient un peu du barbare^.. Pour
moi,. je Pose dire, et vous Tavez pu wÀx, le n'ai point consulté* pour suivre
mon devoir^ Notre longue amitié, Tamour, ni Falliance, N'ont pu mettre un
moment mon esprit en balançât Et puisque, par ce choix, ATbe montre en
e'ffet Qu'elle m'estime autant que Bcsne 'vans a fail% Je crois faire pour elle
auUat que jrûiis .pour fiBixie:s J'jû le cœur aussi bon^^ «mai^^ofin
ie.«uifebQiBane::ï Je vois que votre honneur demaBde.tûuLfiioniflaag;
Qae tout le mien' consiste à veus penBor ks flanc; Près d'épouser la sœur,
qu'il faut tuer >le ifiïère, - Et gue ,pour mon paifa j'ai le sort si cflAtraiiB* :
Encorgu'À^ mon devoir.jeœuvewiisitfinett:, Mon cœur s'en effarouche, et j-
ea .frémis -d'ïioixeiff^ rai pitié de moi-même et Jette un leail d^enarie^i»
3ttr ceux -dont notre ^guerre a consumé la- vie**.. Sans souhait toutefois de
pouvqirfeeiller. Ce triste et fier honneur m'émeut sans m'ébranler : J'aime ce
qu'il me donne^ et ^6 «plains ce qu'il m'ôte; Et, si Rome demande une vertu
plus haute, Je rends grâce ans dieox de n^re ^s^ltonfata. Pour conserver
eooer cpaeiqae t^ese d'humain. ' 1. Est cause que peu de personneB *t. Que
tout. mou. bonnem; ' la désirent. B. JBt qu'en serrant monp^jr*)* 3.
£nsontassezfortdiittatp6nétrés. '«visinel'Même'ai wàBaKfteux. 3. Les
modèles. Q. B^Ue j^vmve ^[Oi a 'liùlli* 4. Hésité, demandé conseil.
Quoique.... 5. Que Rome tous a estimé lon^ 10. J'enyle le soct de ceuz-:Q|. .
qu'elle rmis a (Aeiai. H. Qtti '«fut- péri dans la *«tteée 6 AuMt-cavMgaas
des Mbaint^ontre les fNnattM.

The text on this page is estimated to be only 18.77% accurate

STYLE, DÉVELOPPEMENTS. 827 HOVACB. Si vous n'êtes flomam, soyw digne de Pétre : 'Eif si vous m'égalez, faites-îe mieux parattre. La solide vertu dont je ftiis vanité N'admet point de faiblesse avec sa fermeté; Et c'est mai de rbonneur entrer dans la carrière*, Que dès le premier pas regarder en arrière. Notre malheur est grand, il est au plus haut point ; Je l'envisage entier, mais je n'en irémis point. Cîontre qui que ce soit que mon pays m'emploie, s-yaoûsple avaaglèmoote cette gloire avec jwa : Gelle^ de recevoir de tQls coouaaodements Doit étouffer en nous tous autres sentiments'. Qui*, près de |le servir^, considère autre choee» A faire ce qu'il doit lâchement se dispose. Ce droit saint et sacré rompt tout autre lien. Borne a choisi 'mon bras, je n'examine rien. Avec noeaUégreseevaussi pleine et sincère Que j'épousai la sœur, je combattrai le frère; Et, pour trancher enfin ces discours superflus, Albe vous a nommé, je ne vous connais plus. CURIACX. Je vons cQjanais encofer ^^ c'«st ce^qui me tue. Mais celte âpre vertu ne m'était pas connue; Gomme notre malheur elle est au plus haut point, Souffrez que je l'admire et ne Timite point. (GpmKnvBs,) (Voir page 77.) Jj9B deux qualités qti'!fent la beauté du < style, k saroir l^légcinea M l'énergie, se foot remarquer dans tons ile» moioe^iiz tH^B dMS 46tte seconde |>artie.<le la MélludB, On peut distinguer partioulièrement, sons le rapport de Vélégance, 1. Cette inyeraion n'est plus usi- 5. On dir^t ai;^ourd'Uui : Tout tée. SQtre sentiment. S.. La* jeia. 4. Celui qui. «^ ^ 5.De gerrirsonrpayB.

1S8 XZSICPLB8 ST ÉCLAIRCISSEIfKNTS. • parallèle du Setim et dm Roêtignol^ p«r Bnffbn ; 10118 le rapport de Vinergie, le moroeau de Boasnet sar Charles-GustaYe. La natveté^ la finesse et la délicatesse font le charme de la plupart des fiibles de La Fontaine. On admire la naïveté dans la fable du Lapin et de la Belette, la délicatesse dans celle des deia Pigeons^ la finesse dans celle de VOure st lûs deux Compagnons, On tronrera plus loin un exemple de véhémence dans Mirabeau; le morceau de Massillon intitulé Vdme ne meurt pas atec la corps^ nous présente un exemple de la richesse du style : nous allons dter le moroeau de Bnffon que nous indiquons dans le texte comme remarquable sons le rapport de cette dernière qualité. CVX.TI'ViEB. La nature est le trône extérieur de la magnificence diyine : rhomme qui la contemple, qui Tétudie, s'élève par degrés au trône intérieur de la toute-puissance : fait pour adorer le Créateur, il commande à toutes les créatures; vassal du ciel, roi de la terre, il T ennoblit, la peuple et l'enrichit; il établit entre tous les êtres vivants l'ordre, la subordination, l'harmonie; il embellit la nature même ; il la cultive, rétend et la polie, en élague le chardon et la ronce, y multiplie le raisin et la rose. Voyez ces plages désertes, ces tristes contrées où Thomme n'a jamais résidé, couvertes ou plutôt hérissées de bois épais et noirs dans toutes les parties élevées : des arbres ^sans écorce et sans cime, courbés, rompus, tombant de vétusté, d'autres, en plus grand nombre, gisant auprès des premiers, pour pourrir sur des monceaux déjà pourris, étouf^ fent, ensevelissent les germes prêts à éclore. La nature, :: qui partout ailleurs brille par sa jeunesse, parait ici dans la fi décrépitude; la terre, surchargée par le poids, écrasée par m les débris ^e ses productions, n'offre, au lieti d'une verdure florissante, qu'un espace encombré, traversé de vieux arbres chargés de plantes parasites, de lichens, d'agarics, fruits impurs de la corruption. Dans toutes les parties basset, des eaux mortes et croupissantes, faute d'être conduites et dirigées; des terrains fangeux qui, n'étant ni so

STYLE, DÉVELOPPEMENTS. S» lides ni liquides, sont inabordables, et demeurent également inutiles aux habitants de la terre et des eaux ; des marécages qui, couverts de plantes aquatiques et fétides, ne nourrissent que des insectes venimeux et servent de repaire aux animaux f immondes .Entre ces marais infects qui occupent les lieux bas, et les forêts décrépites qui couvrent les terres élevées, s'étendent des espèces de landes, des savanes qui n'ont rien * de commun avec nos prairies ; les mauvaises herbes y surmontent et y étouffent les bonnes : ce n'est point ce gazon fin qui semble faire le duvet de la terre, ce n'est point cette pelouse émaillée qui annonce cette brillante fécondité ; ce sont des végétaux agrestes, des herbes dures, épineuses, entrelacées les unes dans les autres, qui semblent moins tenir à la terre qu'elles ne tiennent entre elles, et qui, se détachant et repoussant successivement les unes sur les autres, forment une bourre grossière^ épaisse de plusieurs pieds. Nulle route, nulle communication, nul vestige d'intelligence dans ces lieux sauvages ; l'homme, obligé de suivre les sentiers de la bête farouche, s'il veut les parcourir, est contraint de veiller sans cesse pour éviter d'en devenir la proie ; effrayé de leurs rugissements, saisi du silence même de ces profondes solitudes, il rebrousse chemin, et dit : « La nature brute est hideuse et mourante; c'est moi, moi seul qui peux la rendre agréable et vivante. Desséchons ces marais, animons ces eaux mortes en les faisant couler ; formons-en des ruisseaux, des canaux; employons cet élément actif et dévorant qu'on nous avait caché, et que nous ne devons qu'à nous-mêmes ; mettons le feu à cette bourre superflue, à ces vieilles forêts déjà à demi consumées; ache vems de détruire avec le fer ce que le feu n'aura pu consumer. Bientôt, au lieu du jonc, du nénufar dont le crapaud composait son venin, nous verrons paraître, la renoncule, le trèfle, les herbes douces et salutaires ; des troupeaux d'animaux bondissants fouleront cette terre jadis impraticable ; ils y trouveront une substance abondante, une pâture toujours renaissante ; ils se multiplieront pour se multiplier encore*

The text on this page is estimated to be only 16.67% accurate

330 EXElfPUBKr Serrons-noiu de ces nouTeaax aides pour achever notre o«vrage ; qae le bœuf, soumis au joug, emploie ses foroes et le poids de sa mi3ee à sillonner la terre; qu'elle rajeunisse par la culture ; une nature nouvelle va sortir de nos mains. » Qu'elle est belle, cette nature cultivée ! Que, par lea soiof de rhonune, elle est brillante et pompeusement parée ! H ai lait lui-même le principal ommnent; il «el est la prodoctioa la plus noble : en se multipliant, il en multiplie le germe le plus précieux : elle-même aussi semble se multiplier ciee lui; il met au jour par son art tout ce qu'elle recâait dans son sein. Que de trésors igncnrés ! que de richesses nca^ velles ! Les fleurs, les fruits, les grains p^ectionnés, multi* plies à Tinfini ; les espèces d'animaux transportées, pro* pagées, augmentées sans nombre; les espèces miifiUea réduites, eon&nées, reléguées; Tor, et le fer plus utile que* l'or, tirés des entrailles de la terre; les torrents contenu»; les fleuves dirigés, resserrés; la mer soumise, reconnue, Mversée d'un hémisphère à l'autre; la terre accessible partout, rendue aussi vivante que féconde ; dans les vallées, de riantes prairies, dans les plaines, de riches pâturages ou des mois*' sons encore plus riches ; les collines chargées de vignes et de fruits, leurs sommets couronnés d'aibres utiles et ^' jeunes forêts ; les déserts devenus des cités habitées par un peuje immense, qui, circulant sans cesse, se répand de ces centres jusqu'aux extrémités; des routes ouvertes et Sté^ quentées, des communications établies partout comme b» tanl^ de témoins de la force, de l'union de la société ; mi^ autres monumeutsde puissance et de gloire démontrent assez que l'homme, maître du domaine de la terre, en a changé, renouvelé la surface entière, et que de tout tempe lieu partag0^ l'empire avec la nature. (Buffok.)

The text on this page is estimated to be only 20.15% accurate

S m. Bftieuipla d'analyve littéraire. (Voir pus» 81.) I.B CBÂISB
ET LE KOSEAV. La Fontaine mettait au rang de ses meilleures fables celle
q}ai est Intitulée la Chêne et le Bûsetm, Avant de la lire, essayoDS nous-
mêmes quelles- seraieaai les idées que la nature noua présenterait sur ce
sujet. Dès qu'on nous annonce le Chêne et le Roseau, nous sommes frappés
par le contraste du grand avec le petit, du fort avec le faible. Voilà une
première idée qui nous est donnée par le seul titre du sujet. Nous serions
choqués si, danale^réeit dupoëto^ elW se trouvait r^a versée de tnamère
qa.*oa attribuât la force eH la. grandeur au Roseau, et la peititesfift et
l&.faiblesee au. Ghêne; noas'^ne mai^querions pas de réclamer les droits de
la nature-, et de dire qu'elle n'est: pstisendae, qu'eUe a'estpas imitée.
L'auteur est. doi&e.li^ pir le seul titrer Si Ton suppose que ces deux plantes
se parlent, k.-siip^ position une fois accordée, on sent que le Chêne doit
parler avec hauteur et avec confiance, le Koseau avec modestie et simplicité
; c'est encore la nature qjuui le demande. Cependant, comme il arrive
presque toujours que ceux qui preniMtttkrten haut sosrt de& aets, et que les
gen» mode8Ées<^ ont TÊ^gom, on ne sesait pa» sufpri»^ de* veîr ForgMil
dn Okâne ^tlaii.etla modestie du ELaseou préservée^ Hâtoaii>iioinr de mr
ceonment l'auteui développera celte iàée« : Le Chêne un jour dit au Roseau
:. « Tous avez bien sujet d*accQser la nature. Ladiscenra est^dLecot» Lé
Ghana ne dit pomt au Bûseau

m SZEIC^LES ET ÉCLAIBCISSSJiSirrS. gu^U avait bien sujet
 d'accuser la nature; mais Vous aon..^ Cette manière est plus vive; on croit
 entendre les actenn mêmes ; le discours est ce qu'on appelle dramatique. ^
 second vers d'ailleurs contient la proposition du sujet, ev marque quel sera
 le ton de tout le discours. Le Ghène montre déjà delà compassion, mais
 cette compassion orgaeilleuse par laquelle on fait sentir au malheureux les
 avantages qu'on a sur lui. Un roitelet pour vous est on pesant fardeau. Cette
 idée que le Chêne donne de la faiblesse du Roseau est bien humiliante; elle
 tient de l'insulte; le plus petit des oiseaux est pour vous un poids qui vous
 incommode. Le moindre vent qui d'aventure Fait rider la face de Teaa Yons
 oblige à baisser la tête. C'est la même pensée présentée sous une autre
 image. D'aventure est un terme un peu vieux, dont la naïveté est poétique.
 Rider la face de Veau est une image juste et agréable ; vous oblige à baisser
 la tête, ces trois vers sont doux; il semble que le Chêne s'abaisse à ce ton de
 bonté par pitié pour le Roseau. Il va parler de lui-même en termes bien
 différents : Cependant que mon firont au Caucase pareil,. Non content
 d'arrêter les rayons du soleil, Brave Teffort de la tempête.... Quelle
 noblesse dans les images 1 Quelle fierté dans les expressions et dans les
 tours ! Cependant que, terme noble et majestueux; au Caucase pareil,
 com'pBTB.ison hyperbolique; non content d'arrêter les rayons du soleil :
 arrêter marque une sorte d'empire et de supériorité ; sur qui? sur le soleil
 même; brave T effort; ôraver ne signifie pas seulement r^w^^; mais résister
 avec orgueil. Ce n'est point à /a tempête seulement qu'il résiste^ mais à son
 effort. Le singulier est ici plus poé«

8TTIiE, BÉYELOPPEUSMTIf. S» tique que le pluriel. Ces trois vers, dont Tharmouïe est forte, pleine, les idées grandes, nobles, contrastent avec les trolB précédents, dontJ'harmonie est douce, de même que les idées. l^imt TOUS est aquilon; tout me semble zéphyr. Le Chêne revient à son parallèle, si flatteur pour son amourpropre ; et, pour le rendre plus sensible, il le réduit en deux mots : tout vous est réellement aquilon ; et à moi, tout me semble zéphyr. Le contraste est observé partout; continuons: Encor si vous naissiez à Tabri du feuillage Dont je couvre le voisinage, Vous n'auriez pas tant à souffrir; Je vous défendrais de Torage. L'orgueil du Chêne était satisfait. Il repred son premier ton de compassion, pour engager adroitement le Roseau à consentir aux louanges qu'il s'est données, et à flatter encore son amour-propre par un aveu plaintif de sa faiblesse* Mais, malgré ce ton de compassion, il sait toujours mêler dans son discours les expressions du ton avantageux. Du feuillage dont je couvre le voisinage : de mon feuillage eût été trop succinct et trop simple, mais dont je couvre, cela étend ridée et fait image. Le voisinage, terme juste, mais qui n'est pas sans enflure. Je vous défendrais de l'orage i je,.. Qu'il y a de plaisir à se donner soi-même pour quelqu'un qui protège t Mais vous naissez le plus souvent Sur les humides bords des royaumes du vent. Ce tour est poétique, et même de la haute poésie ; ce qui ne messied pas dans la bouche du Chêne. La nature envers vous me semble bien injuste. hest la conclusion que le Chêne prononça sans doute en appuyant, et avec une pitié désobligeante, quoique sincère. On attend avec impatience la réponse du Roseau. La Fontaine, qui a su faire naître l'intérêt, ne sera point embarrassé

The text on this page is estimated to be only 15.68% accurate

S84 EXEMBFil» I» t^LAnGISSfUfltfTS. pour le satiftûûre. La réponae du Roseau aura» polia^ am^' sècive, etroan*tti sera p<Hiit6Ui; {Mris» — Votre compassioa, lui répondit l'arbuste, Part d'un bon naturel. C'est précisément une contre-vérité. Le Roseau n'a ^as voulu lui dke qu'elle partait do T orgueil ; mais seulement il lui fait sentir qu'il en avait examiné et vu le principe : c'est au Chêne à coinpr^idre ce discours. Tout ce qui suit eat sec etsaiettaçant : Mais quitter o» saoci : Les vents me sont moins qu'à vous redoutabiet: Je plie et ne romps pasi Tona avez jusqu'ici Contre leurs coups épomnmt^diles Résisté sans courber le dos; Mais atteodons la.&i« » Le propos n*est pas long, mas il est énergique. Les acteurs n*ont plus rien à se dire: c'est aupoète à achever la récit. U psend le toit convenable à. la. matière; il peint un .orage. &rienx. Comme it disait ces mots, Dn bout de l^orizom accourt arec teie Le ploa terrible dea enfants Qiae le Nord eût porté Casque-là dans ses fiança.. Lèvent partderextrémîté de Thorizon; sa rapidité s^amg^mente dans sa course : il y a image. Au lieu de dire un vent du nord, on le p^rsonniôe; et Is pMpbTQfS0*doiiiie de kuioblessa à Tidôe. L'arbre tient h<m; te Rosean pife. Voilà nos deux acteurs' en situatiozr paiallêfe. Le vent redouble ses efforts, Et fisit si' bien' quMl déraeine fS)lloi de qfQi Urtête a» ciel était voisine^ Et dont les p^s touchaient à. Uempire des mortâ..

The text on this page is estimated to be only 17.59% accurate

Ces vers sont beaux,, nobles : raatithèse et Thyperbole qui régissent dans les deux derniers les rendent sublimes. Le poète, comme on le voit, a suivi les idées que le sujet présente naturellement; c'est ce qui fait la vérité de son récit. Mais il a su revêtir ce fonds de tous les ornements qu'il pouvaient lui convenir : c'est ce qui en fait la beauté. Ses pensées, ses expressions, ses tours forment un accord parfait avec le sujet : toutes les parties en sont assorties et liées, au dedans par la suite et l'ordre des pensées, au dehors par la forme du style, et nous présentent par ce moyen un tableau où tout est grâce et vérité. Joignez à cela le sentiment qui règne partout, qui anime tout d'un bout à l'autre. Cette pièce a tout ce qu'on peut désirer pour une fable parfaite. (La Fontaine.) Résumé. (Voir page 11.) On peut, par exemple, donner ici en peu de mots le résumé de l'épique de Toralfson funèbre de la reine d'Angleterre. (Voir plus loin.) H Les prospérités que Dieu accorda aux rois et les adversités dont il les frappa, ont également pour but de leur rappeler et sa toute-puissance et leurs devoirs. La vie de Henriette offre une preuve testante de cette vérité. » Le plan du discours sur la gloire humaine et celui du plaidoyer de l'Ulysse que nous donnons plus loin, peuvent être considérés comme le résumé de ces deux discours. Par la définition de (Voir page 11.) Ulysse RICHERON BT 14B PAWBKE DAIVB li^ESPRIT DIT HOLLAND ET DANS l'ouvrage DE 1640 PttOVIDBLICB. Qu'est-ce qu'un riche dans l'esprit du monde? c'est un homme de jeux, de fêtes, de spectacles, d'amusements, dont toute la gloire consiste à être orgueilleusement frivole,.

S86 EXEMPLES ET ECLÂIECISSEICENTS. tOQt le mérite à ne rien refnser à ses fMtôsions, et qui ne mettant point de bornes à ses désirs que celles de sa fortune, n'est grand le plus souvent qu'à force de crimes et de scandales. Dans Tordre de la Providence, c'est un ange de paix et de consolation placé entre Dieu et les hommes, pour acUbver la distribution des biens de la terre : c'est Tambassadeur du Ciel et comme l'apôtre de la Providence, obligé de la faire connaître à ceux qui T ignorent, de la disculper auprès de ceux qui l'accusent. Et tel que l'astre du jour, dont la marche éclatante parle à tous les yeux de~ la gloire de son auteur, le riche, par ses bienfaits, parle au cœur de tous les hommes de la sagesse et de la bonté divine : et, selon qu'il est avare ou généreux, sensible ou inexorable, il devient pour les peuples un objet ou de terreur ou de consolation; un Dieo, s'il est bienfaisant, un monstre, s'il est barbare. De même, qu'est-ce qu'un pauvre selon le monde? Hélas! quelles couleurs pourraient nous le dépeindre? C'est un être isolé, proscrit, triste rebut de la nature entière, qui rampe dédaigné sur la surface de la terre, à qui la misère a comme imprimé sur lô front un caractère de honte et d'ignominie : errant, fugitif, et comme retranché du reste des humains, on ne le rencontre qu'avec peine ; c'est, ce me /Semble, lui faire une grâce que de lui parler : l'humanité en lui n'a pas de droits, le malheur plus de dignité ; on ne le plaint même pas, on ne le secourt qu'avec dégoût; et, réduit à rougir de son existence, il semble qu'en devenant malheu reux il a cessé d'être homme. Dans l'ordre de la Providence, au contraire^ un pauvre, c'est en quelque sorte le plus intéressant de ses ouvrages : par lui se révèle sa sagesse, qui a rendu le pauvre précieux et nécessaire au riche, qui a voulu que le riche fût le protecteur du pauvre, et le pauvre le sauveur des riches, qu'il délivre [du danger des richesses sur la terre, en leur offrant les moyens de les convertir en charités qui leur se^ vent à mériter }e ciel; en sorte que le pauvre^ dans l'ordre

STTLE, DÉVELOPPEMENTS. S97 delà Providence, est tout à la fois un juge qui tient dans sa main le sort des grands et des riches, et un ministre du ciel 1 qui entasse sur leur tête ou des bénédictions ou des anathèmes. C'est-à-dire, en un mot, que le riche et le pauvre, dans Tordre de la Providence, sont le contraire de nos idées. Et de même que cette Providence s'est reposée sur les parents de l'éducation des familles, sur les législateurs, du gouvernement de la société, sur les rois, de la conduite des empires, elle a fait les riches pour se reposer sur eux du soin des pauvres, et elle ne leur a donné plus de biens que pour les distribuer à ceux qui en manquent, et pour remplir par leurs largesses l'intervalle que la misère a mis entre eux et leurs frères. (Le cardinal Gambagébès.) Par rémunération. (Voir page 8S.) I I.hOHMB MB SfTPrOSTB miBlT D^KKVafMB. Nos sens ne perçoivent rien d*extrême : trop de bruit nous assourdit, trop de lumières nous éblouit^ trop de distance et trop de proximité empêchent la vue ; trop de longueur et trop de brièveté obscurcissent un discours, trop de plaisir incommode, trop de consonnance déplaît; nous ne sentons ni l'extrême chaud, ni l'extrême froid; les qualités excessives nous sont ennemies et non pas sensibles. Nous ne les sentons plus, nous les souffrons. Trop de jeunesse et trop de vieillesse empêchent l'esprit, trop et trop peu de nourriture troublent ses actions, trop et trop peu d'instruction l'abêtissent. Les choses extrêmes sont pour nous comme si elles n'étaient pas, et nous ne sommes point à leur égard; elles nous échappent, ou nous à elles. (Pascal.) Par les principes et les faits généraux. (Voir page 83.) Ainsi, pour engager un jeune homme à ne pas fréquenter un de les condisciples trop libre dans son langage, on établit ee principe

The text on this page is estimated to be only 18.14% accurate

f»8 EXEMPLES ET ÉCLAIRCISSEMENTS. •que lesmamaïses conversations sont toujours dangereuses. Pour proiitTCr •qne lu feraite dbai noirs est orimiodle, oa établit en thèie générates qa'wn« action contmire à Vhumanité est i9ujûwn «m crtnM|^< avantage qu'on puisse en retirer. Cette manière de prouver repose sur la déduction * et n'est autre chose que l'application du syllogisme ou de l'enthymème. L'exemple cité à l'annexe B le teocte peut se^ rôdnireii œt^nthymènie : n est inutile de louer les grands hommes : Donc, il est inutile de louer le prince de Gondar. Par les causes et les effets. (Voir page 8&.) Par les effets : Travaillons à nous rendre capables de parler et d'écrire. Car celui qui parle d'une manière agréable et qui écrit bien charme les autres hommes et a bien plus de puissance, soit pour les «Kûiè8r>«ii)î6ii,»«(ât' pour Lee àUcÊsaner dn mal. .Bar.iA^Mi««e^ TraTa^oDB à -nous rendre capables de pai^ler^et d*Ôcri», car notre conscience nous oblige à perfectionner tous les moyens que Dieu nous a mis à notre disposition pour exercer «ht le^ autres hommes <ane influence capable de les détourner du mal et de les^ diriger vers le bien. Otez aux hommes l'opinion d'un Dieu rémunérateur et vengeur, "Sylla et Marius se haJ^nent alors s^ec tièlles 'éans'le 'sang de leurs concitoyens; Auguste, Antoine et Lépides passent les heures de syliA ; Néron^c^rdonne .de -sang-froid le meurtre de sa mère. Il est évident que la doctrine du Dieu vengeur était alors éteinte chez les Romains. L'athée, fourbe, ingrat, calomniateur, brigand, sanguinaire, raisonne et agit <onséquemment, s'il est sûr de l'impunité de la part des hommes : car, s'il n'y a pas de Dieu, ce monstre est son 1. Voir page 55. 3. Voir pages 58 et 59.

The text on this page is estimated to be only 24.44% accurate

H^eu-àkûnaaiéiBe; il «l'inimole tout ce qu'il désire, tm tout ee
Tqoi lui fait obstacle ; les prières les }ilus tendres, les mmlleoFS
raisoBiïeiaaients ne peuTeaipas plus sur lui que sur ilODp)a£EEané.
(Voi/isaibb.) J> péché, qui trouWe tout Ferdre du inonde, met le désordre
premièrement dans celui qui le commet. La ven* gtenoe, qui sort du cœur
pour tout ravager, porte toujours •Mft premier coup et le plus mortel sur ee
cœur qui la proâait, la nourrit. L'injustice qui Teut profiter du bien d'au* tnii
fait «on essai sur son auteur, qu'elle dépouille de son plus grand bien, qui
est 'la droiture, avant qu*il ait pu ravir et usurper celui des autres. Le
médisant ne déchire dans les autres que la renommée, et déchire en lui: la
vertu même. Ainsi, tout péchearest ^ennemi de soi-même, corrupteur en sa
propre conscience du plnsgratâ béeci dèUa nature raisonnable, c'est-à-dire
de l'innocence. D'où il s*ensuit que le péché, je ne diâ pas ^la^ks fles
s«iites, mais le péché en lui-même, est -le phis -grand et le '.phis- extrême
de tous les maux : plus grand sans comparaison que tous ceux qui nous
menacent par le dehors, parce que c'est le dérèglement et l'entière
dépcavatioiii du dedana; plus, grand et plus dangereux que les maladies de
«orf» les plus pestilentes ^, parce que c'etrtn un poison fatal à la vie de l'âme;
plus grand que tous les maux qui attaquent notre esprit, parjce ({ue c^est un
mal qui corrompt notre conjsci0111.ce; plus ;gran4> par conséquent, que la
perte de la raison, parce que c'es^i perdre plus que la raison que d'en perdre
le.ban usage^awMi lequel la raison même n'eat plus qu'une ioUe
.crinûi^Ur^ (BOSSUET.) Par la eompftraison [a fortiori], (Voir^page S50 Si
je me trouvais seul et sans guide dans une solitude ^.^€e-.mot stieinu.

The text on this page is estimated to be only 27.31% accurate

!m EXEMPLES ET ÉCLAmCISSEMENTS. reuTB, il trouve quelque chose de plus terrible pour lui t c'est rhomme son semblable qui, armé de fer, et mêlant Vart' à la ^eur; r«|^{ro}<^^ le joint, le combat, lutte eoiUisa lu^ ffiet ce v«ste toûibeau; et unit les oflforts de mt laga^ à eeUir de Teau, dfes vents et du ifeu. (TitoMASO Par l'argumd&t persOUAel. (Voir page 86.) WéJk mswLKrk buveas i*bs iardicbuts* On accompagne souvent la miséricorde de tant de AuretéH envers les malheureux ; en leur tendant utt^ main fiecoûral^le, cm. kur^ ntoi^tre un visage si dur et si sévère, qe'wi simple refus eût été moins accablant pour eux qu ub8 eiuir rite si sèche et si farouche; car la pitié qui paraît touchée de leurs maux les con^dfê pr^t(jm autavrt que la libéralité qui les soulag^^ Ūnleur r^roche leur force, leur pc^resse, leurs mœurs errantes et vagabondes ; on s'en prend à eux de leur indigence et de leur misère» et, en les secourant, on achète le droit de les insulter. Mais, s'il était permis à ce malheureux que vous outragez de vous répondre ; si Tabjection de son état n'avait pas mis le frein de la honte et du respect ^ur sa langue : « Que me reprochcE-vous? vous dirait-U, une vie oiseuse et des mœurs iSLUtiles et errantes? Mais quels sont les soins qui vous occupent dans votre opulence? Les soucis de l'ambition, les inquiétudes de la fortune, les mouvements de la vanité. Je puis être un serviteur inutile : n'ôtes-vous pas vous-même un serviteur infidèle? Ahi si les plus coupables étaient les plus pauvres et les plus malheureux ici-bas, votre destinée aurait-elle quelque chose au-dessus de la mienne? Vous me reprochez des forces dont je ne me sers pas; mais quel usage faites-vous des- vôtres ? Je ne devrais pas manger, parce que jp ne travaille point? mais ôtes-vous dispensé vous-même de cette loi? N' ôtes-vous riche que pour vivre dans une indigne mollesse? Ah I I)ieu jugera entre vous et moi ; et, devant eon tribunal redoutable, oa verra si vos voluptés et vos pro

The text on this page is estimated to be only 18.14% accurate

fiiBiong TOUS étaient plus permises que Finnocent artifice dont
je me sers pour trouver du soulagement à mes peines. » (POUILLE.)' Voyez
plw Iûm» ^ USjt dan« It àhmttrw^ Bvita à Néron, nn bel exemple
d'tfxgament personnel * Un jour, il m*en souvient, etc.

944 EXEMPLES ET ÉCLAIRCISSEMENTS. V. TRAVAIL DE
LA COMPOSITION. Transition* « (Voir page 89.) Dans son discours sur la
fermeté, d'Agnesseau dit que le juge doit résister aux séductions du plaisir,
aux sollicitations de ses amis et aux prières de sa famille. Voici comment il
passe du premier de ces objets au second : Vous qui fuyez sans déshonneur
des ennemis qu'on ne combat que par la fuite, vous ne serez pas même
encore sans périls : il est un autre genre d'ennemis que vous ne fuyez point,
et que vous ne devez point fuir, et que vous trouverez souvent dans vos
amis mêmes. Et il passe ainsi du second objet au troisième : Le sacrifice de
l'amitié immolée à la justice aurait bientôt décidé la question et résolu le
problème ; mais que ce sacrifice coûte à une âme commune ! et cependant il
est encore des victimes plus chères, que la justice exige de la fermeté du
magistrat : c'est peu de cesser d'être ami, il faudra souvent qu'il cesse d'être
père ; et que, comme si liens de la nature étaient rompus, il ait le courage de
dire à sa famille : Je ne vous connais point ; je ne suis point à vous, je suis à
la justice. (D'Agneseau.) Bévion. (Voir page 99.) Loin de se laisser
éblouir par l'heureux succès d'une éloquence subite, il reprend toujours avec
une nouvelle ardeur

TRAVAIL DE LA COMPOSITION. S4& le pénible travail de la composition. G*est là qu'il pèse scrupuleusement jusqu'aux moindres expressions^ dans la balance exacte d'une sévère critique ; c'est là qu'il ose retrancher tout ce qui ne présente pas à l'esprit une image vive et lumineuse; qu'il développe tout ce qui peut paraître obscur ou équivoque à un auditeur médiocrement attentif; qu'il joint les grâces et les ornements 'à la clarté et à la pureté du discours; qu'en évitant la négligence, il ne fuit pas moins l'écueil également dangereux de l'affectation, et que, prenant en main une lime savante, il ajoute autant de force à son discours qu'il en retranche de paroles inutiles, imitant l'adresse de ces habiles sculpteurs qui, travaillant sur les matières les plus précieuses, en augmentent le prix à^ mesure qu'ils les diminuent, et ne forment les chefsd'œuvre les plus parfaits de leur art que par le simple retranchement d'une riche superfluité. (D'Aguesseau.)

349 EXJEHFLBI CT <* ^ ;r<« i: DSSGRIPnONS, RÉCITS, DIALOGUES, LËTIBEG. (V<âr page O») Un homme, s'est rencontré, d'une profondeur d'esprit incroyable, hypocrite raffiné autant qu'habile politique, capable de tout entreprendre et de tout cacher, également actif et infatigable dans la paix et dans la guerre, qui ne laissait rien à la fortune de ce qu'il pouvait lui ôter par conseil et par prévoyance; mais, au reste, si vigilant et si prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué les occasions qu'elle lui a présentées ; enfin, un de ces esprits remuants et audacieux qui semblent être nés pour changer le monde. Que le sort de tels esprits est hasardeux, et qu'il en paraît dans l'histoire à qui leur audace a été funeste ! Mais aussi que ne font-ils pas, quand il plaît à Dieu de s'en servir ! Il fut donné à celui-ci de tromper les peuples et de prévaloir contre les rois. (Bossuet Un autre écrivain aurait pu dire : <* Cromwell était nn de ces prodiges de scélératesse qui apparaissent de temps en temps dans l'univers comme d*effrayants phénomènes^ etc. » Il aurait bien dit, mais comme tout le monde peut bien dire. Bossuet dit tout d'un seul mot : Un homme s'est rencontré ; et de plus il dit mieux, parce qu'il fait entendre avec ce seul mot ce qu'il y a de plus extraordinaire, et qu'il y monte l'imagination. Voilà ce que j'appelle la langue de Bossuet. (Là Habpb.)

The text on this page is estimated to be only 21.36% accurate

r DESCRIPTraHS, BSaiS, DIALOGTHS, I;£TTR£S. «7 finiHum
ne vit que pour ad, et tout les autres hommai >«i«imhle sont. à ton égard
oomme s'ils n'étaient point. Non cQOÈeni ie remplir à june table la
première place, il occupa iœysfflil .celle de deuiKittttres;!! oublie que le
repas est ponf lui «t pour toute la compagnie; il se nead maître du plat^tl
fidteûii psopredetteque. service.: il ne s'attache à aucun des imets iqu!i]
m'»! achevé d'^seoyer de tous, il voudrait pouvoir }» e«vaurer tous tout âL
la lois. Il se £ait, quelque part oùil se trouve ^, uj»e manière '
d'établissement, et ne sou8t« paeplts d'être .pressé au sermon ou au théatte
(p»eidans4a chambre. Il n'y a dans un carrosse que les places du' fond qui
lui conviennent ;ilans toute auXre^ si on veut l'en croire, il j)âlit et tombe en
faiblesse. S'il fiait un voyage avec plusieurs, il les prévient dans les
hôtelleries, et Û sait toujouys se conserver dans la meilleure chambre le
meilleur lit :11 tourne tout à son usage; ses valets, ceux d' autrui, courent
dans le même temps pour son service : tout ce qu'il trouve sous sa main lui
est propre, bardes, équipages : il embarrasse tout le monde, ne se contraint
pov^r personne, rie plaint personne, ne connaît de maux que les siens^ que
sa réplétion et sa bile; ne pleure point la mort des autres^ ^*^P* prébende
que la sienne, qu'il rachèterait volontiers * fie l'extinction du genre humain .
(La Bruyère,) JLa plus noble conquête que l'homme ait jamais faite est celle
de ce fier et fougueux animal, qui partage avec lui les fatigues de la guerre
et la gloire des combats ; aussi intrépide que son maître, le cheval voit le
péril et l'affronte ; il se fait au bruit des armes, ill' aime, il le cherche, et
s'anime .de la même ardeur. Il partage aussi ses plaisirs : à la chasse, aux
tournois, à la course, il brille, il étincelle. Mais, docile 1. En quelque Ueu
qu'il se trouve* 3. Pour racheter sa mort, il wojSi S. Une «ofta. ftenit
Tolomiera .!• .gaore huaudni

us BXSHPLB8 ET ECLAIEGI88X11E1TTS. autant que courageux, il ne se laisse pas emporter à son feu; il sait réprimer ses mouvements. Non-seulement il fléchit sous la main de celui qui le guide, mais il semble consulter ses désirs; et, obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit, il se précipite, se modère ou s'anrôte, et n'agit que pour y satisfaire. C'est une créature qui renonce à son être pour n'exister que par la volonté d'un autre; qui sait même la prévenir; qui, par la promptitude et la précision de ses mouvements, l'exprime et l'exécute, qui sent autant qu'on le désire, et ne rend qu'autant qu'on veut; qni, se livrant sans réserve, ne se refuse à rien, sert de toutes ses forces, s'excède, et même meurt pour mieux obéir. (BUFFON.) li'oiSBAIMBOO* De tous les êtres animés, voici le plus élégant pour forme et le plus brillant pour les couleurs. Les pierres et les métaux polis par notre art ne sont pas comparables à ce bijou de la nature. Elle l'a placée dans l'ordre des oiseaux^ au dernier degré de l'échelle de grandeur : son chef-d'œuvre est le petit oiseau-mouche ; elle l'a comblé de tous les dons qu'elle n'a fait que partager aux autres oiseaux : légèreté, rapidité, prestesse, grâce et riche parure, tout appartient à ce petit &vori. L'émeraude, le rubis, la topaze brillent sur ses habits, 3 ne les souille jamais de la poussière de la terre; et dans sa vie tout aérienne, on le voit à peine toucher le gazon par instants ; il est toujours en l'air, volant de fleurs en fleurs ; il a leur fraîcheur, comme il a leur éclat, il vit de leur nectar, et n'habite que les climats où sans cesse elles se renouvellent. C'est dans les contrées les plus chaudes du NouveauMonde que se trouvent toutes les espèces d'oiseaux -mouches ; elles sont assez nombreuses, et paraissent confinées entre les deux tropiques : car ceux qui s'avancent en été dans les zones tempérées n'y font qu'un court séjour; ils semblent suivre le soleil, s'avancer, se retirer avec lui, et voler sur l'aile des zéphyrs à la suite d'un printemps éternel.

J[^] DESCRipnoNS, Rxcrs, duloques, lsitres. m» Les Indiens, frappés de l'éclat et du feu que rendent les couleurs de ces brillants oiseaux, leur avaient donné les noms de rayons ou cfaeyeux du soleil. Pour le volume, les petites espèces de ces oiseaux sont au-dessous de la grande mouche asile (taon) pour la grandeur, et du bourdon pour la grosseur. Leur bec est une aiguille fine, et leur langue un fil délié; leurs petits yeux noirs ne paraissent que deux points brillants; les plumes de leurs ailes sont si délicates qu'elles en paraissent transparentes. A peine aperçoit-on leurs pieds, tant ils sont courts et menus ; ils en font peu d'usage ; ils ne se posent que pour passer la nuit, et se laissent, pendant le jour, emporter dans les airs ; leur vol est continu, bourdonnant et rapide ; on compare le bruit de leurs ailes à celui d'un rouet. Leur battement est si vif, que l'oiseau, s'arrêtant dans les* airs, paraît non- seulement immobile, mais tout à fait sans action. On le voit s'arrêter ainsi quelques instants devant une fleur, et partir comme un trait pour aller à une autre; il les visite toutes, plongeant sa petite langue dans leur sein, les flattant de ses ailes sans jamais s'y fixer, mais aussi sans les quitter jamais. Il ne presse ses inconstances que pour mieux suivre ses amours et multiplier ses jouissances innocentes, car cet amant léger des fleurs vit à leurs dépens sans les flétrir; il ne fait que pomper leur miel, et c'est à cet usage que sa langue paraît uniquement destinée : elle est composée de deux fibres creuses, formant un petit canal divisé au bout par deux filets; elle a la forme d'une trompe, dont elle fait les fonctions : l'oiseau la darde hors de son bec, et la plonge jusqu'au fond du calice des fleurs pour en tirer les sucs. Rien n'égale la vivacité de ces petits oiseaux, si ce n'est leur courage, ou plutôt leur audace. On les voit poursuivre avec furie des oiseaux vingt fois plus gros qu'eux, s'attacher à leur corps, et, se laissant emporter par leur vol, les becqueter à coups redoublés jusqu'à ce qu'ils aient assouvi leur petite colère. Quelquefois même ils se Uvrent entre eux de très-vifs combats; l'impatience paraît être leur âme; s'ils

The text on this page is estimated to be only 26.90% accurate

mo XXEKPLBS ET tOtâTIBnĭSimiJUIU. B'approebeDt d'mi«
Oear et qu'ils la troufent iané» ih.M -arrachent ka pétales avec use
pcécipitaiiQD qai fDanqpi leur dépit. Ils n'ont d'autre voix ifu'un petit cri
frégnant^t répété ; ils le font entendre dans les bois dès l'aurore, jmtf^t «ee
qu'aux premiers rayons du soleil tous prennent 1\ ^ se dispersent dans les
campagnes. (Bufton.) Ws* L'écureuil est un joli petit animal qui u*est qu*â
dend sauvage, et quî^ par sa gentillesse, par sa docilité, par Tinnocence de
ses mœurs, mériterait d'être épargné ; il n'est ni carnassier ni nuisible,
quoiqu'il saisisse quelquefois des oiseaux; sa nourriture ordinaire sont des
fruits, des amandes^ des noisettes, de la faîne et du gland ; il est propre,
leste» Tif, très-alerte, très-éveillé, très-industrieux : il a les yeux pleins de
feu, la physionomie fine, le corps nerveux, les membres très-dispos; sa jolie
figure est encore rehaussée par une belle queue en forme de panache, qu'il
relève jusque par-dessus sa tête et sous laquelle il se met à l'ombre. Il est,
pour ainsi dire, moins quadrupède que les autres ; il se tient ordinairement
assis presque debout^ et se sert de ^ee pieds de devant comme d'une main
pour porter à saboudie; au lieu de se cacher sous terre, il est toujours en
l'air; H approche des oiseaux par sa légèreté ; il demeure connue eux sur la
cime des arbres, parcourt les forêts en santant de l'un à l'autre, y fait son nid,
cumlle les graines, boit la rosée, et ne descend à terre que quand les arbres
sont agités par la violence des vents. On ne le trouve point dans les champs,
dans les lieux découverts, dans les pays de plaine; il n'approche jamais des
habitations, Une reste point dans les taillis, mais dans les bois de hauteur,
sur les vknx arbres des plus vieilles futaicte. Il craint l'eau plus que la terre,
et l'on assure que, lorsqu'il faut la passer, il se eert d'une écorce pour
vaisseau et de sa queue pour voïie et petr gouvernail. Il ne s'engoureKt pas
comme le loir pendant l'hiver; il est en touti;emps très-éveillé; etpeur-peu
qtfen

The text on this page is estimated to be only 25.78% accurate

;teucbe au pied de Tarbre sur lequel il repose, il sert de sa petite bauge, fait sur un autre, ou se cache à Talm d'une forancbe. Il ramasse des noisettes pendant l'été, eia leanfUii les trous, les fentes d'un vieux arbre, et a recours en biveff à sa provision ; il les cherche aussi sous la' neige, qu'il 4^ tourne en grattant ; il a la wix éditante et plus perçante encore que celle de la fouine ; il a de plus un murmuve -à bouche fermée, im petit grognement de mécontentement qn*i} fait entendre toutes les fois qu'on l'irrite. Il est trop léger pour marcher, il va ordinairement par petits sauts, et qveL* quefois par bonds; il a les ongles si pcmitus et les -mouvements si prompts, qu'il grimpe en im instant sur un lilim dont Fécorce est fort lisse. (Buppon.) (Voir pages S6 et UO.) Si le rossignol est le chanteur des bois, le serin est le musicien de la chambre; le premier tient tout de la nature, le second participe à nos arts. Avec moins de force d'organe, moins d'étendue dans la voix, moins de variété dans les sons, le serin a plus d'oreille, plus de facilité d'imitation, plus de mémoire; et comme la <Uâérence du caractère^ surtout dans ces animaux, tient de très-près à celle qui se trouve entre leurs sens, le serin, dont l'ouïe est plus attentive, plus susceptible de recevoir et de conserver les impressions étrangères, devient aussi plus sociable, plus doux, phis fiimilier; il est capable de reconnaissance et même d'attachbsment; ses caresses Bont aimables, ses petits dépits innocents, et sa colère ne blesse ni n'offense. Ses habitudes naturelles le rapprochent encore de nous ; il se nourrit de gaines comme nos autres oiseaux domestiques; on Téléw plus aisénuent que le rossignol, qui ne vit que de chair ou d'insectes, et qu'on ne peut nourrir que de mets préparé*. Son edr-ication, plus facile, est aucsi plus heureuse : on

The text on this page is estimated to be only 24.60% accurate

4ihde, feiimé de iovtes parts par des sommets jamies et
eihcâiUeax; tmm sommets ne s'entr'onvent qu'au levant» poux IsdsMr veir
le gouffire de: la mer Morte et les montagaes loiiitames de l'Arabie* Au
milieu de ce paysage de pierres, sur un terrain inégal et penchant, dans
renceinte d'un mar jadis branlé par les coups 4u béli^^ et fortifié par des
toais qui tombent, on aperçoitée Tastes débvi»; des cypièa èpan, éè»
buissons d'aloès et de nopals, quel<|ue6 mesures arabes, pareilles à des
sépulcres blanchis, recouvrent cet amaa de ruines : c'est la triste Jérusalem.
Au premier aspect de cette région désolée, un grand ennui saisit le cœur ;
maie lorsque, passant de solitode en solitude, l'espace s'étend sans bornes
devant nous, peu à peu l'ennui se dissipe; le voyageur éprouve une terreur
secrète qui, loin d'abaisaar l'âme, donna da courage et élève le génie. Des
aspeets eztraaniinaâses décèlent de toutes parts une terre travaillée par des
miracles. Le soleil brûlant, l'aigle impéieux, l'humble hysope, le cèdre
superbe, le figuier stérile, toute la poésie, tous les tableaux de rËcriture sont
là; chaque nom renferme un mystère, chaque- grotte déclare l'aTenir,
chaque sommet retentît des accents d'un prophète. Dieu même a parlé sur
ces bordis : les torrents desséchés, les rochers fendus^ les tombeaux
entr'ouverts attestent le prodige; le désert paraît encore muet de terreur, et
l'on dirait qu'il n'a osé rompre le silence depnis qu'il a entendu la voix de
l'Étemel. (Ceàtsaubriaivi), Itinéraire.) M^rnsmuÊMm» L'ouragHDB est un
reie^ fdrieux, le plus souvent accompagné de pluie, d'éclairs^ de tûnneirrey
quelquefois de tremblements de terre, et toujours des circonstances les plus
terribles, lès plus destouedw» qw^ V)0iit»|n:à0ietitnn8embier. Tout à coup,
au jour vif et brillant de la zone torride sQocèda uoe nuit.umirerselle et
profonde; à la parure: d'un

The text on this page is estimated to be only 16.67% accurate

DESCRn>TÏON», ÏÏËCÎÎ9; DÏALOÔtJ»», ïïBTTBES. SK
jfltatemps étemel, la nnditô de« pins tri»teB hî^rs. D«t arbres aussi anciens
que le montlie sont déracinés on leni* dè'brf s dispersés ; \ee pins solides
édifices n'offrent en tm moment qne des décombres. Où ro&il se plaisAil â
regarda lés coteaux fiches et verdoyants, on ne voit plus que des plantations
bouleversées et des ca^twnes hideuses. Des malheurem:, dépdniUés de tout,
pleurent sur des cadavres ou cnerchent leurs parents sous des mines. Le
bruit des eaux, des bois, de la foudre et des vents, qui tombent et se brisent
contre les rochers ébranlés et fhMcassés, les cris et les hnriements des
hommes et des animaux, péle-mêle^ emportés dans un tourbillon de sable,
de pierres et dedébris^ tout semble annoncer les dernières convulsiODB et
fagonie de la nature. (Raynal.) Cette grotte était taillée dans le roc, en voûte
pleine de ro^aiUes et de coquilles; elle était tapissée d'une jeune' vigne qui
étendait ses branches souples également de tous les côtés. Les doux zéphyr
conservaient en ce lieu, m^gré lesardeuis8.4»selttl| unadélicieuse fraîcheur;
des fontaines^ coulant avec un doux murmure sur des prés semés
d'amarantes et de violettes, formaient en divers lieux des bains aussi purs et
aussi clairs que le cristal; mille fleurs nsùssantes émaillaient les tapis verts
dont la grotte était envilOtmée. Là on trouvait un bois de ces arbr^ totiflbB
qsÉ portent des pommes d*or, et dont la fleur, q^ ee i^nouveUe dans toutes
les saisons^ répand le plus doux detoua les par» ftime* Ge bnis semblait
eourcmner eee belles prsMes, et lbrmait ane nuit que les rayons du soleil ne
p<Msvai«flt (ercer. Là on n* entendait jamais que le ebant dea oiseaux, on
le bruit d'nn ruisseau qui, seprécipitant du haut d'ufi nh èher, tombait à gros
bciâlloas pleine d'ééume et s'enfayait an travers de la praîrte. La grotte était
sur le peiwIkaAft Sitm «ofKne. De^ là ^tt dé«> eionvraît la mer,
qoriiiiefâdir claire et «aie covum xa^

glace, quelquefois foUement irritée contre^ les] rochers, où elle se brisait en gémissant, et élevant ses Tagnes comme des montagnes. D'nn antre côté, on voyait une rivière où se formaient des fies bordées de tilleuls fleuris et de liants peupliers, qui portaient leurs têtes superbes jusque dans les nues. Les divers canaux qui formaient ces tles semhlaifmt se jouer dans la campagne : les uns roulaient leurs eaux daîres avec rapidité; d'autres avaient uue eau paisible et dormante; d'autres, par de longs détours, revenaient sur leurs pas, comme pour remonter vers leur source, et semblaient ne pouvoir quitter ces bords enchantés. On apercevait de loin des collines et des montagnes qui se perdaioit dans les nues, et dont la figure bizarre formait un horizon à souhait pour le plaisir des yeux. Les montagnes voisines étaient couvertes de pampre vert qui pendait en festons : le raisin^ plus éclatant que la pourpre, ne pouvait se cacher sous les feuilles, et la vigne était accablée sous son fruit. Le figuier, Tolivier, le grenadier et tous les autres arbres couvraient la campagne et en faisaient un grand jardin. (FfcXELON, Télémaque, livre I.) On Terra, par cet exemple, qne la description se confond quelquefois avec la narration. Quand nous eûmes doublé le cap de Bonne- Espérance, et que nous vtmes l'entrée du canal de Mozambique, le 23 de juin, vers le solstice d'été, nous fûmes assaillis par un vent épouvantable du sud. Le ciel était serein; on n'y voyait que quelques petits nuages cuivrés, semblables à des vapeurs rousses, qui le traversaient avec plus de vitesse que celle des oiseaux. Mais la mer était sillonnée par cinq 0)i six vagues longues et élevées semblables à des chaînes de colUnes espacées entre elles par de larges et profondes vallées. Chacune de ces collines aquatiques ^tait à deux ou trois étages. Le vent détachait de leurs sommets anguleux une espèce de minière d'écume où se peignaient ça et là les cou*

leurs de Tarc-en-ciel. Il en emportait aussi des tourbillons d'*i2iie poussière blanche qui se répandait au Igin dans leurs vallons, comme celle qu'il élève sur les grands chemins en été. Ce qu'il y avait de plus redoutable, c'est que quelques sommets de ces collines, poussés en avant de leurs bases par la violence du vent, se déferlaient en énormes voûtes, * qai se roulaient sur elles-mêmes en rugissant et en écumant, et eussent englouti le plus grand vaisseau s'il se fût trouvé soûs leurs ruines. L'état de notre vaisseau concourait avec celui de la mer à rendre notre situation affreuse. Notre grand mât avait été brisé la nuit par la foudre, et le mât de misaine, notre unique voile, avait été emporté le matin par le vent. Le vaisseau, incapable de gouverner, voguait en travers, jouet du vent et des lames. J'étais sur le gaillard d'arrière, me tenant accroché aux haubans du mât d'artimon, tâchant de me familiariser avec ce terrible spectacle. Quand une de ces montagnes approchait de nous, j'en voyais le sommet à la hauteur de nos huniers, c'est-à-dire à plus de cinquante pieds au-dessus de ma tête. Mais la base de cette effroyable digue venant à passer sur notre vaisseau, elle le faisait tellement pencher, que ses grandes vergues trempaient à moitié dans la mer, qui mouillait le pied de ces mâts, de sorte qu'il était au moment de chavirer. Quand il se trouvait sur la crête, il se redressait et se ren* versait tout à coup en sens contraire sur sa pente opposée avec non moins de danger, tandis qu'elle s'écoulait de dessous loi avec la rapidité d'une écluse, en large nappe d'écume. Il était alors impossible de recevoir quelque consolation d'un ami ou de lui en donner; le vent était si violent qu'on ne pouvait entendre les paroles mêmes qu'on se disait à Toreille en criant à tue-tête. L'air emportait la voix, et ne pennettait d*ouïr que le sifflement aigu des vergues et des cordages, et les bruits rauques des flots, semblables aux hurlements des bêtes féroces. Nous restâmes ainsi entre la vie et la mort depuis le lever du soleil jusqu'à trois heuree après midi. (Bebnardui db Saint-Piebrs«) 4kéth. bb coxr. 17

»6 . EXEMFLSS BT ÉCLAmCISSEliENTS. On yerra par oet
 exemple comment on anime la description dei lieux en j plaçant l'homme.
 Qn'on se figure un pays sans verdure et sans eau, un soleil brûlant, un ciel
 toujours sec, des plaines sablonneuses, des montagnes encore plus arides,
 sur lesquelles Toeil s'étend et le regard se perd sans pouvoir s'arrêter sur
 aucun objet vivant, une terre morte et, pour ainsi dire, écorchée par les
 vents, laquelle ne présente que des ossements, des cailloux jonchés, des
 rochers debout ou renversés, un désert entièrement découvert où le
 voyageur n'a jamais respiré sous Fombrage, où rien ne l'accompagne, rien
 ne lui rappelle la nature vivante : solitude absolue, mille fois plus affreuse
 que celle des forêts; car les arbres sont encore des êtres pour l'homme qui se
 voit seul ; plus isolé, plus dénué, plus fferdu dans ces lieux vides et sans
 bornes, il voit partout l'espace comme son tombeau; la lumière du jour, plus
 triste que l'ombre de la nuit, ne renaît que pour éclairer sa nudité, son
 impuissance, et pour lui présenter l'horreur de sa situation, en reculant à ses
 yeux les barrières du vide, en étendant autour de lui l'abîme de l'immensité
 qui le sépare de la terre habitée ; immensité qu'il tenterait en vain de
 parcourir : car la faim, la soif et la chaleur brûlante pressent tous les instants
 qui lui restent entre le désespoir et la mort. (Buffon.) DIVBBB QBNBBS
 DS KASSÂTION : NABSATION HISTORiQtJE ; NARRATION
 OBATOIBB; récit mixte oit NAlffiATION POÉTIQnS. — TOJT nr STYLE
 CONVBNABliBS A LA ITABRAXIOli. — Q|7AlïxIÛI> IMI LA
 NARRATION. — FORME PB LA NARRATION. Mven |p«xires de
 nftnmtian i mtaerwMàWL lilitoviawef aMi^ rflttion oratQlrei récit mixte on
 Bavrattepi yoé^^ai^ (Yçûr pages 113 et tnlnranifliu) L60 dei3X moroeaux
 que nous allons citer hcoai sentir la différenoe

DESCRIPTIONS, RÉCITS, DIALOGUES, LETTRES. 859 qui doit exister entre la narration historique et la narration oratoire. Tons deux offrent le récit de la bataille de Rocroy : dans le premier, cette bataille est racontée par un historien ; dans le second, par un orateur. Le premier est extrait de l'Histoire du siècle de Louis XIV par Voltaire ; le second, de l'Oraison funèbre du prince de Condé par Bossuet. Récit historique. 19 mai 1643. Les troupes espagnoles, au nombre de vingt-six mille hommes, sous la conduite d'un vieux général expérimenté, nommé don Francisco de Mello, vinrent ravager les frontières de la Champagne. Ils attaquèrent Rocroy, et ils crurent pénétrer bientôt jusqu'aux portes de Paris, comme ils avaient fait huit fois auparavant. La mort de Louis XIII, la faiblesse d'une minorité, relevaient leurs espérances; et quand ils virent qu'on ne leur opposait qu'une armée inférieure en nombre, commandée par un jeune homme de vingt et un ans, leur espérance se changea en sécurité. Ce jeune homme sans expérience, qu'ils méprisaient, était Louis de Bourbon, alors duc d'Enghien, connu depuis sous le nom de grand Condé. La plupart des grands capitaines sont devenus tels par degrés. Ce prince était né général ; l'art de la guerre semblait en lui un instinct naturel : il n'y avait en Europe que lui et le Suédois Torstenson qui eussent à vingt ans ce génie qui peut se passer de l'expérience. Le duc d'Enghien avait reçu, avec la nouvelle de la mort de Louis XIII, l'ordre de ne point hasarder de bataille. Le maréchal de l'Hôpital, qui lui avait été donné pour le conseiller et pour le conduire, secondait par sa circonspection ces ordres timides. Le prince ne crut ni le maréchal ni la cour; il ne confia son secret qu'à Gassion, maréchal de camp, digne d'être consulté par lui; ils forcèrent le maréchal à trouver la bataille nécessaire. 1. Aujourd'hui chef-lieu d'arrondissement du département des Ardennes.

S60 £X£MF]>£S ET ÉCLAIRCISSEMENTS. On remarque que le prince, ayant tout réglé le soir, veille de la bataille, s'endormit si profondément, qu'il fallut le réveiller pour combattre. On conte la même chose d'Alexandre. Il est naturel qu'un jeune homme, épuisé des fatigues que demande l'arrangement d'un si grand jour, tombe ensuite dans un sommeil plein ; il l'est aussi qu'un génie fait pour la guerre, agissant sans inquiétude, laisse au corps assez de calme pour dormir. Le prince gagna la bataille par lui-même^ par un coup d'œil qui voyait à la fois le danger et la ressource, par son activité exempte de trouble qui le portait à propos à tous les endroits. Ce fut lui qui, avec de la cavalerie, attaqua cette infanterie espagnole jusque-là invincible, aussi forte, aussi serrée que la phalange* ancienne si estimée, et qui s'ouvrait avec une agilité que la phalange n'avait pas pour laisser partir la décharge de dix-huit canons qu'elle renfermait au milieu d'elle. Le prince l'entoura et l'attaqua trois fois. À peine victorieux, il arrêta le carnage. Les officiers espagnols se jetaient à ses genoux pour trouver auprès de lui un asile contre la fureur du soldat vainqueur. Le duc d'Enghien eut autant de soin de les épargner qu'il en avait pris pour les vaincre. Le vieux comte de Fuentes, qui commandait cette infanterie espagnole, mourut percé de coups. Gondé, en l'apprenant, dit « qu'il voudrait être mort comme lui, s'il n'avait pas vaincu. » Le respect qu'on avait en Europe pour les armées espagnoles se tourna du côté des armées françaises, qui n'avaient point, depuis cent ans, gagné de bataille si célèbre. (VolTAIR6.) Récit oratoire. À rage de vingt-deux ans, le duc conçut un dessein où les vieillards expérimentés ne purent atteindre*; mais la 1. CoTpf d'infanterie maoédo- le mérite. AUnsion au yienx mazép dienne, d*abord de 4,096 hommes, ohal de THôpital, qui s'oppoeait 4 pnitdel6,384. ce qa*on lirr&t la bataille. Voir, 2. C'ett-è-dire dont lei yieillards dans le récit de Voltaire, l'e^liM» eatpériméntéi ne comprenaient paa tion de ce fait»

DESCRIPTIONS, RÉCITS, DIALOGUES, LETTRES. 261

victoire le justifia devant Rocroy . L'armée ennemie est plus forte, il est vrai ; elle est composée de ces vieilles bandes wallones ^, italiennes et espagnoles qu'on n'avait pu rompre jusqu'alors. Mais pour combien fallait-il compter le courage^ qu'inspiraient à nos troupes le besoin pressant de l'État, les avantages passés, et un jeune prince du sang qui portait la victoire dans ses yeux? Don Francisco de Mello Tattend de pied ferme; et, sans pouvoir reculer, les deux généraux et les deux armées semblent avoir voulu se renfermer dans des bois et dans des marais, pour décider leur querelle, comme deux braves en champ clos. Alors que ne vit^on pas? Le jeune prince parut un autre homme. Touché d'un si digne objet, sa grande âme se déclare tout entière ; son courage croissait avec les périls, et ses lumières avec son ardeur. À la nuit qu'il fallut passer en présence de Tennemi, comme on vigilant capitaine, il reposa le dernier, mais jamais ii ne reposa plus paisiblement : à la veille d'un si grand jour et dès la première bataille, il est tranquille, tant il se trouve dans son naturel; et l'on sait que, le lendemain, à l'heure marquée^ il fallut réveiller d'un profond sommeil cet autre Alexandre. Le voyez- vous comme il vole ou à la victoire ou à la mort? Aussitôt qu'il eut porté de rang en rang l'ardeur dont il était animé, on le vit presque en même temps pousser l'aile droite des ennemis, soutenir la nôtre ébranlée, rallier les Français à demi vaincus, mettre en fuite l'Espagnol victorieux, porter partout la terreur, et étonner de ses regards étincelants ceux qui échappaient à ses coups. Restait cette redoutable infanterie de l'armée d'Espagne, dont les gros bataillons serrés, semblables à autant de tours, mais à des tours qui sauraient réparer leurs brèches, demeuraient inébranlables au milieu de tout le reste en déroute, et lançaient des feux de toutes parts. Trois fois le jeune vainqueur s'efforça de rompre ces intrépides combattants ; trois fois il fut repoussé par le valeureux comte de Fontaines*, l.DelaFlandreetduBrabaiit,^ui pelant Fontaines^ Bossuet donne la appartenaient alors & rEspagne. tradaction de ce nom espagnol. 2. Le comte de Fuentes : en Tap

The text on this page is estimated to be only 20.09% accurate

ses EXEMPLES ET ÉCLAIRCISSEMENTS. qu'on voyait porté
dane sa chaise, et^ malgré ses infirmités^ montrer qu'une âme guerrière est
maïOresse du corps qu'elle anime. Mais enfin il faut céder. C'est en vain
qu'à travers les bois, avec sa cavalerie toute fraîche, Beck précipite sa
marche pour tomber sur nos soldats épuisés : le prince l'a prévenu ; les
bataillons enlancés demandent qu'un quartier. Mais la victoire va devenir plus
terrible pour le duc d'Enghien que le combat. Pendant qu'avec un air assuré
il s'avance pour recevoir la parole de ces braves gens, ceux-ci, toujours en
garde, craignent la surprise de quelque nouvelle attaque : leur effroyable
décharge met les nôtres en furie ; on ne voit plus que carnage ; le sang
enivre le soldat ; jusqu'à ce que ce grand prince, qui ne put voir égorger ces
lions comme de timides brebis, calma les courages émus et joignit au plaisir
de vaincre celui de pardonner. Quel fut alors Fétochement de ces vieilles
troupes et de leurs braves officiers, lorsqu'ils virent qu'il n'y avait plus de
salut pour eux qu'entre les bras du vainqueur ! De quels yeux regardèrent-ils
le jeune prince, dont la victoire avait relevé la haute contenance, et à quel
clémence ajoutait de nouvelles grâces ! Qu'il eût encore volontiers sauvé
la vie au brave comte de Fumée ! Mais il se trouva par terre, parmi ces
milliers de morts dont l'Espagne sent encore la perte. Elle ne savait pas que
le prince qui lui fit perdre tant de ses vieux régiments à la bataille de
Rocroy-, en devait achever les restes dans les plaines de Lens. Ainsi la
première victoire fut le gage de beaucoup d'autres. Le prince fléchit le
genou, et, dans le champ de bataille, il rendit au Dieu des armées la gloire
qu'il lui envoyait. Là on célébra Rocroy délivré, les menaces d'un
redoutable ennemi tournées à sa honte, la régence affermie, la France en
repos, le règne qui devait être si beau commencé par un si heureux
présage. (Bossuet.) Il faut maintenant faire comprendre à nos
lecteurs la différence qui existe entre la narration historique et la
narrative.

The text on this page is estimated to be only 23.72% accurate

DESCRIPTIONS, RÉCITS, DIALOGUES, LETTRES. 263

Le^ftldinte fAft va êttd rflieoiité, d^aibord pair un historien, oblige de se conformer à la vérité dans tous les détails; ensuite par un poète, libre de s'abandonner à son inspiration, pourvu qu'il conserve la vérité du fait principal et qu'il soit fidèle dans la peinture des oaraotbres. Rêêt historique. Ab 983 avant J. G. Alexandre, après avoir vaincu Darius à la bataille d'Issus, s'empara de la Syrie et de la Phénicie, et détrôna le roi de Sidon, Straton, qui était dévoué aux Perses ; il chargea en même temps son lieutenant et son ami Héphestion de donner un nouveau roi aux Sidoniens. Héphestion, s'étant rendu à Sidon, offrit la couronne à deux frères chez qui il avait reçu l'hospitalité, et dont les nobles qualités avaient gagné son estime et son affection. "Ces deux jeunes gens répondirent à ses offres par un refus respectueux, mais ferme. « Ils n'appartenaient pas, dirent-ils^ à la famille royale, et, d'après les lois et les antiques usages des Sidoniens, la couronne ne pouvait être possédée que par un homme issu du sang de leurs ancien^ rois. » ilépheatèon ^. fMur ee^néretts teSeA- ^'ilne s'était pss trompé dans son choix, et que ceux à qui il avait offert la couronne en étaient dignes) il redoubla ses instances, liais vainement. Alors ii les pria de désigner, parmd les hommes iasttâ 'djiM'Aoeifiiis pnliie»d»Siàcmy celui qui lever pataissait le* plus dipie -de tégûer. Ůs répondirent que le ptus digne, sans contredit, était un homme déjà âgé, nommé Abdolonyme, qui était réduit à iiii^9!andepâii9i«tév et qm cukivaii de sefr. nains tHft j^dln dans tes fantotârgB dé la ville. Béphestioii les diââ^«a de porter à Abdolonyme, àé là part d^Alexandjre, les ib&îgnes ^e. U r(^auté. Jla paçtiroat acompagnés d'tu(ie< fouilesÉBa^ brefiftè q^ vemqsrllisfia&t l'air à? se» 9LÇfdÈstmttêm, m, étiutt etmé»éiBm Ife jartlitï, itty trott^feût Afieoiwiyyət, cpd^t

1 964 EXEMPLES ET ÉCLAIRCISSEMENTS. occupé à bêcher; ils lui présentèrent le sceptre et la couronne, et le saluèrent roi. D'abord Abdolonyme croyait rêver. Ensuite, il se figura qu'on voulait se jouer de sa misère, et répondit aux hommages qu'on lui adressait par de sévères reproches. Enfin, voyant que c'était sérieusement qu'on lui offrait le diadème, il l'accepta sans en paraître ébloui. Il se rendit au palais, et, dès les premiers moments de son administration, montra autant de fermeté que de sagesse. Alexandre voulut voir ce jardinier devenu roi. Quand Abdolonyme se présenta devant lui, le conquérant, frappé de la noblesse et en même temps de la simplicité de son extérieur, le regarda quelque temps en silence* « Comment avez-vous fait, lui dit-il, vous né du sang des rois, pour supporter l'indigence ? — Veuillez le ciel, répondit Abdolonyme, que je supporte aussi bien le fardeau de la grandeur ! Jusqu'ici le travail de mes mains a suffi à l'accomplissement de tous mes désirs. Tant que je n'ai rien eu, rien ne m'a manqué. » -Alexandre, enchanté de cette réponse, combla Abdolonyme de présents, et annexa à son petit royaume plusieurs cantons limitrophes. Voilà le fait tel qu'il s'est passé, tel, par conséquent, que l'historien a dû le raconter. Pour faire une narration intéressante, le poète suit une autre marche. Il ne conserve que le fait principal : quant aux détails, il les supprime ou les modifie. Ainsi il ne met en présence que le jardinier et le conquérant et Straton, Héphestion et ses deux jeunes hôtes sont laissés de côté, parce que la multiplicité des personnages nuit à la rapidité et à la netteté du récit, et que l'intérêt excité par eux s'affaiblit en se divisant. L'offre de la royauté à Abdolonyme et son entrevue avec Alexandre ne forment qu'une seule scène ; et afin qu'elle frappe davantage le lecteur, ce n'est pas dans la tente ou dans le palais du héros qu'elle a lieu, c'est dans le modeste jardin. Ce jardin, qui ne doit rien à l'art, est cependant pittoresque et digne de servir de cadre à cette grande scène. La pauvreté d'Abdolonyme n'est pas de la misère ; elle est allégée par le travail, et elle est

DESCRIPTIONS, RÉCITS, DIALOGUES, LETTRES. 965

noblie par l'étude, channée par la contemplation habituelle des plus beaux spectacles que puisse offrir la nature. Abdolonyme n'est pas seul ; il a un fils : l'affection mutuelle du père et de l'enfant anime les tableaux du poète, et répand sur tout le récit un intérêt plus doux et plus tendre. C'est par une belle et calme soirée, au moment où le père et le fils adressaient leurs vœux au ciel, qu'éclate tout à coup cette grande révolution dans leur destinée. Cette circonstance et toutes les autres sont heureusement choisies pour intéresser le lecteur; le langage des deux personnages principaux est parfaitement approprié à leur caractère connu, et la couleur locale est partout observée, particulièrement dans la description du jardin. Récit poétique. Ces doux soins, qui du sage occupent les loisirs, Quelquefois les rois même ont goûté leurs plaisirs. C'est toi que j'en atteste, 6 vieillard magtanimel Toi, né du sang royal, modeste Abdolonyme. Obscur et retiré dans son paisible enclos, Entre son doux travail et son heureux repos, 1 Ce vieillard oubliait le sang qui le vit naître. Nul séjour n'égalait sa demeure champêtre : D'un côté, c'est Sidon, et son port et ses mers; 4) et l'autre, du Liban les cèdres toi;gours verts, Dont les sommets pompeux, disposés en étage. Levaient cime sur cime, ombrage sur ombrage. Au flanc de la montagne, un fertile coteau, Vêtu d'un vert tapis, s'étendait en plateau, Et de là deux filets d'une onde cristalline Tombaient en murmurant au pied de la colline. Au centre du jardin, vers le soleil naissant. Un vallon fortuné se courbait en croissant, Zone délicieuse, en tout temps ignorée * Et du midi brûlant et du fougueux Borée. Dans le fond, les sapins, les cyprès fastueux. En cercle dessinaient leurs troncs majestueux ; Mille arbustes divers y versaient sans blessure Le nard le plus parfait, la myrrhe la plus pure» Au devant on voyait, déployant son trésor, Le citron orgueilleux de son écorce d'or, Et la rouge grenade, et la figue mielleuse, Et du riche palmier la datté savoureuse. Autour, quelques rochers du marbre le plus pur, Veinés d'or et d'argent, et de pourpre et d'azur.

The text on this page is estimated to be only 22.19% accurate

986 EXEMPLES ET ÉCLAIRCISSEMENTS. Charmaient plus
ses regards, dans leurs formes mystiques. Que ceux dont l'art jadis décorait
ses portiques. Sur leurs flancs ondoyaient des arbrisseaux en fleurs,
Différents de parfums, de formes, de couleurs ; La rose les parait, et sur
une onde pure De Tieux saules penchaient leur longue chevelure. Plus loin,
c'est un troupeau qui, content sous ses lois. Lui peignait l'origine et les
devoirs des rois. " Les premiers souverains furent pasteurs des hommes, Se
disait-il souvent; mais dans l'âge où nous sommes, Quels sages emblaient
ces illustres dangers ! » Il disait ; et, content du sceptre des bergers, Il
soignait tour à tour ses troupeaux et ses plantes. Son fils le secondait de ses
mains innocentes. L'un est majestueux encore en son déclin, Sa barbe en
flots d'argent se répand sur son sein ; Sur son teint vigoureux une mâle
vieillesse N'a point décoloré les flancs de la jeunesse ; Sa marche est
assurée, et son « auguste front Du temps et du malin semble braver raffront.
Son fils est dans sa fleur ; mais de radolence Les traits déjà plus mûrs
s'éloignent de l'enfance; La rose est sur sa joue, et d'un léger étonnement Le duvet
de la pêche ombrage son menton : Son air est doux, mais fier, et de sa
noble race Je ne sais quoi de grand conserve encore sa trace. Tous deux,
lorsque le soir tempérait les châteaux. Mi Au repos de la nuit abandonnant les
fleurs, Quelquefois de respirer ils lisaient les annales Et du peuple et des
généralités les discordes fatales ; Gomme, au bruit confus de ses affluents
voix. Le crime ensanglantait la demeure des rois, Et du trône brisé fil tombaient
les ancêtres. * Le vieillard les pleurait; mais sous ses toits c'était l'été. Mêle,
Tranquille, il était lointain d'envier leur splendeur. Tel n'était point son fils: un
instinct de grandeur Quelquefois dans son âme éveillait son courage Au-
dessus de son sort. Mi Mieux de son âge; Mais, Texemple d'un père
arrêtant son essor, A son labeur rustique il se plaisait encore. Au centre du
jardin est un ancien champêtre. Là, tous deux des saules iteadiivaient leur
maturation. Un soir, après avoir fini leur devoir t'ennuis, Désaltèrent leurs
fleurs, taillé leurs arbres. Au pied de cet uiriel, otonnèrent As
un instant des

The text on this page is estimated to be only 29.45% accurate

DESCRIPTION», RÉCITS, DIALOGUES, LETTRES. 261 Tous deux agenouillés présentaient leurs offrandes. L'air était en repos : les rayons du soleil, Glissant obliquement de l'occident vermeil, Peignaient au loin les mers de leur pourpre flottante ; Les vaisseaux de Sidon dans leur voile ondoyante A peine recueillaient quelque souffle des vents ; La vague avec lenteur roulait ses plis mouvants ; Enfin tout était calme, et la nature entière Semblait avec respect écouter leur prière. Chaque vœu vers le ciel montait en liberté ; Par les voûtes du temple il n'est point arrêté ; Et les fruits parfumés, les fleurs et la verdure Formaient (le mille odeurs Fencens de la nature. Le vieillard, le premier, an maître des humains Levait, en suppliant, ses vénérables mains : il priait pour ses fruits, pour son fils, pour Tempire ; Sur ses lèvres errait un auguste sourire : Son fils raccompagnait de ses timides vœux ; Leurs voix en s'unissant s'élevaient vers les cieux : Soixante ans de vertus recommandent le père ; L'innocence- du Gh protège sa prière. Voilà que tout à coup résonne aux environs L'éclatante trompette et le bruit des clairons ;. Une troupe guerrière entoure cette enceinte. Le jeune Abdolonyme a tressailli de crainte : K Mon fils, dit le vieillard, ne t'épouvante' pas Lorsque Torgueil armé rassemble ses soldats, Le riche peut trembler ; mais le pauvre est tranquille, n Il dit, reste à Tautel, et demeure immobile. Mais la trompette sonne une seconde fois. Et Técho roule au loin prolongé dans les bois : C'est le vainqueur de Tyr, c'est lui^ c'est Alexandre. Fatigué de marcher sur des patais en cendre, Efiroi du trône, il veut en devenir l'appui. Et ce caprice auguste est digne encor de lui. Des portes du jardin les pilastres rustiques N'offraient point des palais les marbres magnifiques ; D'un simple bois de chéne ils étaient façonnés, ' Ces lieux d'un vert rempart étaient environnés ; Les mûriers, les buissons, les blanches aubépines Ensemble composatetxt ces murs tissés d'éplne8. Alexandre s'arrête ; et ce triomphateur. Qui des plus A>rts remparts alôissa la hauteur, Contemple avec respect cette faible barrière ; Il laisse hors des murs sa cohorte gaerrière ;

1 im EXEMPLES ET ÉCLAIEOISSEMENTS. Il porte dans Tenceinte un pas religieux. Et craint de profaner le calme de ces lieux. A peine il les a vus, ses passions s'apaisent. Son orgueil s'attendrit, ses victoires se jtaient ; Et, sur ce cœur fougueux, sur ce tyran des rois, La nature un instant ^ repris tous ses droits. Il cherche le vieillard, il le voit, il s'approche : « Ce lieu me fait, dit-il, un trop juste reproche; Il me dit que j'ai trop méconnu le bonheur. A terrasser \eh rois je metlais mop honneur ; Je vais jouir enfin d'un charme que j'ignore* Tûn sang régna jadis, il doit régner encore. Viens donc, tout te rappelle au rang de tes aïeux, Tes vertus et ton peuple, Alexandre et les dieux. —Ainsi ta main toujours dispose des couronnes; Aux uns tu les ravis, aux autres tu les donnes, Répondit le vieillard, et de tes ûères lois Le plus obscur réduit ne peut sauver les rois! Hé bien! à mes destins je suis prêt à souscrire; Pour le rendre à mon ûls, je reprends mon empire. Toi, si tu peux des champs goûter encor la paix, Contemple cet asile, et conçois mes regrets. Permets donc qu'en ces lieux le sommeil des chaumières, Pour cette nuit du moins ferme encor mes paupières. Et qu'en ce doux abri prolongeant mon séjour, Je dérobe aux grandeurs le reste d'un beau jour. Demain à mes devoirs je consens à me rendre. » Cette noble ûerté plaît au cœur d'Alexandre. Mais, durant leurs adieux^ le fils dans le jardin Ayant cueiUi des fleurs qu'entrelace sa main A ces lauriers cruels qu'ensanglanta Bellone >, Demande à marier sa modeste couronne. Le héros lui sourit, et ce front triomphant Se courbe avec plaisir sous la main d'un enfant; Il le prend, il Tembrasse, et, fixant^ son visage, Dans ses destins futurs aime à voir son ouvrage. ^ Il part enfin, s'éloigne, et s'arrache à regret A ce couple innocent, qu'il envie en secret. Il s'éloigne, indigné de sa grandeur cruelle Qui traîne le ravage et le deuil après elle. Prend pitié de sa gloire, et sent avec douleur Qu'il a conquis le monde et perdu le bonheur* Mais ce jour le console : il éprouve en lui-même Bellone f la guerre personnifiée. S. Regardant fixement.

J DESCRIPTIONS, RÉCITS, DIALOGUES, LETTRES. Ce plaisir pur qui fait l'orgueil du diadème, Qu'igBore la victoire, et quitte ces beaux lieux, Fier d'un plus beau triomphe, et plus grand & ses yeaz. Le vieillard tout le soir suit sa tâche innocente ; Il va de fleur en fleur, erre de plante en plante, Se hâte de jouir, et dans le fond du cœur Recueille avidement un reste de bonheur. A peine Thorizon avait rougi Taurore, Que, pressant dans ses bras «cet enfant qu'il adore : « Je vais régner, dit-il, et ce terrible emploi, Mon fils, après ma mort, retombera sur toi : Que je te plains! Ces bois, ces fleurs, si^yets fidèles. Ne m'étaient point ingrats,!ne m'étaient point rebelles ; Qn*un sort bien différent nous attend aujourd'hui! Viens donc, ô mon cher fils ! viens, 6 mon doux appui ! Du malheur de régner viens consoler ton père. Et vous, objets charmants, toi, cabane si chère, Vous que je cultivais, vergers délicieux. Arbres que Vai plantés, recevez mes adieux. Hélas! coulant ici mes heures fortunées, Heureux, par vos printemps je comptais mes années ; Ces fastes^ valaient bien les annales des rois. Puisse du moins l'empire être heureux sous mes lois, Et, me dédommageant de vos pures délices, Par le bonheur commun payer mes sacrifices ! » Il dit, promène encor ses regards attendris Sur ses bois, sur ses fleurs, ses élèves chéris. Et part environné d'une brillante escorte. Mais du palais à peine il a touché la porte, Mille ressouvenirs se pressent sur son cœur; Dans un confus transport de joie et de douleur, En silence il parcourt le séjour de ses pères. Témoin de leur grandeur, témoin de leurs inisères. Il règne, et Téquité préside à ses projets. Son sceptre est moins pesant, chéri par ses sujets. Cependant quelquefois, loin d'un monde profane. Il revient en secret visiter sa cabane. Revient s'asseoir encore au pied de ses ormeaux, De ses augustes mains émonde leurs rameaux. Et, s*occupant en roi, se délassant en sage, D'un bonheur qn*il n*a plus adore encor l'image. (DtUIAI.) 1. Ces époques, cette manière de compter le temps. <..

«10 EXEMPLES ET ECLAIRCISSEMENTS. Von et style
 eoaTenables à la narratiOTi. (Voir page 11*7.) On verra, par la oomparaison
 des deux narrations suivantes, quelle immense différence de ton et de style
 résulte nécessairement de la différence des sujets que Ton traite : Tune a
 pour objet les sottises d'un orgueilleux, Tautre les exploits d'un héros. Xnlle
 pari op. ne trouverait plus de simplicité que dans la première, plus
 d'élévation que dans la seconde : toutes deux sont excellentes. Entre ces
 deux points extrêmes, il est une infinité de nuances qtii doivent caractériser
 le ton et le style d'un récit., selon la nature dn siyet que l'on traite et de
 l'efiet qu'on veut produire. iiSÇOBi momtdsM a Ki'oaamKix. n a e*a
 ««tUBMia. Un souverain de TOrient, célèbre par sa sagesse^ recevait tous
 les jours des plaintes contre un de ses parents gouverneur d'une province
 importante de son empire, nommé Irax. C'était un homme de haute
 naissance, dont le fond n'était pas mauvais, mais qui était corrompu par la
 vanité et par la mollesse. Il souf&ait rarement qu'on hii parlât, et jamais
 qu'on osât le contredire. Les paons ne sont pas plus vains ; les tortues ont
 moins de paresse. Il ne respirait que la gloire et les faux plaisirs. Voici
 comment le monarque entreprit de le corriger. Il lui envoya un chef de
 musique arec douze Manieurs et vingt- quatre instrumentistes, un maître
 d'hôtel avec six cuisiniers, et quatre chambellans qui ,ne devaient pas le
 quitter. L'ordre du roi portait que l'étiquette suivante serait inviolablement
 observée ; et voici comment les choses se passèrent : Le premier jour, dès
 qu'Irax fut éveillé, le maître de musique entra, suivi des chanteurs et des
 instrumentistes : on chanta une cantate qui dura deux heures, et, de trois
 minutes en trois minutes, le refrain était : Que son mérite est extrême I Que
 de grâce! que de grandeur! Ah ! combien monseigneur Doit être content de
 lm»même I

The text on this page is estimated to be only 23.81% accurate

DESCRIPTIONS, RÉCITS» DULOCrUBS, LETTRES. Sn Après
r exécution de la cantate, un eiiainbellan lui ôt une harangue de trois quarts
d'heure, dans laqueUe on le loiti^ expressément de toutes les bonxi£s
qualités qui lui manquaient. La harangue finie, on le conduisit à table au
sml des instruments. Le dîner dura trois heures. Bès qu'il ouycait la bouche
pour parler, le premier chambellan disait : a il aura raison. » A peine avait-il
prononcé quatre paroles, que le second chambeUan s'écriait : « Il a raison.
>» Les deux autres chambellsuas fusaient de grands éclats de rire des bons
mots qu'Irai avait dits^ ou qu'il anait dû dii^. Apiès le dîner, on lui répéta la
cantate. Cette première journée lui parut délioisuse : il trouva que le roi
l'honorait selon ses mérites; la seconde lui parut moins agréable; la
troisième fut gênante; la quatrième fût insupportable; la cinquième fut un
suppUce. Enfin, outré d'entendre toujours chanter : « Ah ! combien
monseigneur doit être content de lui-même ! » d'entendre toujours dire qu'il
avait raison, et d'être harangué tous les jours à la même heure, il écrivit à la
cour pour supplier le roi qu'il daignât rappeler ses chambellans, ses
musiciens, son maître d'hôtel ; il promit d'être désormais moins vain et plus
appliqué; il se fit moins encenser, eut moins de fêtes, et fut plus heu* remc,
car, comme dit un ai^ur oriental, toujours du plaisir n'est pas du plaisir.
(Vqltâirb.) Arrêtez ici vos regards : il se prépare contre le princâ quelque
chose de plus formidable qu*à Rocroy ; et, pour éprouver sa vertu, la guerre
va épuiser toutes ses inventions et tous ses efforts. Quel objet se présenta, à
mes yeux? ce n*est pas seulement des hommes à combattre, c'est des
montagnes inaccessibles : ce sont des ravins et des précipices d'un côté ;
c'est de l'autre un bois impénétrable, dont le fond est un marais, et derrière,
des ruisseaux», de pio-» 1. FribonrgoaFreybonrgestnne 1644. Il y a en
Suisse une autre viUe de Brisgaw, dans le duché de Tille de Friboun;»
ob^^Uen d'un Bade : cette bfttajljie fuAUti^iè/s eta dCft
0iW»WM9i»<iWMr<t*

Sf8 EXEMPLES ET ÉCLAIRCISSEMENTS. digîeux

retranchements : ce sont partout des forts élevés ^t des forêts abattaes que traversent des cheULns afireux; et an dedans c'est Merci avec ses braves Bavarroîs enflés de tant de succès et de la prise de Fribourg; Merci qu'on ne vit jamais reculer dans les combats ; Merci que le prince de Cîondé et le vigilant Turenne n'ont jamais surpris dans un mouvement irrégulier, et à qui ils ont rendu ce grand hommage, que jamais il n'avait perdu un seul moment favorable, ni manqué de prévenir leurs desseins, comme s'il eût assisté à l^urs conseils. Ici donc, durant huit jours, et à quatre attaques différentes, on vit tout ce qu'on peut soutenir et entreprendre à la guerre. Nos troupes semblent rebutées autant par la résistance des ennemis que par l'effroyable disposition des lieux, et le prince se vit quelque temps comme abandonné. Mais comme un autre Machabée, « son bras ne Tabandonna pas *, et son courage irrité par tant de périls vint à son secours*. » On ne Teut pas plutôt vu pied à terre forcer le premier ces inaccessibles hauteurs, que son ardeur entraîna tout après elle. Merci voit sa perte assurée; ses meilleurs régiments sont défaits; la nuit sauve les restes de son armée. Mais que des pluies excessives s'y joignent encore, afin que nous ayons à la fois, avec tout le oourage et tout l'art, toute la nature à combattre : quelque avantage que prenne un ennemi habile autant que hardi, et dans quelque affreuse montagne qu'il se retranche de nouveau, poussé de tous côtés, il faut qu'il laisse en proie au duc d'Enghien non-seulement son canon et son bagage, mais encore tous les environs du Rhin. Voyez comme tout s'ébranle : Philipsbourg est aux abois en dix jours, malgré l'hiver qui s'approche ; Philipsbourg qui tint si longtemps le Rhin captif sous nos lois, et dont le plus ^rand des rois a si glorieusement réparé la perte. Worms, Spire, Mayence, Landau^ vingt autres places de nom ouvrent leurs portes; Merci ne les peut défendre et ne parait plus devant SOD I. Jmli^ ftzni, 1 8. S. U Jeta ton bâion te MmaïaadSBMiil amarilieti dst «naioils.

DESCRIPTIONS, RÉCITS, DIALOGUES, LETTRES. S73

vainqueur. Ce n'est pas assez : il faut qu'il tombe à ses pieds, digne victime de sa valeur; Nordlingue * en verra la chute; il y sera décidé qu'on ne tient non plus devant les Français en Allemagne qu'en Flandre, et l'on devra tous ces avantages au même prince. Dieu, protecteur de la France et d'un roi* qu'il a destiné à ses grands ouvrages, l'ordonne ainsi. (BOSSUET.) Qualités de la narratloii. (Voir page 118.) Les trois narrations suivantes offirent un modèle des qualités que nous avons reconnues comme nécessaires à tout récit. Toutes trois sont également remarquables par la cl(wté ; ce qui, en outre, domine dans la première, c'est la brièveté ; dans la seconde, c'est Vintérit; dans la troisième, c'est la vraiètblcmce, En efifet, le récit de Soumet estéminement concis et rapide : chaqm verSj chaque mot^ comme dit Boileau, court à Vévénement, Le récit de Delille offre Tapplication la plus heureuse des règles exposées dans ces deax alinéçt : « Il est un art * y etc. » Et M L'habile narrateur ^, etc. » Enfin, le récit d'Andrieux est d'une si par&ite vraisemblance, et ses personnages agissent et parlent si naturellement, qu'il ne semble pas possible au lecteur qu'ils aient tenu une autre conduite, un autre langage. On doit aussi louer dans ce dernier récit l'observation des trois lois fondamentales de toute composition : la liaison^ la convenance et Vunité ^ ; c'est surtout sous ce dernier rapport que la narration est remarquable. Pour mieux faire sentir ce mérite, supposons que l'auteur eût représenté la douleur et l'inquiétude du meunier craignant d'être expulsé de sa maison avec sa famille, ou de se voir contraint d'invoquer les tribunaux contre un roi absolu; ces détails sérieux et tristes auraient excité l'attendrissement. Siipposoi\s que l'auteur eût donné au meunier une femme peu* rense et avide, voulant l'obliger de recevoir les miUe ducats et d'en demander même davantage ; ces détails grotesques auraient fait rire. 1. BataiUe de Nordlingue, gagnée 4. Même page, par le prince de Condé en 1045. 5. Voir, pour retendue du seoe Merci y fut blessé et mourut le que nous attachons ici au mot un«t^, lendemain. les seize dernières lignes de la S. Louis XIV. page 93, et les six premières de la 8. Page ISl. page 93. M^TH. DE COMF. 18

The text on this page is estimated to be only 22.51% accurate

tu SXKXPIIS ET Mtis, ddm Fnn ei <buif TmÈtt eam, Tmàté de
ton el de endonr C'était rheare oft« lassé des longs tnranz da foor. Le
laboureur reroitsoo rustique sCfoor. Je Tisitaïs des morts la couche triste et
sainte. Une femme apparat Ters la funèbre enceinte. Et d^nn enfant suivie,
avec Tombre du soir. Sous un jeune cyprès lentement vint s*asseoir. Parmi
les hauts gazons, s^élevaient sans culture Quelques sombres pavots, fleurs
de la sépulture; Son fils, pour les cueillir, un moment s*éloigna : A toute sa
douleur elle s'abandonna ; Mes pleurs interrogeaient sa tristesse mortelle. «
lion époux n'était plus, f avais deux fils, dit-elle; L*an d*eux, mon jeune
Edgar, était le plus chéri, C'était mon premier-né; mon lait Tavait nourri;
Plus souvent que son frère il cherchait mes caresses. Vais Dieu punit
toujours d'inégales tendresses. Le fléau destructeur* aux mères si fatal
S'étendit par degrés sur le hameau natal; Chaque mère implora le secours
salutaire D)*an art encor nouveau', présent de TAngleterre; Le second de
mes fils lui-même y fut soumis. Prête à livrer Edgar, j'hésitai, je frémis;
Contre un fer douloureux, sa frayeur indocfle Dans les bras de sa mère
implorait un asile; rosai Ty recevoir; j'oubliai ma raison; Je l'offris sans
défense au funeste poison , Edgar en respira la vapeur meurtrière. Chaque
élan de mon cœur était une prière; Je le voyais sonflHr, languir sur mes
genoux, . Et mon plus Jeune fils jouait auprès de nous. Chaque Jour, chaque
instant redoublait mes alarmes; Je pleurais.... Mais Edgar ne voyait point
mes larmes f Déjà le mal impur, sur ses yeux arrêté, Cachait & ses regards
sa mère et la clarté. Il mourut.... et voilà sa pierre funéraire; Ce cyprès est le
sien, cet enfant est son firôï». Nous vefions tous les soirs lui por^or nos
douleun; Nous regardons.le ciel et nous versons des pieu». ^- 1. La petite
vérole. S. La vaoclae.

The text on this page is estimated to be only 25.05% accurate

DESCRIPTION, RÉCITS, DIALOGUES, LETTRES. 3^{TO} Toi, mon dernier enfant, souffre ma plainte amère ' Le ciel n'enferme pas tout Tâmour de ta mère : A vivre loin d'Edgar je puis m'accommoder, Près du cercueil d'Edgar je puis encore aimer. » Elle se tait.... L'enfant la sait dans les ténèbres; Mais on dit que bientôt sur les gazons funèbres Il revint pleurer seul, hélas! et que ses pas Vers le tombeau d'Edgar ne se dirigeaient pas. (A. 80011ST.)

UB JIE17IHE PBIImE ifafiARlb BANS I<E8 GATACOHBBf .

Sous les remparts de Rome et sous ses vastes plaines Sont des antres profonds, des voûtes souterraines, Qui, pendant deux mille ans, creusés par les humains. Donnèrent leurs rochers aux palais des Romains, Avec ses monuments et sa magnificence, Rome entière sortit de cet abîme immense. Depuis, loin des regards et du fer des tyrans, L'Eglise encor naissante y cacha ses enfants, Jusqu'au jour où, du sein de cette nuit profonde, Triomphante, elle vint donner des lois au monde, Et marqua de sa croix les drapeaux des Césars. Jaloux de tout connaître, un jeune amant des arts» L'amour de ses parents^ Tespoir de la peinture, Brûlait de visiter cette demeure obscure, De notre antique foi vénérable berceau. Un fil dans une main, et dans l'autre un flambeau, n'entre, il se confie à ces voûtes nombreuses Qui croisent en tous sens leurs routes ténébreuses. Il aime à voir ce lieu, sa triste majesté, ' Ce palais de la nuit, cette sombre cité. Ces temples où le Christ vit ses premiers fidèles. Et de ces grands tombeaux les ombres éternelles. Dans un coin écarté se présente un réduit, mystérieux asile Où Tespoir le conduit; U voit des vases saints et des urnes pieuses, Des vierges, des martyrs dépouilles précieuses. U saisit ce trésor r il veut poursuivre.... hélas! U a perdu le fil qui conduisait ses pas. Il cherche^ mais en vain; il s'égare, il se trompe, Il s'éloigne, il revient, et sa crainte redouble; Il prend tous les châtiments que lui inflige la petite: i Enfin, de roui»- en rouille et d'heure et exténué 1. Il se nommait Robert, né en 1183, mort en 1205.

^ ir76 EXEMPLES ET ÉGLAIIItCISSEMEKTS. Dans les
enfouissements de cette obscure enceinte, Il trouve un vaste espace, effrayant
labyrinthe, D'où vingt chemins divers conduisent à l'entour. Lequel
choisir? lequel doit le conduire au jour? ' Il les consulte tous : il les prend, il
les quitte ; L'effroi suspend ses pas ; L'effroi les précipite. Il appelle; Técho
redouble sa frayeur. De sinistres pensées viennent glacer son cœur. L'astre
heureux qu'il regrette a mesuré dix heures Depuis qu'il est errant dans ces
noires demeures. Ce lieu d'effroi, ce lieu d'un silence éternel En trois
lustres entiers voit à peine un mortel; Et pour comble d'effroi, dans cette
nuit funeste, Du flambeau qui le guide il voit périr le reste. Craignant que
chaque pas, que chaque mouvement. En agitant la flamme, en use l'élément,
Quelquefois il s'arrête et demeure immobile. Vaines précautions! tout soin
est inutile; L'heure approche, et déjà son cœur épouvanté Croit de l'affreuse
nuit sentir l'obscurité. Il marche; il erre encor sous cette voûte sombre; Et le
flambeau mourant fume et s'éteint dans l'ombre. Il gémit; toutefois d'un
souffle haletant. Le flambeau ranimé se rallume à l'instant. Vain espoir! par
le feu la cire consumée. Par degrés s'abaissant sur la mèche enflammée.
Atteint' sa main souffrante, et de ses doigts vaïocas Les nerfs découragés ne
la soutiennent plus : De son bras défaillant enfin la torche tombe, Et ses
derniers rayons ont éclairé sa tombe. L'infortuné déjà voit cent spectres
hideux : Le délire brûlant, le désespoir affreux, La mort!... non cette mort
qui plaît à la victoire. Qui vole avec la foudre et que pare la gloire; Mais
lente, mais horrible, et traînant par la main La faim qui se déchire et se
ronge le sein. Son sang, à ces pensées, s'arrête dans ses veines : Et quels
regrets touchants viennent aigrir ses peines I Ses parents, ses amis, qu'il ne
reverra plus. Et ses nobles travaux qu'il laissa suspendus. Ces travaux qui
devaient illustrer sa mémoire. Qui donnaient le bonheur et promettaient la
gloire!... Cependant il espère, il pense quelquefois 1. Luitre; on appelle
ainsi une période de cinq ans».

DESCRIPTIONS, RÉCITS, DIALOGUES, LETTRES. 217

Entrevoir des clartés, distinguer une voix. Il regarde, il écoute.... Hélas ! dans Tombre immense Il ne voit que la nuit, n'entend que le silence, Et le silence ajoute encore à sa terreur. Alors, de son destin sentant toute Thorreur, Son cœur tumultueux roule de rêve en rêve; Il se lève, il retombe, et soudain se relève^ Se traîne quelquefois sur de vieux ossements, De la mort qu'il veut fuir horribles monuments. Quand tout à coup son pied trouve un léger obstacle; Il y porte la main 0 surprise! ô miracle I Il sent, il reconnaît le fil qu'il a perdu. Et de joie et d'espoir il tressaille éperdu. Ce fil libérateur, il le baise, il l'adore, Il s'en assure, il craint qu'il ne s'échappe encore; Il veut le suivre, il veut revoir l'éclat du jour. Je ne sais quel instinct l'arrête en ce séjour : A l'abri du danger, son âme encor tremblante Veut jouir de ces lieux et de son épouvante. A leur aspect lugubre, il éprouve en son cœur , Un plaisir agité d'un reste de terreur. Enfin, tenant en main son conducteur fidèle. Il part, il vole aux lieux où la clarté l'appelle. Dieu! quel ravissement quand il revoit les cieux, Qu'il croyait par jamais éclipsés à ses yeux ! Avec quels doux transports il promène sa vue Sur leur majestueuse et brillante étendue I La cité, le hameau, la verdure, les bois, Semblent s'offrir à lui pour la première fois ; Et, rempli d'une joie inconnue et profonde, Son cœur croit assister au premier jour du monde. (Delille.) X4E HBVTIVIEIft DE SANS-SOUCI. Loin du bruit de la cour, du tracass de la ville, Frédéric ^ construisait un agréable asile. Sur le riant coteau par le prince choisi, S'élevait le moulin du meunier Sans-Souci. Le vendeur de farine avait pour habitude D'y vivre au jour le jour, exempt d'inquiétude, Et, de quelque côté que vînt souffler le vent. Il y tournait son aile^ et s'endormait content. Fort bien achalandé, grâce à son caractère, 1. Frédéric II, surnommé le Grand, roi de Prusse, de 1740 & 1786.

The text on this page is estimated to be only 22.33% accurate

m EXEMPLES ET ÉCLAIRCISSEMENTS. Le moulin prit le nom de son propriétaire. Et des hameaux Yoissins, les filles, les garçons Allaient à Sans-Souci pour danser avec les bannis. Hélas! est-ce une loi, sur notre pauvre terre, Que toujours deux Yoissins auront entre eux la guerre, Que la soif d'envahir et d'étendre ses droits Tourmentera toujours les meuniers et les rois? En cette occasion le roi fit le moins sage; Il lorgna du Toissin le modeste héritage. On avait fait des plans fort beaux sur le papier, Où le chétif enclos se perdait tout entier. Il fallait sans cela renoncer à la vue, Rétrécir les jardins, et masquer l'avenue. Des bâtiments royaux Tordinaire intendant Fit venir le meunier, et, d'un ton important : « n nous faut ton moulin, que veux-tu qu'on t'en donne? — Rien du tout; car J'entends ne le vendre à personne. Il vous faut, est fort bon mon moulin est à moi. Tout aussi bien au moins que la Prusse est au roi. — Allons ton dernier mot, bonhomme, et prends-y garde. — Faut-il vous parler clair? — Oui. — C'est que je le garde; Voilà mon dernier mot. » Ce refus défronté Avec un grand scandale au prince est raconté. Il mande auprès de lui le meunier indocile, Presse, flatte, promet; ce fait peine inutile; Sans-Souci s'obstinait. « Entendez la raison, Fire. je ne peux pas vous vendre ma maison ; Mon vieux père y mourut, mon fils y vient de naître; C'est mon Potsdam, à moi. Je suis tranchant, peut-être. Ne l'êtes- vous jamais? Ten«, raille ducats Au bout de vos discours ne me tenteraient pas. Il faut vous en passer, je Tai dit, j'y persiste. » Les rois malaisément soiflèrent qu'on kur résiste; Frédéric un moment par l'humeur emporté : <c Parbleu ! de ton meulin t'est bien être entêté ; Je suis bon de vouloir t'engager à le vendre : Sais-tu que sans payer je pourrais bien le prendre? Je suis le maître. — Vous?... de prendre mon moulin? Oui, si nous n'avions pas des juges à Berlin. » Le monarque, à ce mot, revint de son caprice, 1. Il semblerait que c« 8 mots : n'ait pas convenable dans la bouche je suis tranchant peut-être ; ne fi- du meunier; d'ailleurs, le meunier tes-ifous jamais? font tache dans n'a pas été tranchant; il a donné de cet excellent morceau. Cet argument bonnes raisons et les a exprimées ment ad hominem (voir page 66^ sans Inconvenance.

The text on this page is estimated to be only 18.86% accurate

DESCRIPTIOS»»» BÈCmS, DUUQOVW, LETTRES. jT» Cksmé
(pie fions iKm rèi^e on orfttâ^ to jtistiee; Il rit, et se tournant Ters qu^ques
courtisans : « Ma foi, messieurs, je crois qu'il faut changer nos plans.
Toisin, garde ton bien, faime fort ta réplique. » Qn-aurait-on fait de mieux
dans une république? iLe plus sûr eet pcmrtaat ide me if»» ^j)iier : Ce
même Frédéric» juste envers lun meunier, Se permit maintes fois telle autre
fantaisie; Témoin ce certain jour * qù*il prit laSUésie, «Qu'à peine «ur te
trône, avide de lauriers, £pri8 du vain renom qui séduit ks guerriers, Jl xnit
l'Europe en feu. Ce «ont là je«x de prince; On respecte un mouUa ; on vole
une province. tAHDEIEUX.) Dans tous les exemples cités ci-dessus, le
réoit est &it directement par t^auteTir. Nmis diteroas «omioe modèle d-un
Fé«t têsS dans la bourihe du inno^, ipeisomage, la stscrstiQn de Itysmaque
*fta Montesquiiiiii, isdB^P9^(diwAile>texte,:A0Qa esojons cependant
devoir l'abrèger. Lorsque Alexandre eut détrjui^i Tempire des Perses^ H
voulut être adoré* comme les souverains de TOrient. Les Macédoniens
étaient indignés; mais on munnurait dans Tantiée, et Ton ne parlait pas. Un
philosophe nommé Gallisthène* avait suivi le roi dans son expédition. Un
joui qu'il le salua à.la manière des Grecs : M D*où vient, lui dit Alexandre,
que tu ne m'adores pas? — Seigneur, lui dit Callisthène, vous êtes chef de
deux nations; Tune, esclave avant que vous Teusisiez soumise, ne l'est pas
moins depuis que vous l'avez vaincue ; l'autre, libre avant qu'elle servît à
remporter tant de victoires, l'est encore depuis (jne vous les avez
remportées. Je suis Grec, seigneur ; 1. En 1140. 3. CTesHi^dire qu'on se
prostemftt %, Ce fflit a^n dâeu Van 396 n^ant .di«niiit lui. J. G. Après la
mort d'Alexandre, 4. Disciple et petit-nevea d'Ali7«iBtaqw»devliifr roi à»
ïlkxae. ifaloto.

no EXEMPLES ET ÉCLA1SCIS8SMERT8. et ce nom tous l'avez élevé si haut, que, sans voos être tel, il ne nous est plus permis de Tavilir. » Les vices d'Alexandre étaient extrêmes comme ses vertos : il était terrible dans sa colère; elle lo rendait cmeL H fit saisir Callisthène, ordonna qu'on le mit dans une cage de ter, et le fit porter ainsi à la suite de l'armée. J'aimais Gallisthène, et de tout temps, lorsque mes occupations me laissaient quelques heures de loisir, je les avais employées à l'écouter : et, si j'ai de l'amour pour la vertu, je les dois aux impressions que ses discours disaient sur moi. Je ne voulus pas l'abandonner dans le malheur, j'allai le voir. « Je vous salue, lui dis-je, illustre malheureux, que je vois dans une cage de fer comme on enferme une bête sauvage, pour avoir été le seul homme de l'armée. — Lysimaque, me dit-il, quand je suis dans une situation qui demande de la force et du courage, il me semble que je me trouve presque à ma place. Ce n'est pas que je sois insensible : vous ne me faites que trop voir que je ne le suis pas. Quand vous êtes venu à moi, j'ai trouvé d'abord quelque plaisir à vous faire voir une action de courage. Mais, au nom du ciel, que ce soit pour la dernière fois ! Laissez-moi soutenir mes malheurs, et n'ayez point la cruauté d'y joindre encore les vôtres. — Callisthène, lui dis-je, je vous verrai tous les jours. Si le roi vous voyait abandonné des gens vertueux, il n'aurait plus de remords, il commencerait à croire que vous êtes coupable. Non, la crainte ,de sa colère ne me fera pas abandonner un ami. Cependant Alexandre, ayant appris que je respectais la misère de Callisthène, que j'allais le voir, et que j'osais le plaindre, entra dans une nouvelle fureur. « Va, me dit-il, combattre contre les lions, malheureux qui te plais tant à vivre avec les botes féroces I » On différa mon supplice, pour le faire servir de spectacle à plus de gens. On me mena dans la carrière. Il y avait autour de moi un peuple immense, qui venait être témoin de mon courage ou

DESCRIPTIONS, RÉCITS, DIALOGUES, LETTRES. 281 de
ma frayeur. On lâcha contre moi un lion. J'avais plié mon manteau autour de
mon bras : je lui présentai ce bras, il Yonlut le dévorer : je lui saisis la
langue, la lui arrachai, et la jetai à mes pieds. Alexandre aimait
naturellement les actions courageuses : il admira ma résolution, et ce
moment fut celui du retour de sa grande âme. Il me ût appeler, et, me
tendant la main : « Lysimaque, me dit-il, je te rends mon amitié, rends-moi
la tienne. Ma colère n*a servi qu'à te faire faire une action qui manque à la
vie d'Alexandre. » (Montesquieu.) S m. DIALOOUB. — MONOLOaUB*
Dialogue* (Voir page 123.) Le moxœan suivant est un modèle de dialogue»
Dortigny est un homme en place, riche et égoïste. On vient de lui annoncer
qu'un homme pauvrement vêtu lui apporte des nouvelles d'un de ses
proches parents, nommé Vanglenne, qui s'était établi à la Guadeloupe, et
dont il n'avait pas entendu parler depuis longPremier dialogue. PORTIGRYj
'VAHCUBBZIIIB. DoRTiGNT (à part). Ah I mon Dieu ! quel messenger !
qu'il est sec! (Haut,) Parlez, monsieur, qu'avez-vous à me dire? Vanglenne.
Dieu soit loué! mon cher cousin! Que j'ai du plaisir à vous revoir !
M'auriez-vous entièrement oublié ? DoRTiONT. Quoi! monsieur, vous
seriez?... Je ne vous remets pas. Yanolenne. Je m'appelle Vanglenne ; je suis
votre proche parent* Dortigny. Je me souviens, monsieur, d'avoir eu un
parent de ce nom; mais nous l'avons cru mort. Vakglenne. Il vit, hélas! et
c'est moi. /

The text on this page is estimated to be only 19.42% accurate

«s EXEMPLES ET ÉCLAmOISSEICENTS. DomiGinr. U y a si longtemps, monsieur, que vous ^e ^^ardimikepez de ne peint me rappeler vos traits. Vanolehbb. Qk ! je vous reconnaîB bien, moi ; mais Je eBis bien plus changé que vous, et cela n'est pas étonnant. Les ' fitità^aes, les peines, les chagrins, le long séjour dane un <jimat étranger.... Mon son de voix, 4n moins.... IkmnoNT. Je ne dispute point, monsieur, de rideal^feé. Vakgleiwe. Je vous ai souvent pressé dans naes bms; ^d* il vous en «onvieone, nous fûmes amis. DoRTiGHY* Amitié de collègue, d'^àinoe; mais à qnoi«ëla revient-il, s'il vous plaît? Quels ordres, monsieur, avezvous à me donner? Vanglenne. Je n'en ai point, mon cher cousin : le pauvre, hélas! les reçoit, etai>eQidoinne pas. DoRTiGNY {à part). Oh ! il va me demander de Taisent. Vanglenne. J'étais établi à la Guadeloupe. DoRTiGNY. A la Guadeloupe, seSt, monsieur. (A parU) Va, retourne aux antipodes. VAKOfjBNms. J'avais amassé quelque «fhese avec b^aoooup de peine.... Baigna prêter Toreille à ma triste infcartime* Ayant eu le malheur de perdre maléauBie etsnoR Sk^^ «t n'ayant plus rien qui m'attachât à un pays étranger, Jesé»solus de revenir en France. L'amour de la patrie parlait vivement à mon cœur. C'est le dernier sentiment qui s'éteigne; il faut être sépai^ de «sa f«itrîe peur sentir combien elle ^qiûert 4e dwwes dans l'âlo^^nenimt. âoRTKiNY (à jMrf)u (^«l iusitppQutii^le :dédKElt ! YAVGunwiE. ilm vaisseau, chaigé detnaftetite^SoiÉsaie, a fait sidJi£ra§9 sur les oôtes .d'Ëi^agne; j'jsi tout perdu; aMm jmlheflAr est consiMé pair ke joBniAinc : leèiiiiek.^ZftMfMe... Dix de mes compagnons de voyage se sont noyés en nesdffmt smiXîx les imattMuneux débris de leur IbxAune. DoRTiGNY. Ils sont, après tout^ fort heureux : pulmB*j00 A'A^eat plais Fien.au isoonde, a»t9i»t iiaut-.. Vangienne. Vous avesihiea raison, 6e i}^ ««ni pas)le£|>faï8 à plaindre; j'ai envié plus d'Kine fcfts<leieur aorl. ie mjii^qgné

The text on this page is estimated to be only 12.63% accurate

DESCRIPTIONS, afiCïTS, DIALOGXnES, LETTRES. Pftri& qu'avec des peines in&mes. Si voue Baviez ce que j*ai souffert en route ! Que Tinfortune ttêne après goi d'humiliations ! 3fal6 }B me suis armé de oonfitauoe et de caurviige. J*«rriY6, et je m'io^ortae de vous : avec quel plaisir j'apprend» que Vous possédez une heureuse aisance ! BoRTzaNY. Qui vous a dit cela, sooosieur? VikHQi<£NKs. Pardon.... mais cet aiaehJeiaent, cethdtel, le luxe qui vous enviroime.... DoRnoNY, Hé bien, xn<«isû^r, •o^«s4 eowme Umt le ioaonde Vous avez Tadmifaticm eisph9. <Ài|ud4'un uauv^u 4éb«i<qué« VijiaLENKE. iCelui qui maaque du néd^ssaire fait malfsés lui des remarquas sugx tout ce qui liBppe ses Ngards, Il voily il sent la distance extrême qui le sépai^ de ceux qui i^ooJi heureux. D0ETI6NY. Mais, monsieur, permettez-moi de ?oii8 le dire, votre conduite est fort étrange. Y&us vous intcoduisez ici par supercherie, vous prenez un faux nom, sous préitexte de nous apporter des nouvelles à'im parent; mois oe subterfuge est un mensonge naalhonnôle. İAMGLSNNE. J'ai cru, sous cet habit, qui ne révâle qiie trop mon indigence, ne devoir point me &Àm coonaître à -vos -domestiques. C'est par diaerétion, mon dier cousin^ par ^setétiûin, je vous rafinim, que j'ai usé ide ce moyen qui «OGiiait ma detaresse. DoRvifiNY. Vous pou'viez m'écrire. Vjjhu^£nk£. Une leltm n'aurait jaanais parié comme ma pfféeence. J'ai conçu plus d'espoir «pa venant vous auppliar Bim«-m6me -et vous exposer de vive voix ma doivkloiuf e^ie siÉxiatittii. DoHTiGNY. J'entends : vous m'avez choisi de préférmiœ pcRor réparer lee torts des él^ents. Parée que le sort v»us «iaitmon cousin, vous ferez onaufrage «ir'les c6tes d*£flpognci, et mcûj'en aérai Teaponsable à Paiis. Vous viendorm au bout de vingt ans me dire : Me voici, seceoirez-moi! ^Asm^Kioai. Oïd, j'aiieeUe priàna à. 'vous faire, je ne voui le déguise point.

S84 EXEMPLES ET ÉCLÂIRCISSEUENTS. D0RTI6NY. Vous aviez donc mis tout sur le même vaisseau? Yanglekne. Hélas! oui.

D0RTI6NT. Gela est fort imprudent; mais vous le fûtes toujours.... Au reste, ce qui est au fond de la mer ne peut pas revenir sur l'eau à mon commandement, et, malgré tout le désir que j'en aurais, je ne puis vous le restituer. Yamolenne. Je le sais; mais je ne prétends point vous être à chaîne, j*implore seulement de l'emploi ; pourvu qu'il ne soit pas avilissant, quel qu'il soit, je le prendrai. J'entends un peu les affaires; mon écriture est convenable; on sera content de mon exactitude. J'aspire à un modique emploi dans vos bureaux ; ou bien, daignez me recommander, et je serai bientôt placé. DoBTiONY. Bientôt placé! mais vous ignorez donc qu'il y a des surnuméraires qui attendent depuis plusieurs années, qui sont reconunandés de toutes parts et même par les pxdssancesf On ne peut pas, non plus, les tuer pour vous Êdre place.... D'un coup de pied sur le pavé de Paris, on fait naître un régiment de commis, de secrétaires.... Lés gens du nouveau monde ne doivent point ôter le pain à ceux de celui-ci. Yanqlenne. Oh ! mon cousin, je demande un emploi qui ne nuise à personne : il y en a de tant de sortes! Mais, si le service se mesure au besoin, personne en ce moment n'est plus pressé que moi.... Non, je ne rougirai point d'en faire l'aveu.... Demain je manque de pain, si ce soir votre générosité ne me met à portée d'en gagner. Je n'ai que vous de parent dans cette immense ville, que je ne connais plus. Je consens à tout faire; mais, au nom de Dieu, soulagezmoi dans ce moment. DoRTiGNY (à part). Me débarrasserai- je de lui en lui donnant une pièce de cinq francs?... Non! joli parent, par ma foi! (Haut) Allons, monsieur, on verra. Je parlerai, je vous le promets ; repassez, repassez. ^NGLENNE. Vous parlerez pour moi? Vous me permettez de repasser?

DESCRIPTIONS, RÉCITS, DIALOGUES, LETTRES. S65

DoRTioNY. J[^] remuerai ciel et terre, et, s'il se présente quelque chose, on vous le fera dire. Vanglennb. Vous remuerez ciel et terre!... Mais il faut pour cela, monsieur, que vous sachiez mon adresse. DoRTiGNY. Ah ! oui, oui ; eh bien, votre adresse? Yanqlenne. Hue de la Huchette, au Cadran-Bleu. DoRTiQNY (à part). Quelle horreur! Peut-on demeurer rpe de la Huchette? Il ne s'en ira pas! Vanglennb. Voulez-vous que je vous récrive? DoRTiGNY. Non, je la retiendrai bien. Vanglennb. Allons, je cesse de vous importuner. (Il saltie comme pour s'en aller.) DoRTiGNY (« part). Enfin m'en voilà quitte,... il revient : ah! quel supplice! Vanglenne (revenant sur ses pas). Mais, monsieur, avant de sortir, j'ai une chose à vous demander, et que vous pouvez m' accorder sur-le-champ. DoRTiGNY (avec humeur). Point de préambule, monsieur; voyons, de grâce, finissons. Vanglennb. Donnez-moi, je vous en supplie, l'adresse de ma cousine, de votre chère sœur. DoRTiGNY. Il y a longtemps qu'on ne l'a vue ici, monsieur ; elle me néglige; d'ailleurs que pouvez-vous attendre d'elle? Elle mène une vie obscure, elle est pauvre.... Vanglennb. Je vous demande son adresse avec la plus vive instance. , • DoRTiGNY. Mon portier vous la donnera; je ne la sais point exactement. Mais j'ai quelques affaires pressantes en ce moment, vous voudrez bien.... Vanglennb [marché à reculons). Pardonnez à mes importonités. Je suis plongé dans le besoin le plus extrême..*. Si vous pouviez faire en ma faveur un léger eÊTort.... je souffre.... (Dortigny secoue la tête.) Rien.... allons.... le vrai courage consiste à souffrir avec résignation ; je suis homme et je conserverai la dignité *d'homme.... Je souhaite[^] monsieur[^] que vous ne connaissiez jamav* «ombien il est àovt*

The text on this page is estimated to be only 24.35% accurate

m EXIEKPLBS £r ÊCLAIItGTSS'ÈMËKTS. ItMireux de tomber
tont à coup dans Tindlgenee. Je vous ai décelé ma misère; mais, si vous
m'êtes secourable, du moins par vos recommandations, si vous ne me
trompez pas dans la promesse que vous m'avez faite, vous n'aurez pas
abusé du respect qu'on doit aux malheureux. Je me retire. {Dartigny pousse,
pour ainsi dire, Vanglenne hors de ehéi lui, tandis que Maison entre ; de
sorte que les deux personnages se rencontrent face à face. Mutson est un
riche agent de change.) Deuxième dialogae* noAvxcmr» mMJtMwst.
MuLSON (à part). En croirai-je mes yeux? Dourville à Paris? DoRTiGNY
{à part). Mes recommandations seraient, ma foi, bien placées ! Je donnerai
ordre qu'on lui ferme la porte. MuLSON {regardant sortir Vanglenne). C'est
vraiment luL DoRTiGNY. Vous veuoz me délivrer à propos. Qu« n'êtesvous
arrivé il y a une demi-heure 1 MuLSON (à part). On le congédie
froidement; on le salue à peine. Me serai-je trompé? (A Dortigny en s'
approchait.) Connaissez-vous cet homme qui sort de chez vous? Dortigny.
Faiblement. MuLSON. Oh ! je le vois bien. Dortigny. A combien le trois
pour cent? MuLSON. A 77. Dites-moi : vous ne saviez donc pas à (£qi vous
parliez tout à Theure? Dortigny. Pardonnez -moi. Eft le quatre et demi?...
MtJLSON. A 104 fr. 95.... Et vous ne recoûduiseîs pas pôsnectueusement un
tel personnage? Dortigny, Vous voulearrire. MuLsoN. Non, parbleu, je ne
ris pâS, mais votre côndtdtB envers lui a droit de m'étonner. Je mettraiis ma
main atl feu que vous ne le connaissez pas. BbRTtaNV. Je vtms^ dii? que jd
lô cottnu&.

DESCRIFTiaKS, RÉCITS, DULOÏS, LETTRES. 28»

HuLsoK. Et vous le traitez ainsi! Un des plus riches particuliers du royaume ! DoRTiGNY. Vous avez des visions, mon cher Mulson ; un agent de change devrait mieux se connaître en hommes. ITavez-vous pas remarqué son habit? Mulson. Oui, son habit m'a un peu surpris; mais je sbiè que le personnage est original dans sa conduite, et cela n'empêche point que, sous cet habit, ce ne soit le fameux Dourville, de la Guadeloupe. DoRTiGNY (riant). Ah! Ah! Ah! Gomme vous vous méh prenez, mon cher! Cet homme se nomme Vanglenne, et sa foirtune est des plus minces. Mulson. Vanglenne ou Dourville, le nom n'importe : je connais Thomme, et cet homme est opulent. DoRTiQNY. Et moi, je vous dis que cet homme est dans l'indigence la plus extrême. Mulson. Je soutiens, moi, le contraire. Il a été marié deux fois; il est veuf depuis dix-huit mois, n'a point d'en-fants, et jouit d'une fortune immense. DoRTiGNY. Que dites-vous? une fortune immense et point d'enfants! Mulson. Oui, mon cher, point d'enfants et une fortune immense. Je l'ai vu, il y a trois ans, pendant quatre mois, à la Guadeloupe, et je vous répons qu'il m'a reconnu. Mais il a baisbé les yeux, je ne sais pourquoi, comme pour ne pas me reconnaître. DoRTiGNY. Vous uc savez pas pourquoi? Eh bien, je vais vous le dire : c'est que cet homme, riche de vos libéralités, venait de me demander du secours. Mulson. Il a pu vous demander du secours pour se divertir ; mais il est plus riche à lui seul que vous et tous vos voisins. DoÊTiGNY. Faut-il vous dissuader entièrement ? car cela m'impatiente à la fin. Apprenez que cet homme est un mien cousin, que Dieu confonde ! et qui me tombe sur les bras, arrivant en effet d'Amérique après vingt ans d'absence.

S8B EXEMPLES ET iCLAI&CISSEHENTS. MuLSOH. C'est votre cousin ! Eh bien, il venait pour vooe éprouver. DoRTiG5T. M'éprouver? Mdlson. C'est dans son caractère. Dans sa vie, il a Hait vingt tours de cette espèce, et tous plus plaisants les uns que les autres. DoBTiGmr. En vérité, mon cher Mulson, vous m'efiiayez. MuLSON. Je vous assure, sur mon honneur, que votre cousin est le négociant de la Guadeloupe qui jouit du plus grand crédit. J'ai négocié de son papier, papier doré, ma foi. DoBTiGMT. Je frissonne. Il avait donc changé de nom? MuLsoN. Il se nommait Dourville. Mais que fait le nom quand la personne est la même? DoRTiGNY. Je le croyais mort depuis vingt ans ; et revenir dans cet état! MuLS0!ï. Il est d'un caractère enjoué, vif, aimant à causer des surprises, généreux, même magnifique. DoRTiONY. Généreux ! magnifique ! MuLsoN. S'il a joué le tour plaisant de venir vous emprunter de l'argent sous un habit usé, vous lui en aurez donné, et cela se sera terminé de part et d'autre par de grands éclats de rire? DoRTiGNY. Mais je l'ai reçu un peu froidement. MuLSON. J'en suis fâché : il est infiniment sensible aux bons procédés comme aux mauvais. C'est un homme excellent pour ceux qu'il aime, mais terrible pour ceux qu'il n'aime pas. DoRTiGNY. Mon cher Mulson, 11 faut ne vous rien déguiser : je ne lui ai pas fait l'accueil qu'il méritait. MuLsoN. Mais à votre âge, est-ce qu'on ne devine pas un homme riche? Mais quelque chose parle.... DoRTiGNY. De grâce, hâtez- vous de me réconcilier avec lui. MuLsoN. Je le verrai; je reviendrai ce soir; je ferai ce qui dépend de moi. Adieu.

* DESCRIPTIONS, RÉCITS, DIALOGUES, LETTRES. 289

Monolof^e. (Voir page 124.) DoRTiONY (seul). Juste ciel ! un parent si riche et sans enfants! Ai-je perdu sans retour mon héritage? Gomment ré- ' parer?.... Il faut de la présence d'esprit, de la souplesse. Ahl si j'avais pu soupçonner l'opulence de cet homme! Assis à ma table, logé dans mon hôtel, choyé, fêté, caressé, je le tiendrais présentement dans mes filets.... Ahl Fortune! tu as pris plaisir à m' aveugler ce matin ; mais je ne me tiens pas pour vaincu : non, tu ne m'échapperas pas. (Mercier.) Yoyez, en outre, le dialogue d'Horaoe et de Curiace, p. 225. S TV. Ijettres* (Voir page 126.) Exemples. HARras aviJAnT5 raàs de moviRiit[^] a êi[^]isabeth. Quoique je doive mourir par un arrêt signé de votre main, ne croyez pas que je meure votre ennemie. Je suis d'une religion qui m'apprend à supporter tous les maux du i inonde, comme la vôtre vous permet de les faire impunément. Bien que je sois condamnée comme criminelle, je n'en suis pas moins innocente. Je ne serai point décapitée jpour avoir voulu vous ravir la vie, mais pour avoir porté une couronne après laquelle vous soupiriez. La foi qui fit prier saint Paul pour Néron me fait aussi prier pour vous. Mon supplice, que vous regardez comme ignominieux, mettra- le comble à ma gloire. Ne croyez pas m'avoir immolée impunément; souvenez- vous qu'un jour vous serez jugée ainsi que moi. Loin de souhaiter de me voir vengée, quoique cette vengeance fût juste, je m'estimerais, au contraire, infiniment heureuse, si la mort temporelle que je I H[^]TH. DE COHP. 10

The text on this page is estimated to be only 29.12% accurate

990 EXEMPLES ET ÉCLAmcrSSEUBNTS. vais soiifûrir tous conduisait au chemin de cette autre yie qui doit durer autant que Tétemité. Adieu, madame, songez qu'une couronne est un bien fort dangereux, puisqu'elle a ûdt perdre la yie à votre cousine. Louis XrV permit à sa nièee, comme à la oonr soiut le non de MademoUelley d'épouser nn homme qui n'appartenait pas k mnd famille souveraine, le duc de Lauzun. Cette nouvelle surprit tout le monde, et Mme de Sévigné s'empressa de la mander à ses amies de Lyon. A peine la lettre da Mma de Sévigné éte&ti>elle partie, qfii9 déjà Louis XIY avait révoqué la permission qu'il avait accordée. Je m'en vais vous mander la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus miraculeuse, la plus triomphante^ la plus étourdissante, la plus inouïe, la plus singuUère^ la plus extraordinaire, la plus incroyable, la plus imprévue, la plus grande, la plus petite, la plus rare, la plus commune, la plus éclatante, la plus secrète jusqu'aujourd'hui, la plus digne d'envie; enfin une chose dont on ne trouve qu'un exemple dans les siècles passés^ encore cet exemple n'est-il pas juste*; enfin une chose qu^ôn ne croirait pas à Paris, comment la pourrait-on croire à Lyon? une chose qui fait crier miséricorde à tout Ife monde; une chose qui comble de joie madame de Rohan et madame de Hautevfflé*, une chose enfin qui se fera dimanche, où ceux qui la verront croiront avoir la berlue ; une chose qui se fera dimanche, et qui ne sera peut-être pas faite lundi. Je ne puis me résoudre à vous le dire, devinez-la; je vous le donne en trois. Jetez- vous votre langue aux chiens?... Eb bien! il feut donc vous la dire : M. de Lauzun épouse dimanche, au Louvre, devinez qui? Je vous le donne en quatre, je vous le donne en dix, je vous le donne en cent. Madame ; 1. Au douantaM siècle, la tobv» <1u' roi Loufif U Gros éptMMa wt J^S"^ de Tillustre maison (te Momnmrônçy. S. Parentes du dwr de Lauzun. 1

DESCRIPTIONS, RÉCITS, DIALOGUES, LETTRES. »1 de Goulanges dit : Voilà qui est bien difficile à deviner I c'est madame de La Vallière. — Point in tout, madame. — C'est donc mademoiselle de Retz?— Point du tout : vous êtes bien provinciale ! — Ah ! vraiment, nous sommes bien bêtes ! dites-vous : c'est mademoiselle Golbert. — Encore moin³. — C'est assurément mademoiselle de Gréqui. — Vous n'y êtes pas. Il faut donc vous le dire. Il épouse diⁿanche, au Lpuvre, avec la permission du roi, mademoiselle.... mademoiselle.... devinez le nom; il épouse Mademoiselle, fiUe du fçu Monsieur*, Mademoiselle, petite-fille de Henri IV; mademoiselle d'Eu, mademoiselle de Bombes, mademoiselle de Montpensier, mademoiselle d'Orléans, Mademoiselle, cousine germaine du roi. Mademoiselle destinée au trône ; Mademoiselle, le seul parti de la France qui fût digne de Monsieur*. Voilà un beau sujet de discourir .\si vous criez, si vous êtes hors de vous-même, si vous dites que nous avons menti, que cela est faux, qu'on se moque de vous, que voilà une belle raillerie, que cela est bien fade à imaginer, si enfin vous nous jfli^s des injures, nous trouverons que vous avez raison : nous en avons fait autant que vous. Adieu. Les lettres qui seront portées par cet ordinaire' vous feront voir si nous disons vrai ou non. J[^]ai été consterné, mon cher ami, en apprenant la funeste nouvelle que vous me mandez. Je vous croyais heuretrix, et jouissant de vos succès, au sein de votre famille; et, dans ce moment même, vous êtes menacé d'un affîreux malheur 1 Hélas ! (pelle triste chose que le cours de la vie humaine! et comme tout y est empoisonné I Je conçois toute rétendue de votre douleur, car je connais la tendre sensibilité de votre âme. Vous qui peignez si bien les senI. GMtani duo d[^]Orléani, Irèfe 8. Par ce counriw. de Louis XIII. 4. Dncis était un podte tsagique ; S. Philippe, duo d'Orléans, frère Thomas était orateur et poète. 4e Louià XIV.

S93 EXEMPLES ET ÉCLAIRCISSEMENTS. timents de la nature, et qui faites verser aux autres des larmes si douces, faut-il que vous en répandiez vous-même de si cruelles ! Ah ! vous êtes malheureux par vos vertus comme les autres le sont par leurs vices. J'aurais bien désiré, mon cher ami, dans des moments si tristes, être auprès de vous, pour vous donner au moins les faibles consolations de l'amitié ; je sais combien elles sont insuffisantes ; mais il m'eût été doux du moins de pleurer avec vous et de partager vos douleurs. Ah ! vous étiez du moins placé entre deux âmes tendres et sensibles comme la vôtre ; la[^] meilleure et la plus respectable des mères, qui vous aime comme un fils, et vous chérit encore comme T ornement et l'honneur de sa vieillesse, doit, sinon vous distraire de vos chagrins, du moins en adoucir le poids. Le ciel vous réserve encore une fille digne de tout votre amour, et dont la santé vous promet un sort plus heureux. Oui, mon cher ami, vous vivrez, vous vieillirez dans ses bras, et vous retrouverez en elle toute la tendresse de celle que vous êtes menacé de perdre. On n'est point tout à fait infortuné sur la terre quand on peut être aimé, quand il nous reste de quoi aimer nous-mêmes. Je voudrais que mon amitié pût être de quelque prix pour vous, pût contribuer du moins à soulager vos peines : s'il suffit pour cela de les sentir bien vivement, croyez que personne n'en est plus pénétré que moi, ne vous est et ne vous sera jamais plus attaché. C'est votrç heureux et excellent caractère, plus encore que vos grands talents, qui à formé cette union, et qui la conservera, j'espère, jusqu'au de/nier moment de notre vie. Ne vous abandonnez pas trop à la douleur, je vous prie ; et surtout défendez, s'il est possible, votre imsfination de ces idées mélancoliques qui poursuiveiit trop aisément les âmes sensibles et fortes c'est un nouveau poison, plus cruel que la douleur même, et qui ajoute e^ôre à l'infortune, en la nourrissant sans cesse d'image/ lugubres et tristes. N'allez pas vous enfoncer dans la solituïue, que vous devez désirer, mais qui vous serait funeste. jVous y seriez livré tout entier à vos chagrins

DESCRIPTIONS, RÉCITS, DIALOGUES, LETTRES. 9»3 et à vous-même. C'est de vous surtout, mon cher ami, que vous devez vous défendre en ce moment. Vivez, restez auprès de ceux que vous aimez et qui vous aiment; ils entendront le langage de votre cœur, et sauront y répondre; mais la solitude est muette, ou ne parle que des maux de la vie à ceux qui les éprouvent. J'espère être bientôt en état d'aller vous rejoindre, et nous pourrons passer notre été ensemble. Nous retrouverons ces entretiens paisibles où nos heures coulaient si doucement. Nous apprendrons l'un avec l'autre à supporter le fardeau de la vie et à nous tromper au moins quelques instants sur cette foule de maux qui la désolent. Ah! je serai heureux, si quelquefois, du moins, je puis, au fond de votre âme, suspendre le sentiment de vos douleurs. Je compte partir de Nice à la fin du mois, et me trouver à Paris vers le 20 ou 24 mai. Vous jugez, mon cher ami, combien je serai impatient de vous embrasser; ce sera pour moi un plaisir bien doux après dix-huit mois d'absence. Ma sœur me charge pour vous de mille choses tendres, qu'elle pourra bientôt vous redire à vous-même. Elle a lu votre lettre avec les mêmes sentiments que moi, et nous nous sommes souvent affligés ensemble. Adieu, mon cher et meilleur ami; je vous embrasse bien tendrement et de tout mon cœur, comme je vous aime. Ménagez votre santé; la mienne est moins mauvaise qu'elle n'a été pendant deux mois; mais il s'en faut bien qu'elle soit rétablie. A UNE MÂBE QUI CÎATE SON ENFANT* Je vais m'exposer à vous déplaire, madame, je le sens bien : vous allez peut-être voir en moi un censeur importun, un contradicteur morose; mais mon sincère attachement pour vous et pour votre enfant ne me permet pas de garder plus longtemps le silence. Je dois vous parler avec franchise, tandis qu'il en est temps encore. J'aime mieux être aujourd'hui indiscret, que de me faire accuser plus tard d'avoir été indifférent.

The text on this page is estimated to be only 29.91% accurate

9M EXEMPLES £1 ÉGLAIEGISEKENTS. C'est de votre tendresse pour Alphonse que je venx youb parler. Certes, quelque vive qu'elle soit, je suis bien loin de la blâmer. Il y a tant de douceur à aimer son enfant! Rien d'ailleurs n'est plus légitime. Mais aimez-vous votee fils en mère prudente, éclairée, et attentive aux intérêts de son avenir? Je crains que non, madame : je crains que votre extrême tendresse ne vous ait engagée dans une fausse route ; en un mot, permettez-moi de vous le dire, je croifi que vous gâtez votre enfant,.. Ce terme vous paraît dur; je n'ai pu m'empêcher de l'employer : c'est le seul qui rende bien ma pensée. Je reconnais avec vous les bonnes qualités d'Alphonse, et quelque éloge que vous fassiez de lui, j'y souscris avec plaisir. Mais le plus heureux naturel se corrompt quand on lui témoigne une indulgence excessive. Un âge si tendre a contintiellement besoin d'être averti, redressé, réprimé ; votre enfant ne l'est jamais : vous n'avez pas la force de le contrarier. Gela suffirait pour le gâter. Mais il y a. plus :.par une faiblesse dont vous seule ne vous apercevez pas, vo«s encouragez en lui des défauts naissants, qui peuvent, avec le temps, avoir des résultats déplorables. Par exemple, lorsqu'il s'est emporté à quelque excès d'impatience, ou même de colère, ou lorsqu'il s'est abandonné à quelque caprice extravagant, vous l'excusez, vous riez même, sous prétexte que, dans un enfant si jeune, tout cela est sans conséquence ; ou, si vous lui faites voir votre mé*contentement, il pleure, et sur-le-champ vous êtes désarmée par ses larmes; il vous tarde de voir la joie renaître sur son front et le sourire sur ses lèvres ; vous lui prodiguez vos embrassements, vbus lui demandez presque pardon de l'avoir affligé : il suit de là que plus il fstit mal, plus il est comblé d'eneouttatgements et de caresses. Voilà pour rôdueation ; pour Fin^rûetion, 'il en est 'te même. Alphonse ne travaille qu^autam qu^il le veut, et comme il le veut. Toutes les excuses que sa paresse petil inventer pour se dispenser d'a^r en eleuËtiB sont biein ac*

The text on this page is estimated to be only 22.83% accurate

•cwêââées de "vous. Aussi, ma^ré son intelligence naturelle, lespirogres sont à peu près nuls. Quand il se plaint de ses motifs; VOUS lui donnez raison, ou, si vous i^s défendez entre lui, c'est si faiblement, qu'il devine aisément qu'au fond^ votre pensée ils ont tort. Quand ils se plaignent de M, vous les soupçonnez intérieurement d'être injustes envers :cét enfant, de méconnaître ses bonnes qualités, d'attacher de l'importance à des riens, d'avoir pour d'autres élèves une préférence secrète. fit cepwidattt, le plus ardent de vos vœux, c'est le bonheur de votre fils. Mais, madame, Alphonse grandit. Quand, accoutumé par vous à vivre dans la maison toutes les volontés fléchir devant la sienne, il se trouvera obligé de vivre dans le monde avec des é^ti:es ou des supérieurs, qui ne lui passeront rien, sera-t-il heureux ? Quand, ayant contracté la fatale habitude de ne rien faire ou de ne faire que ce qui lui plaît, il sera contraint de travailler, selon son goût, mais selon la nécessité, et que son incapable lui imposera toute profession ou pénible ou même impossible, sera-t-il ^heureux ? Et la mère qui, en flattant et en couvrant de défauts dont il eût été si facile de le corriger, lui aura préparé un tel avenir, sera-t-elle heureuse elle-même ? !h ! craignez qu'Alphonse ne vous adresse, intérieurement du moins, de justes reproches. Sans doute, il aura toujours pour vous le même respect, la même tendresse : j'aime à croire qu'il ne ressemblera pas aux autres enfants gâtés, qui, pour la plupart, deviennent insensibles et profondément égoïstes. Mais tout en vous aimant, il croira avoir à se plaindre de vous, et ce sentiment, dont le respect contiendra l'expression, n'en sera que plus amer. Et remarquez que je n'acte pas .conane possibles des résultats qui, dans les enfants d'un naturel moins généreux qu'Alphonse, ne sont malheureusement pas rares. Jamais il ne ressemblera à ces jeunes :geiaib deat .lesàe

S90 EXEMPLES Et E0LAI&CI8SEMEMT8. fauts, ii*ayaiit pas été réprimés de bonne heure, prennent avec Tâge un développement effirayant ; qui, habitués à ne pas craindre leurs parents, s'abandonnent sans scrupule au désordre, et qui, lorsque enfin on veut les faire rentrer dans le devoir, répondent aux exhortations par rindifférence la plus complète, et quelquefois même aux reproches par rinsolence. Non, Alphonse ne peut inspirer de telles craintes : il a un trop heureux naturel, il a continuellement sous les yeux de trop bons exemples pour devenir jamais ce qu'on appelle un mauvais sujet. Mais songez-y bien, sur dix mauvais sujets, il y en a neuf qui ne le sont devenus que par suite de l'indulgence excessive de leurs parents. Faites donc sur vous-même un effort généreux, madame: soyez sévère avec Alphonse, quand il faut l'être; exigez qu'il soit studieux et soumis à ses maîtres ; ne souffrez en lui ni emportements ni caprices. Sachez le priver de vos caresses quand il ne les a pas méritées. Quand votre cœur souffre par suite des peines salutaires que dans son intérêt on doit lui infliger, cachez-lui vos larmes, et ne paraissiez sensible aux siennes que quand le repentir ou quelque autre sentiment louable les fait couler. Suivez avec persévérance ce plan de conduite : Alphonse deviendra le meilleur de nos jeunes gens,' et sa mère sera la plus heureuse des mères. (B.) Formalités nsitées dans les lettres. (Voir pages 125 et 129.) La politesse veut qu'on laisse du blanco an haut de la première page, et qu^en avant de la première ligne, on place le mot Monsieur (on tont autre titre, comme Mon cher bienfaiteur^ Mon meilleur ami, Madame, etc.). La manière la plus respectueuse est de commencer la première ligne de la lettre seulement au milieu de la première page; de placer le mot Monsieur (ou tout autre titre dû à la personne) à une distance à peu près égale entre le haut de la page et la première ligne, u^ peu plus près cependant de ce derziier côté, et de no

The text on this page is estimated to be only 26.94% accurate

DESCRIPTIONS, RÉCITS, DIALOGUES, LETTRES. 291 i
commencer les pages suivantes qu'à la hauteur où se trouve le mot '
Monsieur, dans la première. C'est ainsi qu'on doit commencer la lettre ;
quant à la manière de la finir, l'usage exige qu'on la termine par une formule
d'amitié, de politesse ou de respect. 1<> D'amitié, comme : Je vous
embrasse ou Je t'embrasse, Tout à «0115, Mille (unités^ Votre fils dévoué»
Ton ami pour la vie. Ton frère (guA faime toujours. 29 De politesse, comme
: Agréez Vassurance (ou Vexpression^ ou PKommage) de mes sentiments
dévoués^ de ma haute considération ^, ou J'ai l'honneur d'être, avec la plus
haute considération', Monsieur, Votre très-humble et très-obéissant
serviteur*. Quelque étrange qu'il soit, dans nos mœurs, de dire à quelqu'un
qu'on est son serviteur, quand on ne l'est pas réellement ; quelque absurde
que devienne cette expression, lorsque c'est une dame qui écrit et qui se
déclare ainsi la servante des gens à qui elle s'adresse, il y a des cas où l'on
doit se servir de cette formule : c'est lorsqu'on écrit à des personnes envers
lesquelles on est obligé au cérémonial le plus strict. 3** De respect, comme
: Agréez Vassurance (ou Vhommage^ ou l'expression) de mes sentiments
respectueux^ de mon respect inaltérable à» ma reconnaissance
respectueuse^ etc. La formule respectueuse est celle-ci : Je suis avec respect
(ou avec un profond respect, ou avec le plus profond respect). Monsieur,
Votre très-humble et très-obéissant serviteur. 1. On n'emploie le mot de par-
9. Ou avec le plus sincère dévoué faite considération et à^to TmM\ e j'ai
intenté on avec les sentiments les Vhonneur de vous saluer qu'avec un plus
distingué S etc. inférieur ou un égal» à moins qu'on 3. Ou votre dévoué
serviteur ^ etc. n'ajoute à cette dernière, formul^ Si c'est une femme qui
écrit, elle quelques paroles polies où respo- substitue au mot de serviteur
celui tueuses. de servante.

The text on this page is estimated to be only 23.40% accurate

998 EXEMPLES ET ÂQLAIAGi&SEMENXS. Une faut pas dire J'ai Vhonnêwr d'être avec respect; cette fonaue est contraire aa 1^011 usage* Quelquefois, après avoir [fini et signé la lettre, on ajoute quelç^wes lignes en pôst-acriptum. L'usage ne per^^iet les pott^scriptum que dans les lettux d'amitié ou d'Waired. Le papier dont on se sert pour écrire une lettre doit être trèsptopye^ rogné, o^est^à-dive isaiis barbe; la feuille doit être double ; pott^ ititB teltres de comméKie, on peut se contenter d*iine feai!Êe simple; mais la feuille simple a cet inconvénient que, lonst^u'onla plie, le cachet peut recouvrir une partie de réécriture. On doit loissr une marge en écrivant; mais il ne fkut ni tracer cette nsarge au crayon, ni surtout piler le papier pour la marquer. Quand on écrit ttux ministres et aux diiecteurs généraux, à Paris, on emploie du papier de grande dimension, qui se vend dans tous les magasins sous le nom de papier ministre, La lettre doit être pliée de manière à former ce qu'on appelle vulgairement im etirré limg; <m peut atdni mettre 'la lettre sous enve> loppe, ce qui est plus poli ; on peut faire cette enveloppe soi-même on en acheter de toutes faites chez les marchands. Il est quelquefoia prudent de ne point se servir d'enveloppe : c'est quand on craint qoc^ ' plus tard, la date de la lettre ne soit «ontestée. Le timbra de la poste apposé sur la lettre même peut servir de preuve. Oit'OMIM^ttii te kftreii 80itttv«e de la cdDe, soit avec de petits fragments de pâte qu'on appelle pains à cacheter, soit «tea une composition qu'on appelle cire <V Espagne; cette troisième manière de cacheter eitt la plm polie. Quand on est en deuil, obi ee sert de oir€f noire (m de pains à cacheter mrirs. Lorsqu'on craint que celui à qui l'on adresse une lettre, ne sachant pas de qui elle vient, ne la refttse, On peut ajouter sur l'adresse le n<>n ou la qualité de la personne qui l'écrit : c'est c& qui 8^*\$^p^e ^ ooltre^tgMr, Lorsque, par ses fonctions, on a le droit de correspondre sans frais avec une administration quelconque, on neimet pas la lettre sous enveloppe ; on la plie en quatre, et on la ferme à l'aide de deux bandes que' P<in ieau)hétt0,'«it traar l^^tiie desquelles on met l'adresse et le contre-seing. Dans ces sortes de lettres, il ne doit être question que d^affaires de service,; il est intesdit dtj parkr «le 4oat .-tmtm chdBCy *môm»'«i pBtP^tripttm, (Quasd'on éeiiit^im ^mctioiiiSEdre ftiblie^'poor unw aMMr.i^dtthrB àees fonctions, et qa^nn'a^S'&v««eluriûâr6îtde,fran^ii«, on-diâi affranchir sa lettre.

The text on this page is estimated to be only 23.32% accurate

DESCEIPTIONS, BÉCITS, DIALOGUES, LETTRES. n^ On
 ëorît, sans être obligé d'affranchir, aux ministres et au direotenr général des
 postes *. Tontes les lettres qn'on leur adresse sons enveloppe leur
 parviennent sans frais. On peut afifranchir des lettres à&faire-'part ^
 (pourvu qu'elles soient imprimées ou gravées), moyennant un droit de dix
 centimes, pour quelque destination que oe soit. On doit indiquer avec soin,
 soit en tête de la lettre (tout à fait au haut de la première page) soit au hsLB
 de la lettre et un peu au-dessous de la signature, le liiu et lejow où Ton écrit
 ; le nom du lieu doit être très-lisible, ainsi que la signature. L'adresse doit
 être parfiûtement liaible : on lui donne ordinairement cette forme : A
 Momieur Monsieur (le nom et la qualité) à (n(An de la commune),
 département de,,., ou par (nom du bureau de poste,. s'il n'y en a pas dans la
 commune). Si la lettre est adressée dans une VLDe oonsidérable, il faat
 indiquer la rue et le numéso de JarmaiMn. 1. Les lettres
 «drdsséesausrininls- «ommi^ue la nouvelle d'iln natres ne doivent pas
 être adSiMseiif riage, dhine naissance oud'Mi déliûide. ces : on les plie de
 manière qu*on. S. Cest-à-dire par lesquelles on puisse voir le contenu.

The text on this page is estimated to be only 26.47% accurate

300 EXEMPLES ET ÉCLAIRCISSEMENTS. VIL DISCOURS.
BZORDE. — PROPOSITION ET PIYISION. -^ CONFIRMÂT IOK ET
EIÉPDTATION. — PERORATION. — EXEMPLE d'uN DISCOURS' DE
PEU d'Étendue. fixorde. (Voir page 183.) EXOBOE DU DISCOMS DU
PAYBAIf DO DAIfVBE A17 flÊliAT ROMAIN* Romaftis, et vous, sénat,
assis pour m'écouter, Je supplie avant tout les dieux de m'assister. Fassent
les immortels, conducteurs de ma langue, Que je ne dise rien qui puisse être
repris. BXOADK DU DISCOimil DE 8AII1T PAIJI* AUX ATHÊIVIBltS.
Athéniens, il me semble qu'en toutes choses vous êtes religieux jusqu'à
l'excès; Car, ayant regardé en passant les statues de vos dieux, y ai trouvé
même un- autel sur lequel il est écrit : ad dieu INGU. C'est ce Dieu que
vous adorez sans le connaître que je viens vous annoncer; Dieu qui a fait le
monde, etc. {Actes des Apôtres,) Toir plus loin, page 325, à Tarticle de
VÉloquenc» politique, TeSLorde du disooors du^ maréchal de Biron. Cet
exorde forme le premier «linéa du discours.

\ DISCOURS. 301 :ORDB nm L'omAISON FUMâlimE DB
 HBIimiBTVB*^ tEIIVB I>'aN6X.ETERBE« Et niine, reges, inteUigite;
 eradimini^ qui judicatis terrain^ (Ps. 11, t. 10.) Celui qui règne dans les
 cieux, et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la
 majesté et l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux
 rois, et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes et de terriblee leçons.
 Soit qu'il élève les trônes, soit qu'il les abaisse, soit qu'il communique sa
 puissance aux princes, soit qu'il la retire à lui-même et ne leur laisse que
 leur propre faiblesse, il leur apprend leurs devoirs d'une manière souveraine
 et digne de lui : car, en leur donnant sa puissance, il leur commande d'en
 user, comme il fait lui-même, pour le bien du monde ; et il leur fait voir, en
 la retirant, que toute leur majesté est empruntée, et que, pour être assis sur
 le trône, ils n'en sont pas moins sous sa main et sous son autorité suprême.
 C'est ainsi qu'il instruit les princes, non-seulement par des discours et par
 des paroles, mais encore par des effets et par des exemples. Chrétiens, que
 la mémoire d'une grande reine, fille, femme, mère de rois si puissants, et
 souveraine de trois royaumes, appelle de tous côtés à cette triste cérémonie,
 ce discours vous fera paraître un des exemples redoutables qui étalent aux
 yeux du monde sa vanité tout entière. Vous verrez dans une seule vie toutes
 les extrémités des choses humaines : la félicité sans bornes, aussi bien que^
 les misères; une longue et paisible jouissance d'une des plus nobles
 couronnes de l'univers ; tout ce que peu» vetit donner de plus glorieux la
 naissance et la grandeur, accumulé sur une tête qui ensuite est exposée à
 tous les outrages de la fortune; la bonne .cause d'abord suivie de bons
 succès, et depuis, des retours soudains, des chan1. raie de Henri IV, yeuTe
 de S. Entendez, ô rois linstruise^TOui, Charie» !•', roi d'Angleterre. ô tous
 qui gouyemes le monder

The text on this page is estimated to be only 21.52% accurate

809 EXEMPLES. ET ÉCLAIRCISSEMENTS. gementfl inouïs ; la rébellion; longtemps retenue, à la fin tout à fait maîtresse : nul frein à la licence; les lois abolies; la majesté Tiolée par des attentats jusqu'alors inconnus ; l'usurpation et la tyrannie sous le nom de liberté ; une reine fugitive, qui netrouye aucutve retraite dans trois royaumes, et à qui sa propre patrie n'est plus qu'un triste lieu d'exil; ne^f voyages sur mer entrepris par une prin^ cesse, malgré les tempêtes ; TOeéan étonné de se voir trarversé tant de fois en des appareils si divers, et pour des causes si différentes ; un trône indignement renversé, et miraculeusement rétabli: voilà les enseignements que Dieu donne aux rois; ainsi fait-il voir au monde le néant de ses pompes et de ses grandeurs. Si les paroles nous manquent, si les expressions ne répondent pas à un sujet si vaste et si relevé, les choses parleront assez d'elles-mêmes: le cœur^ d'une grande reine autrefois élevé par une si longue suite de prospérités, et puis plongé tout à coup dans un abîme d'amertumes, parlera assez haut ; et, s'il n'est pas permis aux particuliers de faire des leçons aux princes sur des événements si étranges, un roi* me prête ses paroles pour leur dire : Et nune, reges, intelligite; erudimini qui judicatis terratn!» Entendez, 6 grands delà terre, instruisez-vous, arbitres du monde. » (Bossuet.) De quel ton il débute dan» l'oiAison fnnèbire de la reîiiiA d*Axigldterre I A la Térité, quel sujet ! mais oomme il est exposé dans ûot esorde, qui le contrant tout entier ! Est-oé là entrer, dès les premières paroles, an xni]ieiL de son siyet et y transporter tout de suite l'iuditenr? Que cet, exorda eqi Boyatérims, somfava et rnUgisiiXc! Nokra âme n'est-elle pas àéjh. t^onhlét d« œ fracas, d'événements siwtres, de révolutions désastreuses, remplie d'une grande scène d'infoitonesl Po«unquoi ? C'est qu'en effet il a fût parler les choses mêmes. Pas va mot qui ne potte^ pas wn qui ne -soit une image ou une idée, qb tableau ou une leçons et au maie» de cet assemblage si imposant, la grande idée de Dieu qui domine tOQtl (La.Hajupbl) l.Bossuetaprononcéoe discours, terre. Cbaillot est un faubouzgd le 31 aràt 1670, daas l'ei^ia de Barm. SaiBte-Marie de Gteillet» od était 3. Dafta,ataiw (les nseyeli le cœur de la reine d'Angle

The text on this page is estimated to be only 19.08% accurate

lyiSC^^RS. 303 BXOnpA DIE WrDAIHS*. TJ^ ciUièkve.
mî08io0Lnfiixe^ n«mmé Bviâaifie^ aeootaané k puroenrir les campagnes,
fat invitée èk pcêohwp dam imA^é^jûk» d'un &abaRrg) à Paris, En arrivant
dans Téglise, il croyait la trouver reaoïplie d'oor TÂèn^ et de panvres gens.
Quelle fat sa surprise, en voyanjt q^ue la sô^^ la pins élégante de Paris s'y
était roBsemblée pour Tentendre! A la YUÇk de os brillant anditoùpa, il
inipnmaa oat emwiQ : k la vue d'un auditoire si nouveau pour moi, il
semble» mes frères, que je ne devrais ouvrir la bouche que pour vous
demander grâce en faveur d'un pauvre misaionnaû^i dépourvu de tous les
talents, que V4)us exigez quaud cm Tient vous parler de votre salut*
l'^ipmuw cependant aujourd'hui un sentiment hieu di0érfint» et» m j&mi»
hop milié, gardez-vous de croire que je m*abaif(isie> aux misé^ râbles
inquiétudes de la vanité. A Diau ne plaide qu'un ministre du ciel pense
jamais avoir besoin d!e2euae auprès de vous ! Car, qui que vous soyez,
vous n'êtes, comme moi, que des pécheurs. C'est devant votre Dieu et le
mien que je mfi.^napi^^.«iv Q^.moBiaDlï'4& fin^pea^ ma poitrine. Jusqu'à
présent j'ai publié les justices du Très-Haut dBDB des temples' couverts de
chaume; j*âi prêché les rigueurs de la pénitence à des infortunés qui
manquaient de pain; j'ai annoncé aux bons habitants des campagnes le»'
vérités les plus effrayantes de ma religion. Qu'ai-je fait, malh^ireux ! j'ai
oeoitristé les pauvres, les meilleurs amis do mon< IMeu; j'ai porté
l'épouvante et la douleur dans ces^ âmes simples et fidèles, que j'aurais dû
plaindre et oonaolM». C'est ici où' mes regards ne tombent que sur des
gvttCBds, sur des riches, sur des oppresseurs de l'humanité sottilMixtte, sur
des pécheurs audacieux et endurcis; ah! c'est ici seulement qu'il fallait
faire retentir la parole smnts dans toute la force de son tonnerre, et placer
avec

8M EXEMPLES ET ÉCLAIRCISSEMENTS. moi dans cette chaire, d'un côté, la mort qui vous menace, et de l'autre, mon grand Dieu qui vient vous juger. Je tiens aujourd'hui votre sentence à la main : tremblez donc devant moi, hommes superbes et dédaigneux qui m'écoutez ! La nécessité du salut, la certitude de la mort, l'incertitude de cette heure si effroyable pour tous, l'impénitence finale, le jugement dernier, le petit nombre des élus, l'enfer, et par-dessus tout l'éternité ! voilà les sujets dont je viens vous entretenir et que j'aurais dû, sans doute, réserver pour vous seuls. • Et qu'ai-je besoin de vos suffrages, qui me damneraient peut-être sans vous sauver ? Dieu va vous émouvoir, tandis que son indigne ministre vous parlera : car j'ai acquis une expérience de ses miséricordes. Alors, pénétrés d'horreur pour vos iniquités passées, vous viendrez vous jeter entre mes bras en versant des larmes de componction et de repentir, et, à force de remords, vous me trouverez assez éloquent. (Bridaine.)

EDOUARD BERNARD. Représentants de la nation, il est donc enfin arrivé ce moment où Louis, accusé au nom du peuple français, peut se faire entendre au milieu de ce peuple lui-même ! Il est arrivé, ce moment où, entouré des conseils que l'humanité et la loi lui ont donnés, il peut présenter à la nation une défense que son cœur avoue, et développer devant elles les intentions qui l'ont toujours animé ! Déjà le calme même qui m'environne m'avertit que le jour de la justice a succédé aux jours de colère et de prévention ; que cet acte solennel n'est point une forme, que le temps de la liberté est aussi celui de l'impartialité que la loi commande, et que l'homme, quel qu'il soit, qui se trouve réduit à la condition humiliante d'accusé, est toujours sûr d'appeler sur lui et l'attention et l'intérêt de ceux mêmes qui les poursuivent. Je dis l'homme quel qu'il soit : car Louis n'est plus en effet qu'un homme. Il n'exerce plus de prestige ; il ne peut plus

DISCOURS. 305 rien ; il ne peut plus inspirer de crainte ; il ne peut plus offrir d'espérance : c'est donc le moment où vous lui devez non-seulement le plus de justice, mais, j'oserai le dire, le plus défaveur. Je voudrais pouvoir être entendu, dans ce moment, de la France entière ; je voudrais que cette enceinte pût s'agrandir tout à coup pour la recevoir ! Je sais qu'en parlant aux représentants de la nation, je parle à la nation elle-même ; mais il est permis sans doute à Louis de regretter qu'une multitude immense de citoyens aient reçu l'impression des inculpations dont il est l'objet, et qu'ils ne soient pas aujourd'hui à portée d'apprécier les réponses qui les détruisent. Ce qui lui importe le plus, c'est de prouver qu'il n'est point coupable ; c'est là son seul vœu, sa seule pensée. Louis sait bien que l'Europe attend avec inquiétude le jugement que vous allez rendre, mais il ne s'occupe que de la France. Il sait bien que la postérité recueillera un jour toutes les pièces de cette grande discussion qui s'est élevée entre une nation et un homme ; mais Louis ne songe qu'à ses contemporains, il n'aspire qu'à les détromper. Nous n'aspirons non plus nous-même qu'à le défendre ; nous ne voulons que le justifier. Nous oublions, comme lui, l'Europe qui nous écoute ; nous oublions la postérité dont l'opinion déjà se prépare. Nous ne voulons voir que le moment actuel, nous ne sommes occupé que de Louis, et nous croirons avoir rempli toute notre tâche quand nous aurons démontré qu'il est innocent. (De Séz.) Voir plus loin, page 318, Texorde da diaooiirs de Lally-ToUendal. Proposition et diTision. (Voir page 184.) piiAii nHnt Discooms sur tla. swncK, La justice doit être attachée aux règles, autrement elle est inégale dans sa conduite ; Elle doit connaître le vrai et le faux dans les faits qu'on ICÉTH. DB COXP. 20

The text on this page is estimated to be only 14.23% accurate

416 EXSMPUB n É[^]SiAIBCISSEIfEHTS. lui expose, autrement elle est aTrofir dans ses a[^]licationt; Enfin elle doit se relâcher quelque&Hs et donner quelque lien à Findnl[^]ence, antremrat die est exoesâve et insBfportable dans ses rigaenrs : La eoBstaaee iaSemoUL dan» les i[^]; la prndenee Téclaire dans les fûts; la bonté lu fût supporter les miséfes et les faiblesses: Ainsi, la prendre la soutient, la seeonde Tapplique[^]la troisième la tempère : tontes trois la rendent parfaite et accomplie par leur conGOors. Ce plan très-remarqnable m trouve sîiiâ exposé dans les cniTVfis de Bonnet, qui Tavait empmnté à Gcrsni* Le diseoars que BoKsaet •fait ooDpMé sur ce {dan s'eet perdu. ▲ près un esorde oonTenaBlettieit ISré de rerâDgile[^] dv jour où ne Mmon a été pmoneé, et na oonrt présmboule marinetabilité dn jngemeat des hominag relatiTemeat à la gloixe, rozatear établit ainBÎ la proposition qa*il vent pronyor ; M II n'y A point de véritable gloire sauft h <\$ramte de Diea. » Toiei comment il divise le st[^] : « On a tenjoiirs/fiût oeotister la [^]oire ea dans les baaÉes TÛrt&% ou dans les grands talents, om dans les snooës éclatants. M Or, sans la crainte de Diea, l*' la vertu humaine est fausse ou du moins n[^]est pas sûre ; 2[^] les plus grands talents deviennent dan[^] gereux ou k celui qui sVn glorifie, ou & ses eoûbitoyé&s eft à Pteso»nité ; 3» lee snooës les pkis éobrtan4i oa preamisnt leur seuroe dâne]» crime, ou ne sont eux-mêmes que des crimes éclatants. » Le développement de oes trois points, dont chacun est, comme od voit, subdivisé en d»s«[^] fbrtne ios trais parties diû djasoucs. L'orateur termine par une péroration touchante, en priant Diea d'accorder au jeune roi devant qui le- dtscoura a- été prononcé noa gloire pure, fondée sur la véritable vertu. Nous conseillons à nos lecteurs de bien méditer ce plan, et de lise avec une extrême attention le discours entier de l'orateur; ce sena pour eux une «xcélfente étuQe tta fart d» i[^]otiter 'et de développer. Voir, plus loin, le plan du discours de LaUy-ToHendaf pour* la mémoire de son père, page 318 ; et, cHtessus, cdlui d'un èiaooqf» d* d'Aguamaiii jiaq»SM.

The text on this page is estimated to be only 25.27% accurate

jnSCOTTRS. 901 t Confirmitio et refutatio. (Voir pages 197 et suivantes.) 'H'» «vous dit qu'on doit insister sur les preuves fortes, les développer et les faire valoir par le raisonnement. Nous indiquons dans le texte un exemple de Bossuet. Voici un exemple : ■OKJLXJB DU CBBISTIAIfISHB. Proposition simple et La morale du christianisme est si évidente, que Dieu seul a pu l'établir; il n'est pas de mal qu'elle ne prévienne, de vertu qu'elle n'impose. L'excellence de la morale du christianisme prouve la divinité de ses dogmes. Ceux qui disputent tous les jours témérairement de la vérité de la foi ne contestent pas au christianisme la règle des mœurs, et ils demeurent d'accord de la pureté et de la perfection de notre morale. Mais, certes, ces deux grâces sont inséparables. Il ne faut point deux soleils, non plus dans la religion que dans la nature; et quiconque nous est envoyé de Dieu pour éclairer dans les mœurs, le même Dieu donnera la connaissance certaine des choses divines, qui sont le fondement nécessaire de la bonne vie. Celui-là est plus qu'un homme, qui au travers de tant de coutumes et de tant d'erreurs, de tant de passions compliquées et de tant de fantaisies bizarres, a su démêler au faste et fixer précisément la règle des mœurs. Réformer ainsi le genre humain, c'est donner la vie raisonnée; c'est une seconde création, plus noble en quelque façon que la première. Quiconque sera le chef de cette réformation salutaire au genre humain, doit avoir à son secours la même sagesse qui a formé l'homme la première fois. Enfin c'est un ouvrage si grand, que si Dieu ne l'avait pas fait, lui-même le ferait à son auteur. Aussi la philosophie l'a-t-elle tenté vainement. Je sais qu'elle a conservé de belles règles, et qu'elle a sauvé de beaux restes, du débris des connaissances humaines; mais

308 EXEMPLES ET ÉCLAIRCISSEMENTS. je perdrais un temps infini, si je voulais raconter toutes ses erreurs. Allons donc rendre nos hommages à cette équité infailible qui nous règle dans l'Evangile; et, afin que je vous puisse présentei; l'objet d'une adoration si légitime, permettez que je vous trace une idée et comme un tableau raccourci de la morale chrétienne. Elle commence par le principe. Elle rapporte à Dieu, auquel elle nous lie par un amour chaste, Thomme tout entier, et dans sa racine, et dans ses branches, et dans ses fruits, c'est-à-dire dans sa nature, dans ses facultés, dans toutes ses opérations. Car, comme elle sait que le nom de Dieu est un nom de père, elle nous demande l'amour; mais, pour s'accoutumer à notre faiblesse, elle nous y prépare par la crainte. Ayant donc ainsi résolu de nous attacher à Dieu par toutes les voies possibles, elle nous apprend que nous devons, en tout temps et en toutes choses, révéler son autorité, croire à sa parole, dépendre de sa puissance, nous confier en sa bonté, craindre sa justice, nous abandonnera sa sagesse. Pour lui rendre le culte raisonnable que nous lui devons, elle nous oblige à dompter nos passions emportées, et à mortifier nos sens, trop subtils séducteurs de notre raison. Elle a[^] sur ce sujet des précautions inouïes. Elle va éteindre jusqu'au fpnd du cœur l'étincelle qui peut causer un embrasement. Elle étouffe la colère, de peur qu'en s'aggravant elle ne se tourne en haine implacable. Elle n'attend pas à ôter l'épée à l'enfant, après qu'il se sera* donné un coup mortel; elle la lui arrache des mains dès la première piquûre. Elle retient jusqu'aux yeux, par une extrême jalousie qu'elle a pour garder le cœur. Enfin, elle n'oublie rien pour soumettre le corps à l'esprit, et l'esprit à Dieu; et c'est là notre sacrifice. Nous avons à considérer sous qui nous vivons et avec qui nous vivons. Nous vivons sous l'empire de Dieu; nous vivons en société avec les hommes. Après donc cette prei. Pour ôter Tépée & l'enfant, elle n'attend pas qu'il se soit, etc.

DISCOURS. 309

nière obligation d'aimer Dieu comme notre souverain, plus que nous-même, s'ensuit le second devoir d'aimer l'homme, notre prochain, en esprit de société, comme nous-même. Là se voit très-saintement établie, sous la protection de Dieu, la charité fraternelle, toujours sacrée et inviolable, malgré les injures et les intérêts; là, l'aumône, trésor de grâces; là, le pardon des injures, qui nous ménage celui de Dieu; là enfin, la miséricorde préférée au sacrifice, et la réconciliation avec son frère irrité, nécessaire préparation pour approcher de l'autel; là, dans une sainte distribution des offices de la charité, on apprend à qui l'on doit le respect, à qui l'obéissance, à qui le service, à qui la protection, à qui le secours, à qui la condescendance, à qui de charitables avertissements; et l'on voit qu'on doit la justice à tous, et qu'on ne doit faire injure à personne, non plus qu'à soi-même. Que dirai-je des saintes lois qui rendent les enfants soumis et les parents charitables, puissants instigateurs à la vertu, aimables censeurs des vices, qui répriment la licence « sans abattre le courage*? » Que dirai-je de ces belles institutions par lesquelles et les maîtres sont équitables et les serviteurs affectionnés. Dieu même, tant il est bon et tant il est père, s'étant chargé de leur tenir compte de leurs services fidèles? « Maîtres, vous avez un maître au ciel; serviteurs, servez comme à Dieu, car votre récompense vous est assurée*." Qui a mieux établi que Jésus-Christ l'autorité des princes, des magistrats et des puissances légitimes? Il fait un devoir de religion de l'obéissance qui leur est due. Ils régneront sur les corps par la force, et tout au plus sur les cœurs par l'inclination: il leur érige un trône dans les consciences, et il met sous sa protection leur autorité et leur personne sacrée. C'est pourquoi Tertullien disait autrefois aux ministres des empereurs: « Votre fonction vous expose à beaucoup de haine et beaucoup d'envie; maintenant vous avez moins 1. Ep, aux Coloss., m, f 21. 2. Ep, aux Corinthiens., iv, 11; 12 t 24.

310 EXEMPLES ET ECLAIRCISSEMENTS. d'ennemis à cause de la multitude des chrétiens. » Réciproquement, il enseigne aux princes .que le glaive leur est donné contre les méchants, que leur main doit être pesante seulement pour eux, et que leur autorité doit être le soulagement du fardeau des autres. Le Voilà^ce tableau que je vous ai promis; la voilà représentée au naturel et comme en raccourci, cette inmiOrtelle beauté de la morale chrétienne. C'est une beauté sévère, je l'avoue, je ne m*en étonne pas : c'est qu'elle est chaste. Elle est exacte : il le faut, car elle est religieuse. Mais, au fond, quelle plus sainte morale? quelle plus belle économique *? quelle poUtique plus juste? Celui-là est ennemi du genre humain, qui contredit «de si saintes lois. Aussi qui les contredit, si ce n'est des hommes passionnés, qui aiment mieux corrompre la loi que de rectifier leur conscience et, comme dit Salvien, « qui aiment mieux déclamer contre le précepte que de faire la guerre au vice? » Four moi, je me donne de tout mon cœur à ces saintes institutions. Les mœurs seules me feraient recevoir là foi. Je crois en tout à celui qui m'a si bien enseigné à vivre. La foi me prouve les mœurs ; les mœurs me prouvent la foi. Les vérités de la foi et la doctrine des mœurs sont choses tellement connexes et si saintement alliées, qu'il n'y a pas moyen de les séparer. Jésus-Christ a fondé les mœurs sur la foi ; et, après qu'il a si noblement élevé cet admirable édifice, serai-je assez téméraire pour dire à un si sage architecte qu'il a mal posé les fondements? Au contraire, ne jugerai-je pas par la beauté manifeste de ce qu'il me montre, que la même sagesse a disposé ce qu'il me cache? (Boecbdt.) (Voir page 139.) Jetez les yeux de toutes parts; voilà tout ce qu'il a pu te 1. EcofKimiote ici ett lubitantif, et lignifle on tnfemhU dérèglèt.

mSCOTTItS. 311 nramfidence et la piété pont honorer un héros :
 des titres, des inscriptions^ vaines marques de ce qui n^est plus ; des figures
 qui semblent pleurer autour dhin tombeau, et de fragiles images d'une
 douleur que le temps emporte avec tout le reste; des ctdonnes qui semblent
 vouloir porter jusqu'au ciel le ms^ifique témoignage de notre néant; et rien
 enfin ne manque dans tous ces honneurs que celui à qui on les rend. Pleurez
 donc sur ces faibles restes de la vie Immaine, pleurez sur cette triste
 immortalité que noi^ donnons aux héros. Mais approchez en particulier, Ô
 vous qui courez avec tant d'ardeur dans la carrière de la gloire, âmes
 guerrières et intrépides ! Quel |Lutre fut plus digne de vous commander?
 Mais dans quel amtre avez-vous trouvé le commandement plus honnête*?
 Pleurez donc ce grand capitaine, et dites en gémissant : « Voilà celui qui
 nous menait dans les hasards ! Sous lui se soni; formés tant de renommés
 capitaines, que ses exemples ont élevés aux premiers honneurs de la guerre.
 Son ombre eût pu encore gagner des batailles : et voilà que, dans son
 silence, son nom même nous anime^ et ensejoable il nous avertit qae, pour
 trouver à la mort quelque reste de nos travaux, et n'arriver pas sans
 ressource à notre étemelle demeure, « avec le roi de la terre, il faut encore
 servir le roi du ciel. » Servez donc ce roi immortel et si plein de
 miséricorde, qui vous comptera un soupir et un verre d^eau donné en son
 nom, plus que ton» les autres ne feront jamais* tout votre sang répandu; et
 commencez à compter le temps de vos utiles services du jour que vous vous
 serez donnés à un • J maiÉBe si hienûôsafit* i Et vous, ne viendres^vou»
 pas à ce triste monument,] vous>.dis-jei, qu'il a bien voulu mettre. au rang
 de.ses amis? ; Tous ensemble, en qjjiejlque degré de sa oou&ance qu'il i
 vQus ait reçusy cmvirQjuiez ce tombeau» yexsez de^ larmfis j I 1.
 Plns^ffablo. 8. Ne compierontjamais.

313 EXEMPLES ET ÉCLAIRCISSEMENTS. avec des prières; et, admirant dans un si grand prince une amitié si commode et un commerce si doux, conservez le souvenir d'un héros dont la bonté avait égalé le courage. Ainsi puisse-t-il toujours vous être un cher entretien ! Ainsi puissiez- vous profiter de ses vertus, et que sa mort, que vous déplorez, vous serve à la fois de consolation et d'exemple! Pour moi, s'il m'est permis, après tous les autres, de venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau, 6 prince, le digne sujet de nos louanges et de nos regrets! vous vivrez éternellement dans ma mémoire : votre image y sera tracée, non point avec cette audace qui promettait la victoire; non, je ne veux rien voir en vous de ce que la mort y efface ; vous aurez dans cette image des traits immortels,; je vous y verrai tel que vous étiez à ce dernier jour, sous la main de Dieu, lorsque sa gloire sembla commencer à vous apparaître. C'est là que je vous verrai plus triomphant qu'à Fribourg et à Rocroy ; et, ravi d'un si beau triomphe, je dirai en actions de grâces ces belles paroles du bien-aimé disciple : « La véritable victoire, celle qui met sous nos pieds le monde entier, c'est notre foi . » Jouissez, prince, de cette victoire; jouissez-en éternellement par l'immortelle vertu de ce sacrifice. Agréez ces derniers efforts d'une voix qui vous fut connue. Vous mettrez fin à tous ces discours. Au lieu de déplorer la mort des autres, grand prince, dorénavant je veux apprendre de vous à rendre la mienne sainte : heureux si, averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint! (Bossuet.)

VÎEBOBAISON DU SEBHOIV DE MASSIIl^OIi SUR I«A infemiTiS D'un jkinsviiwim

Que conclure de ce discours? Que l'impie est à plaindre de chercher dans une affreuse incertitude sur les vériffes de la foi la plus douce espérance de sa destinée ; qu'il est sans foi, sans culte, sans Dieu, sans confiance : qu'il est à

DISCOURS. ai3 plaindre, s'il faut que TÉvangile ne soit qu'une fable ; la foi de tous les- siècles, une crédulité; le sentiment de tous les hommes/ une erreur populaire; les premiers principes de la nature et de la raison, des préjugés de l'enfance; le sang des martyrs que l'espérance d'un avenir soutenait dans les tourments, un jeu concerté pour tromper les hommes ; la conversion de l'univers, une entreprise humaine; l'accomplissement des prophéties, un coup du hasard ; en un mot, s'il faut que ce qu'il y a de mieux établi dans l'univers se trouve faux, afin qu'il ne soit pas éternellement malheureux! O hommes I je vous montrerai une voie plus sûre de vous calmer; craignez cet avenir que vous vous efforcez de ne pas croire; ne vous demandez pas ce qui se passe dans cette autre vie dont on vous parle; mais demandez-vous sans cesse à vous-mêmes ce que vous faites dans celle-ci; calmez votre conscience par l'innocence de vos mœurs, et non par l'impiété de vos sentiments ; mettez votre cœur en repos en y appelant Dieu, et non pas en doutant s'il vous regarde. La paix d'un impie n'est qu'un affreux désespoir. Cherchez votre bonheur non en secouant le joug de la foi, mais en goûtant combien il est doux. Pratiquez les maximes qu'elle vous prescrit, et votre raison ne refusera plus de se soumettre aux grands mystères qu'elle vous ordonne de croire. L'avenir cessera de vous paraître incroyable, dès que vous cesserez de vivre comme ceux, qui bornent toute leur félicité dans le court espace de cette vie. Alors, loin de craindre cet avenir, vous le hâterez par vos désirs ; vous soupirez après ce jour heureux où le Fils de l'homme, le père du siècle futur, viendra conduire dans son royaume tous ceux qui auront vécu dans l'attente de la bienheureuse éternité. (MAssUiLON.) exemple d'an dlscoars de pea d'étendue. Discouns DE BicHAnD coïijn DE 1.10N5 Boi i»'aisgi.eBicbard, prisonnier de Temperenr d'Allemagne, et accusé devant lui, 86 justifie.

The text on this page is estimated to be only 16.70% accurate

314 £XEM!pLES et ÉCLAIRGISSEUENTSi On lai reproohait de s'être lié avec le roi de Sieîle, ennemi à» Henri VI; de s^Otre attiré Pinimitié du roi de' France Plnlipp^Aogiiste; d'avoir usurpé le roiauxne de Oijpre et d'en avoir dispeeéj d'avoir fait nn outrage aa duo d'Autriche* On prétendait qu'il «ivai fait aseauiner le marquis de Montferrat et entretenu des relatiais coupables avec Saladin. Enfin, on lui reproehait de n'avoir pas pris JévoMlcm. Riohard réfata tontes ces iia|»tations. Après un court ezorde, vient la réfutation; una Analyza aoBV»> nable, en foone de péroration, termine, le disoours. Je suis né danB un ivog à ne itndre compte de mes actions qu*i Dieu; mais elles sont de teUe natuie, qa*éBGS ne craignent pas même le jugement des hommes, et parti<> calièrement, seigneur^ d'nn pnnoe aussi juste que vous. Mes liaisons ayoo le ioi.de Sicile n*OBi rien qui tous wX an fâcher : j*ai pu.mônager un hcHnnœ ^nt j'avais bescia» sans offiottser un prince dont j'étais ami. Pour le roi de France, je ne sache rien qui m'ait dû «ttirer sua chagrin, que d'a¥Qlrété plus ^heureux que lui. Soit roocation, soit la fortune, j'ai fait des choses qu'il eût voulu amr faôtas : voilà tou^ mon crime à 6(m égard. Quaatiau tyran de Ghyprei 4dkacttn sait que je n'ai ââtât ^e venger les injures que j'ay93B reçues le premier. Sa me vengeomt de lui, j'ai aftenehi ses sujets du joug sous lequel il les accablait. J'ai dispesé de ma conquête, c'était mon droit; et si quelqu'un avait dû y trouver à redire, c'était l'empereur de Gonstantinopie, avec lequel ni vous ni moi n*avQns pas de grandes saaswam il g^urder. Le duc d'Autiâche s'esit tnop vengé de rinjurO'deni il se plaiojt, pour la compter encore parmi mes cmaos^ Il a.vait manqué le premier, en faisant arbprer son d^apa^li dans un lieu où nous commandions, le roi de FiranGe,et n^> en personne : je l'en punis trop sévèremfsnt; il aeu.aa Uk vanche au double : il ne doit plus rien avoir sur le cœur que le scrupule d'une vengeance que le christianisme ne permet pas. L'assassinat du marquis de Montferrat est aussi éloigné -de mes mœurs, que mes intelligences prétendues ayec S|ir ladin sont peu vraisemblables. Je n'ai pas témoigné jusqu'ici

The text on this page is estimated to be only 25.42% accurate

DISCOUKS. 3Î5 craitidre assez mes ennemis pour qu'on me croie capable d'!jattaqi;er leur vie autrement que l'épée à la main, et j'ai faîA as^z de m«J à Saladin pour faire juger que, si je ne Fat pa& tralii, je n'ai pas été son ami. Mes actions parlent pour moi et me justifient mieux que mes paroles. Acre pris, deux batailles gagnées, des partis défaits, des convois enlevés, avec tant de riches dépouilles dont toute la terre est témoin que je ne rme suis pas enrichi, marquent assez, sans que je le dise, que je n'ai pas épargaé Saladin. J'en ai reçu de petits présents^ oosan^e.des fruits et choses fiemUables, que ce Sarrasin, non moin» recommandable par sa politesse et sa générosité que par sa valeur et sa conduite, m'a de temps en temps envoyés. Le roi de France en a reçu comme moi; et ce sont des honnêtetés que les bravée gen% pendant la guerre, se font, les ouas aux autres ,«8aïs con^ipieaca. On dit que ja n'ai pu pri& JôrusaJbm; je raujRaifi prise si on m'en eût tJonné le temps : c'est la faute de mes ennemis, non la mienne ; et je ne crois pas qu'aucun homme équitable me puisse blâmer d'avoir différé une entreprise qu'on peut toujours faire, pour apporter à mes peuples un secours qu'ils ne pouvaient plt» longtemps attendre. Voilà, seigneur, quels sont mes crimes. Juste et généreux comme vous êtes, vous reconnaissez, sans doute mon innocence, et, si jo ne me trompe, je m'aparçois que vous êtes touché de mon malheur. (Esktraît da-VBisdùire des Ràfolutùmi d'Aja^leterre, pas le P. nlOmiiAMfiw) HÆUBS ET JBiAff OKS >0|l4TQiM&i^ •^ m»?AFI9mm.0i»AT0»>SS* (Vbir pftge» 141 et IU.)

Nous avons indiqué dans le texte le diswofnrs deBarriunli Néron

«16 EXEMPLES ET ÉCLAIRCISSEMENTS. comme tm modèle de ce qu'on appelle mcgwn oraMres. Cest en mdme temps nn modèle de pathétique. Néron, pendant les trois premières années de son règne, avait paro' bon et yertnenx ; tout à conp sa férocité, si longtemps contenae^ éclate : il vent faire périr Britannicns., son frère d^adoption, dont les droits à Tempire lui portaient ombrage : Burrbus, ancien gonvernennr de Néron, instruit par lui de ce projet, fait d'abord éclater son indignation et sa douleur. Non, quoi que vous disiez, cet horrible dessein Ne fut jamais, seigneur, conçu dans votre sein. De votre bouche, ô ciel ! puis-je l'apprendre? Vous-même sans ft'émir avez-vous pu l'entendre t Songez-vous dans quel sang vous voulez vous baigner? Néron dans tons les cœurs est-il las de régner? Que dira-t-on de vous? quelle est votre pensée? Néron l'interrompt en disant : Quoil toujours enchaîné par ma gloire passée, J'aurai devant les yeux je ne sais quel amour. Que le hasard nous donne et nous ôte en un jour! Soumis à tous leurs vœux, à mes désirs contraire, Suis-je leur empereur seulement pour leur plaire? BURRHUS. £h\ ne suffitil pas, seigneur, à vos souhaits Que le bonheur public soit un de vos bienfaits ? C'est à vous de choisir : vous êtes encor maître.' Vertueux Jusqu'ici, vous pouvez toujours l'être; Le chemin est tracé, rien ne vous retient plus : Vous n'avez qu'à marcher de vertus en vertus. Mais si de vos flatteurs vous suivez la maxime, Il vous faudra, seigneur, courir de crime en crime, Soutenir vos rigueurs par d'autres cruautés. Et laver dans le sang vos bras ensanglantés. Britannicus mourant excitera le zèle De ses amis tout prêts à prendre sa querelle. Ses vengeurs trouveront de nouveaux défenseurs Qui, même après leur mort, auront des successeurs. Vous allumez un feu qui ne pourra s'éteindre. Craint de tout l'univers, il vous faudra tout crairidre» Toujours punir, toujours trembler, dans vos projets, Et pour vos ennemis compter tous vos sujets. Ah! de vos premiers ans l'heureuse expérience Vous fait-elle, seigneur, haïr votre innocence?

f DISCOUES. 817 Songes- VOUS aa bonheur qui les'a signalés?
 Bans quel repos, 6 ciel! les avez-vous coulés ! Quel plaisir de penser et de
 dire en vous-même : a Partout en ce moment on me bénit, on m*aime. Oa
 ne voit point le peuple à mon nom s*alarmer ; Le ciel dans tous leurs pleurs
 ne m*entend point nommer; Leur sombre inimitié ne fuit point mon visage ;
 Je vois voler partout les cœurs à mon passage! » Tels étaient vos plaisirs :
 quel changement! 6 dieux ! Le sang le plus abject vous était précieux. Un
 jour, il m*en souvient, le sénat équitable Vous pressait de souscrire à la
 mort d'un coupable. Vous résistiez, seigneur, à leur sévérité : Votre cœur
 s'accusait de trop de cruauté, Et, plaignant les malheurs attachés à Tempire :
 « Je voudrais, disiez-vous, ne savoir pas écrire. • Non, ou vous me croirez,
 ou bien de ce malheur La mort m'épargnera la vue et la douleur : On ne me
 verra point survivre à votre gloire. Si vous allez commettre une action si
 noire. Me voilà prêt, seigneur ; avant que de partir^ Faites percer ce cœur
 qui n'y peut consentir. Appelez les cruels qui vous Tout inspirée : Qu'ils
 viennent essayer leur main mal assurée...; Mais je vois que mes pleurs
 touchent mon empereur : Je vois que sa vertu frémit de leur fureur. i Ne
 perdez point de temps : notnmez-moi les perfides Qui vous osent donner
 ces conseils parricides ; Appelez votre irôre, oubliez dans ses bras.... Ah !
 que demandez-vous t i BURBHUS. 1 Non, il ne vous hait pas, Seigneur ; on
 le trahit ; je sais son innocence ; Je vous réponds pour lui de son obéissance.
 J*y cours; je vais presser un entretien si doux* « ntaoïï» Dana moo
 appartement quHl m'attende avec vous. ' ^Kacinb.) '^ ' - 1

The text on this page is estimated to be only 15.11% accurate

su EXEMPLES ET ÉCLAIRCISSEMENTS. L'exorde de Bndaine et la péroration de roraûon funèbie du prince de Condé nous ont déjà offert denx Idéaux modèles des pâBsions oratoires. Nons allons en vdîr d'ftntits dans les fragments de Lally-TûHendal et de Mirabeau qtà Tont dtre cités, pages 319 et 327. Précanilaiis oi^toircs. (Voir page 143.) Voyez dans la lettre à ime mère, page 393, ces deax passages : Sana douie il aura UngtAsrs, et Ifemarqueg qnèjen^nâmêtrpaa Yojes aussi le début de la lettre fon&ant le premier alinéa. S'il m'appartenait de iÊêm êéfmer des ctmseiiSj k premier que je voudrais vous donner serait de ne pas votis Ifrôr à oe goût que vous dites avoir po^ la vie contemplative, et qui n'est qu'une paresse de Fâme ^ eondaouiaialeà tout âge, et surtout au vôtre. (J. J. ïtooess^o.) %ta. SACBÉB. — IÉLOQUI&NCJfi ACAinÉKIQIIB 'À«i««ettee Jttélfctef#e. (Voir page 147.) VkMMTÊ DU PX*AI]»OVBB DO COMTB DK XJULt«V-TOK.IiBJfDA& Le comte de Lallj-Tollendal^ gonyemeur des possessions françaises dans lIndt, pendant la malhenrense guerre de Sept ans, fut oblifé, n'ayant plus que sept cents bonuaes de troupes, de rendre Pona>ohéry à une armée de -vingt-deux mille Anglais, qui détruisirent la colonie. De retour en France, il fut aocusé de trahison et renfermé à la Bastille ; au bout de dix^hnit mois de détention, il fut condamné à mort (1766), quoique innocent, et sans avoir pu se défendre. Son fils n^était alors qu'un enfant, auquel les ennemis de son père contestaient même son nom et sa nâîtsat»)e. Devenu homme, il demanda et obtint (1778) la x^vision du procès et la réhabilitation de la m&moiciB de son pta.

The text on this page is estimated to be only 29.59% accurate

DISCOURS. 819 La cause de Tinfortuné est celle de tous les hommes; la cause de Tinnocence est celle de tous les siècles : je viens aujourd'hui présenter Tune et l'autre au tribunal de l'univers. J'adresse mes malheurs à l'humanité tout entière, mais surtout à l'Europe, qui les a plaints ; à la France, qui les a produits ; à son roi, qui peut les réparer; à la postérité» qtki doit les juger. Guerriers, magistrats, citoyens, hommes, qui que vous soyez, pourvu que vous soyez justes, vous plaiderez avec moi pour la fidélité noircie, pour la vertu calomniée, pour rhumanité outragée. Vous surtout, fils religieux et soumis, qui remplissez^ avec ardeur les devoirs d'un titre si sacré; vous, pères tendres et sensibles, qui goûtez avec transport les délices d'un nom si doux, vous plaiderez avec moi pour un père opprimé sans avoir pu se défendre de l'oppression, pour un fils malheureux avant même d'avoir pu sentir le malheur. Ajft^ wfcnx t^otittoé leè malhmttB de son père^ il sjMite : Et moi (car il faut bien parler de mes maux personnels, puisque ces maux, puisque les seuls adoucissements qu'ils sient reçus font partie de mes droits et même de mes {preuves), et moi, seconde victime, pas plus innocente que la pmmière, il est vrai, mais peut-être phis à plaindre, perce qu'à tous mes autres supplices a été ajouté le supplice de vivre, quel taUeau, grand Dieu là oSnr, que celui de ma destinée! Condamné, pendant mes premières années, à m'ignorer ODoi-mtoie^ jusqu'à l'instant fixé par la prudence de mes parents, à p^ne sorti de la plus tendre enfance, je désirais, je cherchais, j'app^ais les auteurs de mes jours, tandis que ma mère expirait dans une terre étrangère ei que mon père jeté dûis une prison cruelle : instruit de mon sort. 1. Le général de LftUy avait été tenir ion mariage secret et défaire limrêéypar des raiiont de famille, de éleyer ion fils loin de lui.

350 EXEMPLES ET ÉCUISSERMENTS. lorsqu'il m'importait le plus de l'ignorer, je n'ai appris le nom de ma mère que plus de quatre ans après l'avoir perdue; je n'ai appris celui de mon père qu'un jour, un seul jour avant de le perdre. J'ai couru pour lui porter mon premier hommage et mon éternel adieu, pour lui faire entendre du moins la voix d'un fils parmi les cris de ses bourreaux, pour l'embrasser du moins sur l'échafaud où il allait périr; et peut-être aurais-je eu le bonheur d'y périr avec lui. J'ai couru vainement : on avait craint la clémence ou plutôt la justice du souverain ; on avait hâté l'instant du supplice; je n'ai plus trouvé mon père; je n'ai vu que la trace de son sang. Aussitôt j'ai été atteint des éclats de la foudre que l'erreur et le crime venaient de lancer sur cet infortuné. Mon existence a été impitoyablement attaquée, quoique irrévocablement scellée. Les titres les plus sacrés qui déposent de l'état des citoyens ont été calomniés ou ensevelis, parce qu'ils renfermaient un nom qu'on voulait proscrire ou qu'on n'osait avouer; et je me suis vu, pendant quelques instants, seul dans la nature, déjà haï par le crime qui tremblait d'être dévoilé, méconnu par la politique qui craignait de déplaire, oublié même, abandonné par l'amitié, qui ne songeait qu'à pleurer, ou qui, en pensant à moi, ne faisait que répandre quelques larmes de plus; objet d'horreur, d'effroi, d'indifférence ou, de pitié!... Hommes justes pères tendres et sensibles que j'ai encore invoqués, telle est l'ébauche imparfaite des horreurs au milieu desquelles j'ai traîné ma misérable vie; voilà ce fils malheureux qu'ose croire que sa cause deviendra la vôtre. Sans doute, à ce seul récit, votre cœur s'est déjà ému; toutes les puissances de votre âme se sont soulevées en ma faveur; vous haïssez, vous détestez déjà mes bourreaux : connaissez, chérissez . . avec moi mes bienfaiteurs. Un roi* vint à mon secours. Un roi dont la religion pouvait être surprise, parce qu'il était homme, mais dont rien 1. Louis XV.

DISCOURS* m. Ji*a jamais pu étouffer la sensibilité, parce qu'il était bon, daigna étendre vers moi sa main protectrice et me tirer de l'abîme où tout conspirait à m'engloutir. Une voix, une seule voix, s'était élevée jusqu'à lui : une seule parente* avait réclamé pour les restes misérables de son parent immolé; fidèle dans tous les temps au sang, à l'amitié, à la vertu; choisie par mon père pour être, après sa mort, la dépositaire de ses derniers sentiments et de ses intentions dernières, elle avait porté les vœux de la nature jusqu'au cœur du souverain lui-même. Ce vœu fut exaucé. « J'aurai soin de cet enfant, je m'en charge; » telle fut la promesse formelle qu'un roi gémissant, lors même qu'il était encore trompé, traça de sa propre main. Bientôt cet engagement qu'il avait d'abord cru n'accorder qu'à l'humanité, il sut qu'il le devait à la justice. Désabusé, . mais trop tard, il baigna de ses larmes l'arrêt qui avait fait répandre sur un échafaud les dernières gouttes d'un sang qu'il avait vu couler au champ de l'honneur*. Il s'écria qu'il avait été trompé, et que ce ne serait pas lui qui en répondrait. Il reprocha publiquement cette funeste erreur à un de ceux* qui en avaient été les principaux artisans. Il pleura enfin ce jpaump Lally, et dès lors ses bontés redoublèrent pour ce qui existait encore de ce malheureux sur la terre Il voulut que toutes mes demandes lui fussent adressées directement; il marqua lui-même la personne qui devait lui présenter mes vœux et m'annoncer ses bienfaits; et les cris de l'infortune acquirent encore une nouvelle force en passant par l'organe de la vertu. Sous son nom, on m'avait enchaîné, on m'avait enseveli dans une nuit profonde, éloigné de tout ce qui avait appartenu à mes parents, inconnu au monde entier : par son ' ordre, ces chaînes barbares furent brisées, ou du moins \i_ leur poids fiit allégé; cette nuit cruelle fut dissipée, ou du moins son horreur fut adoucie. Et je pus enfin pleurer mon père en sûreté, en attendant qu'il me fût possible de le 1. MUe de Dillon. 3. Le due de Choiseul, premier miS. A la bataiUe de Fontenoy. nistre. UI^TH. DB COUP. 21

The text on this page is estimated to be only 22.37% accurate

1 8» EXEMPLES ET ÉCLAIRCISSSEMENTS. venger. En son nom, les premiers fondements de mon existence avaient été ébranlés : par son ordre, ils furent à jamais consolidés. Des lettres patentes dressées sous Mes yeux annulèrent celles qui avaient voulu me proscrire, attestèrent mon extraction, qu'on avait cherché à obscurcir, me rendirent un nom dont on m'avait dépouillé. Lui-même se fut remettre une portion des biens de mon père, et la déposa pour m'être restituée un jour; lui-même voulut me placer au service sous ses yeux. J'eusse oublié, j'eusse chéri mes malheurs, s'ils n'eussent frappé que sur moi; je goûtais du moins le seul adoucissement dont ils fussent susceptibles : je pouvais jouir, j'en jouissais de tant de bontés, en calculant dès lors leur influence qu'elles devaient «voir tôt ou tard pour la gloire de mon père. Je rapportais tout à ce père si injustement sacrifié; j'étais comblé des bienfaits de mon souverain, je ne méritais rien, je ne pouvais rien mériter par moi-même, et Ton ne cultive pas avec tant de complaisance le rejeton dangereux d'une souche infecte et empoisonnée. Je l'ai perdu ce roi, j'en avais soin de trahir, je l'ai perdu, lorsque déjà j'approchais de. Tâche où, libre de mes actions et sûr de son aveu, j'allais entreprendre le grand ouvrage de la réhabilitation de mon père; mais en apprenant la perte, je n'ai eu que des larmes à répandre, et point de crainte à concevoir» La même sensibilité, la même bonté sont assises sur le trône» et me promettent les mêmes succès. Mon souverain a approuvé mes projets; il a voulu qu'on me le mandât de sa part; c'est de sa part que je suis «nervé à me pourvoir devant les tribunaux. Qui pourrait tendre à me les fermer, quand la bienfaisance, quand l'équité royale elle-même me les a ouverts? Youdrail-on m'en éloigner, parée que je n'y trahis pas après moi le cortège imposant d'une nombreuse famille? Et serait-on jaloux de donner au monde l'idée d'une légèreté latente où les droits» d'après qu'ils seraient seuls naissant

DISCOURS. AâS rien^ où les considérationB seraient tout» et où Ton dirait : « Ce n'est qu'un malheureux de plus? >» Oui sans doute^ je suis seul dans l'univers, et je ne connais d'égal à mes peines que mon courage. La mort m'a enlevé successivement mère, père, et jusqu'au dernier parent de mon nom. S'il m'en reste encore quelques-uns, ce sont de ceux auxquels je ne tiens plus que par les faibles nœuds d'une alliance souvent importune quand elle unit des malheureux. Impuissants ou indifférents, ils forment des vœux ou attendent des succès ; et je n'ai pour moi q^e moi; je n'ai pour ma cause que la sainteté de ma cause. Mais parce que ma voix s'élève seule, doit-elle être étouffée? Parce qu'en moins de quatre-vingts ans, les huit derniers rejetons de ma famille sont tous morts au service de la JU'rance, ne puis-je obtenir justice pour l'un d'eux, assassiné ^u sein de cette même France ? Parce que le sang des miens a été presque entièrement épuisé par le fer des ennemis, ne puis-je prétendre à venger celui qui a injustement coulé 0ÛUS le fer du bourreau? M'opposera-t-on les nuages qui ont été répandus sur mon état^^ le voile du mystère qui est resté longtemps étendu sax mon existence? Mais si ces nuages, aujourd'hui dissipés; si ce mystère» aujourd'hui révélé, ont été l'efifet iné« idtable de l'injustice contre laquelle je réclame; si je puis demander raisi»i au bras qui a frappé mon père du coup qui a pensé frapper mon état; si la liberté, qui était nécessaire à mon père pour consommer l'ouvrage de sa tendresse pour moi, lui a été ravie par la détention la plus injuste; slTanimosité avec laquelle on le traînait à sa perte lui a fait craindre de dénoncer une victime en nommant un fils; si sa voix, enchaînée* dans les derniers moments, n'a pu que murmurer tout bas le cri de la nature; enfin, si j'ai été obhgé de souffrir et presque d'épaissir moi-même, pendant quelque temps, la nuit qui couvrait ime existence dévouée & Tanathème, et de préparer dans l'ombre les armes avec h Mut mon ^tat d:fiL i. On 1 Viiiit i>AiUoniii stur l'écha&ad.

384 EXEMPLES ET ECLAIRCISSEMENTS. lesquelles je devais un jour combattre la calomnie, qui osera, de l'objet même de ma réclamation, faire un obstacle à ma réclamation? Et quel être aura l'absurde barbarie de me dire : « Vous n'avez pas le droit de réclamer contre l'oppression, car vous avez été opprimé ? » Et vous, machinateurs ténébreux, vous qui, sans paraître dans le procès de mon père, avez été les moteurs, les instigateurs, les artisans secrets d'une catastrophe à jamais effrayante, goûtez en paix, s'il se peut, une impunité qui vous a coûté si cher. Je dévoue vos cœurs aux remords et vos noms à l'oubli; mais songez que je mets mon silence au prix du vôtre. Je déclare que je ne veux rien voir du procès de mon père que ce qui est dans le procès; mais, après une déclaration aussi formelle, si vous osiez encore persécuter sa mémoire; si, trop peu assouvis par l'effusion de son sang, vous veniez encore troubler ses cendres, sachez que j'ai sondé l'abîme d'horreur dont il a été la victime; que j'en ai pénétré toute la profondeur; qu'il n'en est pas un seul parmi vous dont je ne puisse dévoiler, et dont je ne dévoile les forfaits à la face de l'univers. Sachez que ni menaces, ni dangers, que la mort même ne pourra pas m'arrêter. Il est aisé de concevoir qu'un être qui croit n'exister que pour venger son père, tiendrait bien peu à cette existence, du moment où il ne pourrait la consacrer à l'accomplissement de ses devoirs. Mon dernier cri serait un cri en faveur de l'innocence; il s'adresserait au ciel, si les hommes ne voulaient pas l'entendre; tôt ou tard, nous serions vengés; et la postérité, rapprochant un jour le trépas du père de celui du fils, dirait : « L'un a péri pour n'avoir pas voulu trahir son pays, l'autre a péri pour n'avoir pas voulu trahir son père. » Après ce début si touchant et si propre à intéresser en sa faveur, Lally divise son discours en trois parties. Première partie : Mon père était innocent. Deuxième partie : Mon père eût-il été le plus coupable des hommes, a été mal jugé.

DISCOURS. 835 Troisième partie : Mon père, d'après Tétat du procès, ne pondait pas être bien jugé. La première partie consiste dans le récit et dans l'examen des faits imputés au général ; l'orateur prouve invinciblement que, si son père a pu commettre quelques erreurs légères, l'ensemble de sa conduite est irréprochable; qu'il a toujours fait preuve de loyauté, d'habileté, de courage, et que les malheurs qui sont arrivés dans l'Inde doivent être imputés précisément aux hommes qui ont voulu le faire paraître coupable pour cacher leurs propres malversations et leurs propres crimes. La seconde partie est divisée en sept points : 1° Ridicule odieux dans la base du procès, nullité radicale et absolue dans toute la procédure. 2° Excès de pouvoir de la part des juges. 3° Renversement de toutes les lois dans l'information. 4° Injustice, infidélité, inhumanité dans le refus d'un conseil ^ 5° Partialité outrée, emportements, fureur dans l'instruction '. 6° Rapidité scandaleuse dans le jugement, dénis de justice multipliés. 7° Faux dans l'arrêt; absurdité dans l'énoncé du jugement, nonexistence du délit. Dans la troisième partie, l'orateur apporte deux raisons principales : 1° Le parlement n'avait été autorisé qu'à instruire sur trois chefs d'accusation : concussion, haute trahison, abus d'autorité; et il s'est attribué le droit de juger la conduite militaire du général. 2° Le parlement, se transformant ainsi en cour martiale, n'avait pas les connaissances nécessaires pour juger les opérations d'un général d'armée. Après s'être montré dans ces trois parties narrateur intéressant et fidèle et rigoureux logicien, l'orateur transporte tous les cœurs d'indignation en détaillant tout ce qu'il a eu d'inique, de terrible, de douloureux dans les tourments infligés à son père. Il termine par une péroraison pathétique. Éloquence politique. (Voir page 148.) DISCOURS W KARÊCHAI DE IIIIROIV^ A HENBI IV* Dans les premiers jours de son règne, en 1689, Henri IV, n'ayant que 4000 hommes auprès d'Arqués , avait en tête 20 000 hommes 1. On ne voulut pas permettre à des hommes qui auraient été reconnus coupables de se faire assister d'un avocat. S. Le magistrat chargé de l'instruction était procheparent d'un des i mort.

326 EXEMPLES ET ÉCLAIRCISSEMENTS. oomimndés par le duc de Mayenne. On conseillait au roi de passer en Angleterre. Biron combat cette proposition. Quoi ! sire, on vous conseille de monter sur mer, comme s'il n'y avait pas d'autre moyen de conserver votre royaume que de le quitter! Si vous n'étiez pas en France, il faudrait percer au travers de tous les hasards et de tous les obstacles pour y venir; et, maintenant que vous y êtes, on voudrait que vous en sortissiez ; et vos amis seraient d'avis que vous fissipz de votre bon gré ce que les plus grands efforts de vos ennemis ne sauraient vous contraindre de faire I En l'état où vous êtes, sortir seulement de la France pour vingt- quatre heures, c'est s'en bannir pour jamais. Le péril, au reste, n'est pas si grand qu'on vous le dépeint ; ceux qui nous pensent envelopper sont, ou ceux mêmes que nous avons tenus enfermés si lâchement à Paris, ou gens qui ne valent pas mieux, et qui auront plus d'affaires , entre eux-mêmes que contre noXis. Enfin, sire, nous sommes en France; il faut nous y enterrer : il s'agit d'un royaume, il faut l'emporter, ou y perdre la vie; et quand même il n'y aurait point d'autre sûreté pour votre personne sacrée que la fuite, je sais bien que vous aimeriez mieux mille fois mourir de pied ferme que de vous sauver par ce moyen. Votre Majesté ne souffrirait jamais qu'on dit qu'un cadet de la maison de l^orraine* lui aurait fait perdre terre, encore moins qu'on Ja vît mendier à la porte d'un prince étranger. Non, sire, il n'y a ni couronne ni honneur pour vous au delà de la^mer. Si vous allez au-devant du secours de l'Angleterre, il reculera; si vous vous présentez au port de la Rochelle en homme qui se sauve, vous n'y trouverez que des reproches et du mépris. Je ne puis croire que vous deviez plutôt fier votre personne à la merci des flots et de l'étranger, qu'à tant de braves gentilshommes et tant de vieux soldats qui sont 1. Le duc de Mayenne, arrière-petit- fils du duc de Lorraine René H.

The text on this page is estimated to be only 27.89% accurate

DISCOURS. 331 prêts à lui servir de remparts et de boucliers; et je suis trop serviteur de Votre Majesté pour lui dissimuler que, si elle cherchait sa sûreté ailleurs que dans la vertu, ils seraient obligés de chercher la leur dans un autre parti que le sien. (Mézeray, Histoire de France.)

Biiscoins vm mirabbjlv smi iïJk conTmiBvnoif i»u qvjubl. (1789.)

Rassemblement constituant était rénnie depuis cinq mois et n'avait etteore rien fait, ni pour le paiement de la dette publique, qui était éaoxokèj ni pour les dépenses ordinaires de Tadministration. Les <3ais«eB publiques étaient absolument yides. Le ministre des finances Necker proposa à l'Assemblée &e voter Immédiatement la oontribution du quart du revenu de cbaque citoyen. On discutait sur son projet, on en proposait d'autres ; rien n^avançait : la situation devenait de pfatt on pins dangereuse. Mirabeau parut à la tribune et entraîna le Tote de l'Assemblée par le diseoun dont nous alloiid transcrire les plus beaux passages. Messieurs, Au milieu de tant d^ débats tumultueufux, ne pourrais-je donc pas ramener à la délibération du jour par un petit nombre de questions bien simples? Daignez, messieurs, daignez me répondre. Le ministre des finances ne vous a-t-il pas offert le tableau effrayant de notre situation actuelle? Ne teous a-t-il pas dit que tout délai aggravait le péril? qu'un jour, une heure, un instant, pouvait le rendre mortel? Avons-nous un plan à substituer à celui qu'il nous propose? Oui, a crié quelqu'un dans l'Assemblée. Je conjure celui qui répond oui, de considérer que son plan n'est pas connu ^ qu'il faut du temps pour le développer, l'expoiiner, le démontrer; que, fut-il immédiatement soumis à notre délibération, son auteur a pu se tromper; que, quand tout le monde a tort, tout le monde a raison ; qu'il se pourrait donc que l'auteur de cet autre projet, même en ayant raison, eût tort contre tout le monde, puisque, sans l'assentiment de Topinion publique, le plus grand talent ne saurait triompher

«8 EXEMPLES ET SCLAIRGISSEMENTS. des circonstances....

Et moi aussi je ne croyais pas les moyens de M. Necker les meilleurs possibles ; mais le ciel me préserve, dans une situation si critique[^] d'opposer les miens aux siens I... Il faut donc en revenir au plan de M. Necker. Mais avonsnous le temps de l'examiner[^] d'en sonder les bases, de vérifier ses calculs? Non, non, mille fois non. D'insignifiantes questions, des conjectures hasardées, des tâtonne*' ments infidèles, voilà tout ce qui dans ce moment est en notre pouvoir. Manquer le moment décisif, acharner notre amour-propre à changer quelque chose à un ensemble que nous n*avons pas même conçu, et diminuer par notre intervention indiscrete l'influence d'un ministre dont le crédit financier est et doit être plus grand que le nôtre.... messieurs, certainement il n'y a là ni sagesse ni prévoyance.... Mais du moins y a-t-il de la bonne foi?... Oh! si des déclarations moins solennelles ne garantissaient pas notre respect pour la foi publique, notre horreur pour l'infâme mot de banqueroute*, j'oserais scruter les motifs secrets, et peut-être, hélas! ignorés de nousmêmes, qui nous font si imprudemment reculer au moment de proclamer l'acte d'un grand dévouement, certainement inefficace s'il n'est pas rapide et vraiment abandonné*. Je dirai à ceux qui se familiarisent peut-être avec l'idée de manquer aux engagements publics, par la crainte de l'excès des sacrifices, par la terreur de l'impôt : « Qu'est-ce donc que la banqueroute, si ce n'est le plus cruel, le plus inique, le plus inégal, le plus désastreux des impôts?... » Mes amis, écoutez un mot, un seul mot. . Deux siècles d'incurie et de déprédations ont creusé le gouffre où le royaume est près de s'engloutir. Il faut le combler, ce gouffre effroyable. Eh bien! voici la liste des propriétaires français. Choisissez parmi les plus riches, afin de sacrifier moins de citoyens. Mais choisissez, car ne faut-il 1. Précaution oratoire. Voir 3. Spontané et sans réserve. page U3.

DISCOURS. . 82^ pas qu'un petit nombre périclisse pour sauver la masse du peuple? Allons, ces deux mille notables possèdent de quoi combler le déficit. Ramenez Tordre dans vos finances, la paix et la prospérité dans le royaume. Frappez, immolez sans pitié ces tristes victimes, précipitez-les dans l'abîme; il va se refermer.... Vous reculez d'horreur.... Hommes inconséquents, hommes pusillanimes! eh! ne voyez-vous donc pas qu'en décrétant la banqueroute, ou, ce qui est plus odieux encore, en la rendant inévitable sans la décréter, vous vous souillez d'un acte mille fois plus criminel, et, chose inconcevable! gratuitement criminel : car enfin, cet horrible sacrifice ferait du moins disparaître le déficit. Mais croyez-vous, parce que vous n'aurez pas payé, que vous ne devrez plus rien? croyez- vous que les milliers, les millions d'hommes qui perdront en un instant, par l'explosion terrible ou par ses contre-coups, tout ce qui faisait la consolation de leur vie, et peut-être leur unique moyen de la sustenter, vous laisseront paisiblement jouir de votre crime? Contemplateurs stoïques des maux incalculables que cette catastrophe vomira sur la France , impassibles égoïstes qui pensez que ces convulsions du désespoir ou de la misère passeront comme tant d'autres, et d'autant plus rapidement qu'elles seront plus violentes, êtes-vous bien sûrs que tant d'hommes sans pain vous laisseront tranquillement savourer les mets dont vous n'aurez voulu diminuer ni le nombre ni la délicatesse? Non, vous périrez; et, dans la conflagration universelle que vous ne frémissiez pas d'allumer, la perte de votre honneur ne sauvera pas une seule de vos détestables jouissances. Voilà où nous marchons.... J'entends parler de patriotisme, d'invocation au patriotisme. Ah ! ne prostituez pas ces mots de patrie et de patriotisme. Il est donc bien magnanime, l'effort de donner une portion de son revenu pour sauver tout ce qu'on possède! Eh! messieurs, ce n'est là que de la simple arithmétique, et celui qui hésitera ne peut désarmer l'indignation que par le mépris que doit inspirer

330 EXEMPLES ET ÉCLAIRCISSEMENTS. sa stupidité. Oui, messieurs, c'est la prudence la plus ordinaire, la sagesse la plus triviale, c'est votre intérêt le plus grossier que j'invoque. Je ne vous dis plus comme autrefois : « Donnez-vous les premiers aux nations le spectacle d'un peuple assemblé pour manqpier à la foi publique? » Je ne vous dis plus : « Ehl quel titre avez-vous à la liberté, quels moyens vous resteront pour la maintenir , si , dès votre premier pas, vous surpassez les turpitudes des gouvernements les plus corrompus?... » Je vous dis : « Vous serez tous entraînés dans la ruine universelle; et les premiers intéressés au sacrifice que le gouvernement vous demande, c'est vous-mêmes. » Votez donc ce subsid extraordinaire, et puisse-t-il être suffisant? Votez-le, parce que si vous avez des doutes sur les moyens (doutes vagues et non éclaircis), vous n'en avez pas sur sa nécessité et sur votre impuissance à le remplacer, immédiatement du moins. Votez-le, parce que les circonstances publiques ne souffrent aucun retard, et que nous serions comptables de tout délai. Gardez-vous de demander du temps; le malheur n'en accorde jamais.... Eh! messieurs, à* propos d'une ridicule motion du PalaisRoyal, d'une risible insurrection qui n'eut jamais d'importance que dans les imaginations faibles, ou dans les desseins pervers de quelques hommes de mauvaise foi, vous avez entendu naguère ces mots forcenés : Catilina est aux portes de Rome et Von délibère * ! Et certes, il n'y avait autour de nous ni Catilina, ni périls, ni factions, ni Rome... Mais aujourd'hui la banqueroute, la hideuse banqueroute est là; elle menace de consumer vous, vos propriétés, votre honneur, et vous délibérez!... (Mirabeau.) On ne saurait trop admirer cotte accumulation graduée de moyens, do preuves et d'effets, cet art de s'insinuer d'abord. dans Tesprit des 1. Quelques jours auparavant, au alors à Versailles C'est à cette occamiUeud'unefoulerassembleauPa- sion qu'un membre de l'assemblée Icis-Royul, quelqu'un avait émis la avait prouDcé les paroles que cite proposition de marcher contre l'As- Mirabeau, semblée constituante, qui siégeait

The text on this page is estimated to be only 27.77% accurate

DISCO^rRS. 391 sⁿditenrfl en captivant T^attention, de la redoubler par des «ⁿs^pensions ménagées, delà frapper par de violentes secousses. L'orateur fait brillor d'abord la lumière du raisonnement, il subjugué la pensée ; il fouille ensuite plus avant, et va remuer les passions secrètes jusqu'au fond de l'âme, l'intérêt, la crainte, l'espérance, l'amour-propre; il frappe partout, et, quand il se sent enfin le plus fort, voyez comme il parle de haut, comme il domine, comme il môle l'ironie à l'indignation, comme, en récapitulant tous les motifs, il porte les derniers coups I C'est ainsi que l'on oommande aux hommes par la parole. (La Habfb.) DISCOimSI DIS TiCl.fcaiAai7B AOX CAErS AULIfc*. Fénelon suppose que les chefs et les peuples de l'Italie méridionale (ou Hespérie), divisée alors en plusieurs États indépendants, s'étaient ligués pour combattre un conquérant ambitieux et perfide,Adraste, roi des Daimiens. CetAdraste avait usurpé sur ses voifiins, les Apuliens, la ville de Venuse. Les Apuliens, irrités, entrèrent dans la ligue formée contre Itû. Adraste, pour les apaiser, mit cette ville en dépôt entre les mains des Lucaniens ; mais il Corrompit par argent et la garnison luoaienne et celui qui la oommanciâit ; de manière que la nation des Lucaniens avait moins d'autorité effective que lui dans Yenuse, et les ApulicDs, qui avaient consenti que la garnison luoanienne occupât Venuse, avaient été trompés dans cette négociation. Un homme de Venuse vient offrir aux chefs alliés, réunis en conseil, de leur livrer la nuit une des portes de la ville. Cet avantage était d'autant plus grand, qu'Adraste avait mis toutes ses provisions de ^erre et de bouclie dans un château voisin de Venuse, qui ne pouvait se défendre si la ville était prise. Les chefs étaient d'avis qu'il fallait profiter d'une si heureuse occasion. Télémaque tâche de les en détourner. Je n'ignore pas que si jamais un homme a mérité d'être surpris et tf ompé, c'est Adraste, lui qui a si souvent trompé tout le monde. Je vois bien qu'en surprenant Venuse, vous ne feriez que vous mettre en possession d'une ville qui vous appartient, puisqu'elle est aux Apuliens, qui sont un des peuples de votre ligue. J'avoue que vous le pourriez faire avec d'autant plus d apparence de raison, qu'Adraste, qui a mis cette ville en dépôt, a corrompu le commandant et .i la garnison, pour y entrer quand il le jugera à propos- i Enfin je comprends comme vous que, si vous preniez Ve- j nuse, vous seriez maîtres, dès le lendemain, du château 'i

839 EXEICPLES ET ÉCLAIRCISSEHENTS. OÙ Bont tons les préparatifs de guerre qu'Àdraste y a as semblés, et qu'ainsi vous finiriez en deux jours cette guerre si formidable. Mais ne vaut-il pas mieux périr que vaincre \ par de tels moyens? Faut-il repousser la fraude par la fraude? Sera-t-il dit que tant de rois, ligués pour punir l'impie Adraste de ses tromperies, seront trompeurs comme lui? , S'il nous est permis de faire comme Adraste, il n'est point * coupable, et nous avons tort de vouloir le punir. Quoi! l'Hes- I périe entière, soutenue de tant de colonies grecques et de ' héros revenus du siège de Troie, n'a-t- elle point d'autres] armes contre la perfidie et les parjures d'Adraste que la perfidie et le parjure? Vous avez juré, par les choses les plus sacrées, que vous laisseriez Venuse en dépôt dans les mains des Lucaniens. La garnison lucanienne, dites-vous, est corrompue par l'argent d' Adraste. Je le crois comme vous ; mais cette garnison est toujours à la solde des Lucaniens ; elle " n'a point refusé de leur Obéir; elle a gardé, du moins en apparence, la neutralité. Adraste ni les siens ne sont jamais entrés dans Venuse : le traité subsiste ; votre serment n'est point oublié des dieux. Ne gardera-t-on les paroles don- , nées que quand on manquera de prétextes plausibles pour les violer? Ne sera-t-on fidèle et religieux pour les ser- , ments que quand on n'aura rien à gagner en violant sa foi! ■ Si Famour de la vertu, et la crainte des dieux ne vous touchent plus, au moins soyez touchés de votre réputation et de votre intérêt. Si vous montrez au monde cet exemple per- * nicieux de manquer de parole et de violer votre serment l pour terminer une guerre, quelles guerres n'exciterez-vous point par cette conduite impie ! Quel voisin ne sera pas ^ contraint de craindre tout de vous et de vous détester! Qui pourra désormais, d^ns les nécessités les plus pressantes, se fier à vous ? Quelle sûreté pourrez-vous donner, quand vous ; voudrez être sincères et qu'il vous importera de persuader à vos voisins votre sincérité? Sera-ce un traité solennel? Vous en aurez foulé un aux pieds. Sera-ce un serment? Hé! ne saura-t-on pas que vous comptez les dieux pour rien.

DISCOURS» 338 quand vous espérez tirer du parjure quelque avantage? La paix n'aura donc pas plus de sûreté que la guerre à votre égard. Tout ce qui viendra de vous sera reçu comme une guerre, ou feinte, ou déclarée : vous serez les ennemis perpétuels de tous ceux qui auront le malheur d'être vos voisins ; toutes les affaires qui demandent une réputation de probité et de la confiance vous deviendront impossibles ; vous n'aurez plus de ressource pour faire croire ce que vous jpromettez. ; Voici un intérêt encore plus pressant qui doit vous frapper, s'il vous reste quelque sentiment de probité et quelque prévoyance sur vos intérêts : C'est qu'une conduite si trompeuse attaque par le dedans toute votre ligue et va la ruiner; votre parjure va faire triompher Adraste. Car comment pourre2!-vous vous confier les uns aux autres, si une fois vous rompez l'unique lien de la société et de la confiance, qui est la bonne foi? Après que vous aurez posé pour îmaxime qu'on peut violer les règles de la probité et de la fidélité pour un grand intérêt, qui d*entre vous pourra se fier à un autre, quand cet autre pourra trouver un grand avantage à lui manquer de parole et à le tromper? Où en ferez -vous? Quel est celui d'entre vous qui ne voudra point prévenir les artifices de son voisin par les siens? Que devient une ligue de tant de peuples, lorsqu'ils sont convenus entre eux,, par une délibération commune, qu'il est permis dô surprendre son voisin et de violer la foi donnée ? Quelle .sera votre défiance mutuelle, votre division, votre ardeur à vous détruire les uns les autres ! Adraste n'aura plus besoin de vous attaquer; vous vous déchirez assez vous-mêmes, vous justifierez ses perfidies. 0 chefs sages et magnanimes, ô vous qui commandez avec tant d'expérience à des peuples innombrables, ne dédaignez pas d'écouter les conseils d'un jeune .homme. Si vous tombiez dans les plus affreuses extrémités où la guerre précipite quelquefois les hommes, il faudrait vous relever par votre vigilance et par les efforts de votre vertu : car le vrai cou-

The text on this page is estimated to be only 15.14% accurate

1 8M EXEMPLES ET ÉCLAIRCISSEMENTS. rage ne se laisse jamais abattre. Mais, si vous aviez une foi» | rompu la barrière de rhonneui* et de la bonne foi, cette perte est irréparable; vous ne pourriez plus ni rétablir la confiance , nécessaire au succès de toutes les a£Faires importantes, ni ra. mener les hommes aux principes de la vertu, après que vous leur auriez appris à les mépriser. Que craignez-vous? N'avez -vous pas assez de courage pour vaincre sans tromper? Votre vertu, jointe aux forces de tant de peuples, ne vous sufût-elle pas? Combattons, mourons, s'il le faut, plutôt que de vaincre si indignement. Adraste est dans nos mains, ^ pourvu que nous ayons horreur d'imiter sa lâcheté et sa mauvaise foi. {Télémagui, livre XYI.) (Voir page 149.) Voyez l«t moroeaux de Bostuet, Morak du ekriêHanêimeï page 307; Exordt de P oraison funèbre de la reine d^ Angleterre, page 301 ; péroration de V Oraison funèbre de Condé, page 310; Cfutrlee'Giukntf page 224 ; P^trait de Cromwell, page 246 ; Bataille de Rocroy, page ViÜ\ Butaitle de Fribourg, page 271. Les moroeaux de Maisillon, Vâme ne meurt paa aoec le oorpe, page 214; Péroration ^un sermon sur la vérité é^un avenir ^ P&go 312 ; le morceau de Fléchier, page 220; celui de Fénelon, page 183. L'exorde de Bridaine, page 303 ; le moreeau de Poulie, Ihirvflr M0er» les inâigentey page 2i2 i eelui de Cambwiérèe, Le Bicbê et U Ptmorè^ page 23&, ÇfcÈt pacie 110.) maaanMJn w^Hm macovmm paonomciB a tJACMMÈÊBaaA wmkMf çjLisB wjkm wukCïïmm* Vous 8»?es en quel état §& ttoutoit la^ Miènr firaaçate IcMrsque Corneille ooaamença à ttarvciâer. Quel désordrel quelleiné^aritel Nul goût, mjdle ocnmaiASBnoe dos vén^ tâtles beautés du théâtre; les autemn^ aussi ignorants qo». les spectateurs; la plupart des sui^els^ eislrain^atttft et dé>>>

DISCOURS. 835 nués de vraisemblance; point de mœurs*, point de caractères' ; la diction encore plus vicieuse que Faction, et dont^ :. les pointes et de misérables jeux de mots faisaient le principal ornement : en un mot, toutes les règles de Tart, celles même de Thonnêteté et de la bienséance, partout violées. Dans cette enfance, ou, pour mieux dire, dans ce chaos du poème dramatique parmi nous*, votre illustre frère , après avoir cherché quelque temps le bon chemin, et hîté, si j'ose le dire ainsi, contre le mauvais goût de son siècle, enfin inspiré par un génie extraordinaire et aidé de la lecture des anciens, fit voir sur la scène la raison, mais la raison accompagnée de toute la pompe, de tous les ornements dont notre langue est capable, accordant heureusement la vraisemblance et le merveilleux, et laissant bien loin derrière lui , tout ce qu'il avait de rivaux. La scène retentit encore des acclamations qu'excitèrent à leur naissance le Cid, Horace, Cinna, Pompée, tous ces chefs-d'œuvre représentés depuis sur tant de théâtres, traduits en tant de langues, et qui vivront à jamais dans la bouche des hommes. A dire le vrai, où trouvera-t-on \m poète qui ait possédé à la fois tant de grands, talents, tant d'excellentes parties* : l'art, la force, le jugement, l'esprit?... Quelle noblesse! quelle véhémence dans les passions! quelle économie* dans les sujets I quelle gravité dans les sentiments ! quelle dignité, et en même temps quelle prodigieuse variété dans les caractères! Combien de rois, de princes, de héros de toutes nations nous a-t-il présentés, toujours tels qu'ils doivent être, toujours uniformes avec eux-mêmes, et jamais» ne ressemblant les uns aux autres I 1. C'est-à-dire, les mœurs des dif- 4. Ce discours est adressé & Tboféients pays et des différents siècles mas Corneille, qiti mxccéd&it h son n'étaient ni bien observées ni fidèle- frère comme membre de T Académie ment retracées. française. S. Les antenrs ne swraient pas 5. Qualitôa. dMser à leurs peivoBBag<es ua ctf- 6. Ordre, plan, lactère conTenaole. 7. Conformes &eiD>4n4iBei. 8. Dont se rapporte è^diction. Cette 8. On diialt aujourd'hui, €t n€ rcftournure, qui a yieilU, doit être imblantjamaû* loisneuiement éritée.

106 EXEMPLES ET ÉCLAIRCISSEMENTS. panni tout cela une magnificence d'expression proportionnée aux maîtres du* monde, qu'il fait souvent parler; capable néanmoins de s'abaisser quand il veut, et de descendre jusqu'aux' plus simples naïvetés du comique, où E est inimitable. Enfin, ce qui lui est surtout particulier, une certaine force, une certaine élévation qui surprend, qui enlève, qui rend jusqu'à ses défauts, si l'on peut lui en reprocher quelques-uns, plus estimables que les vertus des autres. Personnage véritablement né pour la gloire de son pays : comparable, je ne dis pas à ce que l'ancienne Rome • eu d'exceÜenta poètes tragiques, puisqu'elle confesse ellenième qu'en œ genre elle n'a pas été fort heureuse; mais aux Eschyle, aux Sophocle, aux Euripide, dont la fameuse Athènes ne s'honore pas moins que des Thémistocle, des Périclès, des Alcibiade, qui vivaient en même temps qu'eux. Le même siècle qui se glorifie aujourd'hui d'avoir produit Auguste, lie se glorifie guère moins d'avoir produit Horace et Virgile. Ainsi, lorsque dans les âges suivants on parlera avec étonnement des victoires prodigieuses et de toutes les grandes choses qui rendront notre siècle l'admiration des siècles à venir. Corneille, n'en doutons point. Corneille tiendra sa place parmi toutes ces merveilles. La France se souviendra avec plaisir que, sous le plus grand de ses rois, a fleuri le plus grand de ses poètes. On croira même ajouter quelque chose à la gloire de notre auguste monarque, lorsqu'on dira qu'il a estimé, qu'il a honoré de ses bienfaits cet excellent génie; que même, deux jours avant sa mort, lorsqu'il ne lui restait plus qu'un rayon de connaissance, il lui envoya encore des marques de sa libéralité, et qu'enfin les dernières paroles de Corneille ont été des remerciements pour Louis le Grand. (Racine.) Le morceau de D'Aguessean sur la <ctenc0, page 184, appartient à réloquence académique, ainsi que oelui de Thomas sur les combati de mer, page 241. niv.

The text on this page is estimated to be only 26.21% accurate

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS QUI ONT FOURNI
 LES EXEMPLES CITÉS DANS CETTE MÉTHODE. ■ottCBAux ciittisia.
 AgtiasBeaa (i)'). La Science^ page 184. — Le Travail d» la révision, 244.
 Andrieux. Le Meunier de SafuSouci^ 277. B. Exemple de raisonnement par
 induction, 212. — Abdolotty^ne^ 263. — Lettre aune mère, 293. Batteux.
 Analyse littéraire d^une fable de La Fontaine, 231. Bernardin de Saint-
 Pierre. Description d^une tempête, 256. Boiy de Saint- Vincent. Le Tage,
 IUG. Bossuet. Charles-Gustave, 224. — Le péché est le plus grand des
 maux, 239. — Cromwell, 246. — Bataille de Rocroy, 260. — Bataille de
 Fribourg^ 271. — Exorde de Voraizon funèbre de la reine d'Angleterre, 301.
 — Plan dun discours sur la justice, 305 — Morale du christianisme, 307. *
 — Péroraizon de Voraizon funèbre du prince de Condé, 310. Bourdaloue.
 Fragment d'un sermon, 239. Bridaine. Exorde improvisé, 303. Bofifon.
 Tableau de la nature sauvage et de la nature cultivée, 228. — le Cheval,
 247. — V Oiseau-mouche, 248. — V Ecureuil, "• 250. — Le Serin et le
 Rossignol, 251. — Les déserts de V Arabie, 258. Cambacérès. Le Riche et
 te Pauvre, 235. Chateaubriand. Le Remords^ 221. — Tableau de Jérusalem^
 253. Chénier (André). La jeune Captive, 200. MÉTH. DE COMP. Côtieille
 (Pierre;. Dialogue d'Bo race et de Curiace, 225. Delille. Les bois au déclin
 de Vautomne, 253. — Abdolonyme, 265. — Le jeune Peinlra, 275. Fénelon.
 La Philanthropie, 183» — La Mollesse, 1 85. — ' La grotte de Calypso,
 255. — Discours de Télémaque aux chefs alliés, 331. Fléchier. — La
 Modestie dans les succès, 220. La Bruyère. V Egoïste, 247. Lally-îolendal.
 Exorde et plan d^un discours, 319. Lebrun. Ode sur le vaisseau le Vengeur,
 222.^ Marie Stuaiu Lettre à la reine Elisabeth, 289. Massill(>n. L\ime ne
 meurt pas avec le corps, 214. — Péroraizon du discours sur la vérité d^un
 avenir, 312. — AxUre péroraizon, 140. — Plan du discours sur la gloire
 humaine, 306. Mercier. L'Habitant de la Guadeloupe, dialogues et
 monologue, 281. Mézeray. Discours du maréchal de Biron à Henri IV, 326.
 Mirabeau. Discours sur la contribution du quart, 327. Montesquieu. La
 Jalousie, 203.'— Lysimaque, 279. Orléans (le P. d'). Discours de Richard
 Cœur-de-Lion, roi éP Angleterre, à Vempereur Henri VL 314. Pascal.
 Faiblesse des organes de Vhomme, 237. Paul (Saint). Exorde du discours
 aux Athéniens, 300. Poulie. La dureté envers les tndtgents, 242. 22

The text on this page is estimated to be only 28.53% accurate

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AITTEUBS. Bacine. Diëoomrê de Burrhus à Nénm^ 316. — Eioigt de CorneiUê, 334. Baynal. Duaipikm d'un ouraf^on aux ÂfUillea, 354. Rousseau (J.-J.). Tableau du lever du eoleil^ 2b2, Sévigné (Mme de). Lettre à Mme de Couùmges, 290. Sèze (De). Exorde du plaidoyer pour Loua XVI, 304. Soumet. Xa Vaccine, 274. Thomitt. U Palaù de Cétude^ 2A4. — Les CombaU eur mer, 241. — Lettre à Ducie, 291. Vincent de Paol (Saint). Pérorai' son (Ttin dieooure eur lee enfants abandonnés, 140. Voltaire. Le Bonheur, 202. — VAthéisme, 239. — Bataille de Rocroy, 259. — Leçon donnée à Torgueilet à la moUesse^tlO. CITATIOK9 DUrBmSBS. Agnessean (D*), pages 189, 244. Andrienx, 124. Augustin (Saint), 218. Barthélémy, 206. Boileau, 3, 24, 27, 29, 35, 36, 40, 41, 45, 48, 51, 76, 89, 101, 111, 112, 115, 116, 119, 142, 152, 153, 154, 155, 158, 166, 192, 198, 208. . Bossnet, 25, 31, 38, 40, 73, 74, 83, 138, 189, 191,192,205,207,211. Bonrdalone, 206, 239. Buffon, 96. Chénier (André), 191, 200. Chénier (Joseph), 198. Colardean, 164, 195. Colnet, 74. Corneille (Pierre), 198, 211. (Corneille (Thomas), 154, 192. Delavigne (Casimir), 43. Demie, 34, 113, 154, 164, 165, 190, 194. Démosthène, 61. .Deshoalières (Mme), 161. Dubos, 190. Edgeworth, 205. Fénelon, 41, 132, }89, 193, 194, 217, 218, 220, 255. Feutry, 74. Fléchier,46,82, 189,195,210,211. Fontaine(La), 20,21, 28, «6,40, 48, 73,122,124,125,151,152,161, 165, 207, 232, 233,234,235, 240. Franklin, 219. Gilbert, 20. Gracchus (Caïas), 209. Guénard, 220. Guillard, 159, 160. Goiraud, 51. La Bruyère, 188, 19a Lacépède, 48. La Fayette (Mme de), 193. La Harpe, 302, 330. Lamartine, 73, 74, 164, 209. Lamotte, 195. Laromiguière, 84. Lebrun, 45, 163. Lefranc de Pompignan, 33, 163. Lemierre, 38, 39. Mascaron, 208. MassiUon, 40, 43, 79, 80, 83, 84, 134, 135, 194, 20». Molière, 50, 60, 156. Napoléon, 73. Panard, 161. Pascal, 82, 127. Racan, 198. Racine (Jean), 20, 21, 24, 26, 42, 44, 74, 86, 144, 145, 146, 154, 155,159, 163, 164, 165, 198, 109, 205,206,207,208,210,211,243. Racine (Louis), 21, 45, 206. Rousseau (J.-B.), 25, 28, 30, 36, 82, 160, 162, 164, 192, 199. Rousseau (J.-J.), 192, 209, 318. Sévigné (Mme de), 126. Silvio Pellico, 241. Thomas, 48, 49. Vertot 190. Voltaire, 25, 26, 41, 44, 80, 126,. 162, 153, 154, 155, 193, 194, 198, 199, 205, 207, 210.

The text on this page is estimated to be only 26.11% accurate

TABLE DÈS MATIÈRES. PREMIERE PARTIE. PBÊCEPTES.
CflÀFiTSB !•*. Dé Vidée et du jugement Page I De l'idée et dn jugement en
général ib. Des mots considérés comme signes des idées 2 De la nécessité
de définir et de distinguer 4 Des idées abstraites et des idées générales 6 De
la liaison des idées 8 Des idées accessoires ; de l'euphémisme 9 De la
proposition ^ 10 De l'opposition des jugements ^ 11 Des motifs de jugement
12 Chap. II. De la diction 18 De la diction et des phrases en général ib. De
la construction des phrases et de l'inversion ». . . 19 Du pléonasme, de
l'ellipse, de la syllepse et de la parenthèse . 20 Des périodes et des phrases
coupées 21 De l'harmonie de la phrase 23 De la comparaison 24 De
l'antithèse ; du contraste 26 De l'épithète 2? Des figures en général 29 Des
figures de mots 31 Des figures de pensée , 39 De la pureté ; de la
correction. , s 46 De la clarté 47 De la précision. ; • 49 Du naturel • • ib. De
la noblesse 51 Chap. m. Du raisonnement 52 De la preuve en général et de
la démonstration. ..•••. ib. Du raisonnement en général. 53 Des bases du
raisonnement; de la déduction ; de l'induction ; de l'autorité 55 De la
démonstration par Tabsurde 56

The text on this page is estimated to be only 16.96% accurate

310 TABLE DES MATIÈRES. De la cons(?queTîce dans le
raisonnement Page SI Du syllogisme 58 De Fenthymème 59 Du dilemme
61 Des syllogismes compost's 62 Théorie de la réfutati j i 63 Exemples des
diverses manières de réfuter 64 Règles relatives à la réfutation 65 Des
sophismes en général 66 De la pétition de principe et du cercle vicier, x t6.
Prouver autre chose que ce qui est en question 67 Juger de la nature d'une
chose sans la connaître ib. Confondre les diverses significations dn
même mot 68 Prendre pour cause ce qui n'est point cause ib. Des moyens
d'éviter les sophismes 69 Chàp. rV. Des sentiments et des images; du style;
des dévelop^ pem^nts 70 Effets de la sensibilité et de Timagination daus la
composition littéraire , , ib. De la sensibilité et des sciiiimonts 71 Do
rimagination , / ^ . . 72 Des images ...» ib. Des mouvengtenta. , . ^... 74 Du
style en ^cné^ra; 75 De la convenance et d& la variét»j du siyJe « . . 76 De
la beauté et des défauts du style. . ,,,, , * . . • . 77 Des développements en
général . * ^ .. ^ * 78 De9 résumés , ^ , ^ , . , . « 81 De la définition ^ . ^ ib.
De réoumération 82 Des principes et faits généraux v..> 83 Des causes et
des eâfets , . v.. • . . ib. De la comparaison ,,,, , 84 De l'incompatibilité
85 Des circonstances. ^ ^^ ,. ib, D^s ejE^emplos j de 1» pceuvQ
personpeiU. ^ , , , , . . 86 CjlAP. V. Du travail de la composition 87
De la division du travail littéraire, efe d*âbord de IMnveutloB* <9. De la
disposition et dti plan 88 Des transitions. .- 89 Do l'anatyse et de la
synUièse i&« De l'élocu tion 91 Des qualités nécessat-res à toute
composition • 92

The text on this page is estimated to be only 20.19% accurate

?r TABLE DES MATIÈRES* 341 De l'Unité Page 92 De la
liaison , . . 93 De la convenance 95 De la préparation . . i 96 Du mode de
travail , 97 De la révision 99 Du talent , 101 Du goût 101 De l'instruction •
106 OpAP. VI. Description, récits, dialogues, lettres. , , , . . . 108 De la
description en général ib» Des diverses sortes de descriptions , 110 Des
qualités de la description. . .«.,.,.,, «••• 111 De la narration en général.. ^.
.....^ . . . 113 De la vérité dans la narration 114 Du but de la narration
».....♦, 117 Du ton et du style convenables à la narration « . « «6. Des
qualités de la narration 118 De la forme de la narration 121 Des réflexions
dans le récit 122 Du dialogue en général ^ , . ^ . ^ . *..»..... 123 Des qualités
nécessaires au dialogue ib. m'v l m. monologue. ••••«..••,«^.%a '-«.«k •, «>
< «.-«.^ .%*«,%« . k * • }«v» Règles de l'art épistolaire ..v**-, . *....•••«
126 Des diverses sortes de lettres ^ , . , .^.,, », , , . 126 Du soin et des
précautions nécessaires 127 De la composition-^ dance ,.,.,^,.,.^«.,, 128
Des pétitions et des rapports. . . •.^ . , ,.,^*u. , *...., v>,< . *•• . . 129 C^p.
VU. Du discours 131 Du discours en général ib» De l'éloquence et de la
rhétorique ib. Des parties du discours 132 De l'exorde 133 De la proposition
et de la division 134 De la confirmation et de la réfutation ., 137 De la
péroraison 139 Des mœurs oratoires 141 Des bienséances oratoires 143 Des
précautions oratoires ib. Des passions oratoires. ^ 144 De l'emploi du
pathétique , , 145 Des diverses sortes de diseurs r •. "H^ De l'éloquence
judiciaire •• 147

The text on this page is estimated to be only 27.98% accurate

^ aa TABLE DES KATIËRES. De Téloqnenoe politique Page 148
De l'éloquence sacrée 149 De réloquence académique «&• APPENDICE.
Chafitiib I** De la Certification ISl Du vers français en général et du vers
alexandrin en particulier tb. De 1*0 muet et de l'élisicn . T 1S2 Des vers
masculins et féminins 153 De rhiatus '. 154 Des diphthongues 155 De la
rime en général 156 De la rime sous le rapport de l'orthographe ib. De la
rime sous le rapport des consonnances 157 Des rimes riches et des rîmes
suffisantes ib. De la succession des rimes 158 Du vers de dix syllabes 159
Des vers de huit syllabes et an-dessous 160 Des vers mêlés, des stances et
des strophes 162 De l'enjambement 164 Des licences poétiques 165 Tableau
explicatif des syllabes douteuses 167 Geuf. n. Des divers genres de
littérature 168 Des diverses œuvres littéraires ib. Des ouvrages d'éloquence,
d'histoire et de philosophie. . ib. De la poésie en général 170 De l'épopée ou
poème épique . : ib. Du poème héroï-comique 171 De l'idylle ou poésie
pastorale ib. Delà fable ib. Dn conte..... 172 Du drame en général. ...» ib. De
la tragédie ib. De la comédie 173 Des drames de second ordre 174 De Tode
ou poésie lyrique 175 De l'élégie ib. De la satire 176 Del'épître ib. De la
poésie didactique et descriptive ib. De la poésie légère et fugitive 177 Gbap.
m. Lecture à haute 9oix. ..'•., , 178 Do la prononciation .,•• A.

The text on this page is estimated to be only 21.92% accurate

TABLE DES MATIÈRES. 843 De l'intonation et de l'accent Page
179 De l'attitude : de l'expression du visage ; des gestes 180 De la timidité
et de l'assurance 181 DEUXIÈME PARTIE. BEXEUPLES BT
iCGLiAIRCISSEflUENTS. J« De l'idée et du jugement 181 Définir et
distinguer tb. De la certitude et de la probabilité 187 IL De la diction 188
De la construction en général t6. Tournures élégantes et remarquables , 189
Tournures par l'infinitif t5. Exemples de mauvaises constructions 190
Inversion , ib. Ellipse 191 Pléonasme 192 SjuEipse • • ib. Comparaison 1 93
Antithèse 19* Contraste 195 Style figuré 197 Métonymie „ . 198 Métaphore
199 Métaphore et allégorie 200 Exemples de diverses figures 204 CI.
Poissonnement ; démonstration 212 Dédution ib. Induction , . . . t6.
Démonstration par l'absurdo ... 214 Syllogisme 216 Enthymème t6.
Réduction du raisonnement exprimé dans le langage ordinaire à la forme
philosophique 217 Dilemme 218 Syllogismes composés t6. Sorite 219 IV.
Style ; développements ^ 220 Images, sentiments ib. Des divers caractères
du style »...•• 222 Style sublime, • • • >..•••.. • (&»

The text on this page is estimated to be only 17.87% accurate

84^e TABU & DBS UATIÈRES. De la beauté da Btjle Page 227
Exemple d'analyse littéraire « 231 Résumé 23 & Développement! ib. Y.
TravaU de la eomporilèon 244 Transition ib. Bévision •«•*, •. « ib, VI.
Deêcriptiont^ fictif, dialoguea^ lettres , 346 Portrait ' . ^ . ib. Parallèle 25 1
Tableau 2S2 Description 254 Divers genres de narration : narration
historique ; n;ir::tion oratoire ; récit mixte ou narration poétique 258 Ton et
style convenables à la narration 270 Qualités de la narration 273 Forme de
la narration 279 Dialogue 281 Monologue . . . • 289 Lettres ; ib» VII.
Discours 300 Exorde ib. Proposition et division 305 Confirmation et
réfutation ' . ' . 307 Péroration / 310 Mœurs et passions oratoires , 315
Précautions oratoires 318 Éloquence judiciaire ib» Éloquence politique 325
Éloquence sacrée 334 Éloquence académique ib. IÀSLE ALPHABETIQUE
des auteurs qui ont fourni les exemples cités dans cette Méthode 337 Vm
DE LA. TABLE DES MAHÉIIES. «rn^ %

The text on this page is estimated to be only 13.30% accurate

^^?7il' ■'t., '^*^ * f--*ij t: 1 THB NBW YORK PUBLIC
LIBRARY RBFBRBNGB DBPARTMBNT book U nnder no
oiroumstanoes to be token from the Building form 410

The text on this page is estimated to be only 5.18% accurate

'V ^Ji .., ■ I .■.∴T ■ -I ∴-| --•■(■ (■-■:1 ..■r.i ^ "'■'■!. "^

The text on this page is estimated to be only 17.00% accurate

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY RBFBRBNGB
DBPARTMBNT book is under no oiroumstanoes to be taken from the
Building form 410

The text on this page is estimated to be only 6.69% accurate

^ , . ■ . ■ • ' :...■. I ." : ^ .1 --■ •...- I TSr;-:;J 1 ■ ■ ■ i' .-. .- ■.
■ ■ _) ::';■- (;;... : ' ; • ; ' . • ? : -A ' ■ ; - J ' ; ; "' : ' > mi : |; : ■ : ! • - le ■
' . ■ . ■ ■ - : i ■ ' ? ■ ■ ' ■ " ■) ■ : ' ■ ■ . ■ .1 . ^ .. . - ^ ' m ' • ■ ' ■ ...- . r - .1 .- , ■ :: -
■ • ■ [- \ - • ■ u > : ! - .1 • : . . . , - , .. * ^ i ... ' * ' . -H : ' : ' ■ * .1 ' ! . ' ! ^ ■ ' ■ ■ " • " -1 >
" .. - ' ■ . ? . > S - ■ - . - " ■ . ■ : i - ■ ' ! ■ • " S ; ; - .. ■ ■ ■ ■ - : ' . - ■ t . : ' 1 . - 1 " ■ ■ - i • ; ;
- : ' ■ ■ ■ ■ i ; , , ; ■ ■ ■ ■ - : ■ - . f ■ ■ f - ; ■ . , ; ; - . , j ■ : ■ • ■ . 1 ■ " " ■ : / 1 r ■ ■ : I
i . ^ : ^ ^ - N . j « i .. _ . 1 ! ■ > - r .. f ■ ' ■ j < ' V ^ _